N° 389 — Tome CV 1er Septembre 1913

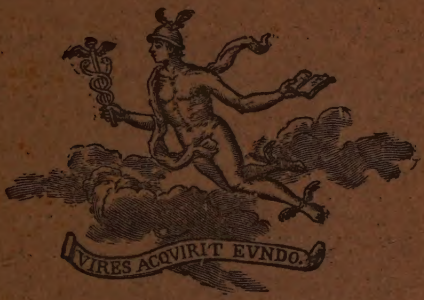
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, JEAN BOUCHOT, GEORG BRANDES (S. GARLING *trad.*),
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, FERNAND CAUSSY,
PIERRE CHAMPION, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY-D. DAVRAY,
GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, ERNEST GAUBERT,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, MARCEL HERVIER,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, AUGUSTE MARGUILLIER,
LOUIS PERGAUD, RACHILDE, CARL SIGER, THÉODORE STANTON.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

—

No 389. — 1er SEPTEMBRE 1913

Georg Brandès (S. Garling trad.)	*Henrik Ibsen intime*	5
Jean Bouchot	*L'Aéroplane sur la Mer*	36
Pierre Champion	*Clercs et Écoliers au temps de François Villon*	62
Louis Pergaud	*Les Rustiques*, contes	93

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues*	124
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	126
Rachilde	*Les Romans*	130
Jean de Gourmont	*Littérature*	135
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	140
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	148
Carl Siger	*Questions coloniales*	151
Fernand Caussy	*Géographie politique*	156
Jacques Brieu	*Esotérisme et Sciences psychiques*	160
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	165
R. de Bury	*Les Journaux*	172
Ernest Gaubert	*Théâtre*	178
Gustave Kahn	*Art*	183
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	186
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	191
Henri Albert	*Lettres allemandes*	194
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	200
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	204
Francisco Contreras	*Lettres hispano-américaines*	209
Marcel Hervier	*Variétés : La Candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie française en 1842*	215
Mercvre	*Publications récentes*	220
—	*Échos*	221

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ et de toutes les encyclopédies

Principaux articles du n° de Septembre

Altaï (Découvertes récentes dans l') (*Géogr.*), par M. Georges TREFFEL.
Bourdeau (Jean) [*Biogr.*], par M. Pierre BASSET.
Câbles sous-marins (*Techn. mar.*), par M. P.-F. LORIOT.
Carrier-Belleuse (L.-R.) [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.
Cavalerie (Lois des cadres de la) [*Milit.*], par M. le L^t-C^l LE MARCHAND.
Chevket (Mahmoud) [*Biogr.*], par M. J. MOZEL.
Demoiselle de magasin (La) [*Théâtr.*], par M. Louis GOURBEYRE.
Désodorisation (*Techn.*), par M. Jean DE CHAON.
Enghien (Enlèvement et exécution du duc d') [*Hist.*], par M. Jacques BOMPARD.
Epopées africaines (*Litt.*), par M. G. TREFFEL.
Foulaine (G. de) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
Hygiénisation (*Techn.*), par M. Jean DE CHAON.
Infanterie (Lois des cadres de l') [*Milit.*], par M. le L^t-C^l LE MARCHAND.
Intoxications alimentaires (*Méd.*), par M. le D^r H. BOUQUET.
Janet (Pierre) [*Biogr.*], par M. G. REGELSPERGER.
Lacs italiens (Aux) [*Litt.*], par M. Louis COQUELIN.
La Touche (Gaston) [*Biogr.*], par M. Jean BAYET.
Livres du temps (Les) [*Litt.*], par M. André GAYOT.
Masques et les visages à Florence et au Louvre (Les) [*Litt.*], par M. Louis COQUELIN.
Masson-Forestier (*Biogr.*), par M. P. BASSET.
Monnier (Philippe) [*Biogr.*], par M. Jean BONCLÈRE.
Pétrole (Production, consommation, commerce) [*Econ. polit.*], par M. C. MEILLAC.
Rochefort (Henri) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.
Ronsard [*Litt.*], par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Shaw (Bernard) [*Litt.*], par M. Georges ROTH.
Salon de 1913 (Compte rendu d'œuvres d'art exposées au), par M. Tristan LECLÈRE.

Le numéro illustré de 65 gravures : 75 centimes.

ABONNEMENT D'UN AN

France ..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(0 fr. 90 en sus si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Le LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ paraît le premier samedi de chaque mois

Vient de paraître :

COMMENT ON PRONONCE LE FRANÇAIS

Traité complet de prononciation pratique avec les noms propres et les mots étrangers

Par **Ph. MARTINON**, Docteur ès lettres

Il n'existait guère à l'heure actuelle de traité de prononciation vraiment complet, pratique et moderne. Ce livre comble donc une lacune. Il sera particulièrement précieux pour les étrangers et rendra également les plus grands services aux professeurs, aux étudiants, à tous les Français qui hésitent si souvent sur la prononciation de tel ou tel mot, notamment des noms propres auxquels on a fait dans ce livre une large place.

Un volume in-12 de 414 pages, relié toile, 5 francs

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

LE RYTHME DU PROGRÈS

ÉTUDE SOCIOLOGIQUE

Par **Louis WEBER**

1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*..... 5 fr

Depuis le XVIII^e siècle, la question du progrès n'a cessé d'occuper les philosophes et l'opinion. Mais depuis Comte, nul ne s'est avisé de formuler une loi du progrès. Sa célèbre *Loi des trois états* est encore aujourd'hui une sorte de dogme implicite de la sociologie contemporaine. Dans le présent ouvrage M. Weber essaie de démontrer qu'elle ne correspond pas à la réalité des faits.

Ce n'est pas à une trilogie d'états, mais à un balancement rythmé entre deux tendances cardinales de l'intelligence, la tendance à l'activité technique, d'une part, et la tendance à la spéculation, d'autre part, que nous fait assister l'historien des inventions et des idées. Le patrimoine intellectuel de l'humanité s'est constitué peu à peu par les apports combinés de ces deux facteurs. Le premier d'origine spécifique, le second d'origine sociale. A la loi des trois états, il conviendra par conséquent de substituer un autre énoncé schématique, qu'on pourrait dénommer « loi des deux états », et qui exprimerait simplement la double orientation de l'intelligence, vers la pratique et vers la conscience, vers l'utilisation de la matière et vers la connaissance de l'Etre. Il serait donc impossible d'assigner aucune phase définitive au progrès ; l'état *positif* ne serait pas plus l'état final de l'humanité que l'état *théologique* ou l'état *métaphysique*. Mais l'histoire de l'intelligence, réflétant le jeu alternatif des deux tendances essentielles de l'esprit, deviendrait elle-même intelligible à la lumière de l'hypothèse qu'exprime la loi des deux états. Ce dualisme explique, au surplus, les échecs et le discrédit actuel de la métaphysique par des considérations différentes de celles qui ont guidé Comte, et dont la nouveauté ne manquera pas de frapper le lecteur.

Du même auteur, précédemment paru : **Vers le positivisme absolu par l'idéalisme.** 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*.... 7 fr. 5

L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE

Par **Fr. PAULHAN**

Correspondant de l'Institut

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, avec 14 planches hors texte..... 2 fr. 5

L'AFRIQUE DU NORD

Conférences faites à la Société des anciens élèves et élèves de l'Ecole des Sciences politiques

PAR

MM. AUGUSTIN BERNARD, J. LADREIT DE LACHARRIÈRE, CAMILLE GUY, ANDRÉ TARDIEU, RENÉ PINON.

et présidées par MM. JONNART, le général LYAUTEY, E. ROUME, J. CHARLES ROUX, STEPHEN PICHON

1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, av. cartes. 3 fr. 5

LE FROID INDUSTRIEL

Par **L. MARCHIS**

Professeur à la Faculté des Sciences de Paris

1 vol. in-16 de la *Nouvelle Collection Scientifique*, avec 104 figures..... 3 fr. 5

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS (6e)

LES MAITRES DE L'AMOUR

La collection la plus complète des chefs-d'œuvre de la littérature galante de tous les pays

Vient de paraître :

L'ŒUVRE DE CRÉBILLON LE FILS

(IIe partie)

Le Sopha, conte moral. — Le hasard du coin du feu. La nuit et le moment.

Crébillon le fils, " le plus mauvais ouvrage de son père ", comme disait ce dernier, sans doute pour n'être pas cru, est un de ceux qui amusèrent le plus la société du XVIIIe siècle par la peinture peu flattée de ses vices. Sous une des formes les plus plaisantes, et grâce à une fiction ingénieuse qui donnait à son œuvre une origine indienne, Crébillon fils a mis en scène, dans le *Sopha*, les femmes infidèles, inconstantes, qu'il avait pu observer ; les hommes légers, voluptueux au milieu desquels il vécut. Ainsi dans le *Hasard du coin du feu* il nous a présenté, avec une irrésistible fantaisie, quelques scènes vécues des boudoirs, les mœurs perverties de son temps.

1 vol. de 360 pages, orné de 15 illustrations dans le texte et hors texte d'après des dessins de COCHIN, CLAVAREAU, etc..... 7 50

25 exemplaires sur papier d'Arches numérotés..... 15 »

Parus précédemment :

Les Mémoires d'une chanteuse allemande, par Mme S. D..., 1 vol.

Les Liaisons dangereuses, par CHODERBES DE LACLOS (avec illustrations hors texte de l'édition de Londres, 1796), 1 vol.

Louis SONOLET

LES ÎLOTS D'AMOUR

SUIVI DE

L'INITIATION AMOUREUSE

Ces îlots d'amour, ce sont les coins les plus séduisants du Paris amoureux et de la province galante : Montmartre et la Côte d'Azur ; le Quartier latin et les stations balnéaires ; les boulevards extérieurs et les Ports de grèves, etc. C'est un émoustillant kaléidoscope où Louis SONOLET, l'excellent humoriste du " Parfum de la Dame Noire ", a su mêler une forme débordante de verve et d'esprit à l'observation la plus fine, la plus aimablement satirique.

Un vol. in-18 de 300 pages, orné de 16 planches hors texte en couleurs et une couverture illustrée de Léo FONTAN..... 3 50

En vente la 4e édition

Ce que mes jolis yeux ont vu

Par Mlle X, *Comédienne française*

Un vol. in-18..... 3 50

ÉDOUARD MAYNIAL

La Jeunesse de Flaubert. Vol. in-18..... 3 5

AUREL

La Semaine d'Amour. Vol. in-18..... 3 5

LOUIS PAYEN

Le Collier des Heures, poèmes. Vol. in-18..... 3 5

PIERRE CAMO

Les Beaux Jours, poèmes. Vol. in-18..... 3 5

ARCHAG TCHOBANIAN

La Vie et le Rêve, Poèmes en prose, Contes, Fantaisies
Lettre. Préface de Émile Verhaeren. Vol. in-18..... 3 5

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain. Le Chariot d'Or. L
Symphonie héroïqu
Aux Flancs du Vase. Vol. grand in-18 (0,20×0,135) tiré sur beau papier. 7

GABRIEL MOUREY

Psyché, poème dramatique en 3 actes. Vol. in-18..... 3 5

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Vol. grand in-18 (0,20×0,13
tiré sur beau papier.... 7

ÉDOUARD GANCHE

Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres
Préface de Camille Saint-Saens, de l'Institut. Illustration et documents inédits. Vol
gr. in-18..... 5

ALBERT DE BERSAUCOURT

Etudes et Recherches (Balzac et sa « Revue pari
sienne». Samain et Maeterlinck
Les Ennemis de Voltaire. Bibliothèque d'un homme de goût au
XVIII[e] siècle, etc., etc.). Vol. in-18..... 3 5

GEORGES MATISSE

Les Ruines de l'Idée de Dieu. (Collection Le
Hommes et
les Idées). Vol. in-16..... 0 7

SAADI

Le Jardin des Fruits. Traduit du persan par Franz Tous
saint. Vol. in-18..... 3 5

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris, VI[e])

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

L'Arétin. Notice de Guillaume Apollinaire, avec un portrait..... 1 Vol.

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Danet et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par HENRY D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
La Guerre des Mondes, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3.5
Une Histoire des Temps à venir, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.5
L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.5
Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol in-18..... 3.5
Les Pirates de la Mer, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
La Merveilleuse Visite, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-18..... 3.5
Place aux Géants, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volum in-18..... 3.5
Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5
Miss Watters, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5
Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et l pensée humaines*, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18.. 3.5
La Burlesque Equipée du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY e B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18..... 3.5
La Découverte de l'Avenir, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5
Douze Histoires et un Rêve, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
Au Temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Volume in-18..... 3.5
Une Utopie Moderne, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5
La Guerre dans les airs, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5
Effrois et Fantasmagories. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol in-18..... 3.5
L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Volume in-18..... 3.5
Anne Véronique, roman. Trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volum in-18..... 3.5
Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES Vol. in-18..... 3.5
La plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES Vol. in-18..... 3.5
L'Homme qui voulut être Roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES Vol. in-18..... 3.5
Kim, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol. in-18. 3.5
Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volum in-18..... 3.5
Stalky et Cie, roman, trad. par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18. 3.5
Sur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une étude sur Rudyar Kipling, par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18..... 3.5
Lettres du Japon, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON Vol. in-18..... 3.5
Le Retour d'Imray, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
Le Chat Maltais, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5
Actions et Réactions. Trad. de LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volum in-18..... 3.5

NOUVELLE ÉDITION NOUVELLE

J.-A. COULANGES et Cie

MARSEILLE — 24, rue de l'Etrieu — MARSEILLE

LITTÉRATURE - POÈMES - RÉGIONALISME

COLLECTION DES CINQ

= 1913 =

FRANCIS CARCO..... *Au Vent crispé du matin.*
TRISTAN DERÈME..... *La Flûte fleurie.*
CLAUDIEN..... *Les Mauvais Chemins.*
P.-J. TOULET..... *Contrerimes.*
JEAN PELLERIN..... *Familières.*

= 1914 =

ANDRÉ SALMON..... *Caprices.*
JEAN-MARC BERNARD... *Le Premier livre des Satires.*
FAGUS..... *La Danse macabre.*
LÉON VÉRANE..... *La Gardeuse de paons.*

HENRI CLOUARD — EMILE ZAVIE — RENÉ BIZET — HENRI DÉRIEUX — ETC., ETC.

Tirage restreint. — Exemplaires numérotés et paraphés. — Hors Commerce.

SOUSCRIPTION :

La série de cinq volumes.

Edition courante sur vélin bouffant du Marais..... 15 francs.
Exempl. sur Hollande.... 25 francs.

WALT WHITMAN'S ANOMALY

Par W. C. Rivers M. R. C. S., L. R. C. P., D. P. H.

Avec Photographie de Whitman et Doyle.

Crown 8vo 2s. 6d. *net.*

La Vente est limitée aux membres des Professions légales et médicales.

LONDRES : GEORGE ALLEN & Co LTD.
44/45, RATHBONE PLACE,
OXFORD STREET W.

CORONA

Fabriquée a GROTON New-York

MACHINE à ÉCRIRE PLIANTE
pour le voyage et le bureau
Poids : 2 kil. 600
Prix : 350

CORONA pour Ecrivains, Professeurs, Militaires, Ingénieurs, Architectes, Artistes, Savants, Voyageurs, Explorateurs, Ecclésiastiques et Commerçants

CORONA Encrage bicolore, Touche de recul, Clavier Universel de 84 caractères, cinq copies à la fois, Clé Stencil.

CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

LA COMPAGNIE REAL
Real *59, rue de Richelieu :-: PARIS*

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in 4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

HENRIK IBSEN INTIME

I

Le fait d'écrire en une langue peu répandue ne constitue-t-il pas pour un écrivain une véritable calamité ? La renommée consacrera plus volontiers un esprit de troisième ordre écrivant en une langue universelle, qu'un esprit tout à fait supérieur, mais que l'on ne peut connaître que par des traductions.

Tout d'abord, et même s'il s'agit d'une œuvre en prose, l'élément artistique le plus délicat, le meilleur, se trouve sacrifié dans la traduction.

En outre, le monde de connaissances et de données intellectuelles appartenant en propre à la société de l'auteur, et auquel il ne cesse de faire appel, se trouve forcément étranger à la grande société mondiale. L'œuvre, créée pour le milieu moral dans lequel l'artiste a grandi, ne saurait cadrer avec un milieu complètement différent.

Henrik Ibsen a vaincu cette difficulté par cette raison essentielle que ses drames modernes sont écrits en prose, avec des répliques brèves, faciles à traduire. A ce point de vue, son œuvre n'a donc pas trop perdu.

En outre, à mesure qu'il évolua, Ibsen renonça à n'écrire que pour les pays du Nord ; sa parole s'adressa à un public beaucoup plus large; il attacha beaucoup moins d'importance à la vraisemblance extérieure, présentant par exemple sur

la scène le château de Rosmersholm, bien qu'il n'existe en Norvège aucun château de ce genre.

Enfin, Ibsen marqua une époque nouvelle dans son art. Les auteurs dramatiques allemands les plus estimés avant lui, tel un Friedrich Hebbel, eurent, à son apparition, l'air de simples précurseurs. Les dramaturges français qui, durant la jeunesse du grand écrivain norvégien, étaient les maîtres incontestés de la scène, les Alexandre Dumas, les Emile Augier, semblèrent vieux-jeu à côté d'Ibsen.

Qu'on se rappelle une quelconque des dernières pièces de Dumas, *Une visite de Noces*, par exemple, et on remarquera combien c'est là « du théâtre ». Une grande dame attend la visite de son ancien amant qui l'a abandonnée et s'est marié. Il vient lui présenter sa jeune femme. D'accord avec la « dame », un ami de la maison fait croire au visiteur que son ancienne maîtresse a été une créature très volage, et cette nouvelle agit sur lui comme un stimulant ; de nouveau, il s'éprend de son amie, s'offre à quitter pour elle femme et enfants, et ne revient à la raison qu'en apprenant qu'il vient d'être la dupe d'un mensonge ; s'il faut qu'il vive avec une femme honnête, il a la sienne ! Ainsi se dévoile la vilenie de son caractère. C'est l'intrigue à l'ancienne manière, on fait accroire quelque chose à quelqu'un, qui réagit.

Ibsen n'utilise jamais de procédés de ce genre, depuis cette curieuse pièce d'intrigues, *Madame Inger de Œstraat*. Chez lui, le caractère du personnage se révèle par une force spontanée. Un voile est écarté, et nous découvrons les traits caractéristiques du personnage. Puis un autre voile se tire, et nous voilà renseignés sur son passé. Le troisième voile, enfin, tombe, et la nature intime du personnage nous devient perceptible. D'ailleurs, les rôles de premier plan sont fouillés plus profondément que ceux de n'importe quel autre écrivain moderne, et leur dessin est étalé devant nos yeux sans aucun artifice. La technique est nouvelle : plus de monologues, plus de répliques à part (alors que, chez Dumas et Augier, on trouve l'une et l'autre chose) : nous sommes forcés de nous ingénier à comprendre, comme dans la vie réelle.

Le héros des drames contemporains avait toujours été un monsieur assez peu compliqué. Prenez un des plus originaux, le *Giboyer* d'Augier qui, d'ailleurs, est un descendant du

Neveu de Rameau. Puis, pensez à Solness. Dans la personnalité de celui-ci il y a de la puissance et une originalité profonde. Solness croit que ses veux ont une force efficace ; il éprouve une âpre volupté à subir les injustices d'Aline, qui le martyrise de sa jalousie non fondée, car il souffre de ses torts réels envers elle, en même temps qu'il a de la peine à supporter sa seule présence. Malgré les dons de son génie, il croit que son entourage le considère comme fou. Il se sent riche en idées, mais redoute l'opinion de la jeunesse et craint un revirement du goût du jour. Il est à la fois un symbole, celui du génie vieillissant, et un individu aux mille ridicules, entre autres celui d'avoir installé chez lui des nurserys bien que n'ayant pas d'enfants.

Aucun dramaturge digne de ce nom ne pourra plus après Ibsen écrire comme on écrivait avant lui. Ibsen a rendu plus sévères nos exigences de particularisation des personnages et de technique dramatique.

La plus grande partie des œuvres artistiques et littéraires produites par les pays du Nord a été perdue pour la culture européenne. Alors que quelques-uns des héros de la science (les Tycho-Brahé, les Linné, les Berzelius et les Abel) et un seul artiste (Thorvaldsen) ont exercé une influence au delà des frontières de leur patrie, les représentants de la littérature qui ont réussi à se faire connaître en Europe sont rares. Holberg est presque inconnu (malgré Erasmus Montanus) ; les Bellman, Geijer et Runeberg sont ignorés ; Tegnér est connu en Allemagne et en Angleterre, encore par un seul cycle de romances. Andersen, par ses contes enfantins, est devenu célèbre dans les pays germaniques et slaves. J.-P. Jacobsen a joué un certain rôle artistique en Allemagne et en Autriche. Et c'est à peu près tout.

Le sort semble, inéluctablement, devoir être injuste pour les écrivains. Pourtant les Danois n'ont peut-être qu'une grande injustice à déplorer, à savoir qu'un esprit de l'originalité et de la profondeur d'un Kierkegaard soit resté inaperçu et incompris.

Cette injustice n'a pas été sans servir le grand dramaturge norvégien, car Kierkegaard étant inconnu pour l'Europe, Henrik Ibsen parut d'autant plus puissant et d'autant plus original. Comme on ne connaissait point le milieu moral et

intellectuel d'où il procédait, ce fut sous les traits et par le génie d'Ibsen que notre culture se révéla d'un seul coup à l'Europe, sous sa forme la plus développée.

Or, Henrik Ibsen est tout à fait digne de la curiosité qu'il éveille. Avec lui, la Scandinavie joue pour la première fois un rôle dans l'histoire de l'évolution littéraire européenne. Car l'essentiel n'est pas qu'un nom ait acquis de la notoriété,—cela est souvent arrivé,—mais qu'un homme exerce une influence incontestable. Or, pour cela, il faut une personnalité de trempe dure et de contours nets, qui, tel un diamant, puisse miroiter en facettes multiples. Seul un homme ainsi constitué est armé pour graver son nom à même son époque.

II

En 1903, j'ai revu, pour la dernière fois, Henrik Ibsen à Kristiania. Ce fut pour moi une joie, mais une joie teintée de mélancolie. Depuis qu'une attaque d'apoplexie l'avait frappé, tout travail lui était devenu impossible. Pourtant son esprit était resté lucide ; une douceur marquée avait remplacé la rudesse d'autrefois, la cordialité s'était accrue, la noblesse était restée la même ; mais l'impression générale qui se dégageait de toute son apparition était une impression de faiblesse.

Depuis lors, il ne cessa de descendre. Que n'a-t-il pas dû souffrir, lui qui, il y a un quart de siècle, mit dans la bouche d'Osvald des *Revenants* cette exclamation : « Jamais plus pouvoir travailler! Jamais, au grand jamais ! Rester là comme un mort ! Mère, saurais-tu imaginer supplice plus atroce ! »

Tel fut pourtant son sort six années durant.

Je connais Ibsen depuis longtemps. C'est au mois d'avril 1866 que j'ai reçu une première lettre de lui, et il y a trente-cinq ans que je l'ai vu pour la première fois.

Au moment où je le rencontrai, Henrik Ibsen venait de remporter son premier succès littéraire avec *Brand*, mais il n'était point pour cela considéré comme un poète de premier ordre ; on le regardait à peine comme un écrivain au sens élevé du mot. Un seul critique ayant l'oreille du public danois avait cru devoir consacrer à Ibsen un article quelque peu élogieux, et cet article se terminait ainsi : « Or, ceci est-ce vraiment de la poésie ? »

Déjà huit ans plus tôt, Bjoernstjerne Bjoernson s'était créé une renommée avec *Synnoeve*, et immédiatement il avait été proclamé, surtout en Danemark, non seulement le plus grand homme de la Norvège, mais l'annonciateur d'une nouvelle ère littéraire. On disait, non sans quelque raison d'ailleurs, que son génie créait avec la sûreté du somnambule.

A cette époque, Ibsen était sur le ciel littéraire une humble étoile que faisait pâlir le plein soleil de Bjoernson.

La critique autorisée de la Norvège et du Danemark le décrétait talent de second ordre, et le considérait comme une sorte d'expérimentateur, essayant tantôt une chose, tantôt une autre, en quoi il était le contraire de son confrère plus jeune, mais déjà notoire, qui, lui, ne choisissant jamais, fonçait toujours tout droit, sans hésiter, naïf comme le génie.

Un chercheur comme Ibsen a forcément dû passer par de fortes luttes intérieures avant de parvenir à une pleine confiance en sa mission littéraire. Longtemps, il fut harcelé par la crainte que son désir d'accomplir des prouesses poétiques ne fût point justifiée par la faculté de les mener à bien. Ses poésies de jeunesse, surtout une qui s'intitule: *Dans la galerie de tableaux*, indiquent qu'il a vidé la coupe amère du doute.

Sa foi en lui-même, il l'a conquise de haute lutte, en se repliant sur lui-même, sur son moi; et, d'une manière générale, c'est par la solitude que son esprit a atteint la profondeur du génie.

C'est la froideur et l'indifférence de son entourage qui lui ont donné confiance en lui-même.

Lorsque, dans un journal, il lisait : « M. Ibsen est un grand zéro », et dans un autre : « Ibsen n'a point ce qu'on appelle du génie, il n'a qu'un talent d'ordre purement technique et formel », alors sa fierté réagissait, et il se sentait emporté par la conviction d'appartenir, lui aussi, aux élus.

Ainsi, à cette époque, Bjoernson fournit à Ibsen l'occasion d'étudier de très près une personnalité dont le génie ne faisait de doute pour personne, et qui, sans être elle-même effleurée par l'ombre d'un doute, allait de victoire en victoire, débordant d'une confiance irréfléchie en soi-même.

III

Voilà pourquoi, dans une saga qui fait revivre la Nor-

vège de la première moitié du treizième siècle, Ibsen put trouver un sujet qui l'intéressait : elle lui offrit des personnages historiques propres à incarner le conflit qui le préoccupait. Il écrivit *les Prétendants à la couronne*. Sous les traits de Haakon, il fixa le génie immédiat, tandis que Skulé personnifia le chercheur génial, et l'imagination d'Ibsen sut découvrir en celui-ci tout ce qui pouvait le rendre intéressant, plus intéressant que Haakon.

Même après s'être fait couronner roi, Skulé doute de sa vocation. Il demande au barde quels dons il lui faudrait pour devenir véritablement roi. Le scalde élude la question en répondant qu'il n'a plus à devenir roi, puisqu'il l'est déjà, mais alors le roi lui demande encore s'il est lui-même toujours certain d'être poète.

En d'autres termes, c'est le doute concernant la vocation du poète qu'Ibsen cherche à élucider par le doute sur la mission du roi, et non l'inverse.

Autrement, et d'une façon plus malicieuse, Bjoernson se trouve utilisé dans *l'Union des Jeunes*. Dans cette pièce, le terrible Steensgaard, l'arriviste discourant, a emprunté à sa physionomie un certain nombre de traits caractéristiques. Le succès le grise. Au moment de l'apparition de la pièce, on crut découvrir une satire à l'adresse du jeune Bjoernson dans une réplique comme celle-ci :

Sois fidèle et vrai ! — Je le serai ! — Oui, n'est-ce pas un bonheur indicible de pouvoir ainsi les amener à votre suite, ceux qui sont le nombre ! La gratitude ne devrait-elle pas alors vous rendre bon ? Et comment pourrait-on ne pas aimer les hommes ? J'ai l'impression que je pourrais les serrer tous contre mon cœur, pour pleurer et leur demander pardon de ce que la partialité de Dieu m'a donné plus qu'à eux.

Bjoernson, d'ailleurs, a bien compris que le trait le visait. Car dans son poème à Johan Sverdrup, il répondit :

Le bois sacré de la poésie donnerait-il donc asile aux assassins perfides ? — Si c'est là la chose nouvelle qui germe, alors je me tiens à distance.

Trois années plus tard, nouvelle rencontre. Bjoernson ayant, dans une brochure de 1872, recommandé « un changement de signaux » dans l'attitude des pays scandinaves vis-à-vis de

l'Allemagne, Ibsen composa son poème plein d'amertume : *les Signaux des pays du Nord*, tout vibrant du dépit que suscite en lui le tort fait au Danemark.

Les derniers vers nous montrent « le prêtre du pangermanisme prêchant la retraite et la réconciliation »... « En avant, les discours ! Le coq de la girouette a changé de signaux ! »

Peu d'années plus tard, il faut le dire, Ibsen lui-même changea également de signaux !

Et depuis lors, durant de longues années, les deux maîtres de la littérature norvégienne ont vécu sous le régime de la paix armée.

Or, une chose ne fait point de doute : l'opposition dans laquelle il se trouvait avec Bjoernson donna un maximum de netteté aux traits distinctifs d'Ibsen. Le caractère optimiste, comme ensoleillé, accueillant et bavard de Bjoernson, rendit Ibsen doublement « photophobe », pour employer sa propre expression, le détourna des bruits du jour, le fit doublement laconique et taciturne.

Bjoernson était toujours le porte-parole de quelque chose, se sentant toujours patriote ou homme de parti : dès lors, Ibsen adopta la solitude et la réserve. Par opposition au patriote, il devint internationaliste ; par opposition à l'homme de parti, il devint individualiste.

IV

Les lettres d'Ibsen qui ont été imprimées ne donnent pas une idée exacte de sa personnalité. Dans sa correspondance, il est surtout occupé à défendre ses intérêts. On n'y retrouve que fort peu de traces de l'homme qui a écrit : « Je ne suis pas de ceux qui se contentent de pousser des pions ; renverser le jeu, voilà ma manière. »

Sans cesse, cependant, il fouille plus profondément sa vie intime, et par là celle de ses personnages ; creusant des problèmes moraux plus profonds que ceux habituellement traités et remettant en question les notions acquises, il recule les frontières qui limitent le champ des données soumises à l'analyse dramatique. Qu'il y eût des bornes de déplacées, le tollé stupide contre *les Revenants* le prouve bien.

Parfois, les problèmes auxquels il s'attaque sont presque pénibles ; regardez comment Ibsen traite les sujets qui frisent

l'inceste: l'amour entre frère et sœur chez Osvald et Regina, chez Allmers et Asta, voire les relations coupables entre père et fille (Rebekka et le Dr West).

Dans le premier cas, il met en doute la réalité du délit; dans le second, il y cherche un contraste vigoureux avec la pureté ultérieure.

Pour Ibsen penseur, la question de la responsabilité prime tout. Jusqu'à quel point la personnalité jouit-elle du libre arbître? Jusqu'à quel point est-elle forcée d'agir comme elle le fait ? La question de la responsabilité l'occupe plus ou moins lorsqu'il crée Julien, Helmer et Nora, Vandel et la Dame de la Mer, Allmers et Asta (le grand ouvrage d'Allmers traite la question de la responsabilité), Solness et Hildé, Rubeck et Irène ; elle trouve des incarnations encore dans les criminels comme Bernick et Rebekka, dans des artisans de désastres comme le capitaine Alving et Borkman, dans des réformateurs du monde comme Gregers Werlé ou le Dr Stockman.

Bjoernson, lui, est franchement moralisateur; son cœur n'est pas une arène. Ibsen, par contre, lutte pour arriver à concilier sa mission de juge avec sa croyance déterministe en la nécessité inéluctable.

Bjoernson prêche contre la monarchie ou contre la superstitution (la croyance dans les miracles, l'anarchisme), ou bien il plaide pour la tolérance et pour la pureté sexuelle. Ibsen ne prêche point du tout ; seulement, par les questions qu'il pose, il nous contraint à réfléchir.

V

Je me suis efforcé ailleurs de montrer comment Isben, après avoir dans *le Tumulus* commencé par essayer d'imiter Oelenschlaeger, arrive, en travaillant, à se dégager également du relent de romantisme de ses autres ouvrages de jeunesse (*Olof Liljekrans*) et acquiert son style laconique et fortement ciselé.

Il est encore plus intéressant d'observer comment il travaille et transforme les éléments réels qui servent à mettre son imagination en mouvement.

Kierkegaard et son disciple, le norvégien Lammers, ont posé pour *Brand*. Tous deux, ils quittèrent l'Eglise par ardeur pieuse. Comme Brand, Kierkegaard fut sévère et grand, comme lui, il fut enlevé par une mort prématurée.

Mais Ibsen avait complètement transformé les données selon les exigences de sa propre personnalité. Brand veut que l'homme soit tout d'un bloc; c'est juste ce qu'Ibsen exige lui-même. La rudesse, la dureté, la sévérité sont autant de traits de son propre moi, comme l'âme de feu qui ne s'arrête devant rien est la sienne propre. Personnelle est aussi cette hésitation dans la conception de l'œuvre, qui n'ose pas donner raison au héros, et qui pourtant ne peut pas lui donner tort sans que toute la pièce s'écroule.

Car dans *Brand* il y a antagonisme entre le précepte purement humain : Sois un et entier ! et le précepte spécialement chrétien : Renonce ! Le premier a ses racines dans la vie intellectuelle consciente d'Ibsen, le second dans son esprit chrétien héréditaire.

Ibsen pense comme un païen, approuve la plénitude de la vie, confirme la valeur de celle-ci ; mais, à l'instar de Goldschmidt, il éprouve du respect devant toute abnégation ; son sentiment est pusillanime. Dans toute son œuvre, une négation tout ascétique de la vie suit parallèlement l'affirmation panthéiste.

Si nous nous plaçons à un point de vue purement théorique, l'impression maîtresse produite sur nous est celle que, en général, les étrangers rapportent de l'œuvre d'Ibsen. Pour eux, le dramaturge norvégien est un libérateur des traditions et des règles établies par la Société, un apôtre du message de la joie de vivre. Dans *les Revenants*, il est franchement révolutionnaire ; dans *Solness* anticlérical ; le sentiment dominant qui se dégage de l'*Epilogue* est le regret : la vie du héros est considérée comme gâchée parce que, absorbée par l'art et la renommée, elle n'a point comporté la joie d'aimer.

Et néanmoins la sensualité se trouve partout envisagée sous un aspect des plus repoussants. Le cortège de Dionysius, dans *Empereur et Galiléen*, est simplement laid. L'existence amoureuse d'Allmers et de Rita est antipathique tout court. Si la femme est fière et chaste, elle répudiera l'étreinte de l'homme, comme Hedda répudie Loevborg. Et si, au contraire, c'est l'homme qui est noble et d'une intelligence supérieure, il sera asexué, et la femme languira en vain auprès de lui, comme Rebekka languit près de Rosmer, Rita près d'Allmers et Irène près de Rubeck durant des années. Le puritanisme n'est pas

ici une expression du naturel de l'auteur lui-même ; il repose moitié sur l'atavisme, moitié sur la convention. Là où, pour plaire, la femme a recours à des subterfuges aussi vulgaires que le désordre des cheveux, l'éclairage rouge et le champagne (*Eyolf*), là le sensualisme est à dessein rendu tout à fait vil, presque aussi ignoble que furent, dans *Peer Gynt*, les relations de Peer avec la Femme habillée en vert et avec Anitra.

Dans les derniers drames, lorsque l'amour vigoureux de la vie possède un représentant, celui-ci est toujours rendu passablement grossier, comme Mme Wilton dans *Borkman* ou Ulfhejm, le chasseur d'ours, dans l'*Epilogue*. C'est là le stigmate que la Norvège foncièrement protestante a imprimé au front de son plus grand écrivain.

VI

Les modèles de *Peer Gynt* ont été nombreux. Il se trouve dans leur nombre un jeune Danois, qu'Ibsen avait souvent eu l'occasion de voir en Italie, jouvenceau fantasque, prétentieux et plein de morgue. Aux jeunes filles italiennes à Ischia et à Capri, il racontait que son père (en réalité humble directeur d'école) était un ami intime du roi du Danemark, et qu'il était lui-même un monsieur très bien ; pour prouver ceci il portait, souvent un costume de satin blanc. Il se considérait comme un poète, mais il lui fallait rechercher certains paysages grandioses pour réveiller son inspiration poétique : il prétendait ne pouvoir sentir tragiquement que dans les pays alpestres. Ainsi, une fois il partit pour les montagnes de la Crète dans le but d'écrire une tragédie ; malheureusement il en revint bredouille. Après avoir vécu dans un leurre constant, il mourut à Rome, dans l'entourage d'Ibsen.

Un certain nombre des traits de son caractère ont été transmis à Peer Gynt. Mais, en outre, Peer est conçu comme le représentant type de l'esprit fantasque et du manque de volonté particulièrement norvégiens. Ici, aussi, l'opposition contre Bjoernson apparaît : qu'on pense aux descriptions admiratives que fait celui-ci des jeunes paysans norvégiens. L'esprit querelleur et combattif d'un *Torbjoern* est, pour Bjoernson, une expression de la force héroïque telle qu'elle existait aux temps des sagas du Nord. Chez son *Arné*, la tendance à la poésie se

manifeste dans des formes aimables. Ibsen, par contre, ne vit en la propension aux rixes qu'une manifestation de brutalité et dans l'esprit écrivailleur que le désir de mentir et de briller.

Voici comment Ibsen dit avoir reconstitué l'histoire véridique d'Arné. Celui-ci vient déclarer au pasteur qu'il désire contracter mariage avec Eli. — « Mais elle est veuve et elle a soixante ans! » s'exclame le pasteur, effaré. — « Elle a une vache. » — « Je veux bien, mais, tout de même, réfléchissez bien. Je ne puis vous refuser de publier les bans. Cela coûte deux couronnes. Mais réfléchissez néanmoins! » — Une semaine plus tard, Arné apparaît de nouveau: « J'ai réfléchi, il n'y aura pas de mariage. » — « Voilà qui est bien. Je n'avais pas tort d'espérer que les bons sentiments finiraient par l'emporter chez toi. » — Arné: « La vache est morte. Pourriez-vous me rendre mes deux couronnes? » — « Les deux couronnes sont versées à la caisse de l'Eglise! » — « Ah! puisque c'est fait, gardons la veuve par-dessus! »

Les mensonges de Peer ne sont pourtant pas simplement de la roublardise ; il s'abuse lui-même. Pour commencer, c'est un homme vraiment intéressant, que les circonstances malmènent. Ce n'est que peu à peu qu'il devient la personnification satirique des particularités ethniques et des vices spéciaux du peuple norvégien. C'est un proche parent de Tartarin, qui rappelle vaguement le Don Quichotte de Cervantès.

VII

Le germe d'où sortira *la Maison de Poupée*, ou plus exactement le personnage de Nora, existe déjà dans *l'Union des Jeunes*. Dans cette pièce, Selma se plaint, en effet, d'avoir été tenue à l'écart de toutes les affaires de la maison, d'avoir été traitée comme une poupée. Dans une critique de la pièce, que je publiai en 1869, je fis observer que, dans le cadre de la pièce, Selma n'avait pas assez de place pour se mouvoir et que ses relations avec sa famille pouvaient fournir matière à tout un drame à part. Dix années plus tard, Ibsen écrivit ce drame.

A ce moment-là, il était en correspondance avec une femme, jeune alors et dont le petit nom avait, du reste, quelque ressemblance avec celui de Nora. De temps à autre, elle lui parlait dans ses lettres de soucis qui la tourmentaient, sans pourtant autrement préciser. Fidèle à son habitude de ruminer

les chagrins des personnes étrangères, Ibsen avait fini par trouver une explication; avec l'indifférence que professe le poète pour la réalité, et tout heureux de sa trouvaille, il déclare : « Elle est torturée par des ennuis d'argent. » La supposition, d'ailleurs, était en accord avec la réalité. Comme en fait foi une correspondance de journal, citée dans la bibliographie d'Ibsen qu'a écrite M. Halvorsen, la femme s'était (comme plus tard Nora) procuré de l'argent à l'aide d'un faux; seulement, elle avait agi dans un but très peu idéaliste, non point pour sauver la vie de son mari, mais simplement pour effectuer des embellissements à la maison. Il paraît que le mari a été furieux, lorsqu'il l'a su.

Pour Ibsen, dont il fécondait l'imagination, ce piteux fait-divers suffisait à créer le chef-d'œuvre qu'est *la Maison de Poupée*. Il sut le transformer pour en faire un véhicule approprié pour les idées nouvelles concernant l'indépendance de la femme (idées qui tout d'abord lui avaient déplu) et surtout pour l'idée du droit qu'a tout individu, même la femme, voire la femme mariée, de vivre sa vie propre et non celle des autres.

VIII

Par un autre exemple, je montrerai comment des personnages poétiques se trouvent créés par les tentatives que faisait l'auteur pour expliquer des expériences personnelles curieuses.

Un jeune savant, que nous nommerons M. Holm, était un fervent d'Ibsen et considérait comme son plus grand bonheur de connaître personnellement le maître; Ibsen de son côté avait de la sympathie pour le jeune Danois en question. Un beau jour, à Münich, Ibsen reçoit un paquet envoyé par Holm. Il l'ouvre, et aperçoit une quantité de vieilles lettres, toutes écrites par lui-même à Holm, et en outre une photographie qu'il avait autrefois donnée à son jeune admirateur.

Et pas un mot d'explication !

Ibsen se mit à chercher : Que diable cela peut-il bien signifier ? Me renvoyer tout ceci ? — Il a dû devenir fou. — Mais en admettant qu'il soit devenu fou, pourquoi me rendrait-il ma photographie et mes lettres ? Il n'y a guère que les fiancés qui, en rompant, procèdent de la sorte. — Il m'aime au delà de toute mesure. Il a dû me confondre avec une autre personne qu'il aime également sans mesure, il a dû me confondre avec une

femme... Mais avec quelle femme ? — Une fois, il m'a fait l'éloge d'une demoiselle de Holzendorf. — Il a dû entrer dans l'intimité de cette femme et elle a dû avoir un père ou un frère qui aura réclamé à Holm des lettres et des photographies. — Mais comment alors est-il devenu fou ?

Quelque temps passe. Un beau matin, le jeune homme entre chez Ibsen. Il est comme il a toujours été. Après quelques phrases sur des sujets indifférents, Ibsen demande : « Pourquoi m'avez-vous renvoyé mes lettres ? » — « Mais je ne les ai pas renvoyées ! » — « N'étiez-vous pas autrefois en correspondance avec une certaine demoiselle de Holzendorf ? » — Holm, étonné : « En effet. » — « N'a-t-on pas réclamé les lettres que vous aviez reçues d'elle ? » — « Comment le savez-vous ? » — « Vous nous avez confondus l'un avec l'autre, parce vous nous aimiez beaucoup tous les deux. »

Le jeune homme a beau parler de la façon la plus raisonnable, le cas ne cesse de tourmenter Ibsen, il veut à tout prix savoir ce qu'a le jeune homme. Il va à l'Hôtel Leinfeller, à Münich, et prie le portier de le mettre au courant des habitudes de M. Holm. — Le portier répond : « En principe, nous ne renseignons pas sur les habitudes de nos locataires, mais à vous, monsieur Ibsen, votre qualité de vieux client de la maison vous donne un certain droit de poser des questions. Donc, lorsque M. Holm se réveille, il commande une bouteille de Porto ; au déjeuner, il prend une bouteille de vin du Rhin ; pour le dîner, une bouteille de vin rouge, et enfin, le soir, de nouveau une ou deux bouteilles de Porto.

La figure d'Eilert Loevborg germe dans l'esprit d'Ibsen. Le jeune homme était brillamment doué, savant distingué et nullement pédant ; il devint Eilert Loevborg, l'homme au front ceint de pampres. (Telle fut, en se reconnaissant sous les traits de ce personnage, la joie de Holm qu'à partir de ce moment il signa constamment ainsi ses articles.) Ibsen sut également qu'un soir, dans un accès d'ivresse, il avait perdu le manuscrit d'un livre. Nous retrouvons ce trait dans *Hedda Gabler*.

Quelque temps plus tard, Ibsen reçut de nouveau un paquet de Holm ; cette fois, c'était un testament. Ibsen y était nommé légataire universel.

Mais le testament était muni de pas mal de codicilles, comportant tous des charges pour Ibsen. Il y avait des dons à faire

en faveur de toutes les jeunes personnes qui avaient eu des bontés pour Holm. A Mlle Alma Rothbart, à Breslau, une somme de... ; à Mlle Elise Kraushaar, à Berlin, une somme de ... Et de fortes sommes.

En homme pratique qu'il était, Ibsen fait l'addition de toutes ces sommes et découvre que la totalité des charges dépasse de beaucoup les disponibilités de la fortune léguée : il ne lui reste donc qu'à poliment refuser l'héritage offert.

Mais il est probable que la Diane rouge de *Hedda Gabler* procède de Mlle Alma Rothbart. Et il est permis de présumer que, dans l'imagination d'Ibsen, la forme d'Eilert Loevborg a pris des contours plus nets, grâce à cet incident.

Il n'est pas davantage douteux qu'Ibsen ait, vers la même époque, appris que, dans une crise de jalousie aiguë provoquée par l'heure tardive à laquelle était rentré son mari, la femme d'un compositeur norvégien avait un soir brûlé une symphonie que venait d'achever celui-ci. C'est mue par une jalousie d'un autre ordre qu'Hedda brûlera le manuscrit de Loevborg.

Enfin, dans ce temps-là, on parlait beaucoup d'une jeune norvégienne, femme intelligente dont le mari, très distingué, avait pendant un certain temps été adonné l'alcoolisme. Comme le mari avait déjà complètement abandonné son vice, cette jeune femme avait un jour disposé un petit tonneau de cognac chez lui, à l'occasion de sa fête. Dans l'intention d'éprouver ainsi son pouvoir sur lui, elle s'était ensuite retirée. Quand de nouveau elle ouvrit la porte du cabinet de son mari, celui-ci était étendu à terre, ivre-mort.

Peut-être cet épisode a-t-il donné naissance à la scène où Hedda, dans l'intention d'éprouver son emprise sur Loevborg et de briser celle de Théa, amène Loevborg, ancien ivrogne, à boire de nouveau.

Ainsi, les petits traits épars, ramassés dans la vie de tous les jours, servirent-ils à former un tout consistant et de conception profonde.

IX

Nous avons déjà eu l'occasion de montrer jusqu'à quel point l'accueil haineux qui fut fait aux *Revenants* eut le don d'exaspérer Ibsen malgré ses 53 ans. Sans aucunement donner, sous les traits du Dr Stockman, un portrait de lui-même, il sym-

bolisa dans *l'Ennemi du Peuple* la persécution dont il avait été l'objet. A l'instar de Gregers Werlé, il se demanda, dans *le Canard sauvage*, si cela pouvait réellement être son devoir de prêcher la vérité à des intelligences moyennes comme celles de son public, ou si, au contraire, le mensonge vital n'était pas indispensable à leur existence.

Oui, jusque dans *Rosmersholm* il se cache des souvenirs de la ruée contre *les Revenants*. Rosmer commence là où finit Stockman ; il veut créer des hommes libres et nobles.

Pour commencer, on considère Rosmer comme absolument conservateur (tel avait été le sort d'Ibsen après *l'Union des Jeunes*) ; mais dès qu'on a découvert sa libération intellectuelle, les deux partis s'unissent contre lui, et il est bientôt aussi haï que l'avait été Ibsen à partir du moment de sa conversion à un radicalisme gênant pour les libéraux norvégiens.

L'été qui précéda la composition de *Rosmersholm*, Ibsen avait rencontré un aristocrate scandinave, dont l'extérieur avait toute la beauté et la distinction qu'il faut octroyer à Rosmer.

Cet homme avait été mal marié, avec une personne excellente certes et entièrement dévouée à son mari, mais qui, restant étrangère à toutes les questions auxquelles il s'intéressait, n'était pas du tout ce qu'il eût fallu au point de vue intellectuel. Il avait cherché à se consoler auprès d'une parente de sa femme. La chose fut ébruitée. Les petites feuilles publièrent des filets envenimés au sujet des relations supposées. Simulant un départ pour une petite excursion, notre homme quitta son intérieur, ne revint point et, ayant gagné l'étranger, rendit à sa femme la fortune considérable qu'elle lui avait apportée et démissionna du poste important qu'il occupait. Peu de temps après, sa femme mourait d'une phtisie dont les progrès avaient été accélérés par ses chagrins intimes. Le mari et sa seconde femme furent, par ses adversaires, rendus responsables de sa mort.

Il est facile de voir comment le personnage de Rebekka, la meurtrière indirecte, et comment le dénouement de *Rosmersholm* ont pu se cristalliser à l'aide de ces événements.

X

S'il faut considérer *Un Ennemi du Peuple* comme une dé-

fense, *Solness*, par contre, a tout le caractère d'une confession.

Dans cette pièce aussi simple que profonde, on s'est ingénié à trouver les symboles les plus extraordinaires. Une fois, un groupement d'étudiants slaves m'écrivit pour me demander de trancher le litige à savoir si Hildé personnifiait le catholicisme ou le protestantisme. Dans l'ouvrage allemand le plus récent sur Ibsen, écrit par M. Erich Holm, qui est d'ailleurs imprégné de l'admiration la plus chaleureuse pour le grand écrivain norvégien, Solness représente la bourgeoisie, Ragnar le socialisme, l'incendie de la propriété familiale, la révolution française et Hildé la liberté ! Tout le monde sait qu'il est également possible de voir dans l'histoire de Napoléon la personnification d'un mythe solaire. Né sur une île, il mourut sur une autre île, hoc est : il s'est levé de la mer pour disparaître dans la mer. Sa mère s'appelait Laetitia, ce qui veut dire joie ; il avait douze maréchaux correspondant aux douze signes du zodiaque, et cætera. Tout s'adapte à merveille. On oublie seulement qu'Ibsen a toujours conçu ses personnages d'une manière toute concrète, en fouillant des âmes, et jamais d'une manière abstraite et allégorique. Au cas où l'incendie de la maison familiale symboliserait quelque chose, ce serait un événement de l'existence personnelle d'Ibsen, son exil, par exemple, et non pas un événement de l'histoire mondiale. Quant à Hildé, elle ne personnifie pas plus la liberté qu'elle ne représente le protestantisme ; c'est une jeune fille norvégienne, la jeune fille norvégienne tout court, et c'est avec raison qu'elle porte son nom de valkyrie. Elle a été créée, selon une parole d'Ibsen, vraiment *con amore ;* ses modèles dans la vie réelle ont dû être nombreux, et ne furent pas toujours norvégiens.

Dans le courant de l'année 1889, Ibsen envoya à une jeune femme autrichienne, dont il avait fait la connaissance au Tyrol, une série de lettres que la destinataire m'a communiquées. Bien que la jeune femme en question ait plutôt posé pour Irène de *l'Epilogue*, nous découvrons dans ces lettres plus d'un trait que plus tard nous retrouverons dans les relations de Solness et de Hildé. Elle est le soleil de printemps rayonnant sur l'automne d'une vie ; comme Hildé, elle est appelée princesse ; jamais l'auteur ne peut se lasser de penser à elle. En outre, il est torturé par l'inquiétude de savoir s'il parviendra jamais à exprimer dans une œuvre littéraire ce bon-

heur rare, douloureux, qu'est la lutte pour atteindre l'inaccessible.

Plus tard, lorsque, en 1891, Ibsen regagna la Norvège après une absence de 27 ans, il rencontra peut-être là une génération de jeunes femmes dont l'admiration pour lui prit une teinte passionnelle, et vers laquelle il se sentit attiré.

Et quelques années plus tard encore, il fut vivement intéressé par une étude sur la tendresse que Gœthe, encore à l'âge de 66 ans, avait su éveiller chez la toute jeune Marianne de Willemer et sur le renouveau dans la production du grand maître allemand qui se manifesta dans *West-Oestlicher Divan*. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre (Kristiania, 11 février 1898), en témoignent :

Je ne puis résister à mon désir de vous envoyer un mot pour vous remercier de votre « Gœthe et Marianne de Willemer ». L'épisode de la vie de Gœthe que vous y étudiez m'était inconnu. Il se peut évidemment que j'en aie lu le récit chez Lewes ; mais alors il y a de cela bien longtemps ; et en tout cas, je l'ai oublié, le fait étant à ce moment-là sans intérêt personnel pour moi. Maintenant, par contre, les circonstances se sont quelque peu modifiées. Et lorsque je réfléchis à la production de Gœthe durant les années en question, à la résurrection de sa jeunesse, alors je me dis que j'aurais dû comprendre. Forcément, il avait bénéficié d'une chance de ce genre, d'un événement heureux pour lui, comme celui de se rencontrer précisément avec une Marianne de Willemer. Le sort, le hasard, l'occasion peuvent vraiment, parfois, se montrer des puissances on ne peut plus bienveillantes et aimables.

Fidèle à son habitude, Ibsen a, en outre, dû cueillir des traits de détail un peu partout. Parmi ceux-ci, il avait coutume de citer le suivant : Un jour, quelque part dans l'Allemagne du Sud, une jeune fille lui avait dit : « Je n'ai jamais pu comprendre qu'on puisse s'éprendre d'un homme non marié. Car, s'il n'est pas marié, on n'a pas le plaisir de le ravir à une autre. » Pour Ibsen, cette seule exclamation ouvrit des perspectives profondes sur l'âme féminine.

C'est donc des éléments les plus variés qu'Ibsen créa la figure de Hildé, la figure de femme la plus originale et la plus radieuse de toute son œuvre.

Au souvenir de Hildé, je rattache la petite anecdote suivante.

Ibsen connaissait une petite jeune fille depuis sa sixième année, et cette enfant l'intéressait vivement. Au moment où parut Solness, la petite devait avoir douze ans. J'arrivai précisément à ce moment-là à Kristiania. « Eh bien, et Edith, que dit-elle de ma pièce ?»—« Ce qu'elle dit de votre pièce ? Mais elle dit ce qu'il faut qu'à son âge elle pense, c'est-à-dire que, dans toute la pièce, il n'y a qu'une seule personne respectable, Mme Solness. Hildé court après un homme marié, elle la trouve détestable. »

Quelques années plus tard, de passage en Norvège, la jeune fille vint voir Ibsen. Se rappelant parfaitement l'épisode que nous venons de narrer, celui-ci dit : « Mais voilà ma Hildé en personne qui vient me rendre visite, juste telle que je me la suis toujours représentée.»—« Je ne ressemble pas du tout à Hildé. »— « Mais si, mais si. »

Il lui fit cadeau de sa photographie, portant au dos cette inscription taquine : «A qui Edith ressemble-t-elle?»—« Oui, à qui est-ce que je ressemble ? » — « Je ne sais pas, mais pars maintenant à la campagne, et viens me voir dans un mois, lorsque tu seras de retour. En attendant, je vais réfléchir pour savoir à qui tu ressembles. »

La jeune fille lui rapporta le portrait. — « Tiens, c'est vrai, il faut que j'écrive encore autre chose là-dessus. » — Et il écrivit : « Edith ne ressemble à rien au monde. Elle ne ressemble qu'à elle-même. Voilà pourquoi Edith est tellement...» —« Qu'est-ce que je suis encore ? » — « Je ne sais pas. Va à Copenhague maintenant et reviens dans un an. Pendant ce temps, je vais réfléchir, et j'ajouterai la suite. »

Dans ce petit rien, on tient Ibsen tout entier, avec son désir d'attacher, de faire haleter, son besoin de créer de l'incertitude, de poser des questions, offrir des énigmes, avec sa tendance à couper court juste au point le plus passionnant; en un mot, on y voit en raccourci sa particularité comme dramaturge qui consiste précisément à différer la solution de l'énigme, à la remettre à plus tard.

XI

Nous pouvons trouver partout des renseignements sur les œuvres d'Ibsen, mais il n'en est pas de même pour ce qui est de l'homme, tel qu'il fut dans la vie de tous les jours. Dans

sa jeunesse, il était attentif, vif, toujours en éveil, cordial en même temps que tranchant, jamais « bon garçon » même lorsqu'il fut cordial. En tête à tête il était gai, écoutant volontiers, communicatif, ouvert. Très peu enclin à vivre autrement qu'en ermite, il se montrait en grande société taciturne, facilement gêné et mal à son aise. Jamais il n'oublia l'accueil peu bienveillant que la Norvège avait fait à ses premières œuvres, et jamais non plus sa dette de reconnaissance envers l'étranger.

Il suffisait de peu de chose pour le mettre hors d'humeur ou pour le rendre circonspect. S'il avait l'impression que quelqu'un voulait s'approcher de lui, son anthropophobie se réveillait immédiatement.

En 1891, je passai quelque temps avec des peintres norvégiens à Sandviken, près de Kristiania. Notre séjour y était agréable. Une fois je dis :

— Ce pauvre Ibsen reste tout le temps seul enfermé dans son hôtel au milieu de la ville. Si on l'invitait ?

— Qui oserait l'inviter ?

— Je tenterai la chose, je le vois tous les jours, et demain je déjeune précisément avec lui. —

MOI. — Nous sommes quelques peintres et auteurs qui aimerions bien vous voir comme notre hôte un de ces jours.

LUI. — Combien et qui ?

Je lui citai les noms :

— Nous sommes neuf.

— Dîner avec tant de gens serait contraire à mes habitudes ; cela ne m'est jamais arrivé.

Lui ayant rappelé qu'il venait précisément, à Budapest, de se laisser fêter dans des formes bien autrement officielles, et par plusieurs centaines de personnes, j'arrivai enfin à vaincre sa méfiance, et j'obtins l'autorisation d'organiser le petit banquet. Pour lui être agréable, nous décidâmes d'arranger le dîner dans l'hôtel même où Ibsen était descendu, en lui laissant choisir l'heure. Or, le bruit ne s'était pas plus tôt répandu que j'étais en train d'organiser un banquet en l'honneur d'Ibsen, depuis si longtemps absent de Norvège, que je fus assailli de demandes d'invitation de la part, souvent, de familles qui m'avaient aimablement accueilli. — Pour poser des jalons, je commençai par dire à Ibsen qu'une dame avait demandé à assister au banquet.

— Jamais de la vie ! fut sa réponse.

— Mais c'est une jeune femme gaie et jolie.

— Je n'aime pas les jeunes femmes gaies et jolies.

— Il paraît qu'autrefois vous auriez été épris de sa tante.

Et je la nommai. Tout d'un coup intéressé, Ibsen déclare :

— Alors c'est autre chose, qu'elle vienne !

Voilà donc la présence de dix personnes autorisée. Seulement nous étions devenus vingt-deux ! Je redoutai un désastre.

Au jour fixé, je frappai à la porte d'Ibsen. Avec un regard étonné et déjà mécontent, il s'exclame :

— Vous êtes en habit ?

— Oui, et vous en manches de chemise ?

— Je suis toujours en manches de chemise en m'habillant, mais je n'ai pas d'habit dans ma malle.

— Quel désastre ! Et nous qui nous étions réjouis comme des enfants à l'idée de voir un Ibsen en habit ; alors il va nous falloir nous résigner à voir un Ibsen en veston !

— Madame X... en est ?

— Oui, elle et encore quelques amis.

— Vous êtes combien ?

— Vingt-deux.

— Mais c'est une trahison. Vous aviez dit neuf. Je n'y vais pas.

Il me fallut user de beaucoup de persuasion pour le faire descendre à la salle à manger.

Au moment de son entrée régnait un silence attentif, que sa mine farouche n'était point faite pour dissiper. Le commencement du banquet fut plutôt pénible. Il devint indispensable de servir le champagne dès le poisson, et de prononcer le discours pour si possible tenter de chasser la gêne. Je dis :

— Mon cher Ibsen, avec le temps, vous êtes devenu un homme d'une renommée si éclatante qu'il est très difficile de faire votre éloge. Les étrangers vous ont gâté. Mais, n'est-il pas vrai, nous autres hommes du Nord, nous vous comprenons pourtant mieux que les étrangers, nous qui vous avons admiré dès la première heure, tandis que les étrangers ne sont arrivés qu'à la onzième. Certes, dans l'écriture sainte, il est dit que les travailleurs de la onzième heure avaient tout autant de mérite que ceux qui étaient arrivés dès le commencement de la journée. Néanmoins, j'ai toujours compris

ce passage ainsi, que ceux qui étaient arrivés les premiers valaient tout de même mieux.

Ibsen m'interrompit.

— Nullement.

Je le priai d'attendre que j'eusse fini avant de protester ; je fis son éloge en plaisantant et pour de bon, le comparant au soleil lui-même en ajoutant : « Il est possible que Sirius soit plus grand que le soleil, mais c'est le soleil qui fait mûrir notre blé. »

Tout était peine perdue. Ibsen demeura de mauvaise humeur et se contenta de dire :

— Voilà un discours contre lequel il y aurait plusieurs objections à faire, mais que je préfère cependant ne pas formuler.

— Faites-les donc entendre tout de suite, Ibsen, c'est plus agréable !

LUI. — Que je préfère ne point formuler.

Un journaliste, qui était le voisin de table de la belle et excellente actrice Constance Bruun, se leva et dit :

— Ma charmante voisine me prie de transmettre à M. Ibsen les remerciements des actrices du Théâtre de Kristiania et de lui dire qu'il n'existe pas de rôles qu'elles aiment mieux jouer et desquels elles ont plus à apprendre que ceux de M. Ibsen.

IBSEN. — A ce propos, je ferai cette observation que, d'une façon générale, je n'écris pas de rôles, je décris des hommes ; et jamais de ma vie il ne m'est arrivé d'avoir un acteur ou une actrice en vue en élaborant une pièce. Ceci dit, il m'est très agréable de faire la connaissance d'une personne aussi charmante que votre voisine.

Constance Bruun eut la présence d'esprit de répondre qu'à aucun moment elle n'avait cru qu'Ibsen aurait pu penser à elle en écrivant, d'autant plus que c'était la première fois qu'il la voyait ; et que, d'ailleurs, par le mot malheureux « rôles » elle avait voulu dire exactement la même chose que le maître exprimait par le mot « hommes ».

Ibsen ne s'était pas rendu compte de ce que sa trop grande franchise avait de pénible. Car lorsque nous sortîmes de table, il me remercia cordialement d'avoir arrangé le dîner en ajoutant tout naïvement.

— C'est un banquet tout à fait réussi.

XII

Les exemples de la rudesse d'Ibsen abondent, mais combien nombreux sont-ils aussi, les souvenirs que m'ont laissés sa cordialité, sa modestie, sa noblesse de cœur.

Je le revois à Dresde, il y a de cela bien longtemps, durant nos promenades aux environs de la ville, m'expliquant l'âme allemande telle qu'il croyait la connaître après un séjour de nombreuses années. Ou bien il critiquait les drames de Schiller, dont il ne pouvait pas supporter la rhétorique, et ceux des poèmes de Runeberg, qu'il ne pouvait souffrir parce qu'ils étaient écrit en hexamètres. Toujours il était sur la brèche à lutter contre tout ce qui était académique, traditionnel, éloigné de la vie. Finalement, le vers en tant que vers lui était devenu antipathique.

Nous entrions dans quelque restaurant. Après un coup d'œil vers la brochette barbare de décorations ornant la boutonnière de l'étranger, les garçons s'empressaient à nous servir. Ibsen pouvait rester attablé jusqu'à une heure avancée de la soirée, communicatif ou interrogateur, le regard en éveil derrière ses lunettes. Et lorsqu'il voulait être élogieux, il formulait invariablement son appréciation de la façon suivante : « Ce que vous venez de me raconter là vaut mieux que de la littérature! »

Aux environs de l'année 1870, Ibsen assista souvent aux réunions de la petite société littéraire de Dresde, et y écouta avec beaucoup d'intérêt les conférences, qui, d'ailleurs, étaient le plus souvent attrayantes et instructives. Vis-à-vis des petits écrivains saxons, peu connus, il garda une allure très sincère de bon confrère ; il respectait d'autant mieux leurs connaissances et leur culture littéraire très approfondie que celle-ci n'était point entravée par des préjugés.

Facilement, je me le représente à Münich, dans son intérieur. Il est déjà estimé par certains milieux allemands, bien que non encore franchement célèbre. Il reçoit dans sa maison les gens du Nord les plus en vue de passage dans la ville, et parmi eux souvent des politiciens norvégiens. Aux uns, comme à M. Hagerup, plus tard président du conseil, dont il estime la compétence, il montre de la déférence. D'autres, dans lesquels il voit des arrivistes insignifiants et orgueilleux, sont traités avec une froideur quelque peu provocatrice. Dans

ses manières, il a maintenant quelque chose de cette urbanité qui permet à l'homme qui voit beaucoup de monde de traiter chacun différemment, mais avec justice.

Je me rappelle aussi l'avoir vu, comme l'hôte de la ville de Copenhague, honoré tel un roi. Lorsqu'il rendait visite, tout le monde était ravi. Mais lorsqu'il était invité, son laconisme ou son mutisme étonnaient. A cette époque-là, il avait cessé de parler de la Norvège avec amertume, se contentant de regretter la lenteur avec laquelle, selon lui, évoluait ce pays. Les idées qui venaient de Norvège lui semblaient toutes vieillies, hors d'usage pour le reste de l'Europe. Quant aux paysans instruits de la Norvège, leur niveau intellectuel lui semblait assez médiocre.

Enfin, je garde des souvenirs de lui, rapportés de plusieurs de mes séjours en Norvège. Nous avions des rendez-vous quotidiens à l'heure du déjeuner (lui se trouvait régulièrement à m'attendre sous la porte cochère avant l'heure) pour une promade, pour aller voir des tableaux, et cætera. Parfois j'étais son hôte, et il me recevait en se frottant les mains, et en disant : « Nous allons nous amuser aujourd'hui, on va boire du bon vin, beaucoup de bon vin, et raconter des anecdotes. » Et puis : « Tenez, voici une histoire instructive sur X. » — Son visage n'était plus qu'un rire satirique, lorsqu'il débitait son anecdote, mordante et burlesque, nous montrant quelque citoyen généralement estimé et considéré sous son véritable aspect de pécheur ridicule.

Un souvenir m'est resté particulièrement vif : c'était une soirée calme, passée au grand air, devant un pavillon de style norvégien, situé dans je ne sais plus quelle localité. On venait d'enlever les flambeaux de la table, la nuit étant suffisamment claire. Dans la lumière magique, la silhouette d'Ibsen, au front puissant et à la riche chevelure, se confondait avec le paysage de rêve. La nuit gagnant de proche en proche, on ne percevait finalement qu'un reflet dans les verres de ses lunettes, et le mouvement de sa bouche. Il parlait à voix basse, portant de temps à autre le verre à ses lèvres, tout au badinage et à la plaisanterie.

Comme nous venions de manger de l'agneau, je dis :

— Quel gibier fameux tout de même que l'agneau !

— Je suis de votre avis, répondit Ibsen. Une fois, j'ai même

eu l'idée d'écrire un drame sur l'agneau. Un homme est à l'agonie, il ne pourra être sauvé que si on réussit à renouveler son sang. A cet effet, on transfuse le sang d'un agneau dans ses veines, et il guérit. Depuis cet instant, il rêve sans cesse de revoir l'agneau auquel il doit son existence. Finalement, il le retrouve sous la forme d'une femme. Il l'aime. N'est-ce pas inévitable qu'il l'aime ?

— Sans doute. Seulement, il est plutôt rare de trouver une femme qui soit un agneau.

— Mais néanmoins, cela arrive, cela arrive.

La conversation expira dans un sourire, qui fut en harmonie avec le clair ciel nocturne et avec le fjord qui miroitait, lointain et pâle.

XIII

Abstraction faite des œuvres de jeunesse puisant leur sujet dans la saga ou dans l'histoire, ainsi que des œuvres de jeunesse combattives (*la Comédie de l'Amour*, *Brand*, *Peer Gynt*, *l'Union des Jeunes*), c'est surtout sur les douze drames modernes écrits dans l'âge mûr de l'auteur que repose la renommée d'Ibsen.

De ces douze drames, six sont des polémiques sociales : *les Soutiens de la Société*, *la Maison de Poupée*, *les Revenants*, *l'Ennemi du Peuple*, *le Canard sauvage*, *Rosmersholm*.

Les six derniers, non combattifs, sont de l'analyse psychologique pure; leur sujet reste presque invariablement le même : les rapports de l'homme et de la femme. Dans ces drames, les femmes occupent une place de premier plan, et cela même lorsqu'une femme n'est pas à proprement parler l'héroïne de la pièce. J'ai nommé : *la Dame de la Mer*, *Hedda Gabler*, *Solness le Constructeur*, *Eyolf*, *Borkman*, *Lorsque nous nous réveillons d'entre les Morts*. — Ce sont là des tragédies de famille ou des tragédies individuelles, qui toutes perdent de vue la société, l'Etat.

Par ces drames, Ibsen s'est, d'ailleurs, montré un apôtre de la civilisation autant qu'un écrivain hors ligne.

Pour nous rendre tangible son importance sous ce rapport, il n'est point inutile de le comparer aux autres apôtres de la civilisation de l'époque. Le comte Prozor, traducteur et

commentateur français d'Ibsen, a du reste déjà pris cette initiative.

L'année de naissance d'Ibsen vit naître encore deux grands écrivains, en France Taine, en Russie Tolstoï. Quelle que soit la dissemblance qui existe d'une part entre eux et d'autre part entre eux et Ibsen, ils ont pourtant tous trois quelques traits caractéristiques communs.

Pareil en cela à Ibsen, Taine fut pour commencer un esprit révolté ; et pendant les quarante premières années de sa vie, il sut accomplir une révolution dans la vie intellectuelle de la France. Mais, en vieillissant, il devint de plus en plus ce que fut, durant toute sa maturité, Ibsen : un ennemi acharné de cette révolution qui nivelle et crée l'égalité en abattant ou en rabaissant tous les sommets. Ibsen et Taine vouent au mépris le grand nombre, expression immédiate de la démocratie, et qui, chez Ibsen, a toujours tort, toujours et par définition.

En matière politique, Taine est plus conservateur qu'Ibsen. Son idéal, ce sont les institutions anglaises, la conservation de toutes les valeurs du passé, le développement de l'autonomie locale partout. — Ibsen, lui, a surtout compris combien peu importent les doctrines politiques, quelles qu'elles soient, constitutionnelle, démocratique ou autre. Les changements ne s'opèrent qu'à condition que les hommes eux-mêmes se modifient. Et c'est là la conception sur laquelle repose tout radicalisme sain. Un socialiste peut parfaitement être plus égoïste qu'un individualiste, un conservateur exercer une action plus destructive sur la société qu'un radical. Ce n'est pas l'étiquette de la bouteille qui importe, mais le vin contenu. La doctrine professée n'est pas le vin, mais seulement l'étiquette. — Pourtant on aurait tort de regarder Ibsen comme un penseur, même au point de vue politique. Taine fut un penseur, Ibsen un militant.

Tolstoï, qui, malgré la puissance de son âme, est une intelligence médiocre, méconnaît Taine et méprise Ibsen comme incompréhensible. Néanmoins, il est, à l'instar d'Ibsen, un sapeur ou démolisseur de préjugés sociaux, et, comme Ibsen, l'apôtre d'une nouvelle organisation sociale en dehors de l'Etat.

Tous les deux, ils ont une tendance anarchiste à l'hostilité envers l'Etat. Or, cependant que chez Ibsen cette hostilité se

marie à un penchant aristocratique, chez Tolstoï, par contre, elle se confond avec la foi égalitaire. Tolstoï prêche la charité évangélique, Ibsen apporte le message de l'intensification de la vie de l'individu.

C'est là un caractère primordial qu'Ibsen partage avec son aîné de quelques années, Renan, qu'il n'a probablement pas lu, comme, d'ailleurs, il n'a point lu Taine.

Lorsque Ibsen dit : « Je ne fais que poser des questions, ma mission n'est point de répondre », il prononce une appréciation sur lui-même qui est également applicable au subtil penseur, possédé par le doute, que fut Renan. Tous deux stimulent les forces vitales dans une rare mesure, Renan en ensorcelant, Ibsen en effrayant.

Le comte Prozor a mis en lumière la grande affinité d'idées entre le *Brand* d'Ibsen et un ouvrage de jeunesse de Renan : *l'Avenir de la Science*. Lorsque, dans cette œuvre, Renan exige que l'homme soit un et d'un seul bloc, lorsqu'il dit que le but de l'homme n'est point de savoir, de sentir ou d'exercer son imagination, mais d'être homme dans toute l'acception du mot, il a exprimé la pensée d'Ibsen dans *Brand*.

Brand prêche que l'Eglise n'a ni murs, ni limites, et que seule la voûte céleste est suffisante pour la couvrir. Renan ne parle pas autrement ; il lui arrive même d'employer cette image, que la vieille église doit être remplacée par une église nouvelle et plus grande. Qu'un dogme religieux doive faire place à un autre, une génération de dieux à une autre, la construction véritable du monde dépassant infiniment les pauvres images sans lesquelles nous sommes incapables de nous représenter la structure du tout — voilà une vérité dont parle Ibsen dans *Empereur et Galiléen* aussi bien que dans *Brand*, tout comme Renan l'avait fait. Renan, comme Ibsen, connaît le troisième règne, celui qui verra fusionner christianisme et paganisme.

A côté de Taine et de Tolstoï, qui sont exactement du même âge qu'Ibsen, et de Renan, qui est légèrement son aîné, il existe encore un grand contemporain, nettement plus jeune celui-là, avec lequel il faudra comparer le grand dramaturge norvégien. Cette comparaison s'impose, bien qu'Ibsen n'ait jamais lu les œuvres de l'auteur en question, et que celui-ci ne connaisse d'Ibsen que *les Soutiens de la Société*, pièce plutôt faible.

Cet auteur, c'est Nietzsche.

Ibsen et Nietzsche étaient tous les deux des âmes combattives, mais se tenaient complètement à l'écart de la vie politique.

Une première similitude entre eux est qu'ils ont, chacun de son côté, tenu à n'être pas considérés comme issus de gens humbles. Dans une lettre qu'il m'adressa, Ibsen fit une fois valoir que, tant du côté maternel que du côté paternel, ses parents appartenaient aux familles de Skien les plus estimées à l'époque, et que ces familles étaient apparentées à la vieille bourgeoisie de la localité et de la région. Skien n'est point une métropole, et ses vieilles familles bourgeoises passablement inconnues au delà des bornes de la ville, mais Ibsen tint à cœur de prouver que son amertume contre les hautes classes en Norvège ne devait pas être confondue avec le dépit et la jalousie de l'exclu.

Nietzsche aimait à faire comprendre à son entourage que, bien qu'il ne possédât pas d'arbre généalogique, il descendait d'une famille noble de Pologne. On a pu considérer ceci comme une idée de mégalomane, d'autant plus que le prétendu nom de noblesse, Niezky, trahissait par son orthographe déjà qu'il n'était point polonais. Pourtant, il ne s'agit pas là uniquement d'une invention de malade. La véritable orthographe du nom est Nicki, et, en effet, un jeune admirateur polonais de Nietzsche, Bernard Scharlitt, a réussi à prouver, d'une façon irréfutable, la descendance du grand penseur allemand de la famille Nicki, les armoiries de cette famille polonaise se retrouvant sur une chevalière qui, depuis des siècles, a fait partie de l'héritage des Nietzsche. Non sans quelque raison, Scharlitt se plaît à voir dans la morale de grand seigneur de Nietzsche et dans toute sa manière d'aristocratiser la conception du monde une expression de l'esprit Szlachcic transmis par les ancêtres polonais.

Ibsen et Nietzsche ont, tout comme Renan, mais indépendamment l'un de l'autre, discuté l'idée d'élever des hommes supérieurs. C'est là l'idée favorite de Rosmer, cela devient celle du Dr Stockmann. De même, pour commencer, Nietzsche parle de l'homme supérieur comme le but provisoire de l'espèce, en attendant que Zarathoustra annonce le Surhomme. Le radicalisme de l'un et de l'autre est foncièrement aristocrate.

De temps à autre, ils se rencontrent dans le domaine de l'analyse psychologique. Nietzsche aime la vie et l'essence profonde de celle-ci avec une telle force que la vérité elle-même lui semble n'avoir de valeur qu'à condition de contribuer à sa conservation et à son intensification. Le mensonge ne lui paraît une puissance nuisible et dévastatrice que dans la mesure où il diminue la vie. Il n'est point à dédaigner là où il stimule la force vitale.

Il est étonnant qu'un penseur qui déteste le jésuitisme soit arrivé à cette opinion, qui mène loin. Sur ce point, Nietzsche est d'accord avec plusieurs de ses contradicteurs. Ibsen, qui dans tout son effort se montre un adorateur de la vérité, est amené par son évolution à une manière de voir analogue à celle de Nietzsche. Ce n'est pas une plaisanterie lorsque, par la bouche du Dr Relling, du *Canard sauvage*, Ibsen parle des illusions vitales indispensables.

Certes, tout d'abord c'est seulement pour les hommes moyens que le mensonge vital est déclaré indispensable. Mais, plus tard, Ibsen va bien plus loin, et il nous démontre également la nécessité de l'illusion pour l'homme supérieur.

Dès le drame *les Revenants*, il s'arrêta devant l'inconvénient de dire la vérité nue. Mme Alving ne veut, ni ne peut répondre aux questions d'Osvald concernant le père ; elle recule devant la nécessité où elle se voit de lui enlever ses « idéals ». Ici, on oppose donc les idéals à la vérité. Ce n'est que lorsqu'elle aura trouvé une périphrase convenable, en quelque sorte une transformation de la vérité, qu'à la fin de la pièce elle ose la lui livrer.

Et lorsque les Solness, les Borkman, les Rubeck, personnages dans lesquels Ibsen a tant caché et tant mis à nu de sa propre personnalité — lorsqu'ils défendent une prétention incertaine ou sujette à caution, ils en nient le caractère mensonger en disant : « Je veux que ceci soit vrai. » Solness prétend que ses seuls désirs exercent une action réelle, possèdent presque une puissance magique.

Sur la question de Ragnar : « Vous l'a-t-il dit ? » Hildé confirme de la manière suivante son assertion que Solness est absolument indifférent pour Kaja. « Non, mais c'est ainsi ! Cela ne peut pas être autrement. (*Passionnément.*) Je veux — je veux que cela soit ainsi ! »

Mme Borkman vit sur l'illusion vitale qu'Erhardt, son fils, deviendra homme à s'acquitter d'une noble tâche et à réhabiliter l'honneur de la maison.

Et sa sœur lui répond : « Ce n'est là qu'une chose que tu rêves : si tu n'avais pas cette idée à laquelle tu puisses te cramponner, tu te laisserais complètement gagner par le désespoir ! »

Borkman vit sur l'illusion vitale que l'on viendra en députation lui offrir la direction de la banque. « Ne crois-tu pas qu'ils viendront ? Qu'ils seront un jour forcés, oui, forcés de venir me chercher? J'en suis absolument convaincu. Je le sais avec une certitude inébranlable. Si je n'avais pas toujours eu cette certitude, il y a longtemps que je me serais fait sauter la cervelle. »

Dans *l'Epilogue*, Rubeck défend de la façon suivante l'importance de son œuvre: « ...Lorsque j'avais créé mon chef-d'œuvre — car « le Jour de la résurrection » est un chef-d'œuvre !... ou, en tous cas, fut un chef-d'œuvre (il sent qu'il l'a abîmé)... Non, il reste encore un chef-d'œuvre. Il est, il faut qu'il soit un chef-d'œuvre ! »

Pour Ibsen comme pour Nietzsche, le désir inconscient se dresse derrière la vie psychique consciente. Pour tous deux, la grandeur de l'homme dépend de la grandeur de ses instincts. Seulement, pour Ibsen, c'est surtout la femme qui sait conserver ces désirs inconscients exempts de toute compromission avilissante, purs de ce que, dans *Brand*, Ibsen s'est complu à appeler « l'esprit de transaction ». C'est une femme qui s'est fortement assimilé la mentalité du héros, et qui a su s'incorporer de l'esprit de Brand ce qu'il a de meilleur, de plus pur, qui parvient à relever Brand à la hauteur de lui-même, comme, d'ailleurs, Hildé veut élever Solness et comme Irène veut élever Rubeck à des hauteurs nouvelles.

Contre la tradition et les mensonges sociaux, Ibsen ne connaît pas de force plus puissante que la femme ; dans ses drames, c'est elle qui éveille et stimule les énergies. C'est là le point sur lequel il s'écarte le plus de Nietzsche, dont le mépris pour la femme est connu. Pour Nietzsche, la femme avilit l'homme. Elle est une force de la nature qu'il s'agit de vaincre.

Ibsen et Nietzsche vécurent et travaillèrent isolés, bien que tous deux fussent loin d'être indifférents au sort de leurs œu-

vres. « Celui-là est l'homme le plus fort, dit le Dr Stockman, qui se trouve le plus isolé. » Le comte Prozor a demandé : « Lequel des deux était bien le plus isolé, d'Ibsen ou de Nietzsche ? »

Ibsen, qui, tout en s'abstenant de toute relation avec ses semblables, ne négligea cependant point de faire représenter ses œuvres devant les foules remplissant les théâtres, ou Nietzsche qui, certes, s'isola comme penseur, mais qui, en tant qu'homme, ne cessa jamais de chercher — hélas, généralement en vain! — des amis intellectuels et des disciples, et dont les œuvres pourtant sont restées sinon inconnues du grand public, en tout cas incomprises durant toute la vie de l'auteur ?

La réponse n'est point facile à donner pour celui qui, par un caprice du sort, fut considéré, par l'un et par l'autre, comme une sorte d'allié.

Encore plus difficile à résoudre est la question de savoir lequel des deux a exercé l'influence la plus profonde et la plus décisive sur les âmes contemporaines et lequel restera le plus longtemps célèbre.

XIV

Dans les pays du Nord, nous sommes tous, sans exception, les débiteurs d'Ibsen ; il a plus spécialement influencé les auteurs dramatiques, sans cependant former d'école proprement dite.

En Allemagne, vers l'an 1885, Ibsen fut avec Tolstoï et Zola célébré comme un grand écrivain naturaliste on était en pleine lutte contre le vieil idéalisme, celui des Schiller, et on ne fit point attention à ce qu'avait d'idéaliste l'œuvre d'Ibsen.

Au monde littéraire allemand uniformisé il apparut tantôt, à cause de sa confiance en la minorité, comme individualiste, tantôt, pour sa tendance révolutionnaire, comme socialiste. Chez les auteurs dramatiques allemands, depuis Richard Voss jusqu'à Hermann Bahr, son influence est facilement démontrable. C'est chez le plus grand d'entre eux, chez Gerhardt Hauptmann, qu'elle est le plus frappante : *Avant l'Aube* est influencé autant par *les Revenants* d'Ibsen que par *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï. *La Cloche engloutie* rappelle en même temps *Brand* et *Solness*.

En Angleterre, ce sont Edmund Gosse, William Archer et, partiellement, Bernard Shaw qui ont travaillé à la propagation de la renommée d'Ibsen. Comme auteur dramatique, Shaw a

profité de ses leçons. Chose curieuse, Ibsen fut en Angleterre attaqué non seulement comme incompréhensible, mais encore comme matérialiste ; on l'admira surtout comme psychologue.

En France, où le symbolisme était à la mode, Ibsen fut salué comme un grand symboliste. Les meilleurs parmi les auteurs dramatiques, tel François de Curel, subirent son ascendant. Ici, le côté mystique chez Ibsen, les chevaux blancs de *Rosmersholm*, l'homme inconnu de *la Dame de la Mer*, fut surtout apprécié. Assez souvent, il fut également considéré comme anarchiste. *L'Ennemi du Peuple* fut goûté comme un réquisitoire contre l'Etat, contre la Société, et *Ulrich Brendel* pris pour une satire sociale.

Rien ne saurait mieux témoigner de la grandeur de cet homme que le fait qu'en Norvège il fut d'abord considéré comme conservateur, plus tard comme radical, cependant qu'en Allemagne il était glorifié comme naturaliste et socialiste et qu'en France on le sacrait symboliste et anarchiste.

Pendant longtemps, dans chaque pays, on n'a perçu que quelques aspects de son œuvre. Rien ne prouve mieux que la multiplicité de ces facettes l'universalité de ce génie.

GEORG BRANDÈS.

Traduit du danois par S. Garling.

L'AÉROPLANE SUR LA MER

—

Si je disais à mes lecteurs qu'il n'existe pas, depuis plus de deux ans qu'on s'intéresse au problème que récemment encore le meeting de Monaco se proposait de solutionner, de terme parfaitement choisi pour désigner l'oiseau fait de bois et de toile habile à voyager à la fois sur l'air et sur l'eau, aucun doute d'éveiller quelque surprise. C'est qu'il en est ainsi cependant ! J'ose croire qu'on ne se plaira point à dire : *hydro-aéroplane*, en désignant d'un mot si lourd une chose si légère. Nous laisserons de même : *avion marin* aux états récapitulatifs de l'administration ; *hydravion* au Muséum, avec *hydroptère ;* il est impossible de parler de *canard*, puisque ce terme est accaparé par un système spécial qui n'est pas exclusivement marin ; et ce serait une grossière erreur que de dire *hydroplane* en confondant un glisseur sans aucune prétention aérienne, avec notre oiseau ! *Triad* est le nom d'un modèle spécial dont la conception est due à Curtiss, et Carl Cederström était aussi poète qu'humoriste quand il nommait le sien *dragon volant fantastique !* C'est une impasse, et nous devrons nous résoudre à dire seulement *hydro* comme nous avons admis, un peu vite — mais que faire ? — *aéro* ! Le mot n'est ni agréable ni précis, son unique supériorité réside en ce fait qu'il est bref et se prête sans trop de lourdeur à la discussion scientifique.

D'ailleurs, le sport nouveau semble ne point avoir de chance dans l'établissement de son vocabulaire spécial. Si l'on veut parler de l'essor le mot est encore acceptable, mais comment signifiera-t-on qu'il est revenu à la surface de l'eau ? *La Presse* fit à ce sujet, voilà quelque temps, un referendum qui ne paraît pas avoir abouti ; on proposait : *aquarir*, un peu trop gai ! *ammérir*, qui vaut moins encore, et deux expressions vagues : *flotter* ou *se poser*, dont la dernière me paraît en tous points préférable. Ce n'est pourtant pas là l'image rêvée et

les pilotes ont beau concevoir fortbien ce que c'est que revenir sur la piste liquide, les mots pour le dire ne viennent pas aisément ! Force nous sera donc de nous en tenir à ces termes.

§

Par une coïncidence des plus bizarres, il se trouve que les premiers aéroplanes furent expérimentés sur l'eau, et que cette piste naturelle, si remarquable par son horizontalité, fut abandonnée dès que l'oiseau connut à peu près les conditions de son essor. Blériot, et avant lui Delagrange et Archdeacon avaient expérimenté leurs planeurs sur la Seine, abordant ainsi dès le début le problème qu'ils ne reprendront plus que longtemps après, quand ils sentiront à nouveau quels services doivent rendre les appareils qui peuvent prendre l'essor et revenir se poser sur l'eau.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, l'atterrissage est le point délicat du vol. S'il se fait sur une piste préparée et connue du pilote, les difficultés se réduisent considérablement ; le sol en effet y est généralement plat, débarrassé de toute végétation intempestive, sans bosses, ni trous, ni souches qui sortent à peine du sol, ni sillon, ni aucune de ces détestables embûches, dissimulées traîtreusement en tout endroit sur les pistes de fortune. J'ai entendu bien souvent des personnes me dire en passant devant un champ de quelque étendue : « Quelle magnifique piste d'atterrissage ! » et qui étaient absolument stupéfaites du nombre des inconvénients qu'un pilote y pouvait trouver. Un champ peut être plat dans son ensemble et coupé de rigoles pour l'arrosage ; les céréales qui y croissent sont de force à tout casser, et la paille, que le vent couche, arrache les ferrures et les haubans, brise les ailes et les hélices, produit enfin des ravages incroyables. Ce n'est pas tout. Les bornes qui limitent les terres, les touffes de genêts, les broussailles, les souches qui sortent de terre juste assez pour arrêter brusquement l'appareil, les pierres, les sillons, les buttes d'asperges, les betteraves quand elles sont montées sont autant d'obstacles dangereux à aborder. Encore faut-il considérer que le pilote ne voit tout cela qu'au moment même où il va venir en contact avec le sol et la manœuvre diffère selon les terrains qu'il aperçoit. Ce sont autant d'obstacles que la surface des rivières ou des lacs supprime comme par enchantement.

La carte de l'Aéro-Club, en mentionnant avec soin le point où l'atterrissage est dangereux, nous a permis de remarquer qu'il existe presque autant de ceux-là que d'autres dans certaines régions. Nous pouvons remarquer notamment que, dans la zone qui s'étend entre la Seine depuis Herblay, et l'Oise jusqu'à Valmondois, l'atterrissage serait dangereux, sinon impossible, à moins de venir se poser sur la surface des rivières (1).

Un officier aviateur suédois, dont j'ai publié les idées dans *l'Aéro*, disait que, dans son pays, le vrai temps de l'aviation est l'hiver, tandis que la neige recouvre le sol, nivelant tout le terrain des champs et doublant ainsi la superficie des pistes d'atterrissage. Puis il ajoutait qu'au reste le système hydrographique de la Scandinavie se prêtait d'une manière toute spéciale à la méthode nouvelle des appareils à flotteurs.

Les forêts immenses qui occupent une grande partie de la superficie de la Suède rendent l'aviation dans ce pays particulièrement malaisée. Les champs y sont rares, et quand ils existent sont si terriblement coupés de rigoles profondes qu'il est presque impossible de venir s'y poser. Mais les rivières et les lacs se prêtent de façon merveilleuse à l'aviation. Là les pistes sont larges, bien dégagées, s'offrant à perte de vue à l'essor de l'oiseau humain ; en été, les flots sont agités, mais point assez pour devenir dangereux à l'appareil ; en hiver, ils sont gelés, mais que ce soit glace ou neige, la piste n'en est pas changée, nous pouvons profiter de l'une et de l'autre en munissant nos appareils de skis et de patins. Toujours la surface bien nette de cette eau sera pour l'aviateur suédois une providence. Sans elle, il fallait renoncer à de grands voyages, se borner à de courts itinéraires ou à des vols sur place : l'aviation suédoise devait alors mourir à son berceau !

La sécurité du vol même devait donc, sans tarder, rappeler aux constructeurs tout l'intérêt que l'on pourra trouver aux hydros. Mais ce n'est point ainsi que le problème s'est posé en France et la question qui a prévalu est celle de la défense nationale : je veux dire que l'on a songé à donner à notre marine militaire les précieux auxiliaires que sont les aéroplanes dans le combat. S'il était possible de faire partir un appareil de la

(1) La carte aéronautique révèle en effet la présence de *champs d'épandage ;* or, la diffusion des rigoles d'arrosage, dissimulées sous les touffes d'herbes, est de nature à provoquer des capotages dans le genre de celui qui causa la mort de l'infortuné capitaine Ferber. A première vue, cependant, ces régions semblent merveilleusement plates, et pourraient être prises pour des pistes idéales.

plage d'un navire, il était plus malaisé de l'y faire revenir ; d'une proposition en établissant une autre, on vint à jeter la base de cet appareil nouveau qu'est « l'avion marin ». Un seul constructeur, dont j'aurai l'occasion de parler tout à l'heure de façon plus précise, Denhaut, songeait à laisser au pilote la faculté de se poser sur l'eau ou d'atterrir sur le sol, par un dispositif aussi ingénieux que simple.

Les avions marins sont à l'aéroplane ce que le canot automobile est à la double-phaëton : les domaines restent distincts, et l'un est condamné à ne toucher que le sol, quand l'autre est seulement fait pour aller sur l'eau. Cette spécialisation me semble outrancière, parce que je crois qu'il sera malgré tout infiniment moins fréquent de voir un hydro traverser la Méditerranée que de voir un appareil couvrir des milliers de kilomètres sur le sol ; par conséquent, qu'un système mixte qui n'est dépaysé ni sur l'eau, ni sur terre, au gré de son pilote, sera toujours nécessairement supérieur à toute autre conception.

§

En abordant la question des hydros, nous devons nous demander ce qu'il y a de changé au problème de l'aviation, quels sont les termes nouveaux qu'on doit introduire et ceux qu'il convient de modifier. Je crois qu'on peut répondre, sans crainte de commettre d'erreur, que presque toutes les données précédemment admises doivent être revues et corrigées dans le sens nouveau. Je m'explique.

Le mode de station fixe étant changé il convient tout d'abord de remarquer que le système flotteur, qui doit avoir un certain volume, doit également avoir sur l'air une action plus considérable que les simples roues généralement employées : le volume augmentant, la résistance de l'air s'accroît dans des proportions presque identiques. D'autre part, tandis que, sur le sol, les roues n'éprouvaient qu'une résistance très minime, quoique appréciable cependant, ces flotteurs dans l'eau vont être soumis à toute sorte de forces dont le calcul doit être établi selon les formules données pour les carènes marines et précédemment vérifiées. F. Petit, dans une curieuse étude, dit cependant : « Les forces qui agissent dès que l'appareil se met en mouvement sont très mal définies, tant en grandeur qu'en

direction, car elles sont dues à l'action de deux fluides, l'Air et l'Eau. »

Ces appareils spéciaux, construits trop souvent pour la mer sans autre objectif, doivent encore être munis de tous les dispositifs qui leur permettront d'éviter les coups de vent sans être livrés à leur violence, de séjourner « au port » à l'abri des intempéries, et sans que l'ensemble puisse être atteint par les sautes atmosphériques. C'est, on le voit, une construction très spéciale à laquelle on doit s'adonner et qui réclamait de nouveaux essais.

Enfin, et ce n'est là qu'un petit côté du problème, la manœuvre de ces engins diffère assez souvent au départ et à l'atterrissage de la manœuvre ordinaire. Tel peut être fort bon pilote d'aéroplane, qui ne se met pas aussitôt à la conduite de l'hydro. C'est qu'il y a là de nombreux facteurs nouveaux auxquels il convient de s'accoutumer : l'appréciation des distances par rapport à l'eau, les mirages, etc., etc., qui font qu'au moment où l'on exécute la manœuvre nécessaire, ou bien l'on pénètre dans l'eau, ce qui n'est plaisant que pour les spectateurs, ou bien l'on se trouve encore à six ou sept mètres de la surface, position sans le moindre intérêt : l'appareil freiné par la manœuvre cesse brusquement de planer et tombe sur l'eau, au grand dam des flotteurs et de tout l'ensemble.

Nous allons passer en revue maintenant ces modifications chacune à leur tour, pour nous rendre compte de l'anatomie de cette « mouette » mécanique. Comme on peut le concevoir, la voilure est tout identique. Les dimensions ont varié, peut-être, mais la présentation est toujours la même. Il y a cependant un léger perfectionnement. Si l'on procède pour les hydros comme on l'a fait pour des aéros qui regagnent le hangar chaque fois que cela est nécessaire, et qu'on laisse en tout temps les toiles tendues, on saisira facilement qu'un coup de vent comme on en reçoit sur le bord de la mer vienne à causer des ravages épouvantables. Certains constructeurs se sont préoccupés d'obvier à cet inconvénient en imaginant un dispositif qui permet de « carguer les voiles ». A la prise du vent ce ne sont plus des plans qui s'offrent, mais seulement des squelettes d'ailes. On comprendra qu'il faut alors pour édifier un tel système une construction nouvelle de l'ensemble

du plan : ici nous n'avons plus deux longerons, mais un seul qui se trouve placé au bord d'attaque de l'aile ; les nervures qui viennent s'encastrer dans sa poutre armée sont disposées en ressorts de voiture et travaillent à la flexion ; les ailes ainsi faites sont souples ; les toiles, fixées à l'avant, portent des goussets qui correspondent aux nervures et peuvent ainsi coulisser de l'arrière sur l'avant. Rien de plus simple alors que de replier cette voilure avant le grain et l'appareil devient une simple barque sans plus de danger pour lui que pour elle. Ce dispositif n'est pas le même sur tous les modèles, mais il donne cependant de façon assez claire les modifications qu'on devait faire subir à la voilure pour la destination nouvelle de l'appareil.

Si nous considérons maintenant la partie centrale des appareils, le *fuselage*, nous sommes forcés d'y reconnaître les modifications capitales qui leur ont fait prendre un autre nom en changeant leur destination. Les constructeurs n'ont pas suivi partout les mêmes principes et nous trouvons diverses conceptions qui se divisent notamment en deux groupes principaux : les partisans des *flotteurs* d'une part, et d'autre part les adeptes de la *coque* en forme de gondole vénitienne. Le meeting de Monaco a mis en lumière les avantages et les inconvénients de l'un et l'autre système, mais, selon moi, sans permettre autre chose qu'une conclusion trop vague encore. La route suivie est évidemment la bonne, mais on est encore trop peu avancé pour qu'on puisse prédire un succès certain : l'appareil-type n'est pas encore au point, malgré les performances remarquables qui ont été accomplies par les pilotes, et se prononcer de façon précise serait téméraire. En l'état actuel des choses, il y aurait lieu, en quittant pour un instant le but purement maritime qui est la grosse difficulté à résoudre, en raison de l'élément violent auquel on se confie, de tourner plutôt ses efforts vers l'aviation mixte, qui permettra de définir de façon complète l'appareil susceptible de se poser aussi aisément sur un champ que sur un fleuve, et le tourisme alors verra tomber de soi un des plus gros obstacles, presque un des derniers.

Revenons à l'examen de nos deux écoles, et considérons tout d'abord le groupe des partisans du flotteur. Les uns veulent un système de trois caissons, placés : deux au patinage

de l'avant, un au patinage de l'arrière; les autres préconisent un flotteur unique, placé sous le fuselage et supportant à lui seul tout le poids de l'ensemble. Puis, c'est sur la forme à donner aux flotteurs que divergent les opinions. Fabre veut un fond plat et une face supérieure bombée qui travaillera à la façon des ailes d'aéroplanes. Maurice Farman préfère une barquette allongée à fond plat également, mais dont l'arête d'attaque se relève légèrement en présentant l'aspect de deux ≈ d'imprimerie superposées horizontalement et tête-bêche. Forlanini enfin, qui n'était pas représenté à Monaco, adopte un système de quatre plaquettes d'acier, disposées en lames de jalousie et complètement immergées.

Les flotteurs doivent réunir un certain nombre de qualités qui sont évidentes à première vue. A l'étanchéité parfaite, il faut qu'ils joignent le minimum du poids et le maximum de la résistance. On ne saurait trop appuyer sur ce dernier point si l'on songe à la violence des chocs que supporteront ces pièces indispensables, et à ce fait que trop souvent l'amortissage du coup est tout à fait défectueux. Qu'il me soit donc permis de donner quelques détails élémentaires sur leur fabrication. Ils consistent en une carcasse rigide sur laquelle on fixe un contreplacage d'une solidité remarquable; l'imperméabilité est obtenue par un cérusage minutieux de la ligne de suture, et le tout est vernis à l'aide d'un produit spécial qui ne souffre pas trop du contact de l'eau de mer. On a parfois songé à placer des amortisseurs qui déchargent les flotteurs quand le contre-coup se produit: M. Farman propose les mêmes bagues en caoutchouc qu'il place sur ses aéroplanes et qui font exerciseur quand l'hydro vient à se poser. Henri Farman (1) dis-

(1) Dans l'appareil Henri Farman les flotteurs sont disposés de façon que le fond supérieur et le fond inférieur ne sont pas solidaires ; ils sont reliés par une surface souple imperméable formant soufflet. Tandis que la surface inférieure reçoit le choc des lames, la surface supérieure est reliée rigidement au châssis de l'appareil. Dans une très bonne chronique de R. Desmons, on lit ceci :

« De chacun de ces fonds sont solidaires par des armatures, métalliques, deux barres transversales (une à l'avant, une à l'arrière), qui sont accouplées deux à deux par des ligatures élastiques en caoutchouc. Les déplacements relatifs de ces barres sont naturellement guidés et limités et permettent toutes déformations du flotteur sous l'effort des chocs extérieurs (ces déformations se réduisant naturellement à des variations de position de la surface inférieure rigide par rapport au châssis de l'appareil).

« Ce flotteur est une solution en même temps élégante et simple de la *suspension* des trains d'amerrissage et représente évidemment un progrès dans la conception et la construction des hydro-aéroplanes. »

pose un système amortisseur dans les caissons des flotteurs qu'il recouvre ensuite d'une toile parfaitement étanche. Si l'on tient compte d'autre part de l'élasticité nécessaire du contreplaquage, on conviendra bien qu'il y a là un effort, mais on ne peut y trouver le dernier mot de la perfection.

De la disposition de ces flotteurs sous l'appareil résulte l'équilibre de l'ensemble sur l'eau ; et cet équilibre apparaît de façon nette fonction de l'écartement des caissons : plus ils sont éloignés l'un de l'autre et plus l'appareil est stable. Mais cet écartement même est néfaste dans le cas le plus général, c'est-à-dire quand la mer est houleuse et que les vagues sont rudes. Des mouvements secs, des secousses qu'engendrent les flots, proviennent la fatigue de toutes les pièces, un déréglage perpétuel des haubans, bref toutes ces menues dissociations qui ne sont rien en elles-mêmes, mais qui peuvent causer des accidents irréparables. Les hydros ne sont pas de ces instruments qui peuvent se risquer à prendre l'essor sans avoir subi un examen préalable : or mainte fois le dernier coup d'œil a révélé un relâchement de tout l'ensemble causé par l'assiette insuffisante sur l'eau, par le balancement désordonné de l'appareil sur la vague, par ces contre-coups que produit la houle et qui sont assez forts parfois pour faire chavirer une barque. L'expérience doit donc réduire la distance qui sépare les flotteurs, tandis que la théorie montre la nécessité de cette distance : le lecteur appréciera par ce seul fait le point où en est la question.

Au salon de l'Aéronautique, en 1912, on avait beaucoup remarqué le flotteur unique de plusieurs modèles, et entre autres du Rep. Les avantages s'en révélaient nombreux : d'abord, au moment de prendre l'essor, la résistance opposée par l'eau est bien moindre pour un flotteur que pour un système de trois caissons. Cela se comprend de soi-même. Pendant le vol, le même raisonnement nous permettra de constater que la résistance de l'air à l'avancement sera moins forte sur un seul caisson que sur trois, ou même quatre et cinq : la vitesse, qui fait la sustentation et la bonne tenue de l'appareil en l'air, sera donc plus grande. Enfin, et la question n'est pas à dédaigner, il est plus aisé de fixer un flotteur unique, central, sur un fut d'élage que de disposer un système de deux ou plusieurs caissons dont il convient de maintenir l'écartement, d'assurer

l'amortissage, toutes opérations délicates qui pèsent et résistent à l'air. Mais toutes ces qualités s'évanouissent devant un inconvénient capital, qui saute aux yeux et qui a causé déjà bien des ravages : l'instabilité absolue de l'appareil qui chavire dès la moindre inclinaison. Sur son flotteur unique l'hydro repose d'une façon peut-être plus assise que le bras d'une balance sur son couteau, mais guère plus cependant ; or ce bras, s'il n'est pourvu de ses plateaux qui limitent l'oscillation, viendra certainement, sous le coup d'une rupture d'équilibre, à tomber de côté : de même l'hydro chavirera sous l'impulsion du vent ou sous le choc d'une lame. Il résulte de tous ces essais une observation qu'on peut appliquer d'une façon générale : les constructeurs ont parfaitement étudié l'appareil, mais ils ont totalement perdu de vue sa destination ; qu'ils observent plus attentivement la mer et ses mouvements, les vagues, leurs mœurs, la façon de se présenter qui leur est constante ; ils sont oiseaux : qu'ils cherchent à devenir poissons, et quand ils auront réuni ces deux documentations opposées, qu'ils cherchent à les unir, pour donner alors, non plus cet être hybride que nous avons vu souffrir autant de l'air que de l'eau, mais le véritable canard, ou, si l'on préfère : la mouette. Nous avons un fœtus qui, certes, n'est pas difforme, mais qui ne peut cependant pas vivre ; remettons-nous à l'œuvre et donnons cet être solide et vigoureux qui sera le frère honorable de l'aéroplane, notre œuvre !

§

C'est ce qui fait qu'à mon avis la formule la meilleure a été donnée par deux constructeurs dont on connaît trop peu les noms, mais qu'il convient de ne pas négliger plus longtemps : Denhaut et Gaudart. L'un, qui n'est technicien que d'occasion, est doué du robuste bon sens qui fait souvent plus de miracles que la Science ; l'autre vient de périr de manière tragique en mettant au point un appareil construit sur ses plans et peut-être trop purement mathématique pour être impeccable. L'un et l'autre sont mes amis ; qu'il me soit permis ici de les prendre pour les maîtres de l'école qu'il me reste à étudier, non point pour vanter les mérites de leurs conceptions, mais pour rendre hommage à ce mort à peine disparu, et pour donner au

travailleur modeste, trop souvent dupé dans ses espérances, la place honorable qu'il doit avoir.

L'un et l'autre sont les partisans convaincus de la *coque* marine, petit canot très léger qui remplira sur mer le rôle qui lui est assigné, ou sur un fleuve, s'il est nécessaire, ou bien même encore, et c'est là le point curieux, sur le sol de la piste terrienne. Chronologiquement c'est Denhaut qui a le premier conçu et réalisé ce programme. J'ai pu assister au jour le jour à l'élaboration, aux essais, aux vols de son appareil. J'ai presque été le confident des joies et des amertumes de ce constructeur novice, qui avait fait précédemment tout autre chose que de l'aviation, mais qui, depuis deux ans qu'il s'était voué à la mise au point d'appareils de toutes formes, s'était assimilé merveilleusement les principes essentiels de l'Aéronautique. On parle souvent de Bernard Palissy qui, pour expérimenter ses vernis, venait à brûler les meubles de sa maison, mais on ne connaît pas assez les privations, les gênes, les angoisses et les espoirs fous de cet homme qui avait la conviction sincère que son système devait aboutir et sentait entre ses mains la formule idéale. L'appareil de Denhaut: je l'ai vu sous bien des formes différentes, la coque ronde, trapézoïdale, rectangulaire, il ressemblait tantôt à un énorme têtard, tantôt à une baleine, puis à une périssoire, enfin à une gondole. Je me souviens fort bien du jour où, pour la première fois, on résolut de vérifier l'étanchéité du contre-plaqué de la coque ; mais je me souviens surtout de ce jour où, avec un courage superbe, mon noble ami s'en fut de la piste sur la Seine et, pour n'avoir pas toute l'expérience du monde, en fut quitte pour un bain forcé. Si l'on songe à l'état d'esprit de cet homme tiraillé entre le problème dont il sentait la solution toute proche, et l'autre problème plus terrifiant de l'existence, quelle terrible issue pour lui que cette chute qui semblait devoir anéantir ses dernières réserves.

Non pas : Denhaut sut avoir encore plus d'énergie ; à l'admiration de tous il reprit ses essais, travaillant lui-même comme un manœuvre, modifiant ce que l'expérience venait de lui démontrer néfaste : et l'on vit ce prodige qu'un avion, qui n'avait jamais eu de modèles préalables, put s'enlever du sol presque sans retouches, tenant en l'air une allure remarquable et venant se poser sur l'eau, cette fois sans le moindre

incident: Denhaut alors en pleurait de joie. Curtiss, André Beaumont, Carl de Cederström, qui pilotèrent tour à tour cet hydro, lui trouvèrent des qualités splendides : l'un vint à s'en inspirer, un autre voulut en acquérir un modèle. C'est là que la Finance vint, comparable à ce cosaque dont parle V. Hugo :

Un cosaque survint qui prit l'enfant en croupe,
Et l'emporta tout effaré.

Alors que resta-t-il au brave pilote de tous ses efforts? Rien du tout ! c'était la chute inéluctable telle qu'il n'en avait pas encore fait : l'appareil, pour une somme minime, changea de nom; c'est qu'à la maison les fonds commençaient à manquer. Après avoir vaincu, il allait falloir vaincre une fois encore ; les gens qui travaillent de l'esprit seront toujours de faibles commerçants qui en trouveront de plus fins pour les dépouiller.

Qu'on suppose une barque à fond plat, relevée à l'avant et à l'arrière et affectant cette forme effilée du têtard dont je parlais tout à l'heure. Cette barque est faite d'un squelette de bois très rigide sur lequel est cloué un placage à toute épreuve de résistance. Cette coque ainsi faite est cloisonnée à l'intérieur devant et derrière la place du pilote et du passager pour assurer en quelque sorte « l'insubmersibilité » de l'ensemble. Le pilote et son hôte, assis très bas dans cette carcasse, disparaissent presque entièrement en elle et la tête seule peut dépasser. Les surfaces alaires fixées sur le côté, un peu à l'arrière des sièges, sont biplanes, mais l'aile inférieure a une superficie beaucoup moins grande que l'autre. Le moteur enfin, tenu juste au niveau de l'aile supérieure, porte une hélice propulsive qui est calée sur son vilebrequin ; l'ensemble de l'appareil peut donc être rangé dans la catégorie des avions à centre surbaissé dont la stabilité est nécessairement beaucoup supérieure. Les organes de directions latérale et longitudinales sont portés à l'arrière, à l'extrémité de la queue qui, nous l'avons dit, est relevée. Il en résulte que, tant que l'appareil est sur l'eau, ces surfaces ne sont pas immergées et n'ont rien à craindre des atteintes de l'humidité. Tout avait été prévu, jusqu'à la disposition du fond de la coque, qui devait agir un peu à la façon de glisseur ; abordant le problème

au temps où l'on avait d'autres données que celles qui avaient été fournies par les hydroplanes, Denhaut disposait sous sa barque un redan, dont la valeur fut aussitôt démontrée. Il était donc parvenu à triompher de toutes les difficultés accumulées devant les pionniers de l'aviation maritime, sans recherches vaines, presque sans essais. Il me reste encore pour être complet à rappeler le système spécial qu'il conçut pour muer, selon son désir, son poisson en oiseau, son hydro en aéroplane : *l'escamotage des roues*.

Je ne me dispenserais certes pas de faire remarquer qu'il y a des choses qui doivent être nécessaires, puisque deux esprits qui ne se connaissent pas peuvent arriver à des conclusions identiques à quelque quatre cents ans de distance. J'ai eu l'occasion de signaler (1) le châssis d'atterrissage préconisé par le Vinci. On y voit un toueur, mu à la manivelle, qui fait remonter les pattes de l'oiseau, ou les remet en place au gré du pilote. Le même dispositif est adopté ici : sur la bobine s'enroulent les câbles de rappel des roues qu'on peut faire remonter, ou qui sont remises en ordre d'atterrissage selon le cas. De forts ressorts agissent sur ces roues, que des taquets soutiennent au moment du contact avec sol. Cet appareil est, selon moi, absolument remarquable pour notre époque ; il est le seul qui puisse satisfaire à ce tourisme que je crois prochain, et je suis heureux de pouvoir faire connaître à mes bienveillants lecteurs le nom d'un homme que sa modestie a si mal servi, et que sa naïveté n'a pas su défendre. Je ne sais maintenant où est ce pauvre ami, mais je suis convaincu qu'il lutte encore ; seulement quand l'oiseau vient d'être plumé, il va cacher sa douleur en un coin où il peut souffrir seul !

Pour qui se rend bien compte des nécessités de l'aviation, le biplan à coque est seul à satisfaire à toutes les exigences, parce qu'il est le seul qui soit muni de la barque dont on connaît l'action capitale sur l'eau. Il ne faut pas se dissimuler en effet que les flotteurs ne sont pas encore au point, qu'ils entraînent dans la construction de l'ensemble bien des questions qui sont encore inconnues ou mal connues, que nous trouvons dans la réalisation du programme à nous posé des

(1) Cf. J. Bouchot : *le Formulaire de l'Aviateur-Constructeur selon Léonard de Vinci* (*Monde illustré*) 19 avril 1913). — André Guymon : *Léonard de Vinci et l'Aviation ; les documents de M. Jean Bouchot* (*L'Auto*, 11 février 1913).

obstacles de natures diverses redoutables quand ils restent seulement matériels, mais, et surtout, d'autant plus infranchissables que nous nous refusons à reconnaître leur effet. Le problème jusqu'à présent se solutionnait ainsi : changer le patinage, remplacer les roues par des flotteurs. La raison s'empresse de crier à la folie, mais la bourse a des raisons que la raison comprend trop bien.

Gaudart avait des connaissances scientifiques que Denhaut dut acquérir par l'expérience ; je ne veux pas dire qu'il faut voir là la cause de sa mort cruelle, mais je crois qu'il est incontestable que l'appareil conçu par un artisan aura toujours une incontestable supériorité, et, plus, il aura un succès plus certain que s'il était né du mariage de la règle et du compas. Ce sont des termes évidemment, mais je leur accorde toute leur valeur en reconnaissant, par expérience, une science plus applicable, parce que plus empirique à l'artisan qu'à l'ingénieur. L'un ne voit que la réalisation, où l'autre cherche des chiffres : c'est le primitif qui jette un arbre sur le ruisseau sans chercher sa section, quand le civilisé, arrêté par des nombres, restera sur l'autre côté du fleuve. Le tâtonnement vaut parfois mieux pour fixer la cote parfaite que l'algèbre la mieux comprise, et l'homme qui a passé de longs jours à l'exécution d'un modèle quelconque, qui a, serait-ce de façon animale, modifié, revu et corrigé la formule à lui soumise, sera toujours plus capable de déterminer les notations exactes que le pauvre hère qui doit s'en remettre à un rapporteur. Que diable, habituons-nous à traiter les hommes en hommes ! *Vere scire*, disait Bacon, *scire per causas*.

Gaudart venait donc très nettement en disciple de Denhaut, mais il apportait à la réalisation de la formule les connaissances supérieures qui devaient compléter et parfaire l'œuvre précise, mais fruste. Gaudart avait depuis les débuts de l'aviation expérimenté de multiples systèmes, et, élève de Ferber, il avait su se servir des leçons de son remarquable maître. C'est lui qui avait constitué le premier laboratoire d'études aéronautiques, laboratoire volant, parce qu'il concevait qu'on n'étudie jamais si bien l'air que dans l'air. A lui tous les inventeurs venaient demander la consécration de leurs travaux et, avec cette bienveillance spéciale qui était la sienne, avec cette admirable modestie dont on ne l'a pas vu se départir

un seul jour, Gaudart étudiait, observait et rendait l'oracle qui a si souvent permis d'atteindre à la perfection.

C'est ainsi qu'il est parvenu à établir cet hydro qui fut cause de sa mort. En bien des points, ce système est semblable à celui de Denhaut. La silhouette notamment pourrait faire confondre l'un et l'autre : mais Gaudart avait allégé son appareil en ne faisant pas une coque homogène de poupe à proue ; se basant sur les fuselages entoilés qui sont utilisés pour l'aéroplane, il se contentait de substituer au placage de bois une toile forte imperméabilisée qui allait de l'extrémité de la queue se terminer à un mètre environ des montants de la cellule. Bien d'autres points encore étaient spéciaux à sa formule : le moteur avait été placé par lui dans la coque et la transmission était commandée par une chaîne prise sur un pignon au moteur et démultipliée sur le pignon du moyeu de l'hélice ; ce système dérivait en ligne directe de la commande établie par Pischof sur le monoplan Cornet. Les surfaces alaires d'autre part étaient maintenues dans leur écartement normal par deux montants latéraux, seulement secourus par un nombre raisonnable de haubans à la façon des appareils du genre Bréguet ; enfin le dispositif qui consiste à placer le moteur dans la coque, s'il a l'inconvénient de nécessiter une chaîne de transmission, réduit considérablement le poids de l'ensemble en supprimant le support indispensable au moteur suspendu. Au reste cet appareil a pu être détaillé plus minutieusement au salon de l'Aéronautique où il était exposé. Ce qu'il y a lieu de retenir, c'est le souci avec lequel le constructeur a pris soin de composer son modèle des particularités attachantes relevées sur chacun des systèmes existant actuellement ; on n'y pouvait trouver une simple compilation : il fallait y voir une adaptation savante déduite tout entière de l'expérience.

Mais, dira-t-on, et il semble que ce soit à juste titre, si le flotteur central est instable, la coque le sera plus encore? Certes, et Denhaut a saisi de suite la nécessité de placer deux petits flotteurs à l'extrémité de l'envergure de ses ailes, de telle sorte que ces surfaces, déjà très proches de l'eau, sont soutenues à la plus faible inclinaison par les supports auxiliaires. Et Gaudart l'avait imité, de sorte que ces engins, très bas sur la vague se trouvaient presque à chaque minute soutenus et soulagés automatiquement.

On ne peut plus trouver ici de ces dissociations qui nous avaient arrêtés tout à l'heure en observation d'un danger permanent : c'est la barque qui flotte au gré de la vague, c'est la voilure qui se pose à l'eau, mais sans imposer à ses organes de fatigue spéciale trop intense. Et. puisqu'il faut conclure sur ce point, je crois qu'on peut voir dans cette voie le chemin qui mène tout droit à la carrière nouvelle. Nous ne sommes pas encore au point sur le terrain purement maritime, mais, si nous déplaçons le problème, nous comprenons toute l'importance qu'il est susceptible de prendre au point de vue du tourisme si les atterrissages deviennent aisés sur les rivières ou sur les lacs. Mais, même sous cet angle, le problème de l'hydro-aviation est bien spécial; adapter un appareil terrien n'est pas une solution : le but que doivent se proposer tous les chercheurs est celui que l'on posait dans *la Presse* ces jours-ci : « L'aviation maritime devra évoluer logiquement vers le bateau robuste, à ailes on ne peut plus réduites, mais, par compensation, à excédent de puissance considérable. » Il faut une coque, autant qu'il faut des ailes : mais une coque spéciale, originale, faite tout exprès pour le dessein que l'on se donne ; un hydro sans coque, c'est cette libellule qui, posée sur l'eau, s'y enfonce sans pouvoir se dégager.

Il nous reste à parler maintenant de questions familières à tous ceux que le sport attire, pour tirer quelques conclusions spéciales à l'hydro-aviation. La carrière nouvelle a nécessité, en plus des dispositifs nouveaux, l'emploi de pièces de construction très spéciale. Nous avons déjà vu que les moteurs dans les systèmes assez bas sur l'eau avaient dû trouver une place, élevée comme chez Denhaut, qui le fixe dans l'axe du plan supérieur, ou dans la coque, comme chez Gaudart, qui le préservait des lames par un procédé très personnel de couverture. Mais les autres modifications qui concernent la partie motrice sont trop techniques pour que nous cherchions à nous y étendre davantage, et nous trouverons plus de nouveautés dans l'étude de l'hélice propre à l'aviation maritime.

Nous irons donc faire une visite à la principale fabrique et ce nous sera une occasion de voir comment on construit « la sainte-hélice, qui pénètre dans l'air comme la vrille dans le bois, entraînant l'une son moteur, l'autre son manche ».

L'hélice la plus courante, qu'on nomme *Intégrale* parce que

l'attention doit être fixée par quelque mot imprévu, est un assemblage de lames de bois, disposées en éventail et qui, à l'état brut, forme une sorte d'escalier minuscule. La première opération consiste, après avoir fait travailler ce noyer dans une étuve qui le sèche convenablement, à en coller les lames de façon parfaite : opération minutieuse s'il en fut, puisque c'est elle qui assure l'homogénéité absolue de l'ensemble. Puis ces formes brutes passent entre les mains d'un ouvrier qui dégauchit grossièrement les pales au moyen d'une scie à ruban. L'hélice prend une forme, mais cela n'est rien encore et par l'entremise de maints artisans s'aidant de planes, de rabots, voire de papier verre, on polit avec soin les surfaces de chaque bras. C'est alors qu'il faut prendre des précautions multiples : si l'une des pales est plus lourde que l'autre, si de ce fait un déséquilibre est constaté, au moment où le moteur fera tourner cette hélice à 900 tours à la minute, ce qui est une vitesse courante, des contre-coups néfastes se répercuteront sur l'ensemble du vilebrequin, des bielles et des pistons. Il faut donc s'assurer du minutieux équilibrage de cette vis, il faut que l'hélice soit construite comme un instrument de précision qu'elle est. Un écart de poids minime, inappréciable presque, peut nuire de façon terrible ; il ne peut, il est vrai, causer de mort d'homme en l'air, parce qu'il est rare que le moteur ait subi l'irrégularité pendant le temps des essais sur le sol sans se détériorer : ce sont donc seulement des dégâts matériels, mais qui se chiffrent alors par milliers de francs.

Ces hélices ainsi construites, tournant à des vitesses énormes, sont aussi très délicates, et le moindre caillou, soulevé du sol par le vent au moment du départ, peut les briser comme du verre. On conçoit dès lors que les lames de la mer aient encore un effet terrible sur des pales si sensibles, on concevra facilement que des constructeurs avisés aient résolu de mettre leur science à contribution pour immuniser les pilotes des hydro-aéroplanes. C'est ce que fit Chauvière en cuirassant l'extrémité des pales de ses hélices pour l'aviation marine d'une feuille de cuivre, à la fois résistante et mince, appliquée sur le bois par un nombre très grand de rivets. Cela paraît simple en soi ! Oui, mais rappellons-nous la question capitale de l'équilibre, et nous verrons alors que cette cuirasse doit être perpétuellement de poids semblable de part et d'autre du moyeu ; même poids

pour les rivets minuscules; de sorte que cette particularité de construction devient un tour de force, et que les ouvriers qui l'accomplissent sont des artistes qui passent des journées à combiner ce magistral jeu de solitaires.

L'équilibrage peut dépendre alors d'un rivet plus lourd à droite qu'à gauche, et tout le travail est perdu; il dépend aussi d'une perte, si minime soit-elle, de la cuirasse de cuivre; c'est un travail analogue aux jeux de patience les plus exaspérants parce que les plus compliqués. Si l'on se rappelle qu'une telle hélice est cuirassée en deux journées de huit heures environ, et si l'on tient compte de ce fait que l'homme qui y passe si peu de temps bat certainement un record, on comprend que le prix de tels engins soit exorbitant.

§

Donc, comme nous venons de le voir, l'aviation a changé de carrière ou tout au moins a pris possession d'un domaine nouveau. Il convient maintenant de voir ce que ces appareils ainsi prévus ont donné au meeting de Monaco. C'était là la pierre de touche de la science récente; c'était en quelque sorte l'épreuve qui devait décider de l'importance qu'elle était susceptible de prendre; les ingénieurs avaient évidemment disposé de tous leurs moyens, les constructeurs n'avaient reculé devant aucune dépense. Or il ne semble pas que le résultat prévu ait été atteint : les appareils firent des prouesses, mais tout à fait ordinaires; les pilotes prenant part au concours étaient des plus éprouvés, et l'insuccès, — j'allais dire la faillite — de cette démonstration ne peut leur être imputée. Vous avouerez qu'il est curieux que, pour la conquête de cette branche capitale du tourisme aérien, les efforts les plus compétents soient restés aussi vains. Le seul résultat palpable du meeting fut de faire couler des flots d'encre, encore peut-on admettre qu'on l'avait organisé pour d'autres raisons. Le seul concurrent qui aurait peut-être pu tirer de ces observations des données intéressantes s'est tué en procédant à ses recherches. Nous restons donc, quant aux notions acquises au point exact où nous étions avant.

Il y a lieu de constater avec quelque surprise que notre ami Denhaut n'a pu réussir à faire concourir le modèle qu'il avait mis au point à Juvisy au temps où nous nous étions retrouvés. Non certes que je regrette sa participation avec un type nouveau, mais parce que je trouve que ce système qu'il a si

bien su concevoir, avec tant de promptitude sagace, devait nécessairement faire rejaillir sur lui la renommée qu'il a méritée.

De ce dispositif dont il est le père on parle en effet fort peu. Pour ma part j'éprouve d'autant plus de dépit à ce silence, que je crois ses idées tout à fait excellentes, comme je l'ai dit. Les représentants de la *coque* sont en minorité, leurs performances ne les imposent pas ou les signalent à nos hommages attristés. Nous ne trouvons parmi les engagés aucun des constructeurs qui s'étaient pourtant signalés comme les premiers de cette aviation spéciale. Curtiss et Paulhan manquent à l'appel, et cependant ils ont été dans l'histoire de l'hydroaéroplane des précurseurs heureux. Faut-il s'étonner que tous ceux qui se sont trop tenus à leurs modèles terriens n'aient pas eu gros succès sur les vagues parfois rudes de la mer?

Je crois qu'il y a là un défaut de méthode. Nous sommes arrivés à d'excellents résultats sur terre parce que nous avons pris la peine d'étudier chaque proposition du problème et de combiner nos appareils en sorte que ces propositions s'unissent en une certaine harmonie nécessaire et primordiale. Nous avons fait usage pour adopter un profil, en particulier, des données fournies par le laboratoire de la Tour Eiffel. Là, dans un milieu aussi semblable que possible à l'atmosphère, et grâce à des dispositifs spéciaux dument éprouvés, on a fait des essais dont les résultats ont été relevés, discutés savamment, et présentés sous une forme éclatante au public des constructeurs et des techniciens. Ce laboratoire comporte des tunnels à l'orifice desquels on plaçait le modèle réduit de chaque appareil, un ventilateur mu par l'électricité produisait un courant d'air dont on connaissait l'intensité et qu'on nommait « vent de 10^m, 15^m, 20^m, 40^m à la seconde », calme, brise légère, coup-de-vent, tempête en miniature, qui devaient démontrer de façon péremptoire les qualités ou les défauts des modèles à l'essai. Tous ceux qui s'intéressent à la question aérienne connaissent les merveilleuses publications d'Eiffel à ce sujet. Mais lui a-t-on jamais soumis des modèles à flotteurs pour qu'il puisse nous indiquer l'action de l'air sur leur caisson ? Je gage que non. C'est cependant une question d'importance, et que l'on sent mal connue de tous les techniciens; mais ce n'est pas tout.

Chacun sait que grâce aux libéralités d'un personnage

bien connu, on a pu fonder un Institut Aérotechnique. L'organisation en est, paraît-il, parfaite ; on dispose de laboratoires splendides et de matériel hors de pair. Le besoin en était urgent et il nous faut remercier l'homme qui a trouvé dans sa générosité l'idée de cette dotation capitale pour la science. Cependant il y a lieu de rester surpris à la pensée que, dans toutes ces préparatifs, on n'a oublié que l'hydro-aviation. On peut voir en effet des voies ferrées merveilleuses pour l'épreuve des hélices, les ateliers de toutes sortes sont spacieux et aérés, mais pourquoi donc avoir installé tout cela à Saint-Cyr ? Le voisinage de Paris semble être la seule cause qui puisse expliquer une décision si étrange ; encore pourrait-on dire que si la fantaisie prenait aux souverains, nos hôtes, de visiter cette organisation, le voyage, qui leur coûte si peu, pourrait durer une heure de plus, ce qui suffirait à les mener au bord de l'océan, à Dieppe, par exemple. Pour une visite éventuelle de temps à autre, sacrifier tous les fonds d'une si rare installation et nuire au succès d'une telle œuvre, cela semble incompréhensible : cependant maintenant que les hydros sont consacrés, tandis qu'il convient de travailler sans relâche à leur succès, comment va-t-on faire pour créer à Saint-Cyr une petite mer en réduction agitée de lames de fond ? Le problème sera aussi malaisé à résoudre que celui des hydros, à moins que l'on ne prétende user des étangs de Saint-Quentin, qui sont tout proches, et dont la nappe, bien unie ne pourra jamais donner l'illusion d'une mer. Qu'on ait créé à Saint-Cyr un aérodrome militaire, cela s'explique : il faut à proximité de la capitale un nid, si mauvais soit-il — et Dieu sait si celui-là en particulier est détestable — d'où les oiseaux de guerre viendront se montrer à nos hôtes ; mais je me refuse à comprendre et à admettre que les hommes de science qui ont décidé de la fondation d'un tel institut soient allés le nicher en un endroit si parfaitement étrange.

Ce sont des opinions. Les faits ont plus de valeur et il faut avouer que le constructeur qui veut se documenter ne peut à l'heure actuelle trouver en aucun lieu les notions élémentaires et essentielles de la branche maritime. Il n'y a là aucune contradiction avec mon assertion précédente, quand je cherchais à démontrer l'évidente supériorité des conceptions plus rationnelles que purement théoriques ! Il faut à tout une base

solide ; je ne prétends pas — ce qui serait absurde, — que toutes les données de la science sont vaines devant l'expérience : celle-ci ne peut vivre sans celle-là, autant d'ailleurs que la réciproque est juste. Ce sont deux parties intimement liées qui restent vides dès qu'on les sépare. Le tâtonnement lui-même, qui me semble la méthode supérieure, serait fou s'il ne partait d'aucun fondement théorique. Or, nous n'avons, en ce qui concerne l'hydroaéroplane, aucune de ces données maîtresses qui sont les fondations capitales de notre édifice.

La preuve ? Mais nous la trouvons dans les errements mêmes qui séparent les constructeurs de façon si bizarre. Des recherches de laboratoire auraient accusé les difficultés innombrables qui s'opposent à l'emploi des flotteurs sur la surface de la mer. Les essais faits sur la Seine, à Bezons ou ailleurs, ne sauront en aucun cas préjuger des essais faits en pleine mer. Quelle serait la posture d'un bateau-mouche au large des îles d'Hyères ? La proposition n'est pas plus ridicule en ce cas que lorsqu'on parle d'hydro-aviation. Ces appareils, que le sillage d'un remorqueur sur la Seine fait danser de si terrible manière, pourront-ils soutenir les violences des vagues que soulèvent le mistral ou le vent du nord ? Avant de traiter d'un sujet si nouveau, comme nous avons cherché à connaître à fond l'atmosphère, nous devons nous résoudre à ne rien ignorer de ce que veut le flot. Des données acquises précédemment par les constructions maritimes, nous pouvons tirer des éléments indispensables, mais encore faudra-t-il les combiner avec des termes aériens du problème pour que nous ne nous heurtions pas à ce dilemme insoluble : des appareils bons pour le vol, mais inaptes à tenir sur l'eau ; ou des avions dont le système flotteur nuit quand il leur faut voler. Ce qui manque ici, ce n'est pas l'énergie, qualité si éminemment française ; ce n'est pas l'initiative, qui se manifeste de tant de façons, c'est seulement la méthode, la sainte méthode, sans laquelle nous nous aventurons comme des étourdis, à l'aveuglette, vers des carrières sans issues.

§

J'ai dit que le meeting de Monaco avait eu comme conséquence directe de faire couler beaucoup d'encre. Que ce me soit ici l'occasion de relever quelques erreurs commises singulièrement dans l'exposé de ce que l'on a appelé les « Dangers de l'Hydro-

aviation ». Les preuves qu'on donne souvent, les témoins à charge qu'on cite, sont de nature à impressionner trop profondément la masse de ceux qui ne sont pas encore familiers avec la science pour que nous puissions nous satisfaire de les négliger. A l'aube de la découverte, si l'on décourage les efforts, on n'a plus le droit d'attendre rien de la suite ; or, je le répète, nous sommes en trop bonne voie pour nous en tenir au résultat acquis.

Dans une chronique de *la Presse*, le rédacteur en chef de *l'Avion*, Dr Loisel, se demande « une fois pour toutes si plus d'avenir est réservé à l'aviation aquatique et maritime parce que moins dangereuse que l'aviation terrienne ».

Je crois que c'est déplacer absolument le problème ; ce qu'on cherche ce n'est pas en effet une piste moins rude que le sol, c'est avant tout une piste de plus, un port que jusqu'à présent le pilote devait fuir autant que la forêt et que dorénavant il pourra utiliser comme le champ idéal pour l'atterrissage. Hier la surface liquide engloutissait celui qui s'y aventurait par mégarde ; demain c'est elle que chercheront les regards de celui qui voudra regagner le sol. Si, comme je l'ai dit, il semble que l'aviation « fluviale » ait un avenir plus prochain que l'aviation maritime, c'est parce que l'on peut constater que bon nombre de constructeurs ont envisagé tout l'intérêt qu'il y a à mettre à portée de la main du pilote le dispositif qui lui permet de se poser sur le sol, ou sur l'eau, à sa guise. Je ne sais plus dès lors comment expliquer cette phrase : « Il y a et il y aura toujours des moments où l'hydro évoluera au-dessus de la terre, et où par suite il fera courir à l'atterrissage ou à la chute les mêmes risques que l'aéroplane. »

Je lis encore plus loin : « Même quand la surface de l'eau est calme et tranquille, elle n'en est pas moins semée d'embûches pour l'aviateur ;.... l'eau par suite de son incompressibilité reçoit presque aussi brutalement l'appareil volant, soit à l'atterrissage normal, soit à la chute, que la terre ferme. » C'est là une opinion qui n'est pas la mienne et comme le Dr Loisel en appelle au témoignage de nombreux pilotes, et non des moindres, qu'il me soit permis ici, par des exemples et des faits, de contredire ses assertions.

Si le plongeur, au lieu de piquer de la tête dans l'eau, se laissait tomber à plat sur sa surface, il est évident qu'il se

briserait les côtes ; or, il est assez rare que l'appareil vienne prendre contact « en feuille de papier », selon le terme courant dans le langage spécial des pilotes. Dans ce cas, il est vrai que l'appareil subirait un dommage identique sur terre ou sur l'eau. Mais il est plus fréquent de voir les flotteurs faire « ricochet » et chacun sait que de cette façon les chocs sont bien atténués. D'autre part, je m'étonne que les pilotes ne se soient pas récriés quand on leur a prêté l'idée de ces atterrissages brusques, où la terre ferme les reçoit brutalement ; en des mains expertes, c'est-à-dire au bout de dix sorties au maximum, l'élève se tire fort convenablement de la difficulté à laquelle il se heurte.

Bien des pilotes d'ailleurs, dont l'expérience n'est pas à mettre en doute, préféreront toujours l'eau au sol, parce que, s'il est exact que les liquides sont incompressibles, il est non moins évident qu'ils sont aussi moins résistants ; 99 fois sur cent lorsqu'un pilote s'affaisse sur le sol, il reçoit des contusions multiples, dont la gravité est connue de tous. La terre ne s'ouvre pas en effet devant lui ; sa nature intransigeante s'oppose à toute élasticité, on relève sur elle plus souvent un cadavre qu'un simple blessé. Le liquide n'a plus cette homogénéité, la nappe qu'il présente s'entr'ouvre dès qu'on vient à la briser, et l'on pénètre dans les flots, dont on peut ressortir intact après un bain forcé, peut-être ; mais qui ne consentirait à cela pour conserver l'intégrité de son squelette et de ses formes ? Il y a quatre cents ans, Léonard de Vinci disait déjà : « Eprouve le véritable instrument sur un lac, afin qu'en tombant tu ne te fasses pas de mal (1). » Ailleurs la même idée est encore émise par lui : « Tu expérimenteras cet instrument sur un lac, et tu porteras ceinte une longue outre afin qu'en tombant tu ne viennes pas à te noyer (2). » Or le Maître connaissait à fond l'hydraulique et ses lois, et je ne pense pas qu'il ait pu commettre une erreur si fondamentale que de douer des mêmes vertus la surface liquide du fleuve et la piste parfois trop résistante du sol !

Des exemples ? mais ils foisonnent et je veux seulement citer deux faits, qui sont tirés de l'expérience incontestable de Carl de Cederström et de Denhaut. A sa première sortie, je l'ai dit,

(1) Manuscrits de l'Institut publiés par Ch. Ravaisson. Manuscrit B. f°. 89 r°.
(2) Ibid., f° 74 v°.

Denhaut s'en fut sur la Seine ; mais à l'arrivée, inexpérience ou mirage, je ne sais, l'appareil vint à s'enfoncer dans les flots. Ce fut un moment pathétique. Comme toujours à cet instant les rives étaient noires de monde et chacun se consultait pour désigner le sauveteur. On savait le pilote bon nageur, on attendait d'un moment à l'autre son retour à la surface : mais les minutes s'écoulèrent longues et rien ne révélait la présence de l'infortuné ; l'appareil retourné sur l'eau ne bougeait pas. Je sais que ce jour-là j'étais en l'air pour assister de mon observatoire volant aux prouesses de mon camarade, et devant le temps passé je m'attendais à une issue fatale, quand l'eau vint à accuser un remous... une tête émergea... Denhaut gagnait la rive.

Il m'a raconté dans la suite cette histoire extraordinaire, et cependant parfaitement compréhensible : en se retournant, sa coque avait fait cloche à plongeur. Par un de ces mouvements inexpliqués, qui ne se trouvent qu'en de semblables circonstances, il s'était retourné de bout en bout pendant la chute, de sorte que la tête se trouvait, ainsi que le buste, émerger dans la coque sombre au-dessus de l'eau, dans un air comprimé et cependant respirable. Il eut alors le temps de combiner son plan de sortie, puis revint à la surface au bout de sept minutes de plongée : un record ! S'il s'était trouvé sur le sol, son appareil en se brisant l'aurait à coup sûr sérieusement blessé : sur l'eau il n'en fut rien, et l'engin lui-même n'eut à souffrir que quelques avaries, causées par les manœuvres qu'on fit pour le remorquer jusqu'à la berge !

Ce même appareil fut dans la suite confié à Carl de Cederström, président de l'Aéro-Club Suédois, et pilote éminent. Or après une sortie en compagnie de Denhaut, il réussit seul des vols magnifiques et des amerrissages splendides. « C'est très agréable, me disait-il un jour, et je préfère cent fois cette forme d'aviation. Certes, quand on est encore novice, les chocs sont rudes en se posant, mais ils semblent pourtant plus moëlleux que sur le sol, et depuis que j'ai saisi le coup de main, j'arrive à revenir plus doucement que sur une piste. » Voilà des faits dont la précision ne laisse rien au hasard. Certes le liquide est incompressible, *mais il ne s'agit pas, quand on vient à se poser, de comprimer l'eau, qui s'efface, qui est refoulée de part et d'autre d'une coque ;* c'est un simple *déplacement*, ce

n'est en aucune manière une *compression*. Si l'on vient à contredire ce qui précède en arguant de la mort de Gaudart, on verra par ces quelques lignes extraites du *Rapport sur l'accident survenu à cet aviateur* que l'on n'aurait eu sur le sol d'autre consolation que de pouvoir retrouver de suite son cadavre :

Le biplan marchait à une allure excessivement vive et on put nettement distinguer des jetées et des canots qui le suivaient ou qui le précédaient que Gaudart, qui semblait parfaitement maître de lui, ainsi qu'en font foi des photographies prises à ce moment à environ 500 mètres du port, voulut amerrir. Sa vitesse lui parut-elle trop grande, c'est possible ; quoi qu'il en soit, il redressa son appareil et fila, toujours avec une extrême vitesse, à quelques cents mètres plus loin. Là encore il s'abaissa pour amerrir, mais une dizaine de canots se trouvait au-dessous de lui, il prévit certainement qu'un accident pourrait se produire et, pour l'éviter, redressa une seconde fois son appareil. Le geste fut, sans doute, trop brusque, car un témoin, placé dans un canot en avant de l'appareil, nous a affirmé avoir vu à ce moment Gaudart projeté en arrière et aussitôt élever ses deux bras en un geste de douleur. Puis l'appareil s'éleva verticalement, appuya sur l'aile gauche et l'avant piqua dans le gouffre qui allait nous ravir le corps de notre malheureux ami.

L'explication de la cause primordiale de cette catastrophe est simple à donner.

La mise en marche se faisait de l'intérieur du fuselage dans les dernières transformations qu'il avait apportées à son appareil. Gaudard avait modifié l'emplacement de la manivelle qui actionnait le moteur et l'avait placée exactement derrière son dos, lui-même étant protégé contre son contact par un dossier de siège en pitchpin très mince, trop mince, hélas !

Lorsque Gaudart fut projeté en arrière, ainsi que l'a constaté le témoin cité plus haut, le dossier ne résista probablement pas au choc, et le dos de Gaudart alla heurter la manivelle qui s'embraya sur le moteur toujours en marche et dut broyer les reins du pilote, le laissant sans connaissance. Le reste s'explique.

Gaudart, nageur de première force, se serait certainement sorti de ce mauvais pas, s'il n'eût été tout d'abord victime de ce choc.

Nous devons donc conclure que, si les accidents ne sont pas plus rares sur l'eau que sur la terre, il reste évident que la nappe du fleuve *n'est ni plus rebelle, ni plus perfide à l'aviateur*. Nous resterons parfaitement d'accord du reste avec le Dr Loisel quand il constate que les appareils, en l'état actuel

de nos connaissances, ne sont point encore capables de soutenir la mer et ses assauts les plus variés.

Dans une étude que je donnais dans *l'Aéro* sur l'aviation en Suède, je parlais des essais poursuivis à Askrike, sur le bord de la mer, par une réunion d'officiers de la plus haute valeur. Tous, pilotes en un pays où l'Aviation était menacée par la nature même du sol, ces hommes devaient s'attacher à résoudre le problème de l'hydro-aviation. C'est-là ce qu'ils firent. Les expériences tentées cet hiver ont permis d'aboutir à des résultats intéressants et, entre autres, à la définition de cet appareil mixte qui peut se poser sur l'eau, sur la glace, sur la neige ou sur la terre au gré de celui qui le conduit. Mais là-bas on ne court pas la poste comme ici. Les recherches sont plus méthodiques; on n'aborde un point qu'au moment où l'on se sent maître du stade précédent ; la Science n'y perd rien et les inventions non plus. On ne s'improvise pas plus marin qu'aviateur. Ce sont deux voies bien différentes ; il est possible de les mener à un carrefour où elles se rencontreront et s'uniront pour former la route large qui conduit à la réussite : les autres formules sont et doivent rester vaines.

§

Il semble que nous ayons passé en revue toutes les questions importantes qui concernent l'hydro-aviation. J'aurai l'occasion dans la suite de revenir sur ce problème, qui paraît être plutôt une énigme dont la clef ne nous est pas encore donnée. Contentons-nous des résultats acquis pour l'instant, cherchons, non point à faire plus grand, mais à faire mieux ; appliquons notre esprit à mettre une bonne fois au point ce qui est presque chose trouvée. L'aviation maritime est certes une branche nécessaire de la science aéronautique, mais il faut à toute carrière des étapes. Nous en tenons une; occupons-la fermement, et ne nous précipitons à la conquête de l'autre qu'au moment où nous serons certains de ne plus pouvoir faire mieux. Des données ainsi obtenues nous ferons une base solide, inébranlable, nous aurons en notre possession tous les atouts nécessaires ; le temps, en nous prêtant son aide, aura permis des constatations essentielles qui nous manquent maintenant ; ce ne sera plus en hésitant que nous marcherons au succès, mais forts de cette expérience nécessaire. Les construc-

teurs, avant de créer en grand leur formule, s'arrêtent à établir un modèle réduit qu'ils éprouvent. L'aviation fluviale sera le modèle minuscule de l'aviation maritime; quand nous serons en possession de tous les documents, nous avancerons sans plus rien craindre. A la devise illogique « qui peut le plus peut le moins », répondons par celle de Bacon: « *Vere scire, scire per causas.* »

JEAN BOUCHOT.

CLERCS ET ÉCOLIERS
AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON

J'aimerois mieulx que mon fils apprinst aux tavernes à parler qu'aux escholes de parlerie.

MONTAIGNE, l. III, ch. 8.

§ I. — LES TAVERNES ET LES JEUX

Les clercs ont formé, à la fin du moyen-âge, la classe par excellence des dévoyés et parfois des vagabonds. Les registres du Parlement et des officialités nous montrent que souvent leur conduite n'était pas différente de celle des mauvais écoliers : comme eux, ils jouaient aux dés, ravissaient des jeunes filles, chantaient le soir, par les rues, des chansons moqueuses ou d'amour, portaient des bâtons et jouaient des farces qui tournaient parfois au tragique.

Aux vrais clercs s'ajoutait la tourbe des faux. Ils exhibaient des tonsures irrégulières, avaient de grands cheveux par derrière, dissimulaient sous leurs robes chaperons et jaquettes ; ils se montraient d'une ignorance admirable de toute latinité. L'un d'eux ne savait reconnaître un A d'un B et osait déclarer sous serment « qu'il scet bien sa dicte *pater noster*, mais ledit *credo*, non ». Beaucoup mendiaient pour l'opprobre de l'église : car on estimait que, s'ils n'avaient de quoi vivre, les évêques devaient les nourrir.

Les clercs étaient régis par les décrétales. Or, c'était un axiome du droit ecclésiastique que l'église ne devait pas répandre le sang : *ecclesia abhorret a sanguine*. Ainsi être ou se dire clerc était devenu un moyen d'esquiver la peine capitale.

La tonsure que portaient les clercs était assimilée à la couronne des rois. C'était le rêve de toute bonne femme d'alors de voir son enfant clerc ou religieux : ce fut sans doute celui de

la pieuse mère de Villon quand elle présenta son fils au chapelain de Saint-Benoît.

Et François, comme tant d'autres, avait grossi la foule des étudiants, qui travaillaient peu, et vivaient groupés sur la montagne Sainte-Geneviève.

Ainsi voit-on déjà au temps de Rutebeuf le fils d'un pauvre paysan venir étudier à Paris avec ce que son père avait pu réaliser d'un arpent ou deux de terre : il muse par les rues, perd son temps et son avoir. Gautier de Coincy, dans sa Sainte Léocadie, nous représente encore les pauvres clercs comme de vrais martyrs, mangeant dans leur chambrette et achetant si cher leur savoir : ils sont plus malheureux que des portefaix, et comme leur face est maigre !

Au temps de François Villon toutefois, les écoliers vivaient surtout dans l'hôtel du pédagogue qui les nourrissait et les logeait, ou bien dans les collèges de leur province, en qualité de boursiers. Moins nombreux sont ceux qui, comme Villon, demeurent chez un protecteur ou chez un parent. Enfin, c'est par exception qu'ils logent, suivant la coutume de jadis, chez un habitant de Paris. Dans ce cas ils se mettaient à plusieurs pour louer une maison où ils prenaient leurs repas. Mais, toujours, ils formaient une société turbulente de toutes les provinces, dont beaucoup auraient pu dire, à la vérité :

J'ai mis mon cueur aultre part qu'à l'estude.

Jurer, boire, entretenir des filles mignonnes, jouer, faire du bruit la nuit dans les rues, courtiser les servantes, prendre part aux rixes était le passe-temps favori de la plupart d'entre eux.

Cette nation latine vivait à l'écart et très unie, sortant peu du quartier des Ecoles pour se répandre dans la ville où Hugues Aubriot avait dressé pour elle une souricière, le Petit-Châtelet.

Les gens d'une même contrée se réunissaient entre eux, ou vivaient dans les collèges affectés à leur province. Les nouveaux venus arrivaient en bande, apportant aux anciens des nouvelles de leur pays d'origine. Ils devaient payer la bienvenue dans un souper que l'on prenait en commun : on allait chercher leurs draps chez les lavandières et le poisson du repas à Petit-Pont; après, on s'ébattait au Pré-aux-Clercs.

Les écoliers avaient leur costume, leur langage, leurs fêtes. Ils portaient des bonnets, des robes longues, sous lesquelles ils cachaient souvent des dagues ou des épées. Oter le bonnet de l'un d'eux pour le jeter à terre paraissait une insulte des plus graves ; le traiter de *béjaune* ne l'était pas moins. On nommait *Martinets* les plus turbulents d'entre eux, portant des bâtons ou « martins ». Ces derniers appartenaient à la fraction la plus dégourdie et la plus jeune de l'Université, la Faculté des Arts, où étudia Villon.

Les Artiens se distinguaient encore par leurs mauvaises mœurs, leurs habits dissolus, le soin tout particulier qu'ils prenaient de chômer leurs fêtes, la Saint-Martin, la Saint-Nicolas, la Sainte-Catherine où la Nation de France processionnait au Val-des-Ecoliers, la fête des Rois où ils jouaient de honteuses facéties, chantaient des chansons lascives, s'habillaient en fous ; ils se répandaient alors par la ville, vêtus de soie, armés de bâtons, et formaient des rondes. Et les maîtres ès arts, dont sera Villon, ne rougissaient pas de porter des vestes courtes, avec des ceintures, des chaperons bourrelés et des souliers à la poulaine.

Quant aux résultats de la cessation des cours et des désordres universitaires au temps où étudia Villon, ils ne tardèrent pas à se faire sentir. On vit alors les mauvais écoliers quitter leur chambre et sortir la nuit de leur collège, en armes, pour errer par la ville où ils nouaient de mauvaises connaissances et prenaient part à des rixes. Ils fréquentaient les tavernes, jouaient aux dés les biens de leurs parents, engageaient leurs livres. Le plus hardi d'entre eux paraît bien avoir été Me François Villon qui, d'un trait cynique, résuma et leur mauvaise vie et la sienne dans le refrain de sa ballade :

Tout aux tavernes et aux filles.

Au témoignage de Guillebert de Metz on comptait alors plus de quatre mille tavernes de vin à Paris et on y vendait chaque jours sept cents tonneaux. Ces tavernes se rencontraient surtout aux portes de la ville et là où circulait la foule parisienne : en Grève, au cimetière Saint-Jean, aux Halles, à la place Baudoyer, rue Saint-Martin, rue Saint-Denis, rue de la Juiverie, rue Saint-Jacques.

On les reconnaissait au rameau de verdure (une branche de

sapin, une couronne de lierre, de houx ou de cyprès) et surtout au cerceau qui accompagnait leur enseigne. Car ces enseignes ne se distinguaient pas autrement de celles des autres maisons de Paris; elles étaient cependant plus célèbres, plus éclatantes encore dans la mémoire des ivrognes : beaucoup d'enseignes léguées facétieusement par Villon doivent être tenues pour des enseignes de taverne.

Ainsi pullulaient les tavernes officielles dans un temps où les hôtelleries, bonnes ou mauvaises, étaient fort rares. Or, beaucoup de gens autres que les taverniers vendaient aussi du vin de leur récolte. C'était un privilège très apprécié des bourgeois de Paris de débiter dans leur maison le vin libre d'impôt et franc du droit de chantelage, et l'on pouvait être tavernier en exerçant une autre profession.

Aussi il faut voir quelle place tiennent la vente du vin et la culture des vignes dans la société des bourgeois parisiens de ce temps. Le bonhomme surveille d'un œil averti le progrès de ses vignes, qui se montrent aussitôt que l'on a passé l'enceinte des murailles de la ville. Il voit avec peine leur floraison retardée; avec horreur les loups, les hannetons, les hommes d'armes ou le soleil qui les dévastent. Il a, pour recevoir son vin, cellier d'hiver ou d'été, car ce vin léger est de conservation difficile : par un temps trop sec il tire à l'aigre, au gras ou au roux; le plus souvent il est faible et sent son verjus. Quand il abonde, sain et net, blanc comme vermeil, le vin coûte 1 denier la pinte; dans les années où il fait défaut, il vaut jusqu'à 6 et 8 deniers. Alors on brasse la cervoise : mais la bière demeure la boisson des pauvres gens, de ceux-là qui se nourrissent d'herbes, de fèves, de pois, de choux, de poires, de fromage, de pain et de harengs en carême.

Vendre son vin, cela s'appelait « faire taverne ».De grands seigneurs, des bourgeois, tout le monde faisait taverne à Paris. Les écoliers du collège de Bourgogne baillent en payement à leurs maîtres le produit des vignes qu'ils possèdent. Leurs parents leur adressent des vins qu'ils font vendre,exempts du quatrième, pour payer les frais de leurs études. Malgré les décrétales interdisant aux clercs l'exercice du négoce, en particulier de tenir taverne, cette coutume était si générale en France que les religieux de ce pays considéraient la chose comme licite.

Beaucoup de légataires de Villon tiendront taverne, et parmi eux des religieux : les religieuses de Montmartre, qui prétendent jouir du droit des bourgeois parisiens; les Chartreux de Paris, qui obtiennent de faire venir par les Marchands de l'eau 30 muids de vin, et de les vendre au détail en leur hôtel assis en la rue aux Prescheurs. Pierre Merbeuf, un riche drapier; Nicolas Laurens, un puissant marchand; les francs archers de Paris feront taverne. On trouvera encore, parmi les marchands de vins de Paris, Germain de Marle, le changeur.

Il faut reconnaître aussi qu'on allait à la taverne pour y manger autant que pour y boire; qu'on s'y rendait pour toutes sortes de transactions. On y conciliait un procès; on y passait un bail; on y réglait ses comptes. Enfin, on était toujours certain d'y rencontrer quelqu'un de ces *clercs de taverne*, hâbleurs qui savent à l'occasion rédiger un acte. L'un de ceux-là vantera ainsi, quelques années plus tard, les commodités de la taverne :

> Avec faim ? vous y mangerez;
> Avez-vous soif ? vous y burez;
> A-t-on froit ? on s'i chauffera;
> Ou chault ? on s'i rafreschira.
> En taverne, pour abréger,
> Vous trouverez boire et manger...

Il ne demeure pas moins vrai qu'on allait souvent à la taverne pour s'enivrer, jouer le soir malgré les ordonnances, chanter avec fracas de joyeuses chansons à boire. Blasphémateurs et taverniers étaient visés par les mêmes mesures de police. La taverne était l'antre des suppôts du diable où le pauvre monde se ruinait :

> Si le peuple a quelque indigence,
> La taverne en est la cause.

C'était là une longue tradition; la rude peinture d'une taverne que nous trace Rutebeuf au temps de saint Louis demeurait encore véridique pour l'époque où vécut François Villon. On y voyait les buveurs sortant de la taverne nus comme les bêtes, ayant laissé en gage leurs habits :

> Tout ont joué, tout ont beu.

Ainsi Villon léguera fictivement à Robert Vallée :

[Ses] brayes estans aux Trumelières,

ce qui revient à dire son caleçon laissé pour gage à la taverne des Trumelières, non loin des Halles, en notant la plaisanterie sur le mot *trumelières*, qui désignait les jambières. Et, parodiant la parabole du Pauvre et du Riche, il dira que les *pions* (c'est-à-dire les buveurs) feront triste figure dans les flammes de l'Enfer :

Pyons y feront mate chiere
Qui boyvent pourpoint et chemise.
Puys que boiture est si chère :
Dieu nous en gart ! bourde jus mise.

Enfin il s'écriera dans le refrain de la *Ballade de bonne doctrine :*

Chausses, pourpoins esguilletez,
Robes, et toutes vos drapilles,
Ains que vous fassiez pis, portez
Tout aux tavernes et aux filles !

Villon a nommé d'ailleurs, en jouant sur le nom de l'enseigne, un certain nombre de tavernes parisiennes. Elles étaient alors très fréquentées par les étudiants, les professeurs aussi qui s'y réunissaient pour l'élection d'un nouveau maître, d'un procureur, d'un receveur, d'un examinateur. Rien ne se faisait sans quelques tournées de vin.

Ainsi Villon lègue à Jacques Raguier :

Pesches, poires au *Gros Figuier*...
Le trou de la *Pomme de Pin*,

une fort célèbre taverne de la rue de la Juiverie en la Cité, en face l'église de la Madeleine, et que tenait alors Robin Turgis. Au chevalier du guet, il laissait le *Heaume*, où l'on doit bien vraisemblablement reconnaître le legs de la taverne du *Heaume* à la Porte-Baudoyer. Dans son *Testament*, on le voit attribuer à Pierre de Saint-Amand le *Cheval Blanc* et la *Mule*, deux enseignes célèbres de tavernes parisiennes : celle du *Cheval Blanc* était située rue de la Harpe, et la *Mule*, qui fut aussi fréquentée par Rabelais, s'élevait devant les Mathurins, rue Saint-Jacques, non loin du cloître Saint-Benoît. Mais à Jacques Raguier, puisque Villon lui faisait un nouveau legs, il laissera pour boire le *Grand Godet* de Grève, enseigne d'une

taverne sur la place de ce nom. A Jean de la Garde, un autre buveur, il attribuera le *Barillet*, enseigne d'une taverne que fréquentaient les procureurs, rue de la Tabletterie, au quartier Sainte-Opportune ; quant au Trou *Perrette*, en face du « Trou de la *Pomme de Pin* », c'était l'enseigne d'un jeu de paume, sur laquelle Villon fait un vilain sous-entendu.

Enfin on ne saurait douter de la véritable érudition de Me François en ce qui concerne le vin. Ainsi, à l'ami Jacquet Cardon, il léguera :

Dix muys de vin blancs comme croye ;

à Denis Hesselin, l'élu de Paris, quatorze muids de vin d'Aulnis, un vin blanc acide et très sec ; à Jean Riou, capitaine des archers de Paris, six hures de loup (une viande immonde)

Et cuites en vin de buffet :

C'était là un vin de très mauvaise qualité débité par les *buffetiers*, c'est-à-dire les vinaigriers. Tout cela ne surprendra pas de celui qui l'a dit avec orgueil :

Je congnois le vin à la tonne.

Ses préférences allaient évidemment aux vins forts de Bourgogne, au Saint-Pourçain, au Saint-Jehan, au Beaune surtout qui montait si vite à la tête, et que l'on tenait alors pour les meilleurs crus du royaume. C'est à un de ces vins noirs, et d'un prix très élevé, que fait allusion le trait d'ivrogne qui clôt le *Grand Testament :*

Prince, gent comme esmerillon,
Sachiez qu'il fist au departir :
Ung traict but de vin morillon,
Quant de ce monde voult partir.

Mais ce que Villon tiendra pour le comble de bonheur, c'est de boire de l'hypocras.

Boire ypocras à jour et à nuytee,

telle est la belle vie qui lui semblera préférable à toutes les bergeries de Franc Gontier. Comme l'hypocras était un vin chaud additionné de cannelle, de gingembre et de poivre, on pense quel devait être le résultat de cette boisson terrible et propice à l'amour.

Il y a encore aujourd'hui des facéties amusantes seulement dans certains lieux, et dans un certain état d'esprit. On trouve bien des traits de ce genre dans beaucoup de plaisanteries de Villon, des calembours, des à-peu-près, des farcissures d'école, des obscénités qui devaient être goûtés surtout des clercs bons buveurs :

Ce faisant je m'entroublié
Non pas par force de vin boire...

Car les étudiants affectionnaient ces chansons à boire macaroniques, dont il semble, à les lire, qu'on entende encore marteler sur les tables leurs rudes refrains. En voici quelques-unes que Villon a pu chanter et qui montreront le rapport de cette littérature de taverne avec la sienne :

Letabimus alleluia.

Beuvons du vin — Et chantons de cuer cler et fin — *Alleluia !*

Qui vin ne boit — Ne sceit pas lequel bon soit — *Res miranda.*

Les clercs qui par le pays vont — Dient que les bons vins sont — *Vale nostra.*

En Beaune et en Beauvoisin — Boit on le soir et le matin — *Sol de stella.*

Carmes et Augustins — Boivent voluntiers bon vin — *Semper clara.*

Jacobins et Cordeliers — En boivent aussi volentiers — *Pari forma.*

Il n'est char fresche ne sallée — S'elle n'est de bon vin arrousée — *Fit corrapta.*

Ypocras et Gallien — Tiennent ou livre ancien — *Hec predicta.*

Femme qui bon vin boit — Jamais elle ne vouldroit — *esse ceca.*

La femme d'un villain — N'aura ja le cuer sain — S'elle n'a le ventre plain — *Puerpera.*

Benoist soit qui bon vin bera — Et qui bonne chere fera — Car tous paieront gens — *misera.* — *Alleluya !*

Si cette chanson évoque immédiatement à notre esprit les attaques de Villon contre les Carmes, les Jacobins et les Cordeliers, en voici une autre qui nous remet en mémoire l'idée de l'admirable ballade pour l'âme de ce bon buveur, feu Me Jean Cotard :

Ecce bonum vinum venite potemus.

Venite tous nos bons voisins — Si chantons à ce bon vin — *Salutari nostros !* — [Se] nous beuvons vin de hault pris — Nous n'en pouvons estre reprins — *In confessione pleno poto jubilemus. Ecce,* etc.

Quoniam qui bon vin bera — En Paradis tout droit ira — *Super omnes Deos...*

Il est encore un autre thème qui devait être cher à ces connaisseurs : celui des invectives contre les taverniers qui mixturent le vin. Il y a sur ce beau sujet une « ballade joyeuse » dans la manière de Villon, et rappelant d'assez près les imprécations de la ballade des *Langues venimeuses :*

D'un gect de dart, d'une lance acerée,
D'un grant faussart, d'une grosse massue,
D'une guisarme, d'une flesche ferrée,
D'ung braquemart, d'une hache esmolue,
D'ung grand penart et d'une bisague,
D'ung fort espieu et d'une sacqueboute,
De maulx brigans puissent trouver tel route
Que tous leurs corps fussent mis par monceaulx
Le cueur fendu, desciré par morceaulx,
Le col coupé d'un bon branc acherin,
Et voisent drus aux Stygiens caveaux
Les taverniers qui brouillent nostre vin...

Brouiller le vin, c'était la science que le maître tavernier enseignait à son valet, quand il savait porter les pots par la ville, trousser le gobelet et surfaire les écots. La sophistication des vins provenait le plus généralement d'addition de matières colorantes que l'on trouvait alors chez les drapiers : de notables médecins et autres gens experts ne manquaient pas de déclarer ces « mistions » nuisibles au corps humain. On condamnait à l'amende le tavernier et l'on faisait défoncer les muids falsifiés devant l'Hôtel de ville ; quant aux fûts, ils devaient être brûlés.

Ainsi sont protégés les bons buveurs, les Cotard et les Laurens, qui, à la longue, gagneront une face écarlate et de « pauvre yeux si rouges ». Ils ne seront pas non plus trompés sur la quantité. Les sergents du Châtelet, qui sont d'ailleurs d'invétérés ivrognes, vont examiner la grandeur des pintes d'étain et confisquer celles qui paraissent trop petites. Ainsi arriva-t-il à Arnoul Turgis, qui tenait la taverne de la *Chasse* à la Porte-Baudoyer, et dut payer 40 sous d'amende en 1450.

Interdits par de nombreuses et inefficaces ordonnances, les jeux avaient trouvé leur dernier refuge dans les tavernes. Bien qu'on constatât, dès la fin du XIVe siècle, que les gens de métier et autres du petit peuple quittaient leur ouvrage et leur famille « pendant les jours ouvrables pour aller jouer à la

paume, à la boule, aux dez, aux cartes, aux quilles et à d'autres jeux en divers cabaretz » ; que plusieurs d'entre eux, après avoir tout perdu, s'adonnaient, pour leur malheur, à voler, à tuer, et menaient « une très mauvaise vie », on ne sut jamais déloger les jeux de la taverne.

Parmi ces enragés joueurs, Eloi d'Amerval, un poète contemporain de Villon, désignera surtout les écoliers :

Mes escolliers passent le temps
Et estudient, ce me semble,
La plus grant part du temps ensemble,
Non pas es livres de Moyse,
De Job, d'Hester ne de Judich,
Mais communément au beau glic,
Huy en quatre, demain en trois,
J'entens au beau livre des Roys.
Tu scez bien qui : a trois ou quatre
Je les y voy souvent esbatre,
Et à la quarte et aux beaulx dez.
Pourquoy non ? s'ils sont fondez.
Chacun d'eux est puissant et riche.
Or sus, donc voyla ma rebriche :
C'est *de aleatoribus*.

Des indices assez nombreux nous montrent que Villon fut l'un de ces mauvais écoliers joueurs que le poète mystique et morose, par la voix de Satan, dénonçait comme de futurs vagabonds, pipeurs, larrons, crocheteurs, ruinant leurs corps avant de perdre leurs âmes, et qu'il voyait enfin pendus par la gorge avant leur chute finale dans l'Enfer.

Villon a usé avec justesse du vocabulaire du joueur, quand il a comparé la certitude des peines qui suivent notre vie mauvaise avec l'incertain que sont les plaisirs que le mal peut nous procurer :

Ce n'est pas ung jeu de trois mailles,
Ou va corps, et peut estre l'ame.
Qui pert, riens n'y sont repentailles
Qu'on n'en meure a honte et diffame ;
Et qui gaigne n'a pas a femme
Dido la royne de Cartage.
L'homme donc est fol et infame
Qui, pour si peu, couche tel gage (1).

(1) M. Schwob m'a fait remarquer qu'il y avait là les éléments du pari de Pascal.

Dans la ballade dédiée à ses compaignons de plaisir (*à vous parle, compains de galle*), Villon a évoqué celui qui :

> Gaigne au berlanc, aux glic, aux quilles.
> Aussi bien va, or escoutez !
> Tout aux tavernes et aux filles.

Il a nommé les « pipeurs » et les « hasardeurs de dés ». Dans son *Testament* il léguera au bâtard de la Barre :

> Pour ce qu'il est beau filz et net,
> En son escu, au lieu de barre,
> Trois dez plombez de bonne carre
> O un beau joly jeu de cartes...

Les ballades en jargon nommeront ces gentils compagnons les *saupiquets*, qui jouent « des gours acques », c'est-à-dire, dans l'argot du temps, usent de dés avantagés. Car le malheureux Villon, qui connaît tout et s'ignore si bien, dira dans la Ballade des « menus propos » :

> Je congnois quand pipeur jargonne...
> Je congnois tout, fors que moi mesmes.

Plus tard, trop tard, il s'écriera :

> Que vault piper ?...

Aucun des jeux nommés ici n'était licite. Le jeu de dés surtout, dont une variante était le *brelan*, comportait un grand nombre de duperies. Des merciers colportaient ces dés chargés ou plombés qui tombaient toujours, par exemple, sur l'as. Et certains avaient « l'art » de ne jamais perdre aux dés : car on jouait à la taverne, non seulement des oublies et le corbillon sur lequel on jetait les dés, mais encore de l'argent ; d'autres variantes du jeu de dés étaient la *chance*, la *rafle* et la *griache*.

Aux cartes, on s'adonnait surtout au jeu du *glic* et à la *condemnade*. Les « mercerots », qui formèrent une classe assez suspecte de la société du xv^e^ siècle, les vendaient dans les campagnes.

Il peut sembler singulier, à première vue, de compter parmi les jeux prohibés les *billes*, les *quilles* et la *paume*.

Cependant il en était ainsi depuis la fin du règne de Charles V. Les *billes* étaient des boules que l'on « crossait » à terre avec le *billard*, une sorte de bâton : il arrivait fréquemment

qu'on s'en servait pour assommer son adversaire. Le jeu de billard était en somme l'occasion de fréquentes rixes.

Quant à celui de la paume, il était réputé, avec les dés, bien propre à former un jeune homme qui doit paraître avantageusement dans le monde : ainsi en témoigne une « ballade joyeuse » de ce temps, où l'on croit entendre parler Villon :

Qui n'a joué a la paulme et au dé,
Qui n'a du sien despendu ung grant tas,
Qui n'a esté un peu oultrecuidé,
Qui n'a cuidé valoir cent mille mars,
Qui n'a heurté de potz et de hanaps,
Qui n'a croqué volontiers bonne pye,
Qui n'a tout fait cela — vela le cas —
Il n'est digne d'aler en compaignie!

On jouait d'ailleurs au jeu de paume de l'argent que l'on allait boire après dans une taverne voisine. On y rencontrait des femmes, comme cette jeune Margot du Hainaut que tout Paris admirait en 1427 : car elle jouait mieux qu'un homme « devant main, derrière main ». Souvent les jeux de paume furent des mauvais lieux. Le jeu de paume qui réunissait alors les plus forts joueurs était celui de la rue Garnier-Saint-Ladre, que l'on nommait le Petit Temple. Il y en avait d'autres rue du Bourg-l'Abbé en la Plâtrière ; rue du Pélican ; rue Vieille-du-Temple à l'enseigne du *Cerf volant ;* celui de la Trémoïlle, derrière Saint-Eustache ; de la *Croix Noire*, dans la rue des Barrés ; de l'*Ecu Doré*, à la Porte de Bordelles : le *Trou Perrette*, cité par Villon, se trouvait en la Cité, ainsi que celui de Perpignan.

Il fallait, à ce jeu violent, se dépouiller de ses vêtements : comme à la taverne, le tenancier du jeu de paume les conservait en gages pour les *esteufs* ou balles qui seraient perdues dans la partie.

On ne saurait douter que Villon n'ait pratiqué un jeu si répandu alors, lui qui a nommé très justement « tripot » le *Trou-Perrette*, et qui a usé avec justesse des termes *bond* et *vollée*. Avoir la balle au bond, c'était la renvoyer après un ricochet et marquer un coup inférieur au jeu de paume ; mais la prendre à la volée, c'était triompher de son adversaire en la rejetant d'un coup direct :

Or ont les folz amans le bont,
Et les dames prins la vollee ;
C'est le droit loyer qu'amours ont :
Toute foy y est viollee,
Quelque doulx baisier n'acollee.
« De chiens, d'oyseaulx, d'armes, d'amours »,
Chascun le dit a la vollee,
« Pour ung plaisir mille doulours ».

§ II. — LES FILLES

Les femmes tinrent une grande place dans l'œuvre et la vie si courtes du jeune maître ès arts. Villon les a aimées avec l'ardeur d'un homme dont la santé n'était pas bonne, ému sans doute de se sentir laid, malheureux à coup sûr d'être pauvre, lui dont le cœur et le corps furent dominés par le désir. Villon a su parler, comme on ne l'avait pas fait jusqu'alors, du tendre corps féminin, en homme qui a toujours présent à l'esprit la triste issue de la vie humaine, et qui a remarqué l'ouvrage non moins terrible du temps sur la beauté. Il s'est exprimé tour à tour comme un cynique et comme un amant passionné, prenant le ton et les belles manières des gens à la mode qui se lamentaient de leurs amours à la façon d'Alain Chartier. Puis il a déclaré renoncer à de telles pratiques :

Bien est verté que j'ay amé
Et ameroient voulentiers ;
Mais triste cuer, ventre affamé
Qui n'est rassassié au tiers,
M'oste des amoureux sentiers.
Au fort, quelqu'ung s'en recompence,
Qui est remply sur les chantiers ;
Car la dance vient de la pance.

A la fin de son *Testament* il fera aux amants malades ce legs charmant et bien ironique :

Item, donne aux amans enfermes,
O le lay maistre Alain Chartier,
A leurs chevez, de pleurs et lermes,
Trestoug fin plain ung benoistier,
Et ung petit brain d'esglantier,
Qui soit tout vert, pour guipillon,
Pourveu qu'ilz diront ung psaultier
Pour l'ame du povre Villon !

Mais ici le « pauvre Villon » n'était guère sincère : après tant de serments de renoncer à toutes amours, alors que, si misérable, il clôt son testament et se dispose à passer dans l'autre monde, écoutons-le dire encore son émerveillement d'être féru d'Amour :

Et je croy bien que pas n'en ment ;
Car chassié fut comme ung souillon
De ses amours hayneusement,
Tant que, d'ici a Roussillon,
Brosse n'y a ne brossillon
Qui n'eust, ce dit-il sans mentir,
Ung lambeau de son cotillon,
Quand de ce monde voult partir.

Il est ainsi, et tellement,
Quant mourut n'avoit qu'ung haillon ;
Qui plus, en mourant, mallement
L'espoignoit d'Amours l'esguillon :
Plus agu que le ranguillon
D'un baudrier luy faisoit sentir ;
C'est de quoy nous esmerveillon,
Quant de ce monde voult partir.

N'en soyons pas surpris. Il fut très malheureux, comme il arrive à un homme sensible, malgré tant de frasques, d'écarts et sa vie mauvaise, d'avoir été berné par de charmantes coquettes, telle cette Catherine de Vausselles, ou cette Marthe qu'il chérit délicatement. On l'appela alors, dans le monde, dans la rue, « l'amant remys et renyé ». D'autres amours vénales, qui ne lui coûtaient guère, comme celui de la Grosse Margot ou de Marion l'Idole, le consolèrent apparemment. Belles marchandes de Paris, chambrières courtisées des écoliers, filles mignonnes, surtout ces dernières, remplirent tour à tour le cœur de Me François.

Elles ne manquaient pas à Paris où l'on comptait trois mille « belles filles », sans comprendre celles des faubourgs. On les nommait filles ou femmes de joies, fillettes amoureuses, bordelières ou dissolues, « vivans en vilité et désordonnées en amour », se « habandonnant à faire péché de leur corps ». Elles demeuraient parquées dans certains quartiers de Paris où les ordonnances de saint Louis avaient fixé les bourdeaux : à l'abreuvoir de Mâcon, en Froidmantel, en Glatigny, à la Cour-Robert, en Baillehou, en Tiron, rue Cha-

pon et en Champfleury. Elles exerçaient leur métier le long du jour et devaient quitter ces rues à six heures du soir sous peine de 20 s. p. d'amende chaque fois qu'elles seraient prises en faute.

Les propriétaires n'étaient pas autorisés, ailleurs que dans ces rues, à leur louer des hôtels ou des chambres.

On peut croire qu'en fait ce strict règlement n'était pas rigoureusement appliqué. Ainsi, en 1420, on dut rendre à ce sujet une nouvelle ordonnance ; on y dit que les filles avaient envahi « plusieurs rues bonnes et notables » de la ville, où quelques-unes d'entre elles avaient acheté des maisons pour y faire taverne publique ; d'autres tenaient des échoppes sous le couvert d'une profession, recevaient des étrangers à toute heure du jour et de la nuit. On voyait des gens, « tant laboureurs que de métier », abandonner leur travail pour suivre ces sirènes et commettre avec elles le péché de la chair. Et dans le voisinage de leur demeure éclataient de fréquentes querelles.

Ces filles avaient porté jadis un manteau imposé, disait-on, à la suite de la mésaventure arrivée à la reine Marguerite de Provence qui, à l'église, avait donné le baiser de paix à une femme impudique. Mais au début du XV^e^ siècle, à Paris, il leur était enjoint de ne pas porter sur leur robe et leur chaperon des boutonnières d'argent ou dorées, des perles, des ceintures d'or ni d'argent, ni cottes hardies, manches de létisse, houppelandes fourrées de petit-gris, de menu vair ou d'écureuil, ainsi que des boucles d'argent à leurs souliers. Les grandes et honnêtes dames tenaient à conserver le privilège de ces pompeuses extravagances. Comment, sans tout cela, distinguer les femmes d'honneur des malhonnêtes ? Il ne paraît pas en effet que le simple maintien eût suffi. Car les moralistes ne se lassaient point de recommander aux dames sages d'avoir le regard timide, de se montrer « humbles et vergongneuses non mie effrontées et esbaudies comme sont les folles femmes qui vont le coul estandu comme un cerf en lande et regardant de travers comme cheval de pris ».

Or, malgré les ordonnances qui se succédèrent à ce sujet les filles amoureuses de Paris ne tenaient compte de rien. C'est qu'alors, et jusqu'en 1446, elles paraissent bien avoir trouvé un protecteur dans la personne du prévôt de Paris,

Ambroise de Loré. Bien qu'il eût la plus belle et honnête femme qui se pût trouver, le prévôt se montrait luxurieux à ce point d'entretenir trois ou quatre concubines, « droictes communes, et supportoit partout les femmes folieuses, dont trop avoit à Paris par sa lascheté ; et acquit une très mauvaise renommée de tout le peuple : car à paine povoit-on avoir droit de folles femmes de Paris, tant les supportoit, et leurs macquerelles ».

Ce fut un beau temps pour les fillettes ! Elles portaient alors les vêtements les plus beaux et les plus riches qu'on aurait su trouver, tout fourrés de gris, de riches ceintures, des atours où elles plaçaient de fins chaperons d'écarlate. Et quand elles se rendaient à l'église, elles se faisaient porter de grands livres où elles ne pouvaient lire, ne connaissant mot ni lettre ; mais on n'arrivait plus à les distinguer des bonnes prudes femmes et des bourgeoises notables de la ville. Quand la mode s'en répandit, les fillettes adoptèrent aussi les atours réservés aux demoiselles et aux bourgeoises, les robes traînantes, et surtout ces collets et manches renversés qui firent fureur vers 1427. Et telle était leur folie que, pour se mettre en règle avec les ordonnances, les femmes amoureuses se mariaient à des compagnons de petit état, à seule fin de continuer à porter ces belles et longues robes, parfois tissues de soie, ces collets rebrassés, pour la grande confusion des notables et sages bourgeoises de Paris.

Au temps où les connut Villon, les filles amoureuses ne tenaient plus ce grand état de princesses. Le roi venait d'accorder à la famille Jouvenel des Ursins la petite ruelle de Glatigny, où les filles de joie avaient leurs maisonnettes, et les héritiers du seigneur de Traynel s'efforçaient de les déloger du voisinage de leur hôtel ; le prévôt de Paris n'était plus favorable aux ribaudes : il avait décidé qu'elles iraient demeurer dans les bourdeaux désignés, comme au temps passé ; défense expresse leur avait été faite, en 1446, de porter des ceintures d'argent, des pannes de petit-gris, des robes de menu vair, et ces beaux collets renversés, l'orgueil des dames parisiennes.

Ce sont celles-ci que, goguenard, Villon ira contempler tandis qu'elles entendaient la messe, et qu'il a peintes d'un trait si juste :

Regarde m'en deux, trois, assises
Sur le bas du ply de leurs robes,
En ces moustiers, en ces eglises ;
Tire toy pres, et ne te hobes ;
Tu trouveras la que Macrobes
Oncques ne fist tels jugemens.
Entens ; quelque chose en desrobes ;
Ce sont tres beaulx enseignemens !

Désormais on confisqua soigneusement les ceintures des filles amoureuses, qui furent vendues au profit du roi : c'est ce qui arriva pour la petite ceinture de Guyenne la Frogière, ornée de mordants et de quatre petits clous d'argent. On arrêtait mademoiselle Laurence de Villiers, femme amoureuse, pour avoir porté une ceinture ferrée de clous dorés, un *pater noster* de corail à boutons, des Heures de dame à fermoir d'argent doré et un collet de satin fourré de menu vair. Quant à Jeanneton du Buisson, elle était condamnée à 15 sous 4 d. p. d'amende pour avoir exhibé deux patenôtres !

On voit assez que la police n'était plus tendre à ces fillettes qui osaient se tenir comme des bourgeoises de Paris.

Elles étaient déjà remplacées par de faciles et charmantes marchandes, divinités de l'échoppe, portant un nom de guerre qui rappelait leur métier fictif, et parfois le nom de leur pays : telles la belle Féronnière, qu'a nommée Marot, la Jeanneton de Meaux, la Touchaille au dur téton, la belle Héronnière, la grande Gilette, la Vieille aux cheveux blonds, la Chaperonnière, la Chandelière aux talons courts, la grande Hallebardière, Guedone la Pauthonière, qui aimait les chaînes et les bracelets, la belle Cadranière et la Lingère du Palais.

C'est à elles que l'ancienne belle Heaulmière parlera dans la charmante ballade qui nous fait connaître ces jolies marchandes de denrées, et d'amour, que Villon a pu voir :

Or y pansez, belle Gantiere
Qui m'escoliere souliez estre,
Et vous, Blanche la Savetiere,
Or est il temps de vous congnoistre.
Prenez a destre et a senestre ;
N'espargnez homme, je vous prie :
Car vielles n'ont ne cours ne estre,
Ne que monnoye qu'on descrie (1).

(1) On a beaucoup crié et décrié l'instable monnaie du XV^e siècle.

Et vous, la gente Saulciciere
Qui de dancer estes adestre,
Guillemete la Tappiciere,
Ne mesprenez vers vostre maistre ;
Tost vous fauldra clorre fenestre,
Quant deviendrez vielle, flestrie ;
Plus ne servirez qu'ung viel prestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

Jehanneton la Chapperonniere,
Gardez qu'amy ne vous empestre ;
Et Katherine la Bourciere,
N'envoyez plus les hommes paistre :
Car qui belle n'est, ne perpetre
Leur male grace, mais leur rie.
Laide viellesse amour n'empestre,
Ne que monnoye qu'on descrie.

Parmi les belles filles qui achalandaient alors les magasins à la mode, nous connaissons Guillemette la Tapicière, femme d'Estienne Sergent, graveur de sceaux : elle est dite, en 1469, « vendresse de denrées de bourcerie en la salle du Palais ». Eloi d'Amerval, contemporain de Villon, a nommé « la belle Fripière ». A ces belles et douteuses marchandes, on faisait toutes sortes de cadeaux.

La plus illustre de toutes ces jolies vendeuses était maintenant une pauvre et vieille femme dont la beauté avait été célèbre dans les premières années du XV^e^ siècle : c'était la belle Heaulmière, que l'on appelait peut-être encore la belle Armurière (1).

C'est elle dont Villon feignit d'entendre les plaintes sur sa décrépitude, si magnifiques et si touchantes, et qu'elle adressait, en regrettant son bon temps, à de « povres sottes » comme elle :

Assises bas, a crouppetons,
Tout en ung tas comme pelotes,
A petit feu de chenevotes
Tost allumées, tost estaintes...

Et le jeune maître ès arts la chargeait de bailler cette triste leçon aux jeunes marchandes qui l'avaient remplacée :

Advis m'est que j'oy regreter
La belle qui fut hëaulmiere,
Soy jeune fille soushaitter

(1) Cette opinion de M. Schwob mérite de la considération si l'on pense que les armuriers ne furent distingués des heaumiers qu'en 1415.

Et parler en telle maniere :
« Ha ! viellesse felonne et fiere,
Pourquoy m'as si tost abatue ?
Qui me tient, qui, que ne me fiere (1).
Et qu'a ce coup je ne me tue ?

« Tollu m'as la haulte franchise (2),
Que beaulté m'avoit ordonné
Sur clers, marchans et gens d'Eglise :
Car lors il n'estoit homme né
Qui tout le sien ne m'eust donné,
Quoy qu'il en fust des repentailles,
Mais que luy eusse habandonné
Ce que reffusent truandailles (3).

« A maint homme l'ay reffusé,
Qui n'estoit a moy grant sagesse,
Pour l'amour d'ung garson rusé,
Auquel j'en feiz grande largesse,
A qui que je feisse finesse,
Par m'ame, je l'amoye bien !
Or ne me faisoit que rudesse,
Et ne m'amoit que pour le mien (4).

« Si ne me sceut tant detrayner,
Fouler au piez, que ne l'amasse,
Et m'eust il fait les rains trayner,
S'il m'eust dit que je le baisasse,
Que tous mes maulx je n'oubliasse.
Le glouton, de mal entechié (5),
M'embrassoit (6)... J'en suis bien plus grasse !
Que m'en reste il ? Honte et pechié.

« Or il est mort, passé trente ans,
Et je remains vielle, chenue.
Quand je pense, lasse ! au bon temps,
Quelle fus, quelle devenue ;
Quant me regarde toute nue,
Et je me voy si tres changiée,
Povre, seiche, megre, menue,
Je suis presque toute enragiée.

Que de déchéances, et physiques et morales, cette femme vieille, et jadis illustre, n'offrait-elle pas !

(1) Que je ne me frappe.
(2) Vieillesse, tu m'as enlevé la haute domination, etc.
(3) Les pauvresses, femmes de mendiants (truands).
(4) Mon argent.
(5) Il s'agit naturellement du mal moral. L'expression est de style.
(6) Me prenait dans ses bras.

Elle avait sans doute appartenu à ce riche et brillant Paris du temps de Charles VI, dont Guillebert de Metz nous a laissé un tableau rempli de regrets. Parmi les merveilles de Paris, qu'il énumère alors, il nomme « la belle saunière, la belle bouchière, la belle charpentière et autres dames et demoiselles, la belle herbière et celle que on clamoit la plus belle, et celle qu'on appeloit belle simplement ». On voit très bien la belle Heaulmière parmi celles-là.

Le commerce des armes de luxe était alors très florissant. Les nobles, comme le charmant Louis d'Orléans, acquéraient à grand prix ces riches armes que l'on importait surtout d'Italie; et les armuriers abondaient en la ville de Paris. Au-dessus de leur échoppe, aux fenêtres, ils déployaient enseignes et bannières peintes; mais la plupart d'entre eux n'auraient su travailler correctement de leurs mains. Ils vendaient très cher de fausses armes qu'ils donnaient pour italiennes, mais qui étaient de fabrication allemande.

Une ordonnance du 30 avril 1407 nous fait connaître que les « vrais haubergiers armuriers » se plaignent de ces fraudes préjudiciables à la chose publique, à la sécurité du corps et aux personnes des nobles pratiquant le métier des armes. Ils réclamaient des jurés pour visiter les fausses marchandises exposées journellement en vente à Paris : car ces mauvais armuriers vendaient des mailles de fer pour des mailles d'acier, des armes d'Allemagne pour des armes italiennes : ils y faisaient apposer la marque de provenance des bonnes villes de Lombardie où l'on forgeait de sûres armures. Le commerce était d'ailleurs très avantageux, puisque les heaumiers demeuraient exempts, en 1412, d'imposition pour tout ce qui concernait leur métier; en 1415, ils recevaient des statuts et étaient distingués des armuriers et des ganteliers.

On comprend donc que des femmes achalandaient, de leur beauté et de leur jeunesse, des magasins si périlleux que fréquentaient naturellement les jeunes nobles et les riches. La belle Heaulmière fut sans doute l'une de celles-là. Elle eut alors pour ami (1) un homme très riche, maître de la Cham-

(1) Un mauvais destin veut qu'à deux reprises des documents pouvant nous faire connaître la personnalité de la belle Heaulmière n'aient pas été mis au jour. En 1892, M. A. Longnon écrivait dans la *Romania* (p. 269) : « Siméon Luce annonce la découverte de curieux documents sur la belle Heaulmière qui, vieille au temps de Villon, brillait en 1415 de l'éclat de sa beauté : c'était l'une des courtisanes en re-

bre des Comptes, chanoine de Notre-Dame de Paris, le boiteux d'Orgemont, qui possédait terres, hôtels et rentes à Gonesse, à Fontenay, à Méry, tout autour de Paris. Ce somptueux chanoine, fils du chancelier Pierre d'Orgemont, et frère de l'évêque de Paris, s'estimait évidemment au-dessus de toute contrainte, puisqu'il avait installé sa jeune et belle amie au cloître Notre-Dame, au mépris des règlements ecclésiastiques. Le boiteux devait plus tard cruellement expier son orgueil, sa fortune plus grande encore, objet de si ardentes convoitises.

Il fut impliqué, en 1416, dans un vague et mystérieux complot : un certain nombre de Parisiens, mécontents des impôts, devaient s'emparer du roi et livrer la ville de Paris au duc de Bourgogne. Le 30 avril, le chapitre de Notre-Dame le condamnait, en expiation du crime qu'il avait conçu et dirigé, à perdre tous ses bénéfices, à tenir prison perpétuelle « au pain de doleur et à cause d'angoisse ». Le même jour, Nicolas d'Orgemont fut promené dans Paris, vêtu d'un manteau violet, dans un tombereau servant à emporter les ordures ; le boiteux fut prêché devant le parvis Notre-Dame. Et l'on se partagea les biens de celui qui passait pour le clerc le plus riche du royaume. Sur la requête de ses confrères, les chanoines de Notre-Dame, Nicolas d'Orgement fut transféré dans les prisons de l'évêque d'Orléans, à Meung-sur-Loire, celles-là dont Villon éprouvera plus tard la rigueur. L'amant de la belle Heaulmière ne tarda

nom de la capitale. » Luce est mort sans avoir rien publié à ce sujet. A la mort de M. Schwob, j'ai recueilli une note sans référence (*François Villon, rédaction et notes*, p. 151) : « La belle Heaulmière fut célèbre au XV^e^ siècle. Maîtresse du boiteux d'Orgemont, elle est dite en 1438 « belle armurière ». Dans la conversation, j'ai le souvenir que Schwob m'avait dit qu'elle demeurait au cloître Notre-Dame. L'intérêt de cette question n'a pas échappé à notre excellent confrère et ami Léon Mirot, qui poursuivait alors une étude des plus documentées sur les d'Orgemont (*Moyen-Age*, 1912). Le zèle de notre ami commun vient d'être récompensé, et je crois bien qu'il a mis la main sur les documents connus jadis de Siméon Luce. L. Mirot a retrouvé en effet, à la date du 2 juin 1393, une décision du chapitre signifiant à la belle Heaulmière de quitter à la Toussaint de l'année 1394 la maison de la *Queue de Renard*, où elle habitait actuellement ; or cette maison, située à l'angle nord de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs et de la rue Sainte-Marine, appartenait à Nicolas d'Orgemont, alors doyen de Tours. L'on fit revivre en cette circonstance les anciens statuts contre l'introduction des femmes dans le cloître ; et Nicolas obtint des lettres pour actes de licence et infractions à la règle commune. (L. Mirot, *les d'Orgemont*. Paris, 1913. *Bibliothèque du XV^e^ siècle*, t. XVIII, pp. 119-121.)

Nicolas d'Orgemont avait alors dépassé la trentaine, puisqu'il naquit aux environs de 1360. En donnant 20 ans à la belle Heaulmière à la date de son expulsion du cloître, et c'est peut-être la vieillir un peu (au moyen-âge comme en Orient on appréciait surtout les très jeunes femmes), la belle Heaulmière aurait eu quatre-vingts ans environ en 1456, quand Villon a pu la voir (tous les souvenirs parisiens de Villon sont antérieurs à 1456). Or le poète en parle comme d'un squelette vivant.

pas à y succomber, après un séjour de quelques mois, sur la fin de l'année 1416.

Ce dut être un grand changement pour l'ancienne belle marchande, son amie. Elle ne demeurait plus au cloître Notre-Dame depuis plusieurs années déjà. A la façon dont en parle Villon, il semble que cette ancienne et célèbre beauté vivait en commun avec plusieurs vieilles de son espèce, là où de jeunes femmes exerçaient leur métier d'amoureuses, comme cela se voit encore en Orient. Est-ce bien elle que l'on a cru retrouver en 1438 (1), et qu'un document désigne « la belle armurière » ? Mais, puisque dans les plaintes que Villon met dans sa bouche, la belle Heaulmière déclare que son amant, le garçon rusé qui succéda sans doute au riche chanoine dans la misère où elle tomba alors, était mort « passé trente ans », on peut croire du moins que le jeune poète la vit toute décrépite après 1446, tandis que lui-même était dans toute sa fleur :

Qu'est devenu ce front poly,
Ces cheveulx blons, sourcils voultiz (2),
Grand entroeil, regard joly,
Dont prenoie les plus soubtilz :
Ce beau nez droit, grand ne petiz,
Ces petites joinctes oreilles,
Menton fourchu, cler vis traictiz (3),
Et ces belles levres vermeilles ?

« Ces gentes espaulles menues,
Ces bras longs et ces mains traictisses (4),
Petits tetins, hanches charnues,
Eslevees, propres, faictisses (5)
A tenir amoureuses lisses :
Ces larges rains, ce sadinet,
Assis sur grosses fermes cuisses,
Dedans son petit jardinet ?

Le front ridé, les cheveux gris,
Les sourcils cheus (6), les yeulx estains,
Qui faisoient regars et ris

(1) Note de Schwob, sans référence. — On lit dans un compte des recettes de la dîme du vin payée en argent ou en nature à l'abbesse de Montmartre : « De la belle armeurière receu VI s.p. » (Arch. Nat., H. 4002. fol. 72 v°). Un peu plus bas il est question de la veuve d'Arnould « Machico » (la poulaillère de Villon).
(2) Sourcils arqués.
(3) Le clair visage bien fait. L'expression est de style.
(4) Jolies.
(5) Bien faites.
(6) Tombés.

Dont mains marchans furent attains ;
Nez courbes, de beaulté loingtains,
Oreilles pendans et moussues (1),
Le vis pally (2), mort et destains,
Menton froncé, lèvres peaussues (3) ?

C'est d'umaine beaulté l'issues !
Les bras courts et les mains contraites,
Les espaulles toutes bossues ;
Mamelles, quoi ? toutes retraites ;
Telles les hanches que les tetes (4) ;
Du sadinet, fi ! Quant des cuisses,
Cuisses ne sont plus, mais cuissetes
Grivelees (5) comme saulcisses.

Quant aux chambrières, que l'on trouvait alors à louer dans la rue des Commanderesses, elles étaient les amies des étudiants, à qui elles donnaient des rendez-vous dans les caves pour faire la fête, tandis que maîtres et maîtresses dormaient : sur la mi-nuit on prenait de bons repas ; l'on dévorait de succulentes tartes au fromage et l'on buvait des pintes de vin : après quoi, en silence, Villon ne se faisait pas faute de leur remettre en mémoire le « Jeu de l'asne ». Inutile de le chercher parmi ces amusements déterminés par des règles, où l'un perd et l'autre gagne :

Item, varletz et chamberieres
De bons hostels (rien ne me nuyt)
Feront tartes, flaons et goyeres (6),
Et grant rallias (7) a minuit :
Rien n'y font sept pintes ne huit (8),
Tant que gisent seigneur et dame.
Puis après, sans mener grand bruit,
Je leur ramentroy le jeu d'asne...

Item et a filles de bien,
Qui ont peres, meres, antes,
Par m'ame, je ne donne rien,
Car j'ai tout donné aux servantes !

(1) Velues. L'expression est de style.
(2) Le visage pâle.
(3) Qui n'étaient plus faites que de peau ridée.
(4) Seins.
(5) Marquées de noir et blanc.
(6) Tarte au fromage demeurée en honneur dans les pays flamands.
(7) Régal.
(8) Locution revenant à dire : on ne se prive de rien.

Mais il nous faut maintenant trouver, là où elles s'étaient réfugiées, les pauvres fillettes amoureuses qui menaient train de riches bourgeoises au temps du feu roi Charles VI. Certes, elles furent tristement chères au pauvre et spirituel écolier : ce sont ces « filles mignotes »

Portant surcots et justes cotes,

par opposition aux dames honnêtes, qui portaient de larges vêtements ; ces

... fillettes monstrant testins
Pour avoir plus largement d'ostes.

Avec quelle grâce gentille et moqueuse, à la fin de son *Testament*, Villon leur criera merci : elles occupèrent son esprit et son corps jusqu'au dernier jour. Car ce furent vraiment des filles que la Grosse Margot dont Villon fut, un temps, l'amant de cœur, Marion l'Idole, consolatrice des Enfants perdus, et la « Grant Jehanne » de Bretagne. Tristes sœurs du pauvre, de la déchéance et de la misère de l'écolier. Ici, toutefois, il n'y a pas lieu d'exagérer le cynisme du poète ; mais on ne saurait dissimuler la sincérité de l'amant de ces « femmes diffamées », puisqu'il a tenu à nous faire connaître les raisons de ses préférences momentanées :

Si aperçoy le grant dangier
Ouquel l'homme amoureux se boute...
Et qui me vouldroit laidangier (1)
De ce mot en disant : « Escoute !
Se d'amer t'estrange et reboute
Le barat (2) d'icelles nommees,
Tu fais une bien folle doubte (3),
Car ce sont femmes diffamees.

« S'ils n'ayment fors que pour l'argent (4),
On ne les ayme que pour l'eure.
Rondement ayment tout gent,
Et rient lors que bource pleure
D'icelles si n'est qui ne queure (5) ;
Mais en femmes d'onneur et nom
Franc homme, se Dieu me sequeure,
Se doit emploier ; ailleurs, non. »

(1) M'insulter, m'accabler.
(2) Les tromperies.
(3) Si tu ne t'éloignes pas d'aimer et ne repousses pas les tromperies de celles que je viens de te nommer, tu cours un grand péril.
(4) Car elles n'aiment que pour l'argent et on ne les aime que pour un moment.
(5) Le vers est difficile. Marot a corrigé arbitrairement : *De celles-ci on en recœuvre.* — Le sens probable est : celles-ci tous les hommes courent après.

Je prends qu'aucun dye cecy,
Si ne me contente il en rien.
En effect, il conclut ainsy,
Et je le cuide entendre bien,
Qu'on doit amer en lieu de bien.
Assavoir mon (1) se ces filletes
Qu'en parolles toute jour tien
Ne furent-ilz (2) femmes honnestes?

Or firent selon le Decret
Leurs amys, et bien y appert :
Ilz amoient en lieu secret,
Car autre d'eulx n'y avoit part.
Toutesfois, ceste amour se part (3) :
Car celle qui n'en amoit qu'un
D'iceluy s'eslongne et despart,
Et aime mieulx amer chascun (4).

Qui les meut a ce ? J'ymagine,
Sans l'onneur des dames blasmer,
Que c'est nature femenine
Qui tout vivement veult amer.
Autre chose ni sçay rimer,
Fors qu'on dit a Rains et a Troies,
Voire a l'Isle et a Saint Omer,
Que six ouvriers font plus que trois...

Et si vous n'êtes pas satisfait de cette explication naturaliste, Villon vous dira qu'il a beaucoup souffert de l'amour des coquettes, de cette Catherine de Vausselles, de cette Marthe qui lui furent fort cruelles ; il alléguera l'indomptable désir du jeune homme ; il vous récitera la belle ballade rapportant les exemples des amours malheureuses des héros qui précédèrent le pauvre dans cette vie, et vous serez indulgent et charmé :

Pour ce, aimez tant que vouldrez,
Suyvez assemblees et festes,
En la fin ja mieux n'en vauldrez
Et si n'y romprez que vos testes,
Folles amours font les gens bestes :
Salmon en idolatria,
Samson en perdit ses lunetes.
Bien est eureux qui rien n'y a!

(1) C'est assavoir.
(2) Elles.
(3) Se partage.
(4) Allusion à l'amie de Villon.

Et puisque le désir fera l'homme toujours inquiet et malheureux, pourquoi accabler la Margot qui console, celle-là qu'un règlement de police nouveau a surtout distinguée des femmes qui aimaient en secret? Enfin Villon est avant tout artiste et poète. Or le thème de la Grosse Margot était celui d'une sotte ballade, très goûtée alors dans les pays du Nord, où l'on développait sur des rimes rauques des récits d'amours populaires et ridicules avec des femmes sales, puantes, tortues ou bossues. Villon connaissait parfaitement ces pièces caricaturales, couronnées à Lille, à Douai, à Valenciennes. Il leur emprunta des traits textuels : car de hideux amants s'y égratignent, se mordent, ont faim, se portent de féroces coups de poing. Mais gardons-nous aussi de considérer comme un simple exercice littéraire la cruelle confession du poète; et surtout ne prenons pas la Grosse Margot pour une enseigne de mauvais lieu (1).

On ne saurait être trompé au ton du pauvre Villon qui s'est confessé ici, comme il arrive, avec plus d'orgueil encore que d'humilité :

Item, a la Grosse Margot
Tres doulce face et pourtraicture,
Foy que doy *brelare bigod* (2),
Assez devote creature;

Je l'aime de propre nature,
Et elle moy, la doulce sade (3) :
Qui la trouvera d'aventure,
Qu'on luy lise ceste ballade :

Se j'ayme et sers la belle de bon hait (4),
M'en devez vous tenir a vil ne sot?
Elle a en soy des biens a fin souhait,
Pour son amour sains bouclier et passot (5).

(1) Auguste Longnon, *Etudes biographiques*, pp. 48-49, a interprété trop rigoureusement le vers 1584 : *Tres douce face et pourtraicture*. Ce vers a son correspondant dans les sottes ballades, dont les héroïnes sont représentées avec un visage camus noir; il peut faire aussi allusion au « visage fardé » des filles de joie (Cf. *Parnasse satyrique*, p. 140). Reconnaissons cependant que la Grosse Margot fut l'enseigne d'une hôtellerie célèbre de la rue Cloche-Perce qui subsistait encore à la fin du XVII^e^ siècle (Ed. Fournier, *Histoire des enseignes*, p. 126). Sauval (*Antiquités de Paris*, I p. 126) dit en parlant de cette rue : « Et depuis huit ou dix ans, à l'occasion, d'une autre enseigne de la Grosse Margot qu'a mis là un tavernier fameux pour son bon vin, on l'a nommée la rue de la Grosse Margot. »

(2) Juron anglais demeuré dans le langage populaire après le passage des Grandes Compagnies : *Bir'lord, by God!*

(3) Gracieuse.

(4) Gré, plaisir.

(5) Une sorte de dague.

Quand viennent gens, je cours et happe ung pot,
Au vin m'en fuis (1), sans demener grand bruit ;
Je leur tens eaue, frommage, pain et fruit.
S'ilz paient bien, je leur dis : « *Bene stat ;*
Retournez cy, quant vous serez en ruit,
En ce bordeau ou tenons nostre estat ! »...

C'est « à l'uis de l'ostel de la Grosse Margot » que nous rencontrons à une heure indue, au mois de mai 1452, Regnier de Montigny, le mauvais conseil de Villon. Les sergents lui font observer qu'il ne devait pas s'y trouver à cette heure-là et veulent lui ôter sa dague. Mais Montigny pousse un cri d'appel : deux compagnons, Taillemine, Rosay, dont nous retrouverons le nom sur la liste des Coquillards, surgissent aussitôt et rossent les sergents.

Une lettre de rémission du mois de janvier 1471 (n. st.) nous apprend que l'hôtel de la Grosse Margot s'élevait non loin du cloître Notre-Dame, là où l'on tolérait les filles de joie ; que sa maison était un lieu de rixes.

Ainsi, au mois de décembre, Toussaint Bouton, « pauvre jeune enfant de vingt ans », soupait en compagnie de Philippot Noblet, Barthélemy Bonhomme, Jean Davant et Jean Hamelin en l'hôtel du *Chasteau*, rue de la Juiverie. Après le souper, sur les neuf heures, ils quittent la taverne et s'en vont à l'hôtel de la Grosse Margot, près du cloître Notre-Dame ; là ils demeurent un moment, sans bruit ni querelle. Peu après ils descendent de l'hôtel ; sur le pas de la porte, Davant et Hamelin prennent congé des autres, chacun rentrant chez soi de son côté. Mais, en allant dans la rue où demeurait la dite Grosse Margot, Toussaint, Noblet et Bonhomme rencontrent Noël Mercier, dit le Sourt, qu'ils connaissaient : il parlait à une femme de joie, nommée Thomassine, et lui demandait la chandelle qu'elle portait. Thomassine la lui refusait, et Noël d'exiger alors le romarin qu'elle avait à la poitrine, déclarant qu'un refus ne le contenterait pas. Les compagnons s'approchent afin que Noël ne fît aucun mal à Thomassine, pour éviter une querelle. « Que vous faut-il, messeigneurs, leur crie Noël : voulez-vous je ne sais quoi ? » Ils répondent : « Mais vous, en voulez-vous à nous ? » Sur quoi ils s'éloignent sans dire autre chose. Or on entend bientôt Philippot Noblet crier : « A

(1) Afin de n'être pas gênant.

la mort! le meurtre! » Il appelait par son nom Toussaint, en disant ces mots : « Tuez! tuez ! » Ses amis accourent, à cet appel, vers Noël qu'ils ne trouvent plus : mais ils rencontrent Noblet qui leur montre sa blessure, et les prie de le mener chez un barbier ; comme le cœur lui manque, on le soutient sous les bras. Mais Toussaint veut retrouver à toute force Noël pour le mener à la justice ; il va le chercher à la porte du jeu de paume, appelé la *Plastrière*, près des *Trois Canettes*. Noël frappe alors Toussaint à la tête avec un gros bâton, abat son chapeau. L'autre le poursuit dans une ruelle appelée la « rue de la dame du Traynel ». Et Noël de frapper de nouveau Toussaint qui, cette fois, tire une épée ; l'autre répond à coups de dague. Mais Toussaint lui allonge alors un coup d'épée sur la tête, en sorte que, trois semaines après, Noël Mercier, dit le Sourt, mourut pour avoir désiré la chandelle de Thomassine et le romarin qu'elle portait une nuit de décembre à son corsage, tandis que le jeune Toussaint Bouton descendait de chez la Grosse Margot.

Reconnaissons aussi que le nom de la Grosse Margot devait être assez commun chez les filles; que de bonne heure il devint synonyme de ribaude. En 1471, une fille de ce nom demeurait dans la rue Michel-le-Comte. Cette Grosse Margot et celle du cloître Notre-Dame pouvaient avoir pour rivale ou concurrente une autre fille, la Grosse Catault. Grosse Margot, Grosse Catault, c'est tout comme.

Voici une aventure qui peut encore nous faire connaître l'existence de l'une ou de l'autre.

Le 17 novembre 1471, un soir, Colin Piéfort et Simon de L'Isle, sergents à verge du Châtelet, rencontrèrent à la Porte-Baudoyer Pierre Carrery et Gros Pierre. Comme il convient, on va boire à la taverne des *Bourses*. Puis Piéfort et de L'Isle gagnent la rue Saint-Martin; ils désiraient ce soir-là de trouver compagnie pour souper en l'hôtel de la *Coquille*. Là ils rencontrent deux filles amoureuses qui y dînaient, Perrette la Porchete et la Belle. Elles mangeaient un lapin : les sergents s'assoient près d'elles et l'on partage ce lapin : chacun dépense 8 deniers à la taverne. Après souper, ils s'en vont par la rue Beaubourg, passent devant le *Molinet*, puis par la rue Michel-le-Comte jusqu'à l'huis de la Grosse Margot : là ils aperçoivent trois ou quatre hommes, armés de vouges et de pertuisanes.

Ils les saluent en passant près d'eux; mais les gens armés ne leur répondent pas. Les sergents vont alors jusqu'à l'huis de la Grosse Catault, chez laquelle ils entendaient filles et femmes faire grande chère. Ils frappent à la porte, entrent, vont s'asseoir sur le banc, sans penser à mal. Les sergents ne portaient aucun bâton et Colin Piéfort avait seulement une petite dague au côté.

Sur quoi Guillaume Louvet, Perrenet Gentilz, Clément Godart et Jeannin de Foing survinrent à la porte de la Grosse Catault. Une jeune fille passe la tête par la fenêtre pour voir qui ils sont. Et Louvet et ses amis de demander : « Qui est léans ? » La jeune fille répond : « Colin Piéfort et Simon. » — « Dites à Piéfort que c'est son cousin Jacquet, répond Louvet. » Jeanne vient annoncer à Piéfort que c'était le cousin Jacquet. Piéfort répond qu'il n'a aucun cousin du nom de Jacquet; Louvet insiste, déclarant qu'on pouvait bien lui ouvrir la porte, qu'on verrait bien qu'il était cousin, et qu'il payerait le « vin de cousinage ». Entrent les compagnons armés de bâtons. Louvet porte un coup de pertuisane au bras de Simon et se précipite comme un furieux à la cuisine où Piéfort était assis sur un banc, sans mot dire : « Ha, estes vous ici ? »; et Louvet lui met la pertuisane sur la poitrine. La Grosse Catault, qui avait grand'peur qu'un meurtre se commît en son hôtel, embrasse Louvet, lui disant : « Hé, Guillot, mon amy, me voulez-vous destruire ? Voulez-vous faire un meurtre léans ? » Et Simon de faire observer que c'était mal fait de chercher querelle aux gens qui ne vous disent rien. Mais Piéfort, se sentant en danger, monte dans la chambre prendre un épieu de guerre qu'on avait laissé en garde à une autre jeune fille, nommée Marguerite. Il redescend, se trouve face à face avec Louvet qui lui lance une estocade de sa pertuisane. L'autre baisse l'épaule et lui porte un formidable coup d'épieu sur la tête.

Une autre fois nous rencontrons chez la Grosse Catault un pauvre compagnon chapelier de Paris, qui y demeurait souvent, et venait y chercher, avec d'autres amis, un nommé Lucien qui l'avait outragé.

François Villon a encore nommé deux autres filles célèbres en son temps, la « Grant Jehanne » de Bretagne et cette Marion l'Idole, dont le nom est doux et mystérieux. C'est à ces filles

de bien qu'il légua de tenir ces étranges écoles « ou l'escolier le maistre enseigne ». Plaisanterie facile à comprendre, car on disait alors l'école des dames, l'école d'amour, et on nommait les amoureuses de « grandes écolières » ; elle avait plus de sens encore si l'on se rappelle que jadis les mauvais lieux voisinaient avec les écoles.

Mais comme le souvenir de cette Marion lui revenait au moment où, si malheureux, dans la dure prison de Meung, il était bien obligé de professer une telle opinion, Villon méprisait son amour : ainsi que les buveurs parlant des mauvaises tavernes il disait alors : « Fy de l'enseigne ! »

Item, à Marion l'Ydolle
Et la grant Jehanne de Bretaigne
Donne tenir publique escolle
Ou l'escolier le maistre enseigne.
Lieu n'est ou ce marché se tiengne,
Si non on la grisle de Mehun;
De quoy je dis : « Fy de l'enseigne
Puis que l'ouvraige est si commun ! »

Cette Marion, il la chargera de consoler les enfants perdus, car les Enfants Trouvés ne l'intéressaient guère; c'est elle qui leur fera connaître sa « belle leçon » :

Beaulx enfans, vous perdez la plus
Belle rose de vo chappeau...

Cette fille s'appelait en réalité Marion la Dentue, dite l'Idole. Le 30 avril 1461, Colin de Thou, demeurant dans la rue des Quatre-filz-Hémon, comparaissait à son sujet devant l'official de Paris.

On lui demanda s'il avait épousé cette Marion (beaucoup de filles étaient alors mariées, même celles de Glatigny) : il répondit que non et n'avait jamais eu avec elle paroles de mariage. Interrogé s'il la soutenait dans son péché, il assura que non, mais qu'elle demeurait dans une maison contenant plusieurs chambres. Interrogé qui l'entretient, et s'il le permet, puisqu'il sait qu'elle demeure avec plusieurs femmes diffamées et qu'il tient sa maison : Colin de Thou nia la tenir, être le souteneur de Marion; toutefois il reconnut que plusieurs femmes fréquentaient, buvaient et mangeaient chez elle. Interrogé s'il lui en revint jamais lucre ou émolument, Colin dit non. On lui demanda alors s'il connaissait ceux qui fréquen-

taient chez Marion l'Idole, s'il buvait et mangeait avec eux : Colin déclara qu'il payait son écot, comme les autres font. Sur quoi l'official condamna Colin de Thou à l'amende et lui interdit, sous peine de 20 livres et d'excommunication, de fréquenter Marion.

Cette fausse situation que le clerc Colin de Thou eut chez Marion l'Idole, Villon dut la supporter un temps chez la Grosse Margot. Mais nous éviterons d'exagérer l'horreur d'une telle situation. La plupart des filles étaient mariées; les grandes courtisanes du temps de Charles VI avaient eu, elles aussi, un mari commode : Marion l'Idole avait un ami avec qui elle vivait maritalement, et qui devait ressembler comme un frère à l'amant de la Grosse Margot.

S'il faut une morale à de telles pratiques, un sizain écrit sur le feuillet de garde d'un manuscrit de ce temps nous la fournira :

Enffans oyseux
Suivant les jeux
Et filles et femmes
Sont bien heureux
Quant vivent vieux
Sans estre infames.

PIERRE CHAMPION.

LES RUSTIQUES

—

LE RETOUR

Il y avait trois jours que Le Mousse, flanqué de Finaud, était parti, le fusil à l'épaule, pour la foire de Rocfontaine.

Le chien, qui se faisait vieux et n'aimait point à découcher, était, comme d'habitude, rentré dès le premier soir et gardait le coin du feu, car on était en hiver.

La Moussotte n'avait pas été le moins du monde émue de l'absence prolongée de « son homme »; il y avait beau temps qu'elle était habituée à ces bordées si régulières qu'elles en étaient presque devenues réglementaires, et comme c'était une paysanne au cœur fruste, dépourvue de toute sentimentalité, sinon de sentiment, elle attendait, avec la confiance des simples, mêlée à je ne sais quelle sorte de joie perverse, le soir de ce troisième jour pour accueillir le retour présumé de son époux de la rafale de reproches et du torrent d'injures par lesquels elle soulageait son cœur de ménagère et se vengeait un peu, elle et son sexe, de la tenue ou de la retenue, injuste à son sens, que son costume de femme l'obligeait à garder.

L'hiver était rude. Sur les routes que le court dégel de midi amollissait vaguement, la boue se ridait, se hérissait en lilliputiennes murailles et les sillons durcis qui bordaient les ornières ne s'affaissaient point. Malgré les soleillées qui précisaient les dessins délicats des ramilles s'enchevêtrant, la forêt de la Côte, dominant le village, restait maussade et grise.

La Moussotte allait de temps à autre jusqu'au seuil de la porte, interrogeant le coin du bois d'où la route s'échappait de la forêt, la main en abat-jour sur les yeux, le poing sur la hanche et, quand elle rentrait dans la chambre surchauffée du poêle où se mariaient des odeurs complexes de tourteaux broyés et de racines cuites pour le lécher des vaches, Finaud la regardait d'un œil mi-interrogateur, mi-narquois, s'étirant

successivement du devant et du derrière dans l'attente, lui aussi, du retour de son maître.

Cependant le Mousse n'arrivait pas.

Adolphe-Virgile Mourot, dit le Mousse, était un paysan aisé, presque riche pour la campagne, qui faisait de la culture en dilettante, chassait par fantaisie et « buvait par tempérament ».

C'était le meilleur homme du monde. Il n'était pas dans le canton, disait-on, un cochon auquel il n'eût rendu un service ou payé un verre ; aussi malgré qu'il fût républicain, républicain comme l'étaient les quarante-huitards, dans un pays confit en religion, il avait été durant douze ans maire de son village et l'aurait été sans doute plus longtemps encore si une douce philosophie acquise avec les années et un scepticisme non dépourvu certes de quelque élégance ne lui eussent fait résigner ces honorifiques fonctions.

Mais il s'honorait, avec une discrétion de bon goût, d'arriver toujours bon premier, sans jamais poser sa candidature, sur la liste quadriennale des conseillers municipaux et il était connu à cinq lieues à la ronde pour sa bonté naturelle et aussi (chacun a ses petits défauts) pour son insolence rare et d'ailleurs sans malice quand les libations trop prolongées l'avaient mis hors de ce qu'on est convenu d'appeler l'état normal.

Car quand le Mousse avait bu un verre de trop, il sortait aussitôt de son naturel paisible et conciliant et devenait agaçant, « rogneur », plus malembouché qu'un toucheur de bestiaux et invectivant sans nul prétexte le premier quidam venu en une série de vocables aussi énergiques qu'invariables dont on riait toujours, car on connaissait ce brave homme.

Le temps avait passé. Dix heures venaient de sonner à la vieille horloge comtoise dont le nombril de verre laissait voir la lentille de cuivre du balancier passer et repasser impitoyablement.

Le Mousse n'était pas rentré.

La Moussotte devenait rageuse. Après avoir fermé la porte à double tour pour le faire poser, histoire de lui apprendre à respecter les usages et les conventions, elle était allée la rouvrir et passait du poêle à la cuisine et de la cuisine au

poêle avec l'affairement inquiet d'un fauve qui n'a pas encore mangé.

Elle mouchait la chandelle qui clairait sur le bord de l'évier quand la porte s'ouvrit.

Ses petits cheveux filasse, frisottants, hérissés autour du front lui donnaient un aspect farouche de méduse domestique tel qu'il fit reculer Théodule et Julot, venant, à la fin de la veillée, prendre des nouvelles de leur ami le Mousse.

Ils écopèrent pour le patron et, bien qu'ils fussent de sang-froid, elle les qualifia de soulauds, d'ivrognes, de sacs à vin, de « gouillands » et autres compliments du même genre, comme s'ils eussent été responsables de la fugue prolongée de leur ami.

Ils la laissèrent dire, puis, ayant appris que le maître n'était pas là, se retirèrent en se prouvant mutuellement que le Mousse avait de très bons et justes motifs pour déserter un intérieur où il n'avait pour société, en dehors de sa bonne bête de chien, qu'une brute sans égards et sans raisonnement.

Le lendemain, il n'y avait toujours pas de Mousse.

La Moussotte ne se connaissait plus; elle en oublia de se peigner, cassa de la vaisselle et se répandit par tout le village en imprécations dont l'énergie ne le cédait en rien à celle des prophètes de la Bible.

Mais le Mousse ne rentra pas de la journée; le Mousse ne rentra pas de la nuit.

Alors ce fut de la rage. Finaud, prudemment, se retira à l'écurie pendant que sa maîtresse repartait par le village interroger ceux qui étaient allés avec son mari à la foire de Rocfontaine.

Elle n'apprit rien de particulier.

Ils avaient laissé le Mousse au « Café Terminus » en train de discuter avec un jeune et farouche « libéral » des environs des opinions respectives de Moïse et de Darwin sur le système du monde. Il faut dire ici que le Mousse croyait ces deux grands hommes contemporains l'un de l'autre depuis qu'il avait lu dans son journal « le Brandon » un article du député Bonquiet sur cette importante question, et comme l'autre s'en tenait absolument aux sept jours de la Genèse, le Mousse assommait son contradicteur sous des arguments fantastiques tout en le traitant d'imbécile, d'idiot, de jésuite et de calotin.

La matinée se traîna lentement. La question n'avançait pas, le village tout entier commençait à s'émouvoir.

Vers midi, le facteur Blénoir déboula de la Côte, son sac au flanc et un fusil à l'épaule.

C'était le fusil du Mousse!

Le facteur Blénoir descendit directement chez la Moussotte auprès de qui s'entassaient les commères et où son entrée fit sensation.

Il parla :

En traversant « le Blue », immense marais semé de flaques stagnantes, de champs de roseaux, de trous sans fond, sillonné la nuit par les fanaux mystérieux des feux follets, voilé le jour d'une éternelle brume et nimbé d'une auréole macabre de légendes, il avait, lui, Blénoir, au bord de la chaussée en remblai, consolidée de cailloux, qui menait au chef-lieu de canton, aperçu, le long d'une marnière, ce fusil qu'il avait aussitôt reconnu pour celui du Mousse.

Un doute terrible avait assailli l'esprit du facteur Blénoir. Il regarda le flingot, un Lefaucheux à deux coups, et constata, circonstance aggravante, que le coup de gauche avait été tiré.

Il avait hésité. Devait-il laisser là ce fusil et aller prévenir les autorités qui mèneraient l'enquête et procéderaient aux constatations d'usage? Mais... sa tournée?

Problème complexe où deux impératifs catégoriques se disputaient sa conscience honnête et droite.

Le facteur Blénoir avait réfléchi...!

Quelqu'un pouvait passer après lui et enlever cette arme. N'était-il pas agent assermenté?

Et Blénoir avait su heureusement trouver une solution élégante qui conciliait les obligations de son métier avec son devoir de citoyen.

Après avoir minutieusement relevé l'état des lieux, il avait ramassé le fusil et marché vers le village pour y faire sa distribution et avertir les intéressés.

On offrit un verre de vin au facteur Blénoir, qui accepta, repartit et, tout en faisant sa tournée, colporta l'événement en le commentant et but naturellement à peu près autant de verres qu'il distribua de lettres.

Au récit qu'il avait fait, la Moussotte avait pâli, chancelé

et toute sa colère amassée s'effondra dans un déluge de larmes.

Elle restait là où elle était, immobile, inconsolable et comme une chiffe aux mains des bonnes femmes qui s'efforçaient à la réconforter.

— Mon pauvre Mousse!

Toutes les consolations étaient inutiles. Elle pleurait, sanglotait, se mouchait, se tordait, hurlait, criait, se roulait à terre, parlant de son homme en phrases entrecoupées :

— Dire qu'il n'avait pas même fait son testament!...

★

On ne pouvait rester ainsi. Les gens s'étaient réunis autour de la maison. Les hommes tenaient conseil.

— Fallait-il prévenir les gendarmes? C'était grave!

Julot et Théodule, en qualité d'amis, navrés de la tournure sinistre des événements, décidèrent ce qu'il convenait de faire.

Les jeunes gens de bonne volonté (ils l'étaient tous) et, parmi les intimes, les hommes valides résolurent, séance tenante, de partir battre le Blue en tous sens et tenir les métairies pour tâcher d'avoir quelques renseignements sur le disparu.

Au nombre d'une trentaine ils gravirent le chemin de la Côte et se partagèrent les recherches après avoir convenu de se retrouver tous pour quatre heures au « bouchon » de Rondot où convergeaient les sentiers et décider en commun, selon les renseignements recueillis, de ce qu'il faudrait faire.

Ils se séparèrent.

La Moussotte, au village, était dans une situation lamentable. La maison du Mousse semblait mise au pillage.

Sous prétexte de nouvelles, de condoléances ou de consolations, toutes les commères du village étaient là comme dans la maison d'un mort à qui les voisins et les amis viennent jeter l'eau bénite et dire le dernier adieu.

On parlait bas avec des mines contristées, apitoyées, des yeux mi-clos et alanguis, mais par contre on buvait sec, car, en ces douloureuses circonstances, il convenait de se soutenir, de ne point se laisser aller, et les tasses de café et les « larmes » de prune, et les verres de vin sucré s'engloutissaient silencieusement.

La tête de la cafetière poussait sans cesse le couvercle instable d'une marmite d'eau bouillante et la sœur de la Moussotte, consciente de ses devoirs, veillait à ce que tous ceux qui étaient venus ne manquassent de rien.

L'anxiété était à son comble... on l'entretenait.

— Pas de nouvelles! Doux Jésus, que va-t-on apprendre?

Le soleil baissait rouge sur le moulin du Vernois; le chien du père Bréda aboya longuement!

— C'est mauvais signe, prédit la vieille Griotte à la grande Phémie. L'autre se signa gravement.

Le chien aboya plus fort.

— On dirait qu'il hurle à la mort.

Les larmes montèrent aux yeux des deux femmes, quand, tout à coup, comme si le son s'évadait brusquement du tournant de la montagne, on entendit des voix hurlantes, beuglant de tous leurs poumons aussi faux que possible :

En m'en r'venant des noces
Vive l'amour } *bis*
J'étais bien fatigué
Vive, ô gué, les lauriers! } *bis*

Du coup toutes les femmes bondirent à la porte, agitées de sentiments complexes, l'air ahuri, se regardant comme des poules qui craignent un danger ou qui attendent du grain.

Les voix, enflant de volume, rugissaient, toujours aussi fausses et sans nul souci de la syntaxe :

Auprès d'une fontaine,
Vive l'amour! } *bis*
Je m'y suis reposé
Vive, ô gué, les lauriers! } *bis*

L'énigme allait se dénouer. Et, tout d'un coup, jaillissant hors du bois, l'on vit...

Bras dessus, bras dessous, sur quatre rangs, Le Mousse en tête encadré de Julot et de Théodule, tous les chercheurs marchant au pas cadencé, le chapeau sur l'oreille, les joues enluminées, les gueules largement ouvertes, beuglant de tous leurs poumons, contents, heureux, jubilant, suant le vin et la joie par tous les pores et fiers comme s'ils eussent conduit au Capitole un général victorieux.

Le Mousse n'était pas foutu ! C'était un événement communal.

La bande joyeuse descendait, le ramenant dans ses foyers, tandis que La Moussotte, au milieu des femmes, passait par toutes les couleurs.

Les autres approchaient, goguenards, hurlant toujours, et bientôt les deux groupes s'affrontèrent, l'un joyeux et narquois, l'autre ahuri et digne.

Alors la Moussotte se détacha des femmes et, oubliant ses larmes et ses rudes émotions, se remémorant seulement sa livre de café filée, son kilo de sucre fondu, sa bouteille de goutte disparue, ses litres de vin liquidés, elle se campa devant son homme et lui rugit à la face :

— Brigand, canaille, gouilland, voleur, soulaud !... Tout le répertoire y passa, glissant d'ailleurs sur la sérénité imperturbable et le calme sourire du brave homme.

Quand sa digne conjointe se fut un peu calmée, toute la bande, invitée par le patron, entra dans la cuisine où Finaud, qui n'avait jamais été inquiet au sujet de son maître, vint avec joie lui lécher les mains.

Le Mousse en fut ému : il l'embrassa sur le crâne, se laissa lécher le nez et allait entamer l'éloge de cette bonne bête quand son épouse le relança.

Mais Julot lui coupa sans façons la parole :

— C'était bien la peine de pleurnicher comme tu faisais à midi pour le recevoir comme ça quand on te le ramène !

— C'est vrai ! fit Le Mousse, épris de justice.

— Où était-il donc ce sac à vin ? interrogea enfin la Moussotte, chez qui renaissait la curiosité.

— A la ferme du Rondfou, en train de boire !

Car, insoucieux en effet du temps, ivre de vin et de discussions métaphysiques, Le Mousse avait visité une à une toutes les fermes du plateau, traversé le marais du Blue avec une sûreté de primitif livré à son instinct, semé son fusil sans s'en apercevoir pour venir échouer dans cette dernière métairie où Théodule et Julot l'avaient enfin déniché, discutant avec le fermier des systèmes philosophiques de Moïse et de Darwin, tout en buvant des litres et en cassant des noix.

Alors la certitude qu'il était en noce et les pattes au chaud

tandis qu'elle se lamentait de sa perte remit La Moussotte dans un bel état de fureur.

Puis, comme Julot racontait à son ami les divers événements qui s'étaient déroulés depuis quelques jours, les inquiétudes que son absence prolongée avait suscitées, les transes par lesquelles eux, les vrais copains, avaient passé, Le Mousse, comprenant les dangers dont il aurait pu être menacé, se mit à pleurer à chaudes larmes sur le sort qu'il aurait pu courir.

—

UN POINT D'HISTOIRE

— Connaissez-vous Turinaz? me demanda un jour de l'automne dernier et à brûle-pourpoint le père Milot, le cordonnier de Longeverne, tandis que je fumais une pipe près de sa banchette en le regardant tirer le ligneul.

— Turinaz, fis-je, interloqué légèrement et interrogeant à mon tour : ce n'est pas un homme du pays?

— Mais non! reprit mon interlocuteur : Turinaz, vous savez bien! le Turinaz des journaux.

— Ah! m'exclamai-je, subitement éclairé : le curé, l'évêque, l'archevêque de... de... voyons, attendez donc que je me rappelle.

— Oui! quelque chose dans ce genre-là! Vous ne savez pas ce qu'il a fait?

— Ma foi, pour vous dire au juste.... Mais il a dû avoir des histoires avec le gouvernement au moment de la séparation ou des inventaires.

— Peut-être bien!

— Ah ça! père Milot, repris-je, est-ce que vous vous occuperiez de politique à l'heure actuelle? Je croyais que vous vous targuiez, avec raison d'ailleurs, de n'avoir jamais fourré le nez dans ces foutaises et que vous continuiez à vous en moquer largement. Qu'est ce qu'a donc fait Turinaz qui vous préoccupe tant que ça?

— Mais, je n'en sais rien, et c'était précisément pour l'apprendre que je vous demandais si vous le connaissiez; vous vivez à Paris, vous autres, vous devez être au courant de toutes ces histoires.

— J'ai peut-être connu l'affaire dans le moment où elle s'est passée, mais vous comprenez bien qu'on ne donne pas une

égale attention à tout ce qu'on lit ou qu'on parcourt dans les colonnes des journaux et je m'intéresse, vous savez, beaucoup plus aux chroniques littéraires qu'aux questions de droit canon. Pourtant, si vous me mettiez sur la voie, peut-être pourrais-je me remémorer et vous expliquer tout de même....

— Et Rocafort, vous savez qui c'est? continua le père Milot, persévérant dans la méthode socratique.

— Le nom, fis-je, ne m'est pas tout à fait inconnu, mais je n'arrive pas à fixer de façon précise à quelle occasion je l'ai entendu.

— Vous ne savez pas pourquoi il s'est engueulé avec Turinaz ?

— Ils se sont donc eng... je veux dire attrapés !

— Oui, quelque part, dans les journaux, bien sûr. Ils n'étaient pas du même avis et probablement pas du même bord.

— Les polémiques naissent habituellement dans ces circonstances-là, fis-je remarquer judicieusement, mais je crois pourtant bien me souvenir que, dans le cas qui vous préoccupe, les contradicteurs devaient être tous deux catholiques, apostoliques et romains, sans toutefois que je puisse préciser au juste ce que fait Rocafort.

— Alors, je n'y comprends plus rien du tout. Pourtant, ils se sont engueulés, ça c'est sûr ; Médée (Amédée) n'était pas saouf le jour où il m'en a parlé : il n'était que neuf heures du matin.

— Eh bien, si Amédée vous a raconté la chose, vous savez tout et c'est vous qui allez me mettre au courant...

— Je ne sais absolument rien que ce que je viens de vous dire : Turinaz et Rocafort se sont engueulés dans les journaux ; un point, c'est tout, et j'ignore absolument pour quel motif.

Mais je me figurais que tout le monde savait ça à Paris, que toute la France s'en était émue du moment que Médée, lui même, s'emballait avec tant de chaleur en m'en parlant.

— Y a-t-il longtemps de ça?

— Voici deux ans bientôt, mais je ne suis pas sûr que la querelle était toute fraîche quand il m'a mis la puce à l'oreille avec cette histoire-là. Je n'ai pas pu savoir dans quel journal il l'avait lue et il se peut que ce n'ait pas été celui du jour ni de la veille.

— Vous ne savez pas ce qu'ils se sont reproché ?

— Ma foi non, et cela m'intrigue, je n'ai pas pu arriver à lui faire décrocher.

Vous savez comment est Médée, kifkif son frère Nastase dont je vous ai parlé et que vous connaissez bien puisqu'il est de vos bons amis.

— Anastase, mais oui, je remets toujours pour lui faire une visite ; depuis que vous lui avez prêté un de mes livres, il tient absolument à me conter les histoires amusantes de sa vie et je suis certain que je ne m'ennuierai pas le jour où j'irai, comme il me le dit lui-même, lui dévider son écheveau.

— Savoir, si ce sera drôle ! Je vous conseille toujours de ne pas vous mettre à boire pour commencer, car, dès qu'il a un verre dans le nez, il ne peut plus dire.

Sans doute, il sait toujours : il a la tête farcie de ses sujets, ses idées se pressent, il commencera dix histoires, mettra en train vingt phrases, s'embrouillera, bafouillera, recommencera, puis il vous fixera de ses yeux brillants en vous disant : vous comprenez ?

Et vous n'aurez rien compris du tout.

— Amédée, l'interrompis-je, est sans doute affligé du même défaut.

— Médée, il est encore pire que son frère. Mais, avant d'en revenir à Turinaz, il faut que je vous mette au courant du fameux discours que prononça un jour Nastase, l'après-midi de la fête patronale d'Ouvent : j'y étais.

C'est pas d'hier cette histoire-là ; faut vous dire que c'était au moment du procès de Rennes et que, dans ce petit village qui compte tout juste trente-cinq électeurs, les deux partis étaient cependant bien tranchés. Naturellement, Nastase, qui a toujours été un rouge, tenait pour la révision ; on discutait dur ; chacun avait son journal et soutenait mordicus son opinion ; ça n'empêchait pas de trinquer et de dire des blagues.

On ne parlait que de « conclusions ». Tout le monde en avait plein la bouche comme ce fameux avocat d'alors dont j'ai oublié le nom. Personne ne pouvait prononcer une phrase, dire un mot, apprécier un argument, juger un fait sans qu'aussitôt les autres ne demandassent : « la conclusion » ?

La conclusion, naturellement, c'est que tout le monde voulait avoir raison.

Bref, Nastase, très surexcité, les yeux plus flamboyants que

jamais, s'écria tout à coup en se levant : Messieurs, je demande la parole.

Vous savez que Nastase a une certaine instruction ; il a été maire d'Ouvent pendant seize ans ; il a fréquenté un peu les grosses légumes et connaît les usages parlementaires ; c'est pour ça qu'il a employé cette formule au lieu de réclamer simplement comme les autres : « Laissez-moi dire ! »

D'ailleurs il a pas mal lu, Nastase ; autrefois, avec Totome, ils passaient des soirées et des veillées à chercher des mots chics dans le petit Larousse ; il sait même du latin, ce bougre-là, et il aime à le placer dans la conversation : *ecce homo*, *sic*, *eurêka*, *cynégétique*, *unguibus et rostro*, *high life*, et bien d'autres mots encore.

Je ne crus point ici devoir détromper le père Milot au sujet de ses croyances linguistiques et il continua :

On fit silence après avoir déclaré, fort cérémonieusement, qu'on accordait la parole à Nastase, qui vida son verre et monta sur la table.

Il était en manches de chemise, comme d'ailleurs presque tout le monde, et je le verrai toujours : sa figure basanée, ses traits énergiques, ses cheveux de corbeau, ses yeux noirs lui composaient une physionomie qui avait vraiment du cachet et il avait l'air tellement convaincu.

Chacun écoutait :

— Messieurs, commença-t-il, en étendant le bras... Messieurs, mes amis...

Une larme lui vint au bord des paupières.

— Mes chers amis, continua-t-il, écoutez-moi bien, écoutez-moi... Oui, je vais vous dire, laissez-moi vous dire... je... c'est-à-dire... n'est-ce pas... parfaitement ! Je vais vous dire... la justice !... la vérité !... vous comprenez ? Enfin, je voudrais vous faire comprendre...

Il se frappait le front de son poing fermé, ses yeux étaient des charbons ardents ; on attendait toujours ; il coupait l'air de grands gestes, reprenant : « Mes amis, mes chers amis.. citoyens... » puis d'un immense mouvement de bras et branlant la tête en signe de conclusion : « Vous comprenez, n'est-ce-pas ! vous comprenez bien ce que je veux dire ? »

Ce fut tout. Il se rassit secoué, vibrant d'émotion, une larme roulant dans sa moustache, au milieu des applaudissements

frénétiques de ses partisans et des protestations non moins énergiques de ses adversaires.

Voilà ! Eh bien, Médée, c'est, comme je vous l'ai dit, encore pis. Qu'il vous parle culture, élevage, politique ou religion, on ne comprend jamais rien : aussi je tremble quand je le vois « rappliquer » avec une paire de souliers à raccommoder ; je suis sûr d'en avoir pour deux heures, car, comme tous les bègues, il s'acharne à me faire saisir ce qu'il comprend fort bien sans doute, mais ne peut pas m'expliquer. Je me demande comment il s'est annoncé quand il est allé voir sa femme.

Un beau matin il s'est amené ici avec une paire de brodequins à recoudre ; il avait probablement lu tout fraîchement la polémique entre Turinaz et Rocafort et croyait sans doute que tout le monde était, comme lui, au courant des histoires qui mettaient en bisbille ces deux individus.

Moi, je n'en connaissais, je vous le répète, pas le premier mot quand, s'étant assis là où vous êtes, en attendant que j'aie fini son travail, car c'était pressant — c'est toujours pressant avec lui — et il avait absolument besoin de ses « croquenots » pour onze heures, il m'a dit comme ça :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu penses des histoires de Turinaz ?

— Turinaz ? que je lui réponds.

— Oui, avec Rocafort !

— Rocafort ! fis-je, je n'en ai jamais entendu parler.

— Comment tu ne connais pas les affaires de Turinaz ?

— Ma foi, non, raconte-moi voir ça.

Je pensais bien que ça devait être intéressant puisque ça l'avait si vivement excité.

— Ah ben ! mon vieux, s'exclama-t-il ; c'en est des malins tous les deux, des sacrés types et rudement instruits.

— Ah !

— Oui, des gaillards calés ! Ah, mon ami, ce qu'ils savent causer ceux-là, et écrire et discuter !

— Qu'est-ce qu'il y a donc eu?

— Eh bien, Turinaz, qui ne pensait pas comme Rocafort, a commencé par lui écrire... mais Rocafort l'a bien relevé. Là-dessus, Turinaz a repris et il te lui a rivé son clou carrément ; mais Rocafort ne s'est pas tenu pour battu, il lui a reprouvé qu'il avait tort et que cela ne pouvait pas s'être

passé comme ça. Tu crois que Turinaz a été vaincu pour autant ? Non,mon vieux, c'est un malin, et il lui a rerépondu, si tu savais ce qu'il lui a bien répondu. Ce que c'est tout de même que d'avoir de l'instruction ! Un type comme toi ou moi, mon vieux, nous aurions été bouchés à la première raison, mais... Turinaz ! jamais de la vie ; pourtant Rocafort est aussi roublard ! Ah ! cré nom de nom !

— Enfin, tu ne me dis pas pour quelle affaire ils se sont pris de bec ; c'est pas pour des histoires de femmes !

— Tu vas comprendre : Turinaz, qui est un type calé en fait de religion, voulait que ça soit d'une certaine façon, mais Rocafort....

— Je ne comprends rien du tout !

— C'est pourtant bien simple, écoute-moi. Quand Turinaz a eu commencé, Rocafort a répondu....

— Il a répondu à quoi ?

— Tu ne me laisses pas dire non plus. Je te dis que Turinaz... Mais bon dieu ! ce que Rocafort lui en a bien bouché un coin ! tout de même, Turinaz...

Et vous ne me croirez pas si vous voulez, mais je vous jure sur la tête de ma belle-mère que c'est aussi vrai que me voilà : pendant trois heures d'horloge, jusqu'à midi sonnant,ce sacré type m'a tenu la jambe avec les démêlés de Turinaz et de Rocafort, et j'ai eu beau essayer de le faire accoucher, de le mettre sur la voie, d'obtenir un mot qui m'aurait permis de deviner de quoi il s'agissait, et où, et quand, et comment ; pas moyen, vous m'entendez, pas moyen !

Il était là : mais Turinaz !... mais Rocafort !... s'arrêtait, réfléchissait, poussait un grognement d'admiration, louait Turinaz en brandissant une pantoufle, puis au moment où j'espérais lui tirer un mot enfin d'explication, se réemballait sur les arguments de Rocafort, s'exclamait encore, et, revenant aux raisons de l'adversaire, repartait de plus belle : pourtant ce sacré Turinaz !... tout de même ce Rocafort !...

Et je n'y ai rien, rien, rien compris du tout sinon que deux hommes qui s'appelaient Turinaz et Rocafort se sont engueulés dans les journaux, je ne sais trop quand, probablement au sujet de religion.

Vous me direz que c'est aussi bête de s'attraper pour ça que

pour autre chose. Sans doute ! Mais moi, intrigué par cette mystérieuse affaire, j'ai voulu savoir.

J'ai interrogé les clients, les amis qui viennent assez souvent à la maison faire la causette : nul n'a rien pu me dire à ce sujet ; j'ai demandé à Nastase, qui ne se souvenait pas non plus. Le gamin de Médée est venu ici quelques jours après et je n'ai pas manqué de le questionner à son tour :

— Eh bien ! ton père discute-t-il toujours au sujet de Turinaz ?

— Mon papa ne s'est disputé avec personne ces temps-ci, m'a-t-il répondu.

Je n'ai pas été trop étonné, car il ne doit guère parler de politique chez lui, surtout à ses gosses. Mais au pays, il y a pourtant des gens qui lisent les journaux : le maître d'école, le brigadier forestier, le maire ; je leur ai demandé de me renseigner parce que, à la fin des fins, je me demandais si Turinaz et Rocafort avaient vraiment existé. Ils avaient bien entendu parler vaguement autrefois de ces deux citoyens-là, mais ne savaient plus au juste au sujet de quoi. Le curé, peut-être, aurait pu me donner le fin mot de cette histoire, mais il est vieux, ne sort guère de chez lui, et comme je ne suis pas un de ses clients les plus assidus, je n'ai pas osé aller le déranger.

Il faut, à mon avis, que ce sacré bougre de Médée soit tombé sur un ancien journal dont il n'aura pas regardé la date et qu'il m'ait raconté comme étant du neuf une vieille affaire, car c'est un garçon qui ne rit pas, lui, et qui n'a jamais eu l'idée de jouer une farce à un voisin ou à un ami.

Je me suis dit : quand not' Parisien s'en viendra, je lui demanderai et il m'expliquera, lui qui sait tout. Mais voilà que vous non plus vous ne pouvez rien me dire de sûr ni de précis. C'est malheureux !

— Ah, termina-t-il, un peu mélancoliquement, je vois bien qu'il faut que j'en fasse mon deuil et que je ne saurai jamais pourquoi Turinaz et Rocafort se sont engueulés dans les journaux.

—

LE SERMON DIFFICILE

Le curé de Melotte paissait depuis trente longues années le

petit troupeau que le Seigneur, par l'intermédiaire de son archevêque, Jacques-Marie-Adrien-Césaire-Fulgence Mahieu, avait commis à sa garde.

Il avait marié les vieux, baptisé les jeunes, enterré les aïeuls, catéchisé des générations de moutards et malgré ses soins vigilants et sa ferme douceur, malgré toutes ces qualités, dis-je, et d'autres encore, il avait vu — son Dieu savait avec quels serrements de cœur — la foi baisser lentement comme l'eau d'un vivier dont la source est tarie, et son église, sa chère petite église, se vider peu à peu chaque dimanche.

Il savait pourtant qu'il n'était pour rien dans ce malheur des temps et qu'un pareil et désolant malaise sévissait dans les paroisses d'alentour et même ailleurs et presque partout.

L'indifférence en matière de foi était devenue de règle, car d'hostilité on n'en sentait point trop encore ; à peine sourdait-elle, peut-être, dans quelques propos sacrilèges que les mau, vaises langues : francs-maçons, libres-penseurs, anarchistes parpaillots, ennemis déclarés de Dieu et de ses ministres, brebis galeuses fort rares heureusement dans son troupeau, s'essayaient malicieusement dans l'ombre à propager.

Car si ses paroissiens préféraient aux flots de son éloquence dominicale et sacrée déversée ex cathedra ou jetée simplement de la table de communion, le plaisir plus positif de la partie de quilles et de l'apéro sous la tonnelle de l'ami Nestor, dit Castor, aubergiste patenté, il n'en était pas moins vrai qu'aux grands dimanches, à Pâques, à la Pentecôte, à la Fête-Dieu, voire à la Saint-Pierre, fête patronale, ainsi qu'à l'Assomption, à la Toussaint et à Noël, tous les hommes, jeunes et vieux, avec les femmes et les enfants, se trouvaient là, au grand complet.

De même si beaucoup, si la plupart, pour ne pas dire tous, négligeaient depuis de longues années leur devoir pascal, il ne s'en trouvait pas un qui, à l'heure dernière, n'appelât à son chevet ce brave vieux bougre qui les avait vus vivre et les avait aidés en tout temps de ses bons conseils et de ses encouragements amicaux.

Le curé de Melotte était donc encore universellement aimé et respecté : n'était-il pas un des plus vieux du village et des plus anciens de la paroisse ! Mais il n'était plus craint. Ses foudres de carton, ses tonnerres lointains, l'évocation des

bûchers infernaux, la promesse des félicités paradisiaques dans un éden, somme toute, passablement morne et fort problématique, ne faisaient plus guère frémir que quelques vieilles dévotes et les gosses de neuf à onze ans qui, sous sa paternelle férule, préparaient, plus ou moins sagement, leur première communion.

Ce n'était pourtant pas que ses conseils fussent mauvais ni que ses défenses fussent exagérées; il ne s'était jamais permis, comme beaucoup de ses collègues, d'interdire aux jeunes, voire aux adultes et aux vieux, si ça leur disait, de danser à leur saoul le soir de la fête patronale et même tout autre dimanche quand la moisson était abondante ou que la vendange était bonne ; de même il n'avait jamais gardé rancune à un cultivateur ou à un vigneron qui avait pris, par hasard, et sans la lui demander, l'autorisation de travailler les jours habituellement consacrés au Seigneur.

Il se bornait à des recommandations anodines et à des conseils mitigés : ne buvez pas tant d'apéritifs, un verre de bon vin fait beaucoup plus de bien ; ne dites donc pas de gros mots devant les enfants, ils ont bien le temps de les apprendre tout seuls; à quoi sert de se disputer et de s'en vouloir, nous n'avons déjà pas tant de jours à passer sur terre!

On le voit, le curé de Melotte n'exagérait pas dans le sens de l'intolérance religieuse. Au début, il s'était demandé souvente fois si son indulgence n'était pas simplement une coupable faiblesse; mais il s'était bien aperçu, aux résultats obtenus par quelques collègues intransigeants et sévères, que sa méthode, à lui, était la seule bonne à l'heure actuelle, puisqu'elle lui permettait, du moins, de rattraper au moment suprême les brebis perdues et de les remettre dans la bonne route.

D'autre part, cette mansuétude et cette bonté vraiment chrétiennes lui avaient assis, parmi les ouailles, une solide réputation de brave et d'honnête homme, malgré certaine histoire, scabreuse au premier abord, mais dont on connaissait le fin mot, et que faisaient courir dans la région les quatre ou cinq mauvaises langues citées plus haut.

Au fond, rien n'était plus simple ni plus innocent, oyez plutôt :

Un soir quelconque de mardi gras, le curé de Melotte, avec

quelques amis, avait, comme tout le monde, un peu festoyé et mangé et bu un peu plus peut-être que de coutume. Ce très léger excès, péché de gourmandise dont il s'accusait d'ailleurs véhémentement, et duquel il n'était guère coutumier, l'avait vivement dérangé, de sorte que le lendemain, à l'heure de l'office, un accident subit le contraignit précipitamment à changer de pantalon. La messe du jour des Cendres finissait de sonner; il n'eut que le temps de réendosser prestement sa soutane et de filer en hâte à la sacristie pour revêtir les habits sacerdotaux.

Tout alla bien d'abord, mais lorsque l'heure vint de frotter de cendres le front de ses paroissiens en leur répétant la formule latine consacrée : « Memento quia pulvis es », Souviens-toi que tu n'es que poussière, il se troussa vivement afin d'aveindre dans sa poche la petite boîte métallique préparée et contenant la poudre grise nécessaire à la cérémonie.

Il ne la sentit point, se tâta vivement de l'autre côté, ne la trouva pas davantage et, dans son trouble, oubliant le lieu dans lequel il se trouvait et la gravité de l'heure, il s'exclama à mi-voix :

— Sapristi, j'ai oublié tout ce qu'il me faut dans ma culotte !

Le mot ne fut point perdu, et voilà comment naissent les légendes et se fondent les réputations calomnieuses ; cela passa en proverbe et l'on en vint à dire d'un gaillard qui... d'un gaillard que... d'un gaillard enfin... d'un gaillard :

— Ah, ah ! il est comme le curé de Melotte, il a tout ce qu'il lui faut dans sa culotte, laissant entendre des choses... enfin, n'insistons pas.

Nonobstant, les gens de bonne foi, et c'est de ceux-là seuls que compte l'opinion, savaient à quoi s'en tenir sur cette fable, et sa vieille réputation restait vierge de tout soupçon et nette de toute souillure.

Or, depuis quelque temps, le curé de Melotte devenait inquiet, il s'attristait, s'aigrissait, se montait et se mettait dans de saintes colères.

Sans doute les gamins qu'il évangélisait n'usaient pas toujours entre eux et avec leurs camarades des villages voisins d'une politesse et d'une mansuétude qui rappelaient la vieille galanterie française et la charité chrétienne, ils s'engueulaient

et se rossaient avec conviction et fréquemment; les hommes plus que de raison s'attardaient chez l'ami Castor; les femmes bavardaient peut-être plus longtemps encore que jadis; mais que tout cela était peu de chose!

Ce qui tourmentait et désolait et retournait le curé de Melotte, c'était le dévergondage des filles et des garçons du pays.

Depuis longtemps déjà il soupçonnait la chose, car de l'apprendre en confession il n'y fallait guère compter; à partir de quinze ou seize ans tous s'émancipaient et se dispensaient de cette corvée ennuyeuse : des galopins qu'il avait baptisés et calottés jadis, des gamines qu'il avait vues en nattes et en jupes courtes! Hélas! c'était bien le cas de le dire, il n'y avait plus d'enfants!

On lui avait fait des rapports, et lui-même avait vu, vu souvent, vu, oui, de ses propres yeux.

Oh! évidemment non! N'allez pas croire des choses... et qu'il fût tombé sur des couples, des couples... parfaitement; bien sûr que non! D'abord il n'aurait jamais osé s'approcher, il aurait fui plutôt; tout spectacle immodeste est un péché qui peut être mortel.

Mais, de loin, il avait remarqué qu'on se relevait trop vivement à son approche, qu'on rabattait et défroissait des tabliers et des jupes, que le garçon avait un air embarrassé, gauche et drôle. Il ne pouvait point douter.

Longtemps cependant il s'était tu, se contentant, lorsqu'il les rencontrait, de dévisager sévèrement les coupables : ils avaient rougi les premières fois, mais avaient continué. Alors, à part, entre quatre-z-yeux, il les avait attrapés, admonestés, menacés : ils avaient nié énergiquement. Il avait entrepris ensuite, à mots couverts, et en restant dans le domaine des généralités, les parents : les parents avaient souri en haussant les épaules :

— Voyons, m'sieu le curé, à vingt ans, on peut bien embrasser les filles.

Non, ils ne voulaient rien savoir ni les uns, ni les autres ; ils étaient comme les impies du psaume : « In exitu Israël de Ægypto », ils avaient des oreilles et n'entendaient point, des yeux et ne voulaient point voir.

Tout de même, il ne pouvait pas aller dire aux mamans :

Sapristi, mais gardez donc un peu mieux vos filles ou elles se feront... manger du loup !

Il le dit : on l'accusa de radoter.

A la fin, cela devenait grave ; sa conscience le tourmentait, parlait, criait, hurlait, lui ordonnait d'agir, d'agir sans retard.

Ces enfants, sous ses yeux, perdaient leur âme, sans compter que leurs corps..., car enfin, c'est une malhonnêteté pour une jeune fille qui se marie, sinon pour un garçon, de donner comme intégral un... capital ébréché. Oui, parfaitement, c'est malhonnête !

Si encore elles avaient fait des gosses ! Si l'une d'entre elles seulement, n'importe laquelle, avait eu un enfant, peut-être que les autres pères et mères auraient enfin ouvert l'œil. A quelque chose, malheur est bon !

Mais non, et c'est bien ce qui décelait leur profonde perversité, pas une ne se laissait pincer ! L'immoralité du siècle était hypocrite et se répandait lentement comme une tache d'huile, souillant son village. Du moment que rien n'éclatait, les parents, les malheureux ! faisaient la sourde oreille ; ils riaient même, les coupables !

—Oui, c'était son devoir de les avertir ; il fallait qu'il le fît, qu'il le fît avec force, qu'il le fît avec éclat, qu'il le clamât en pleine chaire, un beau dimanche, car cela devenait scandaleux à la fin !

Sur les bords du Doubs, dans le sentier qui longe les vignes d'abord et le bois ensuite, l'herbe tendre, l'ombre fraîche, l'eau limpide, le silence, la solitude, et je pense « quelque diable aussi les poussant »... C'était là, oui là, sous ces ombrages propices au doux repos et aux austères méditations que tous les jours, tous les matins, de dix heures à midi, les couples revenant du marché s'arrêtaient et faisaient des stations, des stations... trop longues pour être honnêtes.

Le curé de Melotte réfléchit à tout cela : il y songea le long des jours et pendant ses veilles et durant ses nuits blanches.

La Pentecôte approchait : c'était le moment de profiter. Les hommes viendraient en grand nombre à l'office ce jour-là, d'autant qu'il saurait leur mettre l'eau à la bouche : « Venez à la messe, ne manquez pas mon prône surtout, j'ai quelque chose de très sérieux, de très intéressant, de très grave à vous

apprendre; venez, vous verrez que vous ne vous en repentirez pas. »

Ainsi, c'était décidé; ce jour-là il frapperait le grand coup; il leur dirait leur fait à tous, aux coupables comme aux parents qui ne l'étaient pas moins; il mettrait le doigt sur la plaie, les points sur les i, afin qu'on sût bien de quoi il s'agissait et que les responsabilités fussent bien fixées.

Pourtant la chose en soi était grave; ce n'est pas tout que de dire : vos filles sont des dévergondées et vos garçons des chenapans; mais... il n'y aurait pas que des vieillards et des adultes à l'église, il y aurait aussi des enfants.

Se pourrait-il que lui, prêtre, pasteur d'âmes, s'oubliât à proférer des paroles imprudentes, des mots qui pourraient choquer ces oreilles innocentes, éveiller des pensers mauvais, épandre comme une buée impure sur le cristal limpide de ces petits cœurs, vierges et neufs! Malheur à l'homme par qui le scandale arrive!... il fallait que seuls comprissent ceux qui devaient comprendre.

Le curé de Melotte pria; il demanda à son Dieu de lui dicter les paroles qu'il devait prononcer et, le dimanche suivant, très ému, mais ferme en son dessein, plein de la certitude où il était que l'avait inspiré la divine sagesse, il commença :

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.

Mes frères, mes très chers frères,

Depuis trente ans, vous le savez, que Dieu m'a confié le soin de vivre parmi vous, j'ai éprouvé bien des douleurs et bien des joies.

Vous ne doutez pas que j'ai toujours fait tout ce qu'il m'a été possible pour vous garder dans le bon chemin et vous aider à faire votre salut. On ne m'a pas toujours écouté et je le déplore; je le regrette pour vous, mes frères, pour vous, mes sœurs, et pour moi aussi, car le Seigneur, un jour, me demandera compte des brebis que j'ai laissées s'égarer.

Mon cœur a saigné bien souvent, car je vous aime comme il est écrit et n'ai pu supporter sans souffrance le spectacle de vos misères spirituelles.

C'est pour cela que je dois, comme un père, vous parler durement, et qu'aujourd'hui, ma conscience et mon devoir m'ordonnant de ne plus me taire, je ferai violence à mes sentiments naturels pour dire ce qu'il faut que je dise, car il y va

de votre âme, du salut de votre âme immortelle, mes frères.

C'est surtout à vous, pères et mères, que je m'adresse. Ecoutez-moi :

Tous les matins vous envoyez vos fils et vos filles porter les légumes au marché, et de ceci je ne vous blâme point, car vous vous dites : ils sont jeunes et nous sommes vieux, leurs jambes sont plus solides que les nôtres, et ce qui serait pour nous une fatigue et une corvée est pour eux un exercice et un délassement ; c'est parfaitement juste.

Mais savez-vous bien, mes sœurs, ce qui se passe au marché? Non, vous ne le savez pas et je vais vous l'apprendre.

Lorsque le travail est terminé, que les légumes sont vendus, que les fruits sont livrés, les garçons, invariablement, font aux filles la proposition suivante : si tu veux payer un gâteau, j'offrirai une bouteille avec du pain et du fromage ou du saucisson. On accepte toujours, mes frères.

Vous me dites : Quel mal y a-t-il a cela? et je réponds : Aucun, mes frères; ces jeunes gens ont travaillé, marché, couru, parlé, discuté, ils ont bon appétit, ils ont faim et ils ont soif, il est tout naturel qu'ils veuillent se restaurer et je pense comme vous.

Cependant, ce saucisson et ce gâteau, le mange-t-on en ville? ce litre de vin, le boit-on sur une table de restaurant? Non, mes frères, et j'appelle ici toute votre attention.

Ce petit repas ne se consomme qu'au retour, le long du bois, au bord du Doubs.

— C'est charmant, vous exclamez-vous! Il est certes beaucoup plus agréable de manger sur l'herbe qu'enfermé dans une salle malpropre et au milieu d'une atmosphère viciée.

Encore ici, vous avez raison.

Mais, je continue. On s'en vient donc deux à deux et quand on a trouvé dans un petit coin, au bord du bois, un endroit paisible et solitaire, on déballe les provisions et l'on s'assied.

Proprement, pour ne pas la salir, la fille relève sa jupe, et, sur son jupon, sur son jupon tendu, mes frères, tendu comme une nappe, comme une nappe, vous m'entendez bien, mes sœurs, on étale victuailles, pain, vin et gâteaux, et l'on mange.

— Mais c'est parfait.

— C'est parfait, n'est-ce pas; oui... c'est parfait, mais, sapristi, continua-t-il alors s'excitant, s'échauffant, devenant

tout rouge et furieux, c'est parfait! oui, eh bien! quand on a mangé, quand on a bu, quand on a causé, quand on a ri, savez-vous ce qui se passe? Le savez-vous, dites? Non! Eh bien, moi, je vais vous le dire!

Eh bien, scanda-t-il, frappant à grands coups de poing le bord de la chaire, eh bien! mes frères, oui, oui, eh bien! le garçon, le garçon fait sauter la nappe, fait sauter la nappe, vous m'entendez, et il grimpe sur la table... Voilà! Voilà! Voilà!

Et il descendit de sa chaire, plus rouge et plus excité que jamais, les yeux lançant des éclairs et brandissant vers la nef un poing terrible et vengeur.

Les mauvaises langues répètent que, dans son trouble, il ajouta : « C'est la grâce que je vous souhaite à toutes », mais je me suis renseigné à bonnes sources, et je proteste, et l'on peut me croire : c'est une pure calomnie.

—

RETROUVAILLES

PERSONNAGES

Virgile Blondeau, dit Kudonte, maire de Chambotte, 58 ans.
Narcisse Cassard, dit Peau de Cabe, adjoint, 57 ans.
Phrasie ou Euphrasie, femme de Kudonte.
Adèle, femme de Peau de Cabe.
Pierre, fils de Kudonte, 14 ans.

La scène se passe chez le maire de Chambotte, village de 127 habitants. On est dans la chambre du poêle, c'est-à-dire la salle à manger d'une maison de paysans. A gauche de la fenêtre, un grand lit à rideaux de cretonne ; à droite de la porte d'entrée un poêle de fonte allumé. Des chaises sont alignées le long du mur de chaque côté d'un buffet large et haut. Gravures diverses ; chromos de chasse et de gibiers ; un portrait de Gambetta encadré, un autre cadre « Dieu seul ». Au centre de la pièce, une table chargée de restes de victuailles, de bouteilles vides, de taille et de formes variées. Une lampe à pétrole est allumée. La porte de la cuisine est entr'ouverte. On entend, par instants, des bruits de vaisselle.

Face à face, à table, Kudonte et Peau de Cabe achèvent de dîner. Ils ont déjà déjeuné ensemble et ont bu passablement : ils parlent lentement et d'une voix pâteuse.

KUDONTE, trinquant.

A la tienne, mon vieux ! Comment le trouves-tu ? C'est de ma dernière vendange.

Ça se sent ! Il gratte encore un peu, mais il a un de ces bouquets !... avec quelques années de bouteille, ça fera un crâne vin. C'est du Gevrey.

Il boit, fait claquer sa langue contre son palais, puis la passe sur ses moustaches, apparemment pour les essuyer ou ne rien laisser perdre.

PEAU DE CABE

A la tienne ! Ma foi, non ! il n'est pas mauvais ! et à la santé de l'habillé de soie qu'on a saigné aujourd'hui. A propos, combien faisait-il, ton cochon ?

KUDONTE

Deux cent vingt-trois livres de viande ! Crois-tu qu'il avait profité ! Je l'avais acheté à la foire de la Saint-Pierre, mais c'était un gaillard qui avait bonne bouche, il mangeait de tout : des pommes de terre, du son, des gaudes, de l'herbe, de l'eau de vaisselle, des orties, ma parole on lui aurait servi de la... chose qu'il en aurait bouffé.

Et tu as vu la viande : belle et franche. C'est pas comme ces espèces de crevures qui ne savent pas sur quoi mordre.

PEAU DE CABE

Pour ça oui, tu en as de la veine. Et nos femmes avaient joliment réussi le boudin. Je m'en suis foutu une bosse, à midi. C'est que l'air du bois m'avait sérieusement aiguisé les dents.

KUDONTE

Tu en as donc encore ?

PEAU DE CABE

Chineur, va ! Cette façon de dire, tu comprends : plus que quelques chicots jaunis par la chique qui montent la garde sur mes gencives, mais le coffre est bon !

Il se frappe sur la poitrine.

KUDONTE

C'est le bon vin qui nous conserve. On dira ce qu'on voudra ; mais de not' temps on voyait tout de même des lurons autrement solides qu'au jour d'aujourd'hui. J'sais pas si les jeunes gens, à nos âges, seront conservés comme nous avec toutes leurs saloperies d'absinthe et de petits verres qu'ils s'enfilent en place de vin.

PEAU DE CABE, convaincu.

Et on est encore gaillard, tu sais !..

KUDONTE

Chut ! chut ! mon vieux, voici nos femmes.

Ils boivent.
Adèle, Phrasie et Pierre entrent.

ADÈLE, à Peau de Cabe.

Eh bien ! Narcisse, es-tu prêt ? Tu sais qu'il est passé onze

heures. Not'Jeanne dort sur sa chaise à la cuisine. Il faudra clairer les bêtes : t'en viens-tu ?

PEAU DE CABE, qui se trouve bien et qui n'est pas pressé.

Ah !

KUDONTE, qui l'est encore moins.

Déjà ! vous êtes bien pressée, ce soir. Nous n'avons pas encore eu seulement le temps de parler du budget additionnel.

ADÈLE, étonnée ou en ayant l'air.

Comment, vous n'avez pas eu le temps! Mais vous vous êtes mis à table à midi sonnant et vous n'en avez pas bougé depuis. Ça fait bientôt un tour d'horloge.

PEAU DE CABE, digne.

Je te demande bien pardon, la bourgeoise : mais nous sommes très bien sortis vers cinq heures pour pisser un coup et aller boire la bière chez l'ami Humbert !

ADÈLE

C'est possible, mais enfin, à table ici ou à table à l'auberge, c'est toujours à table.

KUDONTE

Vous ne comprenez rien à la politique ! N'essayez pas de discuter avec nous : vous avez tort.

D'ailleurs, c'est pas tous les jours que Peau de Cabe m'amène mes fagots de la coupe, ça n'est qu'une fois l'an, le jour qu'on saigne le cochon. Des amis de toujours comme lui et moi, on ne peut pas se quitter comme ça : on aurait l'air de quoi ?

PEAU DE CABE, insistant.

Pour une fois, tu peux bien clairer les bêtes toute seule.

KUDONTE

Si vous avez peur, Pierre vous reconduira !

PEAU DE CABE

Et puis, t'as pas besoin de moi au lit... aujourd'hui.

ADÈLE

Pas plus aujourd'hui qu'hier ni que demain ! Oh non ! vraiment, pour ce que tu...

PEAU DE CABE, se rebiffant.

Dis donc ! mais, encore la semaine passée, qui c'est qui... deux fois...

ADÈLE, coupant la phrase.

Pierre, mon petit, va vite allumer la lanterne, tu nous reconduiras.

Pierre sort.

A son mari, moitié grondeuse, moitié riante :

T'as pas honte de causer comme ça devant des enfants!

KUDONTE, égrillard.

Eh! eh! ah, vous filez! C'est bien dommage, on allait tout savoir.

ADÈLE, souriant.

Vous n'auriez pas su grand'chose. Allons, bonsoir!

Elle tend la main à Kudonte.

A son mari :

Surtout, Narcisse, ne bois pas trop de kirsh. Tu sais que ça te joue le tour chaque fois et que ça te fiche la pituite et la g... tête de bois.

PEAU DE CABE, se frappant la poitrine.

Le coffre est bon.

Les femmes se retournent.

PHRASIE

Tu vois, je te l'avais bien dit. Ils ne sont pas pressés.

ADÈLE

J'en étais sûre, tous les ans c'est la même histoire ; mais du moment que je sais où il est, je ne suis pas en souci. Il va rentrer encore comme l'année dernière... à point d'heure!

PHRASIE, appelant.

Tu es prêt, Pierre!

PIERRE, la lanterne à la main, entr'ouvrant la porte.

Voilà, voilà.

Phrasie et Adèle sortent. On entend la porte du dehors claquer et des adieux échangés.

Bonsoir! Bonne nuit! Merci! De même.

KUDONTE, qui vient de vider son verre, appelant

Phrasie!

PHRASIE, entrant.

Quoi? Vous voulez que je vous serve le café ?

KUDONTE, conciliant.

Oui, oui! c'est-à-dire, non! Avant de nous le verser tu serais bien gentille de nous monter une bouteille de vin d'Arbois, tu sais, dans la troisième caisse, au fond, à gauche.

PHRASIE

Bon ! bon ! je connais, mais c'est tout, tu sais, je ne veux pas redescendre encore une fois à la cave, parce que je suis fatiguée, moi, et quand je vous aurai servi le café et la goutte, je veux monter me coucher. Vous vous arrangerez à votre idée : depuis le temps que je suis sur mes jambes...

KUDONTE

Oui, oui, va toujours.

A son ami.

C'est de l'année où nous avons été élus du Conseil municipal la première fois, il y a eu dix-sept ans au mois de mai, mon vieux ! Tu te souviens ?

PEAU DE CABE, l'air convaincu.

Si je me rappelle !... Quelle cuite nous avons prise !

PHRASIE, rentrant, la bouteille à la main.

Voilà vot'bouteille ! C'est pas pour vous reprocher le vin ni la pitance, mais il me semble que vous en avez bientôt assez !

KUDONTE, les yeux sur la bouteille.

Doucement ! doucement ! Le bon vin c'est le contraire des femmes, ça ne doit pas être secoué.

A Phrasie, qui le regarde.

Va préparer ton café !

Il débouche sa bouteille avec précaution et gravité.

PEAU DE CABE

Il faudra que tu viennes goûter ma vendange un de ces jours. Dimanche, si tu veux, on encanera la feuillette !

KUDONTE, pris tout entier par son opération. Il n'a pas entendu l'offre de son ami et revient à sa première idée.

Par une voix de majorité ! Hein ! Nous l'avons frisée la veste ! Et nous en devions avoir trois. Il est vrai que, depuis, on n'a jamais lâché la rampe et que nous sommes, toi adjoint et moi maire de Chambotte jusqu'au jour où nous graisserons nos bottes pour aller voir le père éternel.

Ils boivent.

PEAU DE CABE

Oui, trois voix ! Ce salaud de Picon qui nous a trahis au dernier moment : un cochon à qui je prêtais mes bœufs, mon cheval et ma voiture chaque fois qu'il en avait besoin. Et il y avait huit jours que je lui rinçais la gueule !

KUDONTE, philosophe.

Qu'il y a des gens vaches au monde ! Et tu lui as reprêté tout de même ton attelage !

PEAU DE CABE

Qu'est-ce que tu veux? Il s'en est venu un soir pleurer dans mon gilet, me demander pardon !

KUDONTE

Je lui aurais foutu mon pied au... derrière !

PEAU DE CABE

Tu aurais fait comme moi ! Moi, je ne peux pas voir un homme pleurer.

J'y ai dit ! C'est bon ! fous-moi la paix et ne recommence plus, sans quoi...

Il se passe l'index sous le nez et manque de tomber.

Bernique pour r'avoir les voitures et le calandau !

KUDONTE

Il y avait aussi Laugu qui avait juré de bien faire. (Le dieu des ivrognes ait son âme !) Mais les blancs nous l'ont attrapé le samedi soir et l'ont tellement saoulé qu'il ne s'est réveillé que cinq minutes après la clôture du scrutin.

PEAU DE CABE

Heureusement que j'ai pu tenir Batiti. Je ne l'ai pas lâché çui-là jusqu'à ce qu'il ait mis son bulletin dans le trou, sans quoi, on était roulé !

KUDONTE

Ah ! tout ça ne nous rajeunit pas, mon vieux.

PEAU DE CABE, se refrappant la poitrine, avec effort.

Le coffre est bon !

Ils trinquent, boivent, balbutient encore quelques phrases vagues, puis se taisent.
Les fronts s'inclinent, les yeux se ferment, se rouvrent, se referment ; ils font des efforts pour lutter contre le sommeil, puis, vaincus, s'endorment.

PIERRE, rentrant et passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

Tiens, ils dorment !

A sa mère :

Dis, m'man, j'crois qu'ils sont en train de pioncer : faut-il les réveiller pour que tu leur verses le café ?

PHRASIE, apparaissant.

Non, non ! Laisse-les. Je m'en doutais bien, mais je ne croyais

pas que ça viendrait sitôt. Ils n'ont pas assez bu non plus.

Elle se retourne.

PIERRE

Aïe !

PHRASIE

Quoi ?

PIERRE

C'est mon père qui vient de renverser son verre en remuant le bras.

PHRASIE

Serre vite les bouteilles et ne laisse pas les verres trop près de leurs coudes : s'ils bougeaient encore, ils me casseraient toute ma vaisselle.

Pierre range les bouteilles dans un coin. Sa mère s'avance dans la pièce et contemple les deux hommes endormis.

PIERRE

M'man, faut pas les laisser dormir comme ça, ils ne sont pas à leur aise !

PHRASIE, pratique.

Justement, ils se réveilleront plus tôt et ils iront se coucher tout seuls. Tu sais bien comme c'est difficile de faire se déshabiller ton père quand il est saoul. Allons nous coucher.

PIERRE

Si tu veux, m'man, j'vais attendre un peu à la cuisine et je leur verserai le café quand ils se réveilleront.

Ils sortent.

Le rideau tombe.

Le rideau se relève.

Même décor. La lampe a baissé, la pièce est un peu assombrie. Peau de Cabe et Kudonte sont affalés, l'un en accordéon sur sa chaise, l'autre sur la table, la tête entre les bras. Une bouteille renversée malgré les précautions de Pierre a taché la nappe. Silence.

Le maire Kudonte lève lentement la tête et ouvre les yeux. Il se passe la main sur le front, se gratte l'oreille, se frotte les paupières, s'étend et, par mégarde, fiche un coup de poing dans une assiette.

Le bruit réveille Peau de Cabe d'on ne sait quel rêve : il se roidit et fronce les sourcils comme pour fixer ses souvenirs.

Kudonte regarde autour de lui dans la pénombre, ne reconnaît rien, ne se souvient de rien. Soudain il aperçoit en face de lui Peau de Cabe, qui le regarde d'un air ahuri.

Ils se fixent anxieusement, se grattent la tête, se passent la main sur les sourcils, très intrigués par leur présence l'un en face de l'autre dans ce lieu... inconnu.

KUDONTE, parlant enfin.

... Dites donc !... l'homme !... Mais... il me semble que je vous connais !

PEAU DE CABE, aussi intrigué.

C'est comme moi! depuis une demi-heure je me dis : voilà une physionomie qui ne m'est pas inconnue!

KUDONTE

Oui, sûrement!..Où diable avons-nous pu nous rencontrer? Nous avons déjà dû boire un verre ensemble quelque part!

PEAU DE CABE

Ne serait-ce pas à la foire de Vercel, chez... la Bleue... ou chez une autre, pasque, vous savez, moi, je suis bien avec tout le monde et pour ne pas faire de jaloux je vais chez tous les aubergistes.

KUDONTE

Tiens, nous avons les mêmes idées! Mais ce n'est pas impossible qu'on se soit vu là-bas. Je ne passe jamais une foire sans entrer chez elle... vous comprenez... une vieille connaissance, et pour faire un civet, il n'y a qu'elle!

PEAU DE CABE

Oui, j'ai pu vous voir là, mais pour sûr que je vous ai encore rencontré ailleurs. De quelle classe êtes-vous?

KUDONTE

De la classe 72. J'ai fait mes cinq ans au 35, à Belfort.

PEAU DE CABE, la bouche ouverte.

Pas possible! Mais, moi aussi! Ah, bon dieu! comme on se retrouve sans s'y attendre! Un vieux camarade de régiment.

Il veut se lever et fait le geste de tendre la main à Kudonte, mais retombe lourdement sur son siège.

KUDONTE

Ah! vous étiez au 35! Moi, j'étais à la troisième du un.

KUDONTE

Moi j'étais à la deuxième. Alors, vous avez connu Vivard. Le juteux Vivard! Quelle vache, hein! Vous souvenez-vous comme il vissait les hommes pour des riens?

PEAU DE CABE

Ah! si je me souviens. Le salaud! Mais c'était le bon temps tout de même : on était jeune! hein, les caboulots de la vieille ville, la rue de la Grande-Fontaine, les boîtes en dessous du Château... la grande Carmen!

KUDONTE

Vous l'avez... connue aussi... vous! Ah! c'est épatant!

Dire que j'ai revu presque tous mes anciens camarades de régiment et que vous... je ne vous remets pas...

PEAU DE CABE

C'est cependant vrai ! Pourtant, nom de D... je vous connais quand même !

KUDONTE

Moi aussi ! Vous allez dire peut-être que je suis bien curieux ; mais enfin, là, d'où êtes-vous ?

PEAU DE CABE

De Chambotte ! J'suis l'adjoint de Chambotte, Cassard ; on m'appelle Peau de Cabe.

KUDONTE, levant les bras, ahuri.

De... de... de Chambotte ! Vous êtes de Chambotte ? Mais nom de D... ! moi aussi, j'suis de Chambotte, j'suis le maire de Chambotte, Virgile Blondeau, Kudonte !

PEAU DE CABE

C'est... c'est toi ! Mais sacredieu oui ! c'est foutre vrai ! Il me semblait bien aussi que je te connaissais. On ne voit pas clair non plus dans cette boîte. C'est bien toi ?

KUDONTE

Pour sûr que c'est bien moi ! On ne m'a pas changé en nourrice puisque c'est ma mère qui m'a donné à téter ! Ah ben, nom de nom ! celle-là, elle est forte.

PEAU DE CABE

Mais nous... nous sommes (*il regarde autour de lui*), nous sommes chez toi ! J'me disais bien aussi que j'connaissais cette maison.

Ce vieux Gambetta (*montrant le portrait d'un air attendri*), des républicains comme ça, on n'en fait plus.

KUDONTE

Ah ! ma vieille branche ! ce que je suis content tout de même que ce soit toi qui soit là et de te retrouver comme ça.

PEAU DE CABE

Et moi donc, mon vieux. Pour une veine, c'est une veine ! Et toujours bien portant, tu sais ! Le coffre est bon ! (*Il se frappe sur la poitrine.*)

KUDONTE

On ne va pas se quitter comme ça !

Il appelle.

Phrasie !... Phrasie !... Phrasie ! nom de D... !

PIERRE, se réveillant à la cuisine et apparaissant.

Ah ! vous voilà réveillés tout de même !

KUDONTE et PEAU DE CABE, ensemble.

Réveillés !

PIERRE

Bien sûr, puisque vous dormiez !

KUDONTE et PEAU DE CABE

Dormiez !

PIERRE

Oui ! Vous ne vous en êtes pas aperçus !

KUDONTE, père et maître :

Qu'est-ce que tu nous chantes, morveux ! Je viens de retrouver mon ami Peau de Cabe et on va boire un verre.

PIERRE

Comment, retrouvé ? Mais vous avez passé toute la journée ensemble et toute la nuit.

Cassard a amené les fagots et on a saigné le cochon ! Vous ne vous souvenez pas ?

Peau de Cabe et Kudonte se frottent la tête et se regardent un peu gênés devant le sourire de Pierre, ils se taisent ; puis :

KUDONTE, à son ami.

Que ça soit comme ça ou pas, après tout, je m'en fous ; mais de t'avoir retrouvé, moi, ça me fait plaisir, ça m'a remué le cœur et séché le gosier ! Vrai ! J'ai eu une sacrée émotion quand tu m'as dis que tu avais fait ton temps au trente-cinq.

PEAU DE CABE

Il me semble que je boirais bien un coup tout de même.

PIERRE

Je vais vous servir le café !

KUDONTE

Oui, oui ! c'est-à-dire non ! Avant de le verser, va donc à la cave nous chercher une vieille bouteille d'Arbois.

Rideau.

LOUIS PERGAUD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXXe Lettre à l'Amazone

Vous savez, mon amie Amazone, que c'est le désarroi des vacances qui a interrompu ces lettres. C'est une époque où tout semble finir et quelquefois pour ne pas recommencer. Chacun s'en va de son côté, des lettres s'égarent, des adresses sont mal données, on s'accuse mutuellement d'indifférence, même d'oubli. Excellent moment pour les ruptures, moment cruel pour ceux qui ressentent la dureté d'une absence et qui en redoutent les effets, sans pouvoir les conjurer. Je sais bien qu'une amitié, même la plus tendre, n'est pas à la merci d'une lettre égarée, mais ce que l'on sait le mieux n'est pas toujours le plus vrai. Quand on s'est répété cela avec confiance, le démon de l'amour-propre parle à son tour : Il m'oublie ! Cela fait une blessure, qui fera une cicatrice, et une cicatrice peut défigurer un sentiment. Le mot de La Rochefoucauld sur le vent qui éteint les bougies et active les incendies est plus saisissant comme image que comme déduction psychologique. Les grandes passions ne sont pas toujours activées, mais les passions moyennes sont toujours éteintes par le vent de l'absence, car tout n'est pas qu'apparence et il y a telles passions qui ont l'air des plus modérées et qui sont intérieurement fort violentes et fort vigoureuses. Les âmes sont diverses autant que les corps qui leur servent de soutien : les sentiments manifestés avec exaltation ne sont pas toujours les plus résistants. Mais où La Rochefoucauld surprend toujours, c'est quand il donne pour base à nos sentiments l'amour-propre, c'est-à-dire l'amour de soi-même, l'égoïsme. Malgré que nous voudrions bien qu'il ait tort, dès qu'on réfléchit un peu sur ce point, il faut lui donner raison. On n'aime jamais que soi-même, et au moment où on semble s'absorber en autrui et s'y perdre comme en un océan, la joie que l'on éprouve est le signe certain d'un sentiment égoïste. Je vous l'ai écrit, et peut-être plusieurs fois : sans égoïsme, pas d'amour. Ce n'est que parce que l'on tient beaucoup à soi-même qu'on est capable de se donner à autrui, et c'est pour cela que ce don peut acquérir une grande valeur. Si on pouvait sortir de soi, se dépouiller de tout amour-propre, le monde nous apparaîtrait tel qu'une masse informe et indifférente, car c'est notre sensibilité égoïste qui le crée et le recrée sans

cesse à notre image. On se demande même si la sensation purement physique pourrait exister dans un être sans égoïsme, et si l'être lui-même ne se dissoudrait pas en une sorte de néant mécanique.

Mais tout cela, c'est de la métaphysique des sentiments, moins claire encore que celle des idées. Qu'importe l'essence des choses ! Il n'est pas besoin, pour aimer, de connaître le mécanisme secret des passions, et, d'ailleurs, les mots ne sont jamais que des mots, ce n'est pas en changeant leur couleur qu'on change leur contenu. Quand je saurai qu'il entre beaucoup d'amour-propre ou d'égoïsme dans le tourment de l'absence, cela ne diminuera pas mon chagrin, cela ne fera que m'y renfermer plus étroitement. La fatalité nous aura si longuement éloignés l'un de l'autre cette année qu'il n'y a qu'à en prendre son parti et à rire ironiquement de sa malice. C'est le seul moyen d'humilier la destinée. En s'y conformant, on la désarme, et je crois que la révolte ne fait au contraire que d'augmenter ses rigueurs. La fatalité. la destinée. Nous savons très bien, n'est-ce pas? ce qu'il y a derrière ces mots qui ne sont que des rideaux tirés par nos caprices ; mais nos caprices étant eux-mêmes déterminés par l'enchaînement invincible des choses, il semble que l'extravagance de ces mots de pourpre ne soit pas tout à fait ridicule. Et puis, leur noblesse nous flatte. N'est-ce pas quelque chose de se sentir poursuivi par une puissance supérieure? Cette puissance fit donc que je me crus obligé de quitter Paris avant vous cette saison, et elle fit aussi que vous aviez décidé de vous absenter au moment même que j'allais revenir, et, depuis, nous ne nous sommes plus rencontrés. Quand vous regarderez la mer, près de laquelle vous êtes, observez le rythme auquel elle obéit. Je me confie au rythme. Il nous ramènera l'un vers l'autre, aussi sûrement qu'il nous a éloignés. Très souvent nous percevons mal le grand rythme des choses, parce que les oscillations en sont trop grandes, mais il y a des rythmes à courbes de plus en plus restreintes qui sont davantage à la portée de nos sens, de notre raisonnement et de la brièveté de notre vie. Le rythme des absences et des retours est de ceux-là. Il faut que celui qui est parti revienne à son centre. Il est vrai que la même loi fera que celui qui est revenu reparte à son tour, mais les mouvements sont tels qu'ils ménagent aux deux planètes qui s'y soumettent naïvement de notables conjonctions. Et quand les orbites s'éloignent définitivement l'une de l'autre, quand elles ne doivent plus jamais se rencontrer, c'est que leur destinée est accomplie. Mais cela, nous ne le savons jamais, parce que le rythme a des fantaisies, parce qu'il est influencé par d'autres rythmes, parce qu'il est la vie enfin, et non la mécanique. Vous voyez que mon fatalisme est fort tempéré et qu'il contient beaucoup d'espoir. Je suis comme tous ceux qui n'espèrent plus rien, j'espère toujours et j'attends le miracle que je sais bien qui n'existe pas. J'ai

toujours été ainsi, d'ailleurs, ce qui prouve que l'on change moins que l'on n'a l'impression de changer. Vous souvenez-vous de cette petite phrase d'un de mes plus anciens livres :« Et moi j'attends celui qui ne viendra jamais. » Je l'attends toujours.

Ne croyez pas ce qui contredirait ce secret de ma nature. Amazone, je vous persécuterai de ma tendresse jusqu'aux confins de l'existence. C'est une résolution qui me fait supporter, non pas gaiement (je ne suis jamais gai), mais fermement, les désordres de cette période de l'année. J'en considère les troubles comme une nécessité quasi astronomique. C'est une éclipse de la vie, à laquelle tout participe. J'y ai cédé. Ne suis-je pas resté caché quinze jours sans penser à rien ? Il est bien juste que je reconnaisse votre droit à la solitude. Je sais que, comme moi-même, vous la prenez au sérieux et que vous avez une pareille horreur des grèves à la mode, où il faut vivre pour les autres bien plus que pour soi-même. J'aime ce que vous m'écrivez que rien ne vous plaît sinon de regarder la lumière et de regarder votre vie. La mienne n'est plus guère qu'une vision de crépuscule. Relayons-nous, comme les Dioscures, mon amie. Vous serez le jour et moi je serai la nuit qui regarde le jour à travers l'infini, et l'adore mélancoliquement.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Evasion ? Acceptation ? — Il est cinq heures du matin. Je ne pourrai plus dormir. Je ne dors plus depuis longtemps.

Je pose un pied à terre. Je voudrais être dans une jonque et voir se lever le soleil dans les brouillards du fleuve Amour en pêchant des poissons rouges. Mais je suis un écrivain qui doit faire un article et le soleil ne se lèvera pas aujourd'hui, car il pleut copieusement. Accepter ou s'évader ? Je pose mon second pied par terre. Eh bien ! j'accepte.

C'est une acceptation relative. Je ne parlerai pas encore des vingt ou trente livres que j'ai reçus le mois passé — qui fut cependant un beau mois d'été, un mois de morte saison, un mois de vacances ! — Ces livres, je les connais, ou crois les connaître. Trois d'entre eux, peut-être, peuvent faire l'objet d'un bout d'article, sans remplir une chronique, toutefois. J'ai lu une bonne partie de ces ouvrages et j'ai coupé les feuillets des autres, ce qui est déjà quelque chose. Je profiterai d'ailleurs de l'occasion pour me plaindre amèrement d'avoir à « couper » tant de bouquins. Passe encore lorsqu'on achète un roman par trimestre, mais lorsqu'il faut lire, avec un but précis, cinquante livres de vers par mois et user pour tous du coupe-papier, on conçoit, à poursuivre cette opération mécanique et nécessaire, une

irritation croissante qui n'adoucit pas les autres déboires du métier.

Accepter ou s'évader? Cette question m'inquiète, et ce n'est pas d'aujourd'hui. M'évader, ce serait, à l'heure actuelle, raconter à ma façon l'histoire du mandarin au ventre ouvert, ou bien l'histoire de la marquise enlevée par les pirates — qui est une bien jolie histoire, soit dit entre parenthèses. — Mais non ! je parlerai à cette place, ainsi que j'ai accoutumé, des poètes, et si les poètes ne me procurent pas un suffisant mobile de glose, je parlerai de poésie. Ainsi sera respecté l'ordre des rubriques; ainsi sera ménagée la patience des gens pressés et scrupuleux qui veulent trouver chaque chose à sa place. — Je ne peux pourtant pas m'empêcher de dire, à cette occasion, qu'elle serait intéressante et audacieusement logique, la revue dont les collaborateurs, après s'être partagé les rubriques, écriraient, selon leur goût, et seulement, des choses qui les intéresseraient sur l'heure. On trouverait ainsi, à la rubrique « théâtres », de subversives considérations ethnographiques; on trouverait encore de bonnes recettes de cuisine à la rubrique « littérature ». La nature a mêlé l'or au sable et placé l'aspic sous les fleurs. Quel homme libre n'est pas souverainement dégoûté par la vue d'un catalogue, d'un répertoire ou d'un horaire, toutes les fois bien entendu qu'il ne ressent pas un pressant besoin de ces objets indispensables et odieux ?

Accepter ! Accepter ! Qui parle de catalogue ? Il ne faut pas s'évader dans les catalogues, qui nous conduiraient Dieu sait où. Mais il faut, vous le savez bien, parler des poètes et de la poésie.

La lecture des poètes médiocres a ses avantages. Elle laisse l'esprit libre et l'induit aux réflexions générales. Les poètes médiocres ne sont pas exigeants, ils admettent le partage et supportent l'adultère. Mais la lecture des grands poètes est autre chose. Ce n'est pas une simple communion, ce qui serait déjà bien, c'est une absorption, une résorption, un assentiment plein de béatitude, une défaite totale et consentie. Comme le vin vendangé sur les coteaux célèbres, la voix des grands poètes s'empare de votre âme, l'enivre, et la désarme dans son jugement. Ils ne laissent rien subsister des arsenaux de la critique ; ils règnent en pays conquis, imposant des lois et n'en subissant point.

Les poètes médiocres permettent au lecteur de se ressaisir et de rentrer dans ses positions. A leur occasion, la critique prend sa revanche et s'exerce *a posteriori* sur les plus belles œuvres. Un grand poète fait oublier ses erreurs ; mais un médiocre poète rend sensibles les faiblesses des grands poètes : il porte leurs péchés. Les mauvais poètes indiquent le défaut de la cuirasse, le défaut par où l'on peut férir les géants.

Pour judicieuse qu'elle soit, cette réflexion m'écarte encore de mon sujet qui tenait précisément dans cette question: Accepter ou s'éva-

der? Question troublante et que l'on résout d'ailleurs quotidiennement au mieux de ses appétits et de ses aptitudes.

Y a-t-il, comme on veut bien le dire, mille attitudes pour le poète? Non, il y en a deux : accepter ou s'évader. De cela, je suis sûr après avoir lu mille et mille livres de vers.

Celui-ci est employé de bureau. Il se lève, s'étire, gémit et gagne, en faisant durer une cigarette, l'endroit fétide et mal famé où il devra consumer les plus belles heures du jour en s'intéressant à la partie la moins noble et la plus mécanique des affaires d'autrui. Pendant tout le temps que le soleil illumine le ciel, cet homme sommeillera dans l'odeur de l'encre à copier et dans le crépitement des machines à écrire. Le soir venu, il regagnera l'appartement exigu où s'aigrit une femme jadis aimable, et où se querellent les enfants. Après d'horribles heures de servitude, viendront ainsi les tristes heures de liberté, puis, peut-être, enfin, l'heure de la solitude.

Le voilà maintenant devant une petite table. Une lumière faible éclaire juste la place qu'il faut, et le papier. Une encre, qui n'est pas celle du bureau, luit noirement dans l'encrier. Au dehors, le bruit d'une voiture attardée, l'orage d'un autobus, le silence tout à coup, vaste et vibrant. Mais penchez-vous sur son épaule et lisez! Vous ne distinguerez pas tout d'abord. Lisez encore. Il s'agit de chevaliers casqués, de lances et d'oriflammes. Lisez! Voici les gens de Palestine, voici le paysage et un rude soleil tel qu'il n'en brille pas ici. Lisez encore! voici la mer couverte de voiles, voici les prêtres croisés qui hurlent des cantiques...

Il est minuit. L'homme du bureau, collant à la table les manches luisantes de sa veste, crispant les doigts asservis tout le jour à des écritures nécessaires et stupides, écrit maintenant, écrit je ne sais quelle légende de chevalerie, de croisades, d'héroïsme ! Evasion ! évasion !

Celui dont je veux parler maintenant est tout autre. De grand matin, il a respiré l'odeur de la houille, les premiers pas de la journée il les a faits sur les escarbilles grinçantes et sur le mâchefer. Ses affaires l'appellent tout le jour dans le pays des flammes et des fumées. Il y marche, actif, attentif ; il en revient exaspéré, courbatu. Au logis, il retrouve aussi le bonheur mêlé, la famille exigeante, les devoirs, accablants d'être toujours les mêmes. Il retrouve aussi l'heure de la solitude, celle où il lui sera donné d'être un poète.

Mais celui-là, depuis longtemps, a décidé d'accepter. Si vous lisez ces papiers abandonnés sur la table au moment du sommeil, vous y trouverez précisément ce qui fait le tourment et le bonheur de toutes les journées. Vous y verrez encore, à la lueur des grands fours, les habitants de l'usine ; vous entendrez le cri des chemins de mâchefer sous les pieds d'une foule pressée, vous respirerez l'atmos-

phère noire qui s'accumule entre les bâtiments de brique dans la chaleur des locomotives accouvées.

Je n'ai pas l'intention de créer une différence au bénéfice de l'un ou de l'autre de ces deux hommes. La fin justifie tout ; le poème seul importe. Ces deux façons d'être poète sont également touchantes. La candeur du premier n'est pas moins consolante que la dignité du second.

Il me semble cependant que l'homme qui *accepte* est plus constamment et plus nécessairement un poète. Il ne fait pas œuvre poétique seulement pendant l'heure unique de paix que lui accorde l'univers. Il est poète à toutes les heures du jour puisqu'il accepte tous les objets qui lui sont offerts dès le matin. La vérité contenue dans les livres ne l'impressionne guère; le rêve des autres n'est pas la semence de son propre rêve. C'est dans chacun des actes de sa vie qu'il sait trouver un thème, c'est à chaque moment de sa vie qu'il demande un rythme.

Si l'évasion représente la solution élégante du problème, l'acceptation me semble la solution juste, la solution par excellence, celle qui n'escamote pas la difficulté, mais en fait comprendre toute l'étendue.

Le parti de l'acceptation demande de la piété, de la constance, de la franchise. L'évasion est un radieux mensonge et une magnifique trahison. J'ai prononcé tout à l'heure le mot de candeur, et il n'est pas inexact; mais il y a aussi, dans le geste de celui qui s'évade, du mépris et même de l'ironie.

Celui qui accepte peut ne pas juger la vie qu'il entreprend à la fois de vivre et de dépeindre. Il s'agenouille devant l'autel et fait humblement l'acte de foi. Vient-il à douter, à renier? ses cris de révolte ou de haine attestent sa passion et la grandeur de cette existence qu'il faut poursuivre.

Mais celui qui s'est réfugié dans le monde des choses et des événements fictifs ne change pas de vie : il renonce à la vie. Son exemple n'est pas consolant, mais inquiétant; et son bonheur, comme celui des fumeurs d'opium, inspire à la fois de la curiosité et de la terreur.

La poésie est une grande chose. Elle se rit des classifications et se plaît à décourager les efforts de la critique. Acceptation? Evasion? Soit ! Mais il est dans la nature humaine de s'évader dans l'acceptation même...

Les poètes les plus fidèles aux devoirs quotidiens ont prouvé qu'il leur était possible, sans cesser d'accomplir cette tâche qu'ils ont assumée, de transfigurer l'objet prochain de leur méditation au point de s'évader en pleine réalité. A ceux-là sont réservées les plus précieuses couronnes ; à ceux-là est promis le plus glorieux destin. Ils ont accepté le monde, mais voici qu'ils le soulèvent tout entier et

qu'ils l'emportent dans un grand battement d'ailes jusqu'aux régions de l'évasion la plus lointaine. Et le monde se laisse soulever, car il n'est lourd que pour les timides et les incertains.

Accepter! S'évader! Un couple de mouches vient de choir sur ma table, en proie à la fureur de l'amour. Une seule reste maintenant, secouant des ailes étonnées. L'autre apparaît en plein ciel, au milieu de la fenêtre. Je m'évade.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

E. Perochon : *Les Creux-de-maison*, Sansot, 3.5o. — Richard Ranft : *L'Illustre famille*, Ollendorff, 3.5o. — Eugénie Pradez : *Les Jeux de l'ombre*, Perrin, 3.5o. — Barrante du Plessis : *Le Château-Bonheur*, Lemerre, 3.5o. — Reynès-Montlaur : *Le Songe d'Attis*, B. Grasset, 3.5o. — Jean Morgan : *Sur le Seuil de l'Amour*, Plon, 3.5o. — Antoine Yvan : *Les Gédéon*, Plon, 3.5o. — Andrée Viollis : *Criquet*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Robert Vallery-Radot : *L'Homme de désir*, Plon, 3.5o. — Octave Aubry : *L'Homme sur la cime*. Plon, 3.5o. — M. C. Poinsot : *Toute la Vie*, Figuière, 3.5o. — Marc Saunier : *Au delà du Capricorne*, Sansot, 3 5o. — Max Daireaux : *Le Plaisir d'aimer*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Magdeleine Chaumont : *La Vie libre*, A. Michel, 3.5o. — Charles-Louis Philippe : *Charles Blanchard*, Nouvelle Revue française, 3.5o. — Paul Junka : *Le Mystère du cahier brun*, J. Tallandier, 3.5o. — Grégoire Le Roy : *Joe Trimborn*, Figuière, 3.5o. — Maurice Level : *Les Oiseaux de nuit*, C. Flammarion, 3.5o.

Les Creux-de-maisons, par E. Perochon. Il vous est arrivé de retourner une pierre moussue et de trouver dessous toute une pauvre tribu d'insectes vivant aux creux de la terre, comme écrasés par la lourdeur de leur toiture qui les protège pourtant contre les intempéries ou la curiosité des hommes. Fourmis, cloportes, vermisseaux, ils sont là les uns sur les autres, confiants en la seule obscurité représentant d'ailleurs leur unique bien. Ils sont nombreux, mais ils mangent, ils sont tristes, mais ils respirent, et tant qu'ils n'ont pas été dérangés par la lumière d'une idée, bonne ou mauvaise, ils continuent à vivre tranquillement dans la noirceur de leur trou. Les habitants des creux-de-maisons ressemblent à ces pauvres bestioles. Fidèles à la loi de conservation, ils se reproduisent sans se plaindre de l'encombrement et ne cherchent pas à améliorer leur sort en usant un égoïsme raisonné, sinon raisonnable. Ils font, par hasard, tout leur devoir d'homme et ils en meurent sans se plaindre. Séverin, le brave clairon, revient au pays avec ses deux bras pour faire fortune. D'une famille de pâtiras, le courageux Patureau ne boude point à l'ouvrage. Il est successivement farinier, garçon de labour et faucheur. Puis il ose fonder une famille à son tour. Il aura six ou dix enfants, comme son père. Ces enfants sont le trésor des pauvres! Au moins les législateurs le disent... mais eux ne font que... des lois! Et quand les enfants sont venus, la mère, la pauvre douce femelle, s'en va, elle meurt de sa peine laissant son mâle bien embarrassé de cette progé-

niture qui, ayant pâti dans le ventre de sa mère, pâtit encore plus au plein jour. On finira, chez Séverin Patureau, comme il a commencé lui-même, en creux-de-maison, en allant chercher son pain. Ces cherche-pain du pays auront plus tard l'idée d'aller un peu plus loin que Bressuire, dans les Charentes, pour mendier un luxe jusqu'alors inconnu. Ils s'embaucheront chez des riches cultivateurs et ils écouteront des hommes politiques, des gens capables de leur apprendre ce que c'est qu'une revendication sociale ; mais en attendant ils peinent et meurent sans phrase, nobles êtres qui ont la tradition de l'honnêteté comme d'autres suivraient un instinct aveuglément, la tête basse. Parmi les livres de la littérature dite régionaliste, ce roman, si sobre de ton, si vrai, a la note juste et n'exagère ni les péripéties ni les états d'âme. Tout y est résigné, de la couleur des creux-de-maison, à la fois toile d'araignée, noir de cave et vert sombre de la mousse des vieux toits. C'est peut-être pourquoi il prouve beaucoup plus de choses que n'importe quelle grande clameur littéraire. On voudrait posséder la candeur de ces paysans et, secrètement, on espère, on ose rêver la continuation de leur misère, on la souhaiterait presque à certaines contrées de la France où le paysan riche est devenu paresseux, noceur et alcoolique.

L'Illustre famille, par Richard Ranft. Je ne raconterai pas cette joyeuse (et si amère) histoire, puisqu'elle illustra et fut illustrée par le *Mercure de France*, mais je féliciterai le peintre qui ose ces terribles pochades de ce que le sentiment dit de la famille ne l'a nullement empêché d'en fabriquer une des plus curieuses, laquelle pourrait même paraître avoir existé. Les enfants élevés par des arrivistes sont certainement les plus malheureux du monde. Or, ils profitent de l'éducation qu'ils reçoivent pour devenir des cabotins très encombrants ou ils deviennent sournois et ennemis de leurs parents. Richard Ranft a voulu nous offrir une jolie satire sans chercher à en faire sortir une morale trop rigoureuse. Son héros ne chassera pas de race. Il sera peut-être un bon petit commerçant, associé de son épouse, la petite couturière. Il sait tout faire, parce qu'il a vu tout défaire autour de lui. Rien ne rend un enfant ordonné comme le désordre de ses parents. Et à parents prodigues, fils avare. A cause de cette loi des contrastes, on ne peut rien édifier de stable et les systèmes d'éducation les plus perfectionnés ne rapportent jamais ce qu'ils vous promettent. De sorte qu'on peut bénir sans fausse hypocrisie tous les défauts de ses proches. Ce sont autant de qualités dont ils nous aident à cultiver les germes.

Les Jeux de l'ombre, par Eugénie Pradez. Sur un ton grave, ce récit très simple de l'infidélité d'un homme est très attachant, parce qu'on ne se mêle pas de tout expliquer et qu'on laisse à l'ombre, à cette éclipse soudaine des meilleurs sentiments chez un individu

relativement très honnête, tout son mystère effrayant. Pourquoi ce Félix ne veut-il pas de cette ouvrière qui l'a tenté par la fraîcheur de son teint, malgré ses membres lourds de plébéienne, et pourquoi son abstention est-elle cause du mariage néfaste de son compagnon, plus faible cérébralement que lui ? Et pourquoi ce père de famille impeccable, cet industriel estimé, cède-t-il un soir à l'attrait de commettre une faute absurde qui ne lui procurera même pas le plaisir du lendemain ou le remords de ses veilles ? On ne comprends pas bien, mais on sent, on devine que c'est là de la vie sincère. Les innocents comme les coupables sont victimes souvent d'une fatalité, d'une ombre mauvaise qui les guette au détour d'un bois, d'une rue, de leur propre chambre. C'est en vain qu'ils croiront à l'impunité à cause de cette chose obscure qui les a pris au collet, mais ils doivent payer leur tribut au monstre un jour ou l'autre, quand sera éclairé brusquement ce tournant dangereux de leur existence.

Château-Bonheur, par Barrante-du-Plessis. Plein des descriptions enchantées d'un séjour dans les Pyrénées, cette histoire d'une guérison morale est aussi une excellente gymnastique pour l'esprit. On monte à Château-Bonheur à dos de mulet et on arrive à découvrir les plus nobles entêtements chez une femme qui élève des moutons comme une bergère, fait des fromages et se dévoue à un pauvre être infirme qu'elle a malheureusement mis au monde. Dans ce bonheur modestement champêtre tombe un Parisien un peu taré, quoique beau garçon, et, de la chute de cette mouche dans ce lait, il pourrait bien résulter les pires catastrophes. Chacun se conduit comme on doit se conduire en plein air pur. A de pareilles altitudes l'homme et la femme ont les gestes qu'ils voudraient voir à leur propre statue. La montagne, c'est le socle de l'homme ! et tout finit correctement.

Le Songe d'Attis, par Reynès-Montlaur. Un couple grec vit en beauté au milieu des Romains. Il réunit toutes les qualités de leur patrie qui demeure invincible, parce qu'elle ne peut concevoir que le beau sous toutes ses formes et qu'elle impose ses conceptions à ses propres vainqueurs. Mais une mélancolie s'empare d'Attis, la jeune femme tant aimée de son époux. Un rêve l'a troublée profondément et l'on consulte le grand oracle d'Epidaure. (Ici la restitution de ce que pourrait être un sanatorium de ce temps-là où l'on soignait encore plus les esprits tourmentés que les corps.) Attis a entendu intérieurement l'appel pressant du Ressuscité, le Jésus de Nazareth. Et, confessant la nouvelle foi, elle entraîne avec elle son époux vers l'aurore du nouveau monde chrétien. Ecrit en une langue charmante, ce conte, où s'allie les dernières grâces d'un paganisme affiné aux premières ferveurs d'un christianisme austère, est tout à fait joli. Ce qui plaît surtout, c'est l'expression de la tendresse conjugale.

Sur le Seuil de l'amour, par Jean Morgan. Il ne faudrait pas exagérer les sentiments fraternels au point de faire supposer qu'une femme, intelligente, instruite, surtout de cerveau sain, va sacrifier toute une vie normalement heureuse au caprice d'un petit névrosé dont elle est la tutrice. Cet enfant jaloux du fiancé de sa sœur qui l'a sauvé d'une redoutable maladie n'est ni intéressant, ni très malheureux. En le mettant au collège, on lui aurait rendu un grand service. Plus tard, il abandonne sa sœur avec une désinvolture toute... naturelle de sa part et la pauvre fille en est réduite à se faire religieusement infirmière.

Les Gédéon, par Antoine Yvan. Histoire d'une famille juive. Le fils naît dans une cuisine de petit restaurant *selon le rite*, connaît de bonne heure toutes sortes de recettes pour arriver à faire fortune. Cependant l'amour l'aveugle de temps à autre, et il épouse en légitime noce une personne qui n'est pas sans tache ; mais pour un Juif, une épouse représente d'abord l'associée et Josépha, qui a des *sens d'odalisque*, a aussi, je crois, celui des affaires !

Criquet, par Andrée Viollis. Etude de jeune fille à l'âge ingrat, mais une étude qui serait écrite avec une coquette gratitude pour les heures charmantes qu'on doit à cet âge où toutes les sensations sont aiguës... comme sont pointus les coudes !

L'Homme de désir, par Robert Vallery-Radot. Cet ouvrage a déjà paru sous le titre de *l'Heure de midi*. Je ne connais pas assez les saintes écritures pour saisir la relation exacte entre les deux titres. C'est au lecteur d'apprécier. Mais il s'agit d'un long prêche, coupé de quelques brèves anecdotes concernant le prédicateur et, malgré l'élégance du style, je ne connais rien de plus répréhensible aux yeux de la morale catholique (lorsqu'elle daigne avoir des yeux pour ce genre de péché) comme ces confessions publiques où l'on retrouve sous les trous du linceul du pénitent tout l'orgueil du... philosophe. « Ce dénuement, je ne l'échangerais pas contre les plus hauts prestiges », déclare le héros de ce journal de l'amour sacré. Il y a des curés de campagne qui n'ont sans doute ni dénuement si parfait, ni honneur si grand et qui ne sont pas littérateurs. J'aimerais à les voir fustiger l'autre, l'écrivain très pur, le Monsieur de désir !

L'Homme sur la cime, par Octave Aubry. Je me permets de citer quelques lignes, qui sont tout un programme artistique :

« Il s'arrêta enfin en France, se fixa à Paris. Rome lui semblait trop morte, Londres trop noir. Paris lui parut le mieux fait pour l'artiste qui veut s'établir au cœur du monde. Là aussi seulement, pensait-il, il pourrait se mesurer avec les renommées du moment.

« Il en comprit très vite la vanité. Il les perça à jour : Injalbert, un faiseur ; Marqueste, un maçon ; Saint-Marceaux, un gâcheur de plâtre ; Denys Puech, un boutiquier, tous ces gens qui sont des imbéciles tout

court ou des profiteurs qui exploitent l'art comme les prostituées exploitent l'amour, en le déshonorant.

« Rodin d'abord l'intéressa. Son talent inégal et réclamier jetait encore de fortes lueurs. Mais son contact lui déplut. Le charlatanisme répugne à qui ne s'en servira jamais. »

Et alors que fait ce héros de l'art pour l'art ? Il déshonore une belle montagne surmontée d'un beau rocher en infligeant au rocher la forme humaine qu'il paraissait seulement avoir. Il ose toucher à cette apparence sculptée discrètement par la nature et l'achève ! Il s'achève d'ailleurs du même coup et c'est tant mieux, car on ne voit pas bien ce qu'il aurait pu faire un jour du Balzac de Rodin ! Il faut laisser les roches à leur montagne et les phénomènes à leur père !

Toute la Vie, par M. C. Poinsot. Il s'agit de la vie de bohême, d'un pauvre journaliste poète et humanitaire qui partage sa misère avec une petite fille du Quartier Latin. Cela dure assez longtemps pour lui ouvrir les yeux sur la frivolité des gloires littéraires qu'il rencontre dans ses chemins de traverse. Quand il atteint enfin l'atmosphère calme et la situation familiale rêvée, il voit de nouveau son bonheur mourir en la personne de sa femme légitime et il part pour de lointaines contrées, car toute la vie n'est qu'un perpétuel recommencement.

Au delà du Capricorne, par Marc Saunier. Roman spirite. Il s'agit de la survie d'une âme d'homme encore très attachée aux plaisirs terrestres. Elle revient rôder autour de la femme aimée qui, naturellement, a déjà trahi son souvenir, puis, de déception en déception, l'âme douloureusement éprouvée monte de sphère en sphère, rencontre la famille des esprits et aussi ceux qui doivent se réincarner, les âmes sœurs. Mais l'âme n'est point arrivée au delà du Capricorne, au lieu du repos mérité. Il lui faut encore se réincarner plusieurs fois pour gagner en valeur spirituelle. A noter une heureuse digression sur l'ignorance où se trouve l'enfant dans le sein de sa mère, comme peut exister une âme en dehors d'un corps ignorant son état fluide.

Le Plaisir d'aimer, par Max Daireaux. C'est simplement une véritable corvée pour le sieur de Plantamour, qui croit qu'on peut séparer aisément une femme du cadre qu'elle s'est choisi. Descendu chez son cousin, le comte de Casteldor, il y a reçu le plus naturellement du monde une jolie dame qui l'honore de ses bontés, et maintenant, ayant arrêté un nouvel appartement, il va la tromper un peu et elle le trompera beaucoup. Les objets ont des affinités avec nos sens. La malice des choses existe. Elles s'accrochent souvent aux amoureux pour les faire choir mal à propos. L'auteur de *Timon et*

Zozo semble devenir élégiaque sur la fin de son roman léger, si délicatement léger.

La Vie libre, par Magdeleine Chaumont. L'auteur semble confondre la femme de lettres qui raconte cette histoire, avec une dame aux camélias quelconque. Et comme cette personne n'a d'ailleurs connu, au sens de la Bible, qu'un seul homme, on ne voit pas bien pourquoi toute cette longue diatribe sur les entretenues qui n'ont pas le droit de goûter aux saines joies du mariage. Les unions libres sont reconnues de nos jours d'utilité publique et ne font plus scandale... qu'en province, mais il est fort heureux pour la morale qu'il reste encore des âmes aussi timorées !

Charles Blanchard, par Charles-Louis Philippe. Publiées dans la *Nouvelle Revue française*, les nouvelles et études qui forment ce livre posthume sont précédées d'une très intéressante préface de Léon-Paul Fargue qui résume la vie (si on peut résumer une âme ?) de ce jeune écrivain mort avant d'avoir pu goûter pleinement toute la douceur apportée par son génie ingénu. Analyser des œuvres qui ont acquis, par la force de la mort, toute leur valeur est toujours une mauvaise action et il vaut mieux que je renvoie le lecteur à la préface de Léon-Paul Fargue, doublement précieuse au double point de vue de l'ami et du critique de l'auteur de *Charles Blanchard*.

Le Mystère du cahier brun, par Paul Junka. Feuilleton sentimental où il s'agit d'une substitution d'enfant dont le premier chapitre s'appelle : *le Secret de la femme de charge*.

Joé Trimborn, par Grégoire Le Roy. Un milliardaire qui vient faire soigner sa neurasthénie par un docteur jovial et celui-ci lui conseille de cheminer, sans argent, un orgue de barbarie sur le dos. Cela réussit tellement bien que le milliardaire devient le plus heureux et le mieux portant des pauvres. Il est dommage qu'on ne puisse guérir les vrais joueurs d'orgue de barbarie, quand ils sont malades, par l'application de la loi contraire !

Les Oiseaux de nuit, par Maurice Level. Contes et nouvelles dramatiques. *Le Crime de la rue Pergolèse* est un récit assez inquiétant pour qu'on n'aime pas à le lire en chemin de fer.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Albert de Bersaucourt : *Etudes et Recherches*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Albert Keim et Louis Lumet : *Les Grands Hommes, Balzac*, 1 vol. in-16, Pierre Laffite. — Albert de Bersaucourt : *Thomas Braun*, 1 vol. in-4°, « les Marches de l'Est ». — A. Barratin : *De toutes les Paroisses*, 1 vol. in-8°, Lemerre. — J.-J. Rousseau : *Les Rêveries du Promeneur Solitaire*, 1 vol. in-12, Payot.

Ce volume de M. Albert de Bersaucourt : **Etudes et Recherches**, s'ouvre par une intéressante étude sur « Balzac et sa Revue

Parisienne ». Parmi les raisons qui déterminèrent Balzac à fonder cette revue, rêves de gloire et rêves de fortune, il ne faut pas oublier la principale, peut-être : Balzac produisait beaucoup, et cette abondance inquiétait ses confrères jaloux. Il voulut avoir une revue « où il serait chez lui, et pourrait se défendre », répondre aux critiques malveillantes. La presse presque tout entière lui était hostile. Les critiques, Sainte-Beuve en tête, ne parlaient guère de lui que pour se moquer de son « vocabulaire incohérent » ou pour rire de ses prétentions « au *maréchalat littéraire* ».

A ce propos, on n'a pas assez dit, observe M. de Bersaucourt, que Balzac fut vraiment le fondateur de la Société des Gens de lettres. Le 1er novembre 1834, il publie dans la *Revue de Paris* une *Lettre aux écrivains français* du XIXe siècle. « Constatant que les auteurs étaient volés et pillés de toutes manières sous forme de traductions, de reproductions, de contrefaçons étrangères, d'adaptations dramatiques, Balzac engageait ses confrères à se réunir pour exploiter leurs œuvres et défendre leurs intérêts. »

Voici d'ailleurs le début de cette lettre, qui nous dira la situation des auteurs à cette époque. Je l'emprunte à une étude de M. de Royaumont sur *Balzac créateur de la Société des Gens de Lettres* (1) :

Nul siècle n'a eu de masses plus intelligentes ; en aucun temps la pensée n'a été si puissante ; jamais l'artiste n'a été individuellement si peu de chose. La révolution française, qui se leva pour faire reconnaître tant de droits méconnus, vous a plongés sous l'empire d'une loi barbare. Elle a déclaré vos œuvres propriétés publiques, comme si elle eût prévu que la littérature et les arts allaient émigrer. Certes, il existe une grande idée dans cette loi. Sans doute, il était beau de voir la société dire au génie : « Tu nous enrichiras et tu resteras pauvre. » Ainsi les choses allaient-elles depuis longtemps, mais, depuis longtemps, les rois ou les peuples se permettaient des ovations et des honneurs tardifs que la Révolution n'admettait point pour les hommes supérieurs.

« Ainsi, Messieurs, vous poètes, vous musiciens, vous dramatistes, vous prosateurs, tout ce qui vit par la pensée, tout ce qui travaille pour la gloire du pays, tout ce qui doit pétrir le siècle ; et ceux qui s'élancent du sein de la misère pour aller respirer au soleil de la gloire et ceux qui, pleins de volonté, triomphent, tous sont déclarés inhabiles à se succéder à eux-mêmes. La *loi*, pleine de respect pour les ballots du marchand, pour les écus acquis par un travail en quelque sorte matériel, et souvent à force d'infamie, la *loi* protège la terre, elle protège la maison du prolétaire qui a sué ; elle confisque l'ouvrage du poète qui a pensé. S'il est au monde une propriété sacrée, s'il est quelque chose qui puisse appartenir à l'homme, n'est-ce pas ce que l'homme crée entre le ciel et la terre, ce qui n'a de racine que dans l'intelligence et qui fleurit dans tous les cœurs ? Les lois

(1) *L'Opinion*, 5 juillet 1913.

divines et humaines, les humbles lois du bon sens, toutes les lois sont pour nous ; il a fallu les suspendre toutes pour nous dépouiller. Nous apportons à un pays des trésors qu'il n'aurait pas, des trésors indépendants et du sol et des transactions sociales ; et, pour prix du plus exorbitant de tous les labeurs, le pays en confisque les produits.

Quatre ans plus tard, naissait la Société des Gens de lettres. Balzac ne fut pourtant pas au nombre des fondateurs, et, chose curieuse, remarque M. de Bersaucourt, lorsqu'il sollicita son admission, il eut à peine le nombre de voix suffisant, à l'assemblée générale.

L'auteur nous donne ensuite une analyse des articles de la *Revue Parisienne*. Dans une *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts*, Balzac se plaint de ce que la critique littéraire ait presque complètement cessé d'exister. « Les critiques sont si mal rémunérés qu'il leur est impossible de vivre de leur métier. » Il est curieux d'entendre Balzac dire que la critique a cessé d'exister, au moment où Sainte-Beuve créait la vraie critique littéraire. Mais Sainte-Beuve était injuste pour Balzac, autant d'ailleurs que Balzac pour Sainte-Beuve. On connaît les phases de leur querelle à propos du *Port-Royal*. Balzac écrit dans sa *Revue Parisienne* : « Si l'on ôtait à M. Sainte-Beuve ses rapprochements impertinents et incongrus, si on le privait de son mode de détourner les mots de leur sens... il n'existerait pas littérairement, » Etc., etc. Sainte-Beuve n'oublia jamais ces injures, et lorsque parut *Modeste Mignon*, roman dédié *à une étrangère, fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie*, il s'indigne : « A-t-on jamais vu pareil galimatias ? Comment le ridicule ne fustige-t-il pas de pareils écrivains, et par quelle concession un journal qui se respecte leur ouvre-t-il ses colonnes à grand fracas ?... »

Mais dans la critique de Sainte-Beuve sur l'œuvre de Balzac, il y a des insinuations plus fines : qu'on lise le Balzac d'aujourd'hui, dit-il, « le fécond auteur de tant de romans bien commencés et mal finis. Ses personnages sont dotés presque invariablement de plusieurs *millions ;* il ne compte que par sommes immenses, fabuleuses ; on dirait qu'il a toute une alchimie secrète à son service, qui ne cesse de fournir l'or et de battre monnaie pour ses héros et ses héroïnes. » Sainte-Beuve trouvait sans doute que ces rêveries étaient un peu loin de la réalité quotidienne, et il se faisait du roman une conception tellement différente !

Il est curieux encore de lire ici l'histoire du procès que Balzac intenta à la *Revue de Paris*, « qui vendait à la *Revue de Saint-Pétersbourg* la faculté de publier ses œuvres en même temps qu'elles paraissaient à Paris, — et cela sans son autorisation ».

Me Chaix d'Est-Ange, chargé de défendre les intérêts de la *Revue de Paris*, accabla Balzac de ses sarcasmes. Sa plaidoirie débutait de cette façon :

« Un homme dont tout le monde sait l'importance, ou plutôt un homme qui donne une grande importance à tout ce qu'il produit... » Me Chaix d'Est-Ange appréciait ensuite *Le Lys dans la vallée*, et terminait ainsi: « Voilà l'analyse du livre... Eh quoi ! on nous laisse là. Mais que deviendront la comtesse et ce monsieur dont j'ignore le nom ? Comment cela finira-t-il ? Comment va-t-elle faire pour allier ses devoirs avec sa passion ? Celui-ci, à force de s'étendre comme une plante grimpante ; celle-là à force de l'envelopper dans ses blanches draperies, ont-ils... Voyons, ont-ils ?... Ah ! que je voudrais bien parler comme écrit M. de Balzac, et trouver le secret de ce langage, que personne ne comprend, pour exprimer ici ce que je n'ose pas dire !

Ce langage que personne ne comprend ! Cette ironie, qui ne comprend pas, retombe sur le célèbre avocat, et on a pitié de ses phrases.

Dans la suite de ce volume, M. de Bersaucourt étudie les Contes de Villiers de L'Isle-Adam, et nous montre que Villiers a jugé notre époque avec le mépris d'un aristocrate dédaigneux et la logique d'un esprit attaché à ses croyances traditionnelles. D'autres chapitres encore nous parlent des « Ennemis de Voltaire », de « la Bibliothèque d'un homme de goût au XVIIIe siècle » et nous apportent des documents nouveaux sur ces sujets, et sur cette époque, toujours un peu mystérieuse, quoique si près de nous et déjà si scrupuleusement étudiée.

A propos de la *Revue parisienne*, je veux signaler ici **le Balzac** de MM. Albert Keim et Louis Lumet. C'est une biographie synthétique de l'auteur d'*Eugénie Grandet*. Nous assistons à la naissance du génie de Balzac, qui, dès ses premières années de collège, paresseux, mauvais élève, indifférent au thème grec et à la version latine, ne rêvait déjà que de gloire et de rendre illustre un nom qui lui semble euphoniquement construit pour être célèbre. Il écrit sur tous les blancs du volume qu'il lit, *la Morale en action et en exemple :* « *Balzac*, *Balzac*, *Balzac*... » Ce volume et cet autographe appartiennent à M. Jules Claretie. On n'insistera jamais assez sur cet exemple de volonté et de ténacité que fut le génie de Balzac : « En somme, écrivait-il au début de sa carrière, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connel ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe, il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné le peuple ; moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête. » Société tout entière, en effet, plus vivante et plus réelle que la fugitive réalité humaine. Balzac a gagné au jeu qu'il jouait.

§

M. Albert de Bersaucourt consacre un petit volume à un poète simple et pieux, **Thomas Braun**, qui me semble être un disciple

très sage de Francis Jammes. Voici un petit poème : *la Bénédiction des Abeilles*, où, selon le critique apologiste qui le connaît bien, M. Thomas Braun « s'exprime là complètement ». On croirait vraiment lire du Jammes, et cela manque un peu de surprise. Aimons ce que jamais nous ne... lirons deux fois :

Bénissez, Dieu des fleurs, la besogne fervente
de celles qui se font vos très humbles servantes.
Donnez-leur de trouver les corolles sucrées
où la récolte sainte et rare est assurée,
le rhododendron et les dahlias, les fleurs
dont chaque nuit disperse et ranime l'odeur,
les plates-bandes, les corbeilles, les parterres
où les ramènera leur vol involontaire.
Obtenez que leur miel extrait du suc des plantes
soit pur, soit transparent comme de l'eau courante
et que la cire fraîche au creux des alvéoles
où trempe la senteur exquise des corolles
demeure grise, lourde, égale, ferme et vierge
pour la baguette longue et fragile des cierges
dont la flamme brillant, des Rois jusqu'à Noël,
éclairera, Seigneur, à jamais vos autels!

Et jusqu'à la bonne odeur de ce catholicisme champêtre, qui me paraît empruntée à la ruche de Jammes.

§

J'éprouve toujours un peu de méfiance devant les livres de « pensées » et rarement cette méfiance est injustifiée. Mme Barratin a pensé tout un volume : **De toutes les paroisses**, titre qui indique déjà une grande liberté d'esprit, n'est-ce-pas? Ouvrons le recueil : ce sont des aphorismes, qui pourraient facilement être renversés ou retournés; mais ce sont surtout des banalités qui voudraient se donner une valeur sous ce vêtement synthétique, des réflexions de conversation qui sont le résumé de longues journées de solitaire méditation : « Le crépuscule est la prière que fait le soir avant de s'endormir. » « Le flirt est une des allumettes de la coquetterie. »

N'est-ce pas que c'est gentil et inoffensif? La Rochefoucauld peut dormir en paix.

On trouve cependant dans ce recueil des pensées plus fines et plus profondes, comme celles-ci : « On n'est jamais jaloux de la simplicité, elle ne semble pas en valoir la peine. »

§

MM. Pierre-Paul Plan et Charles Martyne nous donnent, dans cette petite bibliothèque romantique qui nous le restitue dans son texte exact et son aspect romantique, le volume du citoyen de Genève :

Les Rêveries du Promeneur solitaire. C'est bien, en effet, le premier livre où s'exprime la sensibilité romantique, et ce sentiment de la nature qui, depuis, est devenu l'atmosphère même de notre littérature.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

P. Bigot, architecte : *Plan en relief de Rome impériale* (IVe siècle ap. J.-C.). — M. Cagnat : *A travers le Monde Romain*, Fontemoing, 3 fr. 50. — Eduard Meyer : *Histoire de l'Antiquité*, tome, I. Traduit par Maxime David, Paul Genthner, 7 fr. 50. — Dr F. Kayze et Ernest M. Roloff : *Histoire d'Egypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Traduite de l'allemand et augmentée d'une préface par Albert Le Boulicant et Jean d'Allemagne. Editions Nilsson. — Memento.

Plus qu'à Berck, royaume du sable et du vent, je voudrais, cette année, villégiaturer à Rome. J'y trouverais, quoique à l'excès sans doute, ce qui manque un peu ici : la chaleur, et surtout, — tel est proprement mon rêve présent, — j'y aurais le bonheur de suivre des « traces antiques ». Cet historique et d'ailleurs anodin désir, je l'ai senti se ranimer en moi, vieille marotte, en contemplant, il y a peu de temps, au Salon des Champs-Elysées, l'œuvre admirable de l'architecte P. Bigot : **Plan en relief de Rome impériale** (IVe siècle ap. J.-C.). D'éducation, de première éducation tout au moins, je suis un méditerranéen (cela est bien égal au lecteur, mais, par ce temps de vacances, il me passera quelques souvenirs personnels). Ma première jeunesse s'est écoulée en Orient, terre saturée d'histoire, où les montagnes elles-mêmes semblent quelque « fabrique » faisant le fond d'un tableau historique. Pour l'écolier imaginatif qui apprend là-bas l'Histoire du monde méditerranéen, l'Histoire romaine surtout, nul climat plus suggestif. Ah ! cette Histoire romaine ! Je me servais du bon vieux bouquin de Duruy, ce manuel si bien fait, et si alerte, si vivant. On l'a remplacé, de nos jours, par de la marchandise « perfectionnée » comme il sied, mise au goût de l'époque, lequel, en Histoire, est, bien entendu, sérieux, pratique, sans plus rien de cette espèce de complaisance amusée envers le sujet, qui fait le ragoût du résumé de Duruy. On l'a remplacé, mais, qu'on m'en croie, on n'a pas fait mieux. Je sais : il faut bien que le commerce marche, le commerce de la librairie universitaire, qui change les auteurs tous les cinq ans et remanie les éditions d'un même auteur tous les ans. Et le commerce marche : les parents des élèves en savent quelque chose ! Passons. Pour l'Histoire romaine de Duruy, voici comme les choses avaient lieu. Elle ne m'intéressait qu'à partir des Guerres puniques. Les Rois, Brutus, Lucrèce, Clélie, Horatius Coclès, Porsenna, les Samnites, même les Décemvirs, tout cela me laissait froid. Froid est le mot : car je crois, dis-je, qu'il s'y mêlait une question de climat. En effet, l'étude de

ces premiers chapitres coïncidait avec les mois d'hiver, lesquels, là-bas, sont souvent pluvieux, venteux, gris. La couleur, la radieuse couleur méridionale, ne revenait tout à fait qu'avec la chaleur : c'était le moment aussi où l'Histoire romaine m'apparaissait dans sa lumière, dans son atmosphère. L'on dépassait les Guerres puniques, l'on arrivait à la conquête de l'Orient, de cet Orient où j'étais. En ces douces et légères semaines du printemps oriental, j'associais, je ne sais pourquoi, en une même sensation, le bonheur physique de me sentir vêtu de toile fraîche et de respirer les premiers œillets de la saison, avec les primes délices de l'imagination historique éveillée dans l'étude d'une civilisation qui en était, elle aussi, à son premier rayonnement. Mais l'époque de la plus forte suggestion était celle des grandes chaleurs, à partir de la mi-Mai. Alors, je me trouvais en plein dans le climat de ces civilisations méridionales de l'antiquité. Et cela coïncidait, d'autre part, avec leur apogée. En juin et juillet, c'était l'étude de l'Empire. C'était, dans le silence des jours brûlants, la Paix Romaine... Griserie historique, évocation, fascination ! Mystère de l'âme *et* des sens ! Comment dire que les puissances du climat me faisaient épuiser idéalement toutes les sensations contenues dans le mot « Thermes » ou « Tepidarium », par exemple ; comment dire que ces sensations étaient pour moi l'abrégé de toute la physiologie, de tout l'esprit d'une civilisation, d'une société ? Cela est difficile à expliquer, et pourtant c'est le vrai moyen de comprendre une époque. Quiconque, en histoire, si peu que ce soit, n'associe pas la sensation à l'étude,— sensations occidentales, comme Augustin Thierry et Chateaubriand (ce dernier, méridional aussi), sensations orientales comme Flaubert, — n'est pas un historien, ne verra jamais rien.

Devant l'œuvre de M. P. Bigot, je me suis un peu retrouvé l'enfant et l'adolescent d'autrefois. J'ai passé là des après-midi fécondes. J'ai retrouvé là, — moins ingénue qu'aux temps fabuleusement lointains du vieux Duruy, ou de l'aimable *Fabiola*, ce jeu ingénieux du bon Wiseman ; moins puissante qu'aux jours, plus proches de la première lecture de *Salammbô* (où, à défaut d'autre chose, il y a un climat, comme il n'y en a jamais eu dans aucun livre), — j'ai retrouvé là, diminuée quant à la sensibilité, mais, compensation, accrue quant à l'intelligence, la rare jouissance de l'historien contemplant, dans la distance infinie des siècles, l'actualité même de la vie, ressuscitée ! Le plaisir, la magie, dont on ne sait ce qu'elle est le plus : philosophique ou artistique, c'est de se dire que la manière, totalement perdue en fait, dont des hommes ont vécu, elle est là, grâce à l'évocation scientifique, elle est là, flagrante. Le vaste oubli se dissipe et la vie de nouveau se lève en sa jeunesse, comme avant les âges et les âges qui ont passé sur elle. Une des plus inoubliables impres-

sions intellectuelles de l'enfant qui n'existe que dans le présent, c'est quand l'Histoire, pour la première fois à son tour, lui fait lier deux idées ; c'est quand la notion du passé historique se crée et s'ajoute tout à coup au sentiment du présent, c'est, enfin, quand il se dit, tressaillant, qu'à un éloignement colossal dans le temps il y a eu des hommes tout comme en ce moment, il y a eu des civilisations, des grandes villes, des rues avec des fracas, des cris, des foules, toute une jungle d'effervescences sous le soleil, sous *ce* soleil ! Heureux qui pourrait garder, dans sa fraîcheur et jusque dans sa puérilité, cette faculté d'émerveillement, que je ne sépare pas du sens même du réalisme en Histoire. Elle seule est précieuse dans la pratique des sciences historiques, et c'est elle seule que les sciences historiques doivent servir.

C'est ce que je me répétais devant cette saisissante résurrection de Rome par M. P. Bigot, c'est ce que je me redisais avec ferveur, le cœur plein, pour un moment, de la belle naïveté d'autrefois. On eût pu rire à me voir courbé tout au niveau du Plan, m'introduisant, par la pensée et par le regard, à l'intérieur de la Ville ; cherchant à voir les choses comme elles se seraient présentées à quelqu'un qui aurait été *dans* les rues mêmes ; laissant aller mon œil sur les déclivités d'Alta Semita, de Suburre, de l'Argilète ; considérant, au fond de la perspective, l'agglomération monumentale des Forums impériaux, et, par delà encore, entre les deux acropoles inégaux du Capitole et du Palatin, le noyau grouillant du Vélabre. Un bon juge, Guglielmo Ferrero, m'écrit, à propos du Plan de M. Bigot, qu'il a vu et admiré à Rome : « C'est une des œuvres les plus originales que l'archéologie ait produites à notre époque ; un chef-d'œuvre d'érudition, d'intuition, de patience et d'esprit synthétique, — cet esprit synthétique qui est si rare chez les archéologues. »

Parmi les remarques saugrenues ou candides qui ne manquaient pas autour de moi — (« Bien, vrai ! ce n'est pas moi qui aurais eu la patience ! » — « Et la roche tarpéienne ? où est-elle ? » — « Monsieur, pouvez-vous m'indiquer la Via Selecta, vous savez cette rue où on pouvait se promener seul, se recueillir... » — Et deux vieilles dames demandaient inlassablement : « Mais je ne vois pas le Vatican ; le Vatican, Monsieur, où est-il ? »), — une réflexion me frappa. Elle était d'un jeune homme de mise modeste, de physionomie distinguée : « Tous ces monuments... on ne voit qu'eux. On dirait qu'il y en a plus que de maisons. Cela donne l'impression qu'il n'y avait pas assez de monde pour jouir de tous ces monuments. » Enormes monuments publics pour une immensité de gens toujours hors de chez eux : vue juste sur Rome. Et de plus, s'il était permis d'adresser une légère et respectueuse critique d'ensemble à l'œuvre de M. Bigot, ce jeune homme l'aurait formulée. Certes, il y avait à Rome assez de

monde pour garnir toutes ces immenses bâtisses publiques. Assez, et plus qu'il n'en fallait ; la preuve en est dans ces colossales superstructures qu'on avait dû ajouter au Grand-Cirque, quitte à l'enlaidir ainsi que les quartiers avoisinants. Mais tout de même les agglomérats de maisons, d'ailleurs si savoureusement imaginés d'après les données togographiques, semblent un peu réduits. Au fait, cela ne saurait être une critique, car mon jeune homme ignorait peut-être que M. Bigot a dû se borner à reproduire en général les parties centrales de la Ville, qui sont les plus monumentales, mais qui ne font que la moitié, en réalité, de la Rome totale. Il manque toute une périphérie, grande au moins comme celle de Paris à partir des boulevards extérieurs. D'où d'énormes agglomérations de maisons (vers l'« agger » de Servius Tullius, par exemple) nécessairement sacrifiées. Le résultat peut être, et est, l'impression éprouvée par mon spectateur ; mais à la réflexion, cela ne saurait, disons-nous, constituer une critique. Toutes les caractéristiques de la Rome impériale sont contenues dans les parties reproduites, et c'est l'essentiel. Pas absolument toutes, cependant. Ainsi, dans les éliminations auxquelles a dû se résoudre M. Bigot, si l'on n'a pas à trop regretter les thermes de Dioclétien (les édifices de ce genre ne manquent pas dans la reconstitution actuelle), on se passe moins aisément de quelques parties d'une haute originalité, telles que les Castra Prœtoria, derrière le Quirinal (il est vrai que Constantin allait les détruire, ou même les avait déjà détruits ou démantelés?) (1), et l'Emporium, au bord du Tibre, passé l'Aventin. Rome impériale sans l'Emporium, c'est un peu Londres sans les Docks. Mais ces légers regrets, que M. Bigot a dû, d'ailleurs, être le premier à éprouver, n'enlèvent rien à la haute, très haute valeur d'une œuvre unique en son genre, infiniment précieuse, dont on va, je crois, faire le moulage en bronze, ce qui sera accomplir le vœu très légitime de son éminent auteur.

§

M. R. Cagnat, dans cette série d'essais qui sont les Conférences par lui faites, depuis 1904, au Musée Guimet, nous mène, en guide aussi aimable que savant sans encombrant bagage d'érudition, **A travers le Monde romain**. Dans les essais intitulés : « Figures de Romaines au déclin de la République » et « Figures d'impératrices romaines », nous retrouvons de vieilles connaissances : la mère des Gracques, Fulvie, femme d'Antoine, Clodia, sœur du fameux Clodius ; Livie, Julia Domna, Julia Mœsa, Sœmias, mère d'Héliogabale, Mammée, mère d'Alexandre Sévère. Citons, dans ces deux morceaux, parmi les choses moins connues ou même inconnues, la

(1) On peut d'ailleurs s'en faire quelque idée par les « Castra Peregrinorum », sur le Cœlius.

longue inscription donnant, sous forme d'éloge funèbre, avec maints détails précis, la vie d'une matrone à l'époque agitée du second triumvirat ; et le chiffre des gens de la maison d'Auguste : 6.000, « chiffre extraordinaire », en effet, supérieur à celui de la Cour de Louis XIV, bien que le dixième de ce chiffre (600) représente le nombre des serviteurs de Livie. Il serait intéressant de connaître les attributions des serviteurs d'Auguste : cela jetterait un jour sur l'administration de l'Empire : y avait-il donc déjà une « bureaucratie » aussi nombreuse et spécialisée que l'implique un tel chiffre ?

Je signalerai, parmi les autres essais, les pages pleines d'intérêt, de détails précieux, sur « le Commerce et la propagation des Religions dans l'Empire Romain ». Celui-là fut un des plus actifs véhicules de celles-ci. Ayant mentionné les grands entrepôts commerciaux de l'antiquité, Délos, Alexandrie, Pouzzoles, parlé des cultes qui s'y établirent à la suite des commerçants des diverses nations méditerranéennes (dans les « stations » que ceux-ci y occupaient ; les « fondachi » du Moyen-Age, les « fondoucks » des pays d'Orient), M. Cagnat nous montre la réitération, en grand, du même fait à Rome, à mesure que le commerce s'y développa, que plus de marchandises, venues de tous les points du monde romain, s'accumulèrent sur les quais du Tibre, à l'Emporium, et qu'enfin la population commerçante étrangère s'accrut sur l'Aventin, puis surtout, plus tard, dans le Transtévère (Sanctuaire oriental de l'ancien domaine de Furrina, sur le Janicule). Comme les autres religions de l'Orient, le Christianisme eut, dès avant saint Paul, ce mode de propagation. Dès le règne de Claude, il y avait des Chrétiens, au Transtévère, parmi les commerçants et les gens des petits métiers. Là, le culte de « Chrestus » ne fut probablement, au début, qu'un culte oriental entre bien d'autres qui étaient importés, différencié seulement des autres par de certaines nuances morales ; pour le surplus, le culte d'étrangers que les cultes des vieux Romains laissaient, comme ils laissaient les gens des autres nations établis à leurs côtés, indifférents, et à qui étaient nécessaires avant tout « leurs dieux nationaux ». Il faudra l'ardent génie de saint Paul et la persécution de Néron pour individualiser puissamment cette importation religieuse. La place me manque pour analyser et commenter comme il faudrait les autres essais de cet agréable volume. Que du moins leurs titres indiquent leur intérêt : « Un pèlerinage à Némi » (la nymphe Egérie, la grande Diane d'Aricie, et autres souvenirs) ; « la Sorcellerie et les Sorcières chez les Romains » ; « la Vie de garnison et la religion des soldats dans l'Empire romain » ; « Naufrage d'objets d'art dans l'antiquité » ; « les Romains et la conquête de l'Afrique du Nord ».

Nous devons nous borner à signaler, d'après ce tome I^er^, en attendant les tomes suivants, l'édition française de l'**Histoire de l'An-**

tiquité, l'œuvre du savant allemand Eduard Meyer. Traduit par M. Maxime David, agrégé de l'Université, ce tome premier est occupé complètement par une « Introduction à l'étude des Sociétés anciennes (Evolution des groupements humains) », c'est-à-dire par de l'anthropologie, au sens allemand du mot, qui signifie « la théorie des formes universelles de la vie et de l'évolution humaine ». Cette introduction, « exposition systématique de l'anthropologie et des principes de la science historique », est « tout à fait indispensable à une histoire ancienne scientifique conçue avec unité. Car ici ces questions (d'anthropologie et de science historique) se présentent à l'historien dans chaque domaine particulier; il doit partout retracer les commencements historiques des peuples et des civilisations, pris un à un, et il n'est nullement en état de le faire, s'il n'a pas envisagé ces problèmes comme formant un tout et s'il n'a pris, en ce qui les concerne, une position de principe ». On trouve de la sorte, dans cette Introduction à l'étude des Sociétés anciennes, les idées de l'auteur sur l'évolution politique et sociale, sur l'évolution intellectuelle, enfin sur l'histoire et la science historique. Nous souhaitons avoir l'occasion de revenir là-dessus. Anthropologiste au delà du Rhin : en deçà, d'après ce que j'ai vu en feuilletant le livre, on pourrait traduire, je crois, par sociologue. M. Eduard Meyer, dans cette longue Introduction, cherche à rencontrer, dans l'ordre de la sociologie historique, des vues *unitaires*, qu'il va, je m'en doute, appliquer systématiquement par la suite aux divers peuples de l'Orient, — ce qui donnera une histoire synthétique de l'Antiquité, une vue sur cette « grande unité interne que forme l'histoire de l'Antiquité » ; ce qui montrera, enfin, comment la plupart des civilisations qui se sont formées dans « l'hémisphère est » se sont fondues en une unité historique, que nous pouvons désigner, d'une expression approximativement exacte, comme l'aire de civilisation des peuples méditerranéens ». Entwickelung ! Entwickelung ! Gare à l'hellénisme !

Produit de l'érudition allemande est également cette **Histoire d'Egypte depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.** Composée par le Dr F. Kayzer, elle a été complétée par M. Ernest M. Roloff qui a remanié principalement les passages relatifs à l'inondation, à la religion, aux arts, à la langue, à l'écriture; à la civilisation de la nouvelle Egypte; à l'Islam et à l'influence du Christianisme sur les bords du Nil. Nous devons à MM. Albert Le Boulicaut et Jean d'Allemagne la traduction française de ce livre. Constatons que, pour l'antique Egypte, la division des trois Empires, Ancien, Moyen et Nouveau, est usitée en Allemagne comme en France. Sur la question des origines, il semble y avoir divergence. MM. Kayzer et Roloff font venir les Egyptiens d'Asie, alors que, pour M. Maspéro, ainsi que le rappellent les traducteurs dans leur subs-

tantielle préface, le gros de l'ancienne population égyptienne est originaire d'Afrique même. Dans l'ordre de l'histoire chronologique proprement dite, ce livre n'apporte pas de fait ou de détail nouveau. Cette histoire chronologique n'y tient d'ailleurs que peu de place : une demi-douzaine de pages suffisent. C'est surtout de l'histoire statique de l'ancienne Egypte qu'il s'agit ici, c'est-à-dire d'un exposé qui porte principalement sur les matières géographiques et sociales : la constitution du pays, le Nil ; l'origine et le caractère des habitants ; les sciences, la poésie, les arts ; la politique, l'économie sociale, etc. Sous ces divers rapports l'œuvre est des plus nourries en même temps que des plus commodes, et elle peut rendre des services en France, où l'on ne manque pas d'ailleurs (toujours en ce qui concerne l'antique Egypte) d'œuvres analogues (telle « la Civilisation Pharaonique », une des plus récentes). La nouveauté qui distingue cet ouvrage-ci, c'est qu'il donne, à la suite de l'histoire de l'Egypte antique, et exécutée sur le même plan, l'histoire de l'Egypte moderne et contemporaine.

Memento. — Voici, rassemblées sous forme d'un petit traité, de copieuses notions de paléontologie humaine. L'auteur, M. Maurice Exsteens, a voulu de la sorte, et tout en restant scientifique, mettre *la Préhistoire à la portée de tous* (Bruxelles, Louis Exsteens ; Paris, Marcel Rivière, 3 fr. 50). On trouve un exposé méthodique des constatations acquises jusqu'à ce jour, un tableau d'ensemble de l'état actuel de la science préhistorique. Le volume est enrichi de 607 figures dans le texte. — Notons pour mémoire les deux brochures où M. Camille Jullian a recueilli ses deux leçons du Collège de France sur *l'Avènement du Métal* et sur les *Idées communes et les faits généraux à la fin des Temps préhistoriques* (Editions de la Revue politique et littéraire (Revue Bleue) et de la Revue scientifique, s. p.). Dans cette dernière brochure, signalons ce qui se rapporte plus spécialement aux études de l'admirable historien de la Gaule. Dès qu'à la fin de la Préhistoire la linguistique le permet, l'on distingue, constate M. Jullian, une identité complète entre les hommes de France et leurs voisins. « L'histoire écrite de notre pays débute par des épisodes de civilisation générale. » Insistant sur ce fait, M. Jullian reprend sa théorie du fonds primitif ligure (France, Italie, Espagne, estuaire de l'Elbe). Les dires des anciens sont corroborés ici par l'identité linguistique, dans ces régions, en ce qui concerne les plus anciens noms des cours d'eau, et maints autres noms. — Quand M. Camille Jullian nous donnera-t-il, en librairie, la suite de sa grande Histoire ? Nous l'attendons impatiemment.

La Révolution française, 14 mai 1913 : La Grand'peur à Bourgoin en 1789, par Léon Douarche. Le Roux de Cheff du Bois et Taupin, par Léon Dubreuil. Liste des sociétés populaires de la Dordogne, par Henri Labroue. *Id.*, 14 juin 1913 : Deux opinions contraires sur l'histoire agraire de la France à l'époque de la Révolution, par N. Karéiev. François de Neufchâteau, par Cl. Perroud. La captivité et la mort de Toussaint-Louverture, par Maurice Pigallet. — *Id.*, 14 juillet 1913 ; La féodalité sous la Révolution,

survivance, vicissitudes, suppressions, par A. Aulard. Une révolte populaire à Aix, en 1793, en raison de la cherté des vivres, par Paul Moulin. Buzot et le bicamérisme, par Cl. Perroud. Retraites d'instituteurs sous l'ancien régime par P. Destray. Dans les trois numéros : Documents, Notes de lecture, Chronique et bibliographie.

Annales Révolutionnaires, mai-juin 1913. Anatole Feugère : L'Abbé Raynal et la Révolution française (Documents inédits). Albert Mathiez : les Comptes de Danton. Capitaine Tournès : Les Débuts à Nancy d'un général robespierriste, Lavalette. François Vermale : La Cherté de la vie en province en l'an IV. Une grève de fonctionnaires. Emile Lesueur : Une réception à la loge de la Fidélité d'Hesdin, 1784. Jean-Paul Marat : Défense de Robespierre en mai 1792. — *Id.*, juillet-septembre 1913. Emile Lesueur : Le Grand-Orient et la loge *la Fidélité* d'Hesdin. Albert Mathiez : Encore les comptes de Danton. Edmond Campagnac : Un Curé rouge, Métier. François Vermale : la Désertion dans l'armée des Alpes après le 9 thermidor. Maurice Dommanget : la Famille de Saint-Just. Hippolyte Buffenoir : Les Portraits de J.-J. Rousseau (suite), Les gravures de l'œuvre de Houdon. François Chabot : A ses concitoyens qui sont les juges de sa vie politique. Albert Mathiez : La Politique sociale de Robespierre. Dans les deux numéros : Notes et glanes, Bibliographie, Chronique.

Revue historique de la Révolution Française et de l'Empire, avril-juin 1913. Cabanis : Autour du 10 Août. Lettres inédites à Etienne Dumont (14 avril-19 octobre 1792), publiées et annotées par M. Otto Karmin. Léon-G. Pélissier : Autour des négociations de Bâle (juillet-septembre 1795). Albert Espitalier : Un missionnaire de Sainte-Hélène. Le chef d'escadron Piontkowski. (Voir les travaux de M. Frédéric Masson.) R. Vallentin du Cheylard : Sanary et le siège de Toulon (*suite*). Marie-Caroline, reine des Deux-Siciles : Lettres inédites au marquis de Gallo (1787-1806), publiées et annotées par M. le commandant Weil (*suite*). H. Monin : Deux historiens de la Révolution française : Edgard Quinet et Ch.-L. Chassin, d'après leur correspondance originale (*suite et fin*). Mélanges et documents. Travaux bibliographiques. Notes et glanes.

Revue des Etudes Napoléoniennes, juillet 1913. Général Camon : le Système de guerre de Napoléon. La manœuvre sur position centrale. J. Lortel : Napoléon et les avocats. Mémoires et Documents, Bulletin Historique (Histoire extérieure du second Empire). Notes et Nouvelles.

Revue des Curiosités révolutionnaires, mai 1913. Paul Giraud : Une presse historique, avec une planche hors texte. Emile Lesueur : les Loges du rite écossais philosophique et la Révolution française. H. Fleischmann : Résumé politique, agricole et historique des événements de 1789 à 1848, par un paysan normand et anonyme (*suite et fin*). — *Id.*, juin 1913. Pierre Bart : Les Correspondants du patriote Palloy. Le Monument des soldats français morts à Hougoumont ; avec une planche en couleurs hors texte. Paul Giraud : la Campagne anti-napoléonienne de « l'Ami du Roi » en 1814. H. F. : Notes inédites sur le séjour de Bonaparte à Valence. Dans les deux numéros : Lettres et Documents inédits, Curiosités révolutionnaires.

La Politique étrangère, 15 juin 1913 : Entente cordiale et problèmes

d'Orient, par Jean Herbette. La mise en valeur du Maroc, par Alfred Marcel (Casablanca). La Turquie peut-elle reconstituer ses finances ? par P. Dulaurier (Constantinople). La Vie politique en Angleterre, par Charles Watney (Londres). Le Rapprochement économique de la France et de l'Espagne, par Alegandro Perez (Madrid). Une ère nouvelle en Haïti, par Georges Sylvain (Port-au-Prince).

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Delbet : *La Science et la Réalité*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 3 fr. 50. — Federigo Enriques : *Les Concepts fondamentaux de la Science*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 3 fr. 50.

La Science et la Réalité a été écrite par un chirurgien, le Professeur Pierre Delbet. L'auteur commence par s'en excuser, mais il déclare qu'il ne pouvait pas ne pas l'écrire, car il a « la sensation nette et précise d'être complètement dépourvu de libre arbitre ». Il avait besoin de faire son examen de conscience. Fils d'un disciple convaincu d'Auguste Comte, élevé dans les idées positivistes, il a reçu cependant une éducation littéraire et métaphysique. L'année de philosophie qu'il a faite au lycée lui a causé une crise terrible dont le souvenir douloureux est loin d'être effacé. Etudiant, il a fait quelques dissections au laboratoire de Lacaze-Duthiers, et depuis il a eu la bonne fortune de se lier d'amitié avec Félix Le Dantec, et ainsi il est devenu biologiste ou du moins capable d'écrire sur la biologie, et il est arrivé à certaines certitudes, telle que la suivante : « le transformisme lamarckien permet de comprendre l'homme. »

La première partie du livre s'intitule : *le Transformisme*. Je ne m'y arrêterai guère : les idées qui s'y trouvent sont la plupart déjà familières aux lecteurs, ce sont celles de Félix Le Dantec. Naturellement, H. de Vries est fort critiqué, ainsi que ses mutations ; toutefois les études du Professeur E.-S. Bouvier sur les mutations des crustacés sont déclarées intéressantes. H. de Vries aurait eu le grand tort de nier l'influence du milieu. « S'imaginer qu'une plante peut modifier sa forme en dehors de toute intervention du monde extérieur, c'est concevoir la vie comme capable d'évoluer par elle-même, c'est donner des propriétés à une abstraction, c'est en faire une entité métaphysique. » Ce n'est pas une échappatoire que d'attribuer les modifications au hasard. « Le hasard n'est pas, en effet, l'indétermination. Il n'exclut pas du tout le rôle du milieu. C'est l'ensemble des petites causes qui échappent à notre analyse. »

L'auteur ne tarde pas à passer dans le domaine psychologique. Deux chapitres sont intitulés : Habitude et mémoire, Intelligence et mémoire. Le Dr Delbet cherche à réhabiliter la mémoire. Il ne peut y avoir d'intelligence sans mémoire, et il n'y a pas d'intelligence

puissante sans une bonne mémoire. Il est très dangereux de supprimer de l'enseignement les exercices qui peuvent développer la mémoire. L'auteur examine ensuite la « genèse des idées générales ». Ici, son point de départ me paraît fort discutable. Le Dr Delbet admet comme évident que « nos sensations sont adéquates à la cause qui les produit », et par conséquent, « sont conformes à la réalité ». Or, j'ai montré que c'est une erreur de croire que pour une même excitation la réaction cellulaire est toujours la même ; ce serait vrai si l'état chimique de la cellule ne variait pas, mais cet état se modifie sans cesse, sous l'influence même des excitations successives.

Pour le Professeur Delbet, — et c'est sur ce point que je suis en désaccord avec lui — les sensations ont une valeur objective indéniable, et d'autre part les idées, n'étant que des souvenirs, ont la même valeur objective que les sensations. L'auteur part de ceci pour étudier, dans la 2e partie de son livre : *l'Abstraction et les grandes abstractions,* l'espace, le temps, l'énergie, et, dans la 3e partie, *la Généralisation et l'extrapolation.*

Dans la 4e partie, un chapitre est consacré au *Hasard.* Pour l'auteur, « ce qu'on étudie sous le nom de hasard, ce sont des phénomènes en général peu différents les uns des autres qui se reproduisent en longues séries dans des conditions similaires ». L'auteur se montre un déterministe convaincu, et il arrive à déclarer : « Sans que les lois présentent une évolution, des séries rares peuvent survenir qui modifient la succession des phénomènes ; il en résulte un certain flottement dans le déterminisme, mais sans l'intervention de rien qui ressemble à une liberté ou à une volonté. »

Le Dr Delbet revient ensuite à l'idée qui lui est chère : la solidité des bases de la science, et il passe alors dans le domaine de la physique, en nous parlant de la constitution de la matière et de l'éther cosmique.

En terminant, il s'élève contre ceux qui, associant l'idée de but à l'idée de fin, se demandent quel est le but de l'univers, et il conclut :

> En somme, il n'y a pas de questions insolubles, mais il y a beaucoup de questions mal posées. Rien n'autorise à penser que, dans le domaine exogène, il y ait quelque chose d'inconnaissable.
>
> Si l'on envisage le magnifique ensemble de la science actuelle, on peut dire que les hommes sont de grands savants. Mais si l'on envisage ce qui reste à connaître, on peut dire aussi bien qu'ils sont de grands ignorants.
>
> La Science est incomplète, la Science est imprécise, mais elle est. Les lois qu'elle a découvertes, quelque imparfaites qu'elles soient, sont valables. S'il existe dans d'autres planètes des êtres pensants qui soient arrivés à la Science, leurs lois sont plus ou moins précises, plus ou moins complètes que les nôtres, mais elles sont du même ordre. Il n'y a pas d'autre

connaissance que la nôtre, qui est vraiment la connaissance de la nature.

Tout ce livre peut se résumer dans cette courte phrase : « Nous ne sommes pas dupes. »

§

Le livre du Professeur Delbet est, comme l'a si bien dit F. Le Dantec, la manifestation du « désir de science », désir trop rare chez les médecins.

Ce désir paraît au contraire fréquent chez les mathématiciens, qui souvent sont préoccupés de s'instruire des choses de biologie, bien que celles-ci n'aient encore que des rapports lointains avec les mathématiques.

Henri Poincaré était très au courant des travaux des biologistes contemporains ; il ne pouvait rencontrer un de ceux-ci sans lui faire passer un véritable interrogatoire sur la matière pour laquelle il était compétent.

Dans le livre très savant, qui vient d'être traduit en français, **les Concepts fondamentaux de la science**, le Professeur Federigo Enriques, après avoir parlé de géométrie et de mécanique, envisage les phénomènes de la vie du point de vue de l'hypothèse mécanique, et se livre à des considérations subtiles sur le déterminisme biologique et sur le déterminisme psychologique.

L'auteur commence par faire justice de quelques lieux communs que l'on a invoqués contre la possibilité d'étendre l'hypothèse mécanique à la biologie. Par exemple, on oppose la *spontanéité*, le *changement* de tout ce qui vit à l'*inertie* et à l'*immuabilité* de la matière, et de l'antagonisme des images ainsi suggérées on déduit une contradiction dans les termes entre le mécanisme et la vie. En réalité, la matière se présente maintenant à nous comme un complexe d'énergies et on lui accorderait assez volontiers les caractères de la vie.

Le Professeur Enriques s'exprime ainsi au sujet du déterminisme psychologique et du libre arbitre :

En vérité, le déterminisme biologique ne serait contesté par personne, si, pris dans son acception la plus générale, il n'entraînait pas la nécessité du déterminisme pour les phénomèmes psychologiques, et, en particulier, pour notre pensée et notre volonté.

Un sentiment de répulsion s'attache à cette conception, sentiment qui s'atténuerait certainement, si nous pouvions isoler du monde connu notre propre personnalité, et qui disparaîtrait complètement s'il était possible d'exclure du déterminisme biologique l'homme et les animaux supérieurs pour le restreindre aux êtres inférieurs de l'échelle zoologique, si éloignés de nous.

Mais une réflexion scientifique plus mûre nous défend d'opérer une démarcation aussi arbitraire dans ce qui paraît ordonné suivant une série continue. Notre cause reste liée à celle des vibrions et des amibes. Puisqu'on passe par degrés des formes inférieures de la vie aux formes supérieures,

puisque les phénomènes de l'intelligence se développent par transition insensible des animaux à l'homme et font partie de la vie comme causes et comme effets, il faut se résoudre à cette alternative unique : ou admettre dans toute son extension le déterminisme psychologique et biologique, ou le nier et accepter l'idée de la *spontanéité* dans un sens qui exclut ou limite *a priori*, dans ce domaine, toute *possibilité de prévisions*.

L'auteur examine ensuite le « physicisme » et l'explication téléologique. « Il semble, à première vue, dit-il, qu'entre le téléologisme et le physicisme, même conçu théoriquement, il existe une antinomie irréductible, et les physicistes en déduisent que toute explication téléologique doit être rigoureusement éliminée comme privée de sens. » M. Enriques ne suit pas les physicistes jusque-là.

Il n'est pas vrai que l'utilité ou le dommage d'un être vivant soient des expressions vides de sens, car ils impliquent un fait qui peut être expérimentalement reconnu. Il n'est pas vrai que les explications où l'on fait appel à l'idée d'une fonction appropriée à une fin de la vie soient privées de valeur, car, en invoquant de semblables circonstances déterminantes, on obtient, dans différents groupes de phénomènes, des *prévisions significatives*, et c'est pourquoi, malgré toutes les répugnances, on invoque l'explication téléologique dans les sciences de la vie.

Il reste seulement à en donner une interprétation convenable et à démontrer qu'elle n'implique plus une antinomie irréductible avec l'esprit de déterminisme mécanique.

L'auteur arrive finalement à cette conclusion : Dans l'état actuel de leur développement, les sciences de la vie n'apportent aucune contradiction à l'hypothèse mécanique. Mais on peut considérer celle-ci comme indifférente aux progrès de la biologie.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS COLONIALES

Chine et Indochine : Jean Rodes : *La Chine et le mouvement constitutionnel* (1910-1911). Paris, Félix Alcan, 1913.

Lorsque, en 1910, il publia sa remarquable étude sur *la Chine nouvelle* (1), M. Jean Rodes n'avait fait que poser la première pierre d'un édifice dont il poursuit avec science et conscience l'achèvement et qui, une fois terminé, constituera certainement l'étude la plus complète, la mieux informée et *la plus moderne* sur l'évolution actuelle de la Chine. Dans son premier ouvrage, M. Jean Rodes, considérant cette évolution et les projets de constitution et de réformes « qui ne tiendraient à rien moins, si elles étaient réalisées, qu'au bouleversement des séculaires institutions chinoises », se demandait quelle en était l'exacte valeur et à quelles réalités elle correspondait. Adoptant

(1) V. *Mercure de France*, 16 mai 1910.

une méthode parfaite, celle du fait rigoureusement contrôlé, se gardant prudemment de toute conception a priori, de toute conclusion absolue, l'auteur déclarait : « Ne nous trompons pas sur la force réelle du Céleste Empire, ne portons pas atteinte à nos intérêts et à notre prestige par des conceptions systématiques et un abandon bénévole de nos droits ; mais, par contre, sachons réserver l'avenir et n'oublions pas que, derrière la Chine officielle, faible et incertaine du lendemain, *il y a les Chinois !* »

Il y a les Chinois, certes ! et, depuis, ils nous l'ont bien fait voir ! Il y a même, maintenant, *les Jeunes-Chinois* que les derniers événements ont tout à fait mis en lumière et qui assument actuellement une forte part de responsabilité dans le gouvernement de la Chine. Dans le second ouvrage qui vient de paraître sous ce titre : **la Chine et le mouvement constitutionnel** (1910-1911), et que suivra bientôt une étude sur *la Révolution chinoise*, M. Jean Rodes s'est attaché à nous exposer leurs aspirations, leur mentalité, leur mobile. Cet exposé, au lendemain des attentats commis à Hanoï, présente un rare intérêt *au point de vue colonial*. Ceux qu'on appelle « les Jeunes-Chinois », au moment où leur pays traverse une si grave crise de transformation, quelles possibilités apportent-ils, que sont-ils, que valent-ils ? Ce qu'ils sont d'abord : « Tous ceux qui, ayant reconnu la supériorité de nos sciences, de nos méthodes et de notre civilisation, les ont adoptées et se sont donné pour but de les introduire, surtout au point de vue politique, dans leur pays. » Les premiers Chinois qui vinrent en Occident, le groupe de Fou Tchéou, le général Tcheng-Ki-tong, et Ou Kouoh Ming, étaient demeurés, eux, attachés à la vieille Chine. En réalité, sauf Kang Yu Weï et ses amis de 1898 et de rares déracinés, comme Sun-Yat-Sen, le mouvement jeune-chinois date de 1900 et surtout de la guerre russo-japonaise (1904-1905), c'est-à-dire, du moment où il fut démontré qu'en utilisant nos connaissances les Jaunes pouvaient lutter contre les envahisseurs européens et même les vaincre. Dès lors, en Chine, connaître nos mœurs, nos sciences, devint de mode. La tresse commença de disparaître et le costume européen de se répandre : chose regrettable, d'ailleurs, au point de vue esthétique, car le costume national des Célestes formait, jadis, un tout d'une harmonie parfaite. La propagande, anti-artistique au premier chef, des missions protestantes aidant, la jeunesse tendit à « se déchinoiser » ; elle pratiqua le dédain des choses de son pays en même temps qu'une sorte de snobisme à l'égard des formes de notre civilisation, snobisme se traduisant principalement par une arrogance, une impudence, un manque de probité plus qu'européens. Un diplomate étranger jugeant les Jeunes-Chinois est allé jusqu'à dire : « Chez eux, tous les défauts de la race se sont exagérés et toutes les qualités ont disparu ! » Cette jeunesse à tendances liber-

taires devait adhérer, d'enthousiasme, à toutes les organisations politiques clandestines. Ceux qui, leurs études terminées, revenaient d'Europe ou d'Amérique grossissaient dans les capitales provinciales la troupe turbulente des lettrés en expectative d'emploi, faisaient des conseils provinciaux, dès leur ouverture, de véritables foyers d'agitation et contribuaient ainsi à « aggraver le désordre et l'anarchie en Chine sans apporter malheureusement le contrepoids d'une mentalité vraiment nouvelle et de possibilités sérieuses de régénération ». Ils formaient les cadres de l'armée soi-disant organisée par Sun-Yat-Sen, armée sans troupes. Ils entraient dans les sociétés secrètes, les « Triades » au sud et les « Vieux frères » sur le Yang-tsé, et, y exploitant le sentiment antimandarin et antimandchou, précisaient le caractère révolutionnaire de ces groupements. Beaucoup, d'ailleurs, de ces utopistes et de ces idéologues ne manquaient point de courage et nombreux furent ceux qui payèrent de leur vie une ardente opposition à un gouvernement exécrable. La plupart, de caractère utilitaire, voyaient, dans un renversement éventuel du régime, de fructueuses places à prendre. Ceci, du reste, en Extrême-Orient comme en Extrême-Occident, n'est-ce pas le meilleur levain des révolutions? Les Chinois *nouveau style* manquent de politesse, la courtoisie excessive d'antan et ses règles minutieuses ne sont plus qu'un souvenir. Ils sont extrêmement vaniteux et étalent aujourd'hui, avec une impudence invraisemblable, ce travers qu'ils cachaient autrefois sous une modestie charmante encore qu'exagérée. Leur suffisance est grande. M. Jean Rodes a entendu l'un d'eux déclarer : « Nous autres Chinois, nous ne ferons pas comme les Français. Nous établirons la République une bonne fois pour toutes ! » Ils excellent à prendre des attitudes importantes et ils sont, à vrai dire, *des primaires jaunes*. Ils ont la plupart des tares qu'ils reprochent aux mandarins et ils n'aspirent, du reste, eux-mêmes, qu'au mandarinat. La liberté nouvelle dont ils jouissent a accru en eux le penchant naturel aux plaisirs qui chez les Chinois est très vif. La sensualité, réfrénée autrefois par la vie de famille austère, le mariage précoce, ne se donnait cours que lorsqu'une fonction mandarinale leur en donnait les moyens. Ainsi, en France, chez certains de nos parvenus, notamment dans le milieu parlementaire. Maintenant, toute cette jeunesse se rue à *la fête* sans faire comme la nôtre la part au devoir et au travail. Ils s'enivrent d'alcool et jouent au *kempé*, c'est-à-dire à celui qui aura le plus tôt vidé son verre. Il est à noter ici que la campagne humanitaire menée contre l'opium commence à porter ses fruits : l'alcool va, en Chine, si cela continue, remplacer l'opium et on verra de ces deux vices, alcoolisme ou opiomanie, lequel aura le plus vite abîmé la race! Chose plus grave encore : la jeunesse chinoise est indisciplinée, et pratique pour la démagogie un fort penchant

très inquiétant pour l'avenir d'un pays où le principe d'autorité vient de perdre une grande partie de sa force. Les conflits entre professeurs et élèves sont fréquents dans les écoles et, au cours des rébellions scolaires, se manifeste toujours ce singulier cabotinage, mélange d'hystérie contagieuse, d'exaltation factice et du désir de se faire une *face* qui est caractéristique là-bas. Lettres écrites avec du sang, discours excessifs, attitudes matamoresques démentent cette vieille opinion que « les Chinois n'ont pas de nerfs ». Le Chinois est plutôt un névropathe, au contraire, et c'est l'excès de sa sensibilité qui seul le peut faire accuser d'insensibilité. En somme, le Jeune-Chinois « libéré de ses règles traditionnelles, des rites impérieux qui gouvernaient autrefois sa vie, apparaît avec des caractéristiques qui font peut-être de lui l'homme qui soit, au monde, le plus difficile à gouverner ». Cette constatation, formulée par M. Jean Rodes avec une impartialité que je sens parfaite et assise sur une observation scientifiquement objective peut, *en ce qui concerne l'Indochine*, nous induire à quelque pessimisme pour l'avenir. Les attentats récents qui se sont produits à Hanoï, à Thaybinh, montrent que l'anarchie jeune-chinoise peut rencontrer, dans notre colonie, un dangereux écho. « L'Indochine, déclarait, il n'y a pas longtemps, M. Jacques Vanesse (1), l'Indochine est un peu fonction de la Chine. Il y a là une influence, une interpénétration millénaires qui ne sont point négligeables dans ces pays où « ce qui demeure », pour reprendre la belle image d'Albert de Pouvourville, l'emporte toujours sur « ce qui meurt ».

L'étude constante de la Chine nouvelle doit préoccuper ceux qui ont mission de maintenir stable notre autorité en pays d'Annam. Je lis assidûment les traductions que donne *l'Echo de Chine* des principaux articles politiques et sociaux parus dans les journaux chinois. De cette presse de Chine, il paraît bien résulter que ce régime constitutionnel, pour lequel ils luttent, les Chinois se l'imaginent assez obscurément. Certains, une excellente mémoire venant à leur aide, citent bien Montesquieu, Rousseau et Condorcet, mais ce sont là citations de perroquets, vain placage de formules dont ils ne comprennent ni l'origine ni le sens profonds. Dans sa préface, Jean Rodes fut heureusement inspiré en donnant cet extrait des considérations inscrites par le comte de Gobineau en tête des *Nouvelles asiatiques* (2) : « Au nombre des non-valeurs que l'on doit aux moralistes, il n'en est pas de plus complète que cet axiome : « L'homme est partout le même ! » Au rebours de ce qu'ils enseignent, les hommes ne sont nulle part les mêmes. On s'aperçoit sans peine qu'un Chinois pos-

(1) *Dépêche coloniale*, 23 juin 1913.
(2) Comte de Gobineau, *Nouvelles asiatiques*. Réédition Perrin et Cie, avec préface de Tancrède de Visan. Paris, 1913.

sède deux bras et deux jambes, deux yeux et un nez comme un Hottentot ou un bourgeois de Paris ; mais il n'est pas nécessaire de causer une heure avec chacun de ces êtres pour s'apercevoir et conclure qu'aucun lien intellectuel et moral n'existe entre eux, si ce n'est la conviction qu'il faut manger quand on a faim et dormir quand le sommeil presse. » Cette méconnaissance systématique de l'abîme profond qui sépare les unes des autres les mentalités des diverses races, cette méconnaissance est aujourd'hui la cause de bien des malentendus, je n'ose dire de bien des maux. C'est sur elle que se sont appuyés de tout temps les théoriciens néfastes de *l'assimilation* à outrance. Le désordre et l'anarchie qui règnent aujourd'hui en Chine lui sont dus. Si ce vieux pays aux traditions millénaires donne au monde un spectacle ridicule et grotesque avec sa parodie du gouvernement parlementaire, la responsabilité en revient aux hommes qui ont encouragé l'exode des Chinois dans les universités européennes et américaines. En Indochine, de même : Si, à cette heure, notre prestige de dominateurs est sérieusement menacé, si, — fait d'une exceptionnelle gravité en pays conquis, — les sujets se livrent contre les maîtres à de criminels attentats, l'explication d'une pareille révolution ne doit pas être cherchée dans les excès de la fiscalité ou dans tels ou tels autres excès de l'administration. Non, — un magistrat impartial me l'affirmait encore récemment, — l'esprit de révolte se développe et gronde en Indochine parce que, depuis plusieurs années, certains Français, imbus d'idées humanitaires, ont tout fait pour le faire naître d'abord et l'encourager ensuite. La folie de la politique d'association donne les résultats que j'avais depuis longtemps prévus. Des parlementaires, des publicistes influents, de hautes personnalités françaises ont répété sur tous les tons à nos sujets annamites qu'ils étaient exploités, maltraités et injustement administrés. Ils leur ont appris que l'insurrection, dans certains cas, était le plus sacré des droits et des devoirs. La leçon a profité. Si, demain, l'incendie s'allume ; si, demain, le sang français coule encore en Indochine, il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin des responsables : ce sont tous ceux qui, inconsciemment, je veux le croire, perdant la notion des réalités en se grisant de déclarations humanitaires et de vaine idéologie, ont, depuis bientôt dix années, fait venir des mandarins en France, leur ont fait toucher du doigt toutes les faiblesses de notre organisme politique et social et les ont convaincus de l'iniquité de notre domination. La semence aveuglément lancée a germé. Il serait temps encore de mettre fin à ce dressage des Annamites en vue de la rébellion. Mais s'en avisera-t-on ? J'en doute. « Le nègre et l'arabe, dit encore Gobineau, ne s'entendent assurément pas sur la manière de traiter l'humanité. Mais, supposez-les tous les deux en conférences avec saint Vincent de Paul ?

Quel sera le point commun entre ces trois natures ? » Je me le demande, en vérité. Et cependant, cet entretien de haute fantaisie est l'exact symbole de la politique blanche en pays jaune, dans la Chine de Sun-Yat Sen comme dans l'Indochine de Phan boi-chau !.....

CARL SIGER.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE

Jov. Tomitch : *Les Albanais en Vieille Serbie et dans le Sandjak de Novibazar*. Paris, Hachette et Cie, in-8°.— Balkanicus : *Les Serbes et les Bulgares dans La Guerre Balkanique*, Coulommiers, imprimerie Paul Brodard, 2 fr. 50. — Alexandre Rubin : *Les Roumains de Macédoine*, Bucarest, imprimerie professionnelle Dém. Jonesco, 5 fr.— Alexandre A. C. Stourdza : *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato*, 1660-1830, Paris, Plon-Nourrit, 20 fr.

Le traité de Bucarest paraît avoir ramené pour assez longtemps la paix entre les Etats chrétiens des Balkans, et parce que les belligérants sont épuisés, et parce que le partage s'est fait de la seule manière qui puisse terminer les contestations. Exarchistes et patriarchistes ont renoncé à étendre leur domination respective sur les territoires habités par leurs coreligionnaires ; leur objet a seulement été de maintenir l'équilibre entre les trois Etats, équilibre dont les données ont été fournies par les opérations militaires. En effet, on peut dire que les trois puissances sont restées sur leurs positions, et l'emploi de la force a créé pour elles un droit si fort et si certain que l'Europe, bon gré, mal gré, est obligée de l'enregistrer. La question macédonienne entre maintenant dans une phase toute nouvelle, et elle sera complètement résolue dès que les gouvernements auront fait régner l'ordre dans les provinces qu'ils viennent d'acquérir. Il faut espérer que les uns et les autres seront assez sages, les Grecs pour ne pas opprimer leurs Bulgares, les Bulgares, leurs Grecs, et tous ensemble leurs musulmans. Il faut souhaiter surtout qu'ils seront assez énergiques pour désarmer sans délais leurs *comitadjis*.

Mais à peine les frontières orientales de Grèce et de Serbie sont-elles délimitées qu'une nouvelle Macédoine menace de renaître à l'ouest en Albanie. On sait que les grandes Puissances, et singulièrement l'Autriche, ont l'intention de constituer l'Albanie en un Etat plus ou moins placé sous la tutelle de l'Autriche et de l'Italie, mais nominalement indépendant. L'Albanie, en effet, sans être homogène, est en grande partie peuplée d'habitants parlant la même langue, et n'appartenant point aux confessions orthodoxes. La plupart des Albanais sont musulmans ; quelques-uns, comme les Klementi et les Malissores, catholiques, mais unis à l'Islam dans la haine de l'orthodoxe. Il a été déjà décidé par l'Europe que la frontière nord du nouvel Etat serait à peu de chose près l'ancienne frontière turco-monténégrine, et l'on se

souvient des circonstances dans lesquelles le roi de Monténégro a dû évacuer Scutari.

C'est sur la frontière orientale du nouvel Etat que s'exercent les prétentions serbes. M. Iov. Tomitch, dans une brochure historique sur **les Albanais en vieille Serbie et dans le Sandjak de Novi-Bazar**, vient de les exposer avec une simplicité vraiment remarquable. Il y a dans la vallée du Drin Blanc, dans la région de Prizrend, que les Serbes revendiquent comme appartenant à la Vieille Serbie, beaucoup d'Albanais musulmans. Ce ne sont pas là de « véritables Albanais » ; ce sont des catholiques convertis à l'Islam au XVIIe siècle par crainte ou par intérêt : ils seront trop heureux de redevenir chrétiens. Tout pareillement, les Albanais de la région d'Ipek, vers les sources du Drin Blanc, sont des Serbes orthodoxes convertis à Mahomet au commencement du XVIIIe siècle. On voit quelle est l'importance de ces découvertes : jusqu'ici les Etats Balkaniques reconnaissaient pour leurs nationaux sous le joug ottoman ceux qui parlaient leur langue et professaient leur religion ; ils en retrouvent maintenant sous la foi musulmane.

Le malheur est que l'Autriche a le plus grand intérêt au maintien de ces Albanais dans l'Islam. Postée dans le Sandjak de Novi-Bazar depuis 1879, protectrice, dans les régions turques, des Albanais catholiques, elle voit dans le nouvel état d'Albanie le prolongement naturel de ses provinces bosniaques, et l'on peut être certain qu'elle fera tous ses efforts pour qu'aucun territoire serbe ou monténégrin ne l'en sépare. Un Serbe, qui signe *Balkanicus*, essaie néanmoins de l'en dissuader dans une plaquette sur **les Serbes et les Bulgares dans la guerre balkanique**. Une lettre publiée par un anonyme autrichien dans la *Zeit* du 1er mai 1913, a établi : 1° qu'il n'y a pas de peuple albanais, mais deux peuples se comprenant si peu qu'ils doivent recourir à un idiome étranger, le grec ; 2° qu'il n'y a pas et ne peut y avoir de langue albanaise, attendu que cette langue n'a jamais été écrite, et que d'ailleurs personne ne sait lire et écrire (raisonnement qui ne manque pas de saveur) ; 3° que l'orgueil des Albanais les rend réfractaires à toute réforme ; et il donne cet exemple :

> Il faut savoir que, dans tout le pays, il n'existe aucun registre foncier : aussi tout le crédit ne repose-t-il que sur la confiance personnelle. J'expliquai à un jeune Albanais, premier secrétaire du gouvernement provisoire, les principes élémentaires de la tenue de ces registres, et la bien plus grande sécurité qui en résulte pour le crédit. J'eus alors de lui cette réponse : « Cela ne nous est pas nécessaire, à nous, Albanais : l'on ne fera pas mauvais usage du crédit, et une telle garantie serait si dégradante pour nous qu'il n'y aurait aucun bon Albanais pour vouloir en user. »

Au reste, la haine entre les trois confessions, catholique, ortho-

doxe et musulmane, est telle qu'au témoignage des Albanais intelligents l'ordre ne peut être établi que par l'occupation autrichienne. « Mais ces Albanais sont le très petit nombre, et pour la plupart des catholiques. Les Musulmans déclarent au contraire qu'ils résisteront de toutes leurs forces à quiconque se présentera. » Le projet d'une pénétration pacifique, d'une tutelle administrative n'est pas moins chimérique, et à cet égard l'exemple de la Bosnie est concluant, puisque, depuis trente ans, l'Autriche s'exerce en vain à dresser ses musulmans à l'européenne. La conclusion sous-entendue de *Balkanicus* est apparemment que, là où une grande puissance comme l'Autriche a échoué, la Serbie ou le Monténégro réussiront.

Mais ce qui achève de tout compliquer, et menace de jeter les Etats dans une nouvelle guerre, c'est la présence d'une assez nombreuse population roumaine en Epire, sur tout le littoral albanais de l'Adriatique et sur le versant occidental du Pinde, dans la région de Monastir, où il y a même un lycée valaque. Si les Albanais sont le plus noble des peuples, les **Roumains de Macédoine** et d'Albanie, ou Koutzovalaques, en sont le plus « cultural ». C'est du moins ce que déclare M. Alexandre Rubin, rédacteur en chef de *l'Indépendance roumaine* à Bucarest. M. Rubin, comme tous les publicistes balkaniques, est prodigue d'arguments historiques et philologiques. Il nous assure, entre autres, qu'une des tribus roumaines du Pinde, les *Fasheriotes* ou *Pharsalotes*, descend de l'armée de Pompée vaincue par César à Pharsale, et retirée depuis dans les montagnes. Moi, je dis que nos habitants de la Champagne descendent du pieux Anchise, à preuve leur capitale, dont le nom est Troyes.

M. Rubin a essayé de dresser une statistique, qu'il avoue lui-même imparfaite (un grand nombre de Valaques, et notamment les Fasheriotes étant nomades, beaucoup parlant grec, et rangés comme tels parmi les Hellènes par l'administration ottomane). Il évalue cependant à près de 560.000 les Valaques d'Albanie, de Macédoine, et d'Epire, à 120.000 ceux de Thessalie, à 100.000 ceux de Grèce. La présence d'un si grand nombre de Roumains dans le voisinage de la Grèce explique l'ascendant qu'exercent sur eux l'Hellénisme, l'Idée grecque : il est parmi eux un nombreux parti de grécisants, « de *grécomanes*, comme on les appelle, qui, tout en parlant l'idiome roumain dans leurs familles, sont les champions de l'hellénisme ». Cet ascendant, selon M. Rubin, vient de ce que l'hellénisme s'est longtemps confondu dans ces régions avec le christianisme ; il s'est maintenu depuis « par la terreur combinée des bandes grecques et de l'Eglise œcuménique qui s'acharnent impitoyablement sur les Roumains assez téméraires pour s'instruire et prier dans leur langue maternelle ». Et, à l'appui, M. Rubin publie un « calendrier

œcuménique » des « très pieux, très orthodoxes et très helléniques assassinats » commis par les bandes grecques sur les Roumains : quelque chose comme *l'Almanach du Père Ubu* rédigé par un comitadji roumain. Il ne faut pas oublier en effet qu'il y eut aussi des bandes valaques, non moins pillardes et non moins féroces que les grecques.

Le témoignage de M. Rubin touchant les atrocités grecques ne paraît pourtant pas devoir être mis en doute, quoiqu'il articule des faits très graves : beaucoup de bandes grecques, ainsi d'ailleurs que beaucoup de bulgares, ont été commandées par des officiers en congé, qui depuis ont repris leur place dans les armées grecques et bulgares ; l'un d'eux même est devenu aide de camp du roi Constantin, — et, par parenthèse, cette situation ne va pas rendre le désarmement des bandes aussi aisé qu'on le voudrait à Athènes et à Sofia. — Mais les assertions du même auteur sur les exactions des évêques hellènes sont certainement exagérées. Le haut clergé grec, nourri de lettres classiques, et assez bien au fait des mœurs européennes, constitue peut-être la classe la plus civilisée du monde levantin ; les évêques hellènes ont su, en Thessalie, faire respecter par leurs ouailles la population musulmane ; durant toute la dernière guerre, ils se sont constitués les protecteurs des musulmans contre les fureurs bulgares ; enfin, dans leur rivalité déjà ancienne avec les autres évêques, il n'est nullement prouvé qu'ils aient été les agresseurs.

Quoi qu'il en soit, un tel ouvrage est intéressant par ce qu'il fait voir des dispositions de certains politiciens à Bucarest. On a beaucoup dit que la Bulgarie serait la Prusse des Balkans : la Roumanie, dès maintenant, paraît en être le Piémont. Alliée à la Turquie depuis 1910, elle n'a commencé à manifester qu'une fois l'armée bulgare engagée trop avant pour être à même de se retourner ; encore ne fut-ce que pour réclamer le prix de son inaction. Les Bulgares faisant la sourde oreille, et d'ailleurs étant à bout de forces, la Roumanie s'est jointe aux Serbes et aux Grecs pour obtenir son pot-de-vin : cependant les deux cabinets de Bucarest et de Sofia restaient en contact, et à tel point que pendant les négociations de la paix on a pu se demander si le Roumain ne se retournerait pas en faveur du Bulgare. Enfin le gouvernement roumain, reconnaissant le danger de la Grande-Bulgarie, est resté fidèle à ses alliés. Mais on voit qu'il a dans les Valaques d'Albanie l'occasion d'une politique tout opposée, et qui peut conduire à une troisième guerre d'Orient.

Tous les Roumains, il est vrai, ne sont point ennemis des Grecs, et il en est beaucoup de philhellènes, tels que l'auteur de **l'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordato** (1660-1830). M. Alexandre Stourdza, dans ce savant et volumineux ouvrage, expose même d'une manière très précise les raisons histo-

riques qui ont animé contre les Grecs un nombreux parti roumain. Elles ont leur origine dans l'éligibilité à la couronne dans les deux principautés de Moldavie et de Valachie au XVIIe siècle. Cette éligibilité produisit les mêmes intrigues, les mêmes marchandages qu'en Pologne, et en définitive fit que les souverains furent en fait nommés par la grande puissance la plus intéressée, c'est à-dire la Porte. Comme elle levait tribut sur les provinces valaques, celle-ci avait naturellement besoin d'une tête responsable, et elle trouva plus court de percevoir son dû en mettant la couronne à l'encan. Les acquéreurs furent les Grecs phanariotes, qui depuis le XVIIe siècle s'étaient glissés dans les hautes fonction de l'Empire turc, personnages riches, habiles, à demi grecs, à demi turcs, c'est-à-dire à moitié usuriers et à moitié janissaires qui, comme banquiers, avançaient au Sultan le total du tribut, et, comme pachas, allaient le récupérer au décuple sur les *raïas* d'outre-Danube.

Telle fut la cause essentielle du mécontentement des Roumains, de leurs conflits avec les Grecs, et même de leur scission complète en 1821, lors des guerres d'indépendance. Sous le sceptre phanariote, la langue roumaine fut de plus en plus écartée des affaires et de l'Eglise au profit de la grecque; dans l'Eglise roumaine, de plus en plus dépendante du patriarche grec de Constantinople, tout le haut clergé finit par se recruter parmi les Grecs. « L'aristocratie elle-même, qui avait déjà commencé à perdre au XVIIe siècle une partie de son caractère national, se scinda en deux groupes hostiles : l'un, farouche, se terra avec les paysans à la campagne et demeura roumain ; et l'autre, l'aristocratie de cour, s'hellénisa en grande partie, tandis qu'avec le peuple, demeuré roumain, l'abîme se creusa de plus en plus. » Aussi bien, le soulèvement national de 1821, loin d'être dirigé contre le Turc comme le soulèvement grec, le fut au contraire contre les princes phanariotes et leur clientèle hellénique. Le peuple a depuis conservé la haine du Grec, haine soigneusement entretenue par le clergé, et exploitée encore aujourd'hui, comme on a vu, au nom du nationalisme par tout un parti politique.

FERNAND CAUSSY.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Albert-L. Caillet : *Manuel bibliographique des Sciences psychiques ou occultes*, 3 vol. in-8 jés., Lucien Dorbon, 60 fr. — A. Moret : *Mystères Égyptiens*, in-16. A. Colin, 4 fr. — Eugène Lévy : *Mme Annie Besant et la Crise de la Société théosophique*, in-18. G. Dussardier et P. Frank, 1 fr. 50. — L.-C. de Saint-Martin : *Des Nombres*, in-8, Chacornac, 5 fr. — Inayat Khan : *Message soufi de la Liberté Spirituelle*, trad. de l'anglais par M.-H. Jorys, in-12, Librairie de l'Art Indépendant. — Joanny Bricaud : *Huysmans, occultiste et magicien*, plaq. in-16, Chacornac, 1 fr. 50.

M. Albert-L. Caillet vient de combler une lacune importante en

publiant son **Manuel Bibliographique des Sciences psychiques ou occultes.** Le chercheur n'avait jusqu'ici à sa disposition que les catalogues des Bibliothèques d'Ouvaroff, de Stanislas de Guaita, de l'abbé Pierre-Jacques Sepher, de A. Dureau (*Notes bibliographiques sur le magnétisme animal*), des auteurs hermétiques de Langlet Dufresnoy (formant le tome III de *l'Histoire de la Philosophie hermétique*), la *Bibliographie de la Sorcellerie* d'Yves Plessis et quelques autres bibliographies de moindre importance. La plupart de ces catalogues sont du reste très rares, quelques-uns même introuvables.

Le *Manuel Bibliographique* de M. Caillet contient les ouvrages cités dans ces catalogues, plus nombre de volumes mentionnés dans les catalogues de ventes publiques et des librairies spécialistes. Il compte en tout près de 12.000 articles formant trois gros volumes in-8 jésus à deux colonnes de LXVII-531, 533 et 767 pages.

M. Caillet a reproduit les notices originales des auteurs de ces bibliographies, et il les a revues, corrigées et complétées lorsqu'il y avait lieu.

Il a classé les auteurs dans l'ordre alphabétique, qui est le plus généralement employé et le meilleur. Il est regrettable qu'il n'ait pas suivi le même ordre pour le classement des sujets traités. La classification qu'il a adoptée et qu'il expose dans son avant-propos est loin d'être aussi claire et aussi commode. Toute classification d'ailleurs — autre que celle par ordre alphabétique — préjuge une théorie, explicite ou non. Or, toute théorie est sujette à contestation, et celle de l'auteur autant que toute autre. La table des matières, classée alphabétiquement, n'aurait exigé aucune explication, et aurait pu être, soit paginée à part, soit fondue dans celle des auteurs.

Tant qu'on n'aura pas formulé une classification synthétique et définitive des sciences, je crois que les bibliographes feront bien de procéder comme je viens de l'indiquer.

La composition de ce *Manuel Bibliographique* a dû exiger des recherches difficiles et considérables. Malgré qu'il soit incomplet — comme toutes les bibliographies d'ailleurs — et qu'il contienne nombre d'ouvrages de science, de médecine et de philosophie qui n'ont rien à faire avec les sciences occultes et psychiques, — il rendra de précieux services à tous ceux qui s'intéressent à ces questions et leur épargnera beaucoup de temps. Il convient de louer l'auteur d'avoir accompli un tel travail.

§

M. A. Moret, qui est conservateur du Musée Guimet et directeur-adjoint d'égyptologie à l'Ecole des Hautes-Etudes, a écrit divers ouvrages remarquables sur l'Egypte ancienne, ayant trait notamment

à la religion et au culte divin. Le dernier qu'il a publié est un recueil de six études, dont quatre intéressent tout particulièrement l'ésotérisme. Toutes du reste sont très importantes pour la connaissance de la religion de l'Egypte ancienne. La première de ces études — qui donne le titre au volume — traite des **Mystères Egyptiens.** M. A. Moret démontre que la religion égyptienne comportait deux catégories de mystères : les uns joués en public, les autres secrets. Ces derniers se rapportaient spécialement à la passion et à la résurrection d'Osiris. Ils se célébraient dans des locaux forts réduits par les soins de prêtres spéciaux et de quelques laïques.

Le drame osirien comprenait 24 scènes qui se succédaient d'heure en heure. La première commençait à la première heure de la nuit, c'est-à-dire à 6 heures du soir. On y figurait ou mimait les mystères de la reconstitution du corps et de sa revivification, de la renaissance végétale et animale et le curieux mystère dit « de la peau ».

L'Initiation était conférée par le Dieu, le Roi ou le Père. Peu d'hommes étaient initiés aux mystères osiriens pendant leur vie, mais la plupart l'étaient après leur mort.

La seconde de ces études traite du *Verbe créateur* et de « l'idée » de Dieu. M. Moret nous fait assister, dans son savant exposé, à l'évolution et au développement de cette idée. D'abord matérielle et anthropomorphique, elle s'idéalise peu à peu et finit par se rapprocher de la trinité hermétique : intelligence, esprit, raison. Des milliers d'années avant l'ère chrétienne, dit M. Moret, les Egyptiens cultivés concevaient Dieu comme une « intelligence qui a pensé le monde et qui a trouvé le verbe comme moyen d'expression et comme instrument de création ».

La troisième est une exposition de l'origine totémique de la royauté des pharaons; la quatrième, un essai d'interprétation du « ka » des Egyptiens. Pour les occultistes et M. Maspero, le *ka* désignait le *double*. Les égyptologues sont loin d'être tous de cet avis. M. Moret rapporte leurs opinions et estime que *ka* signifie à la fois « double, génie de la race, dieu protecteur, nom, nourriture ». D'après lui, c'est l'idée de *totem* qui correspondrait le mieux au *ka*, mais il ne se prononce pas d'une manière définitive.

Sous le titre de *Rois du Carnaval*, M. Moret passe en revue les fêtes populaires, égayées par des masques grotesques, qui eurent une grande vogue en Egypte et dont on a oublié aujourd'hui le sens religieux ou agraire. Enfin, dans la dernière étude, l'auteur décrit les sanctuaires imposants et majestueux de l'ancien empire.

De nombreuses illustrations, dans le texte et hors texte, ajoutent à la valeur documentaire et descriptive de l'ouvrage et en facilitent la lecture.

§

M. Eugène Lévy vient de donner sa démission de membre de la Société théosophique pour des motifs qu'il expose dans son ouvrage intitulé : **Madame Annie Besant et la Crise de la Société théosophique.** Il énonce contre la Présidente de cette Société des accusations très graves. Il l'accuse de rien moins que de déformer sciemment la vérité, de mensonges et de calomnies. Il lui reproche notamment d'avoir, en « s'appuyant sur une accusation malveillante et insoutenable », « osé proscrire 2.400 membres de la Société » (ces 2.400 membres composaient la Section allemande présidée par Rudolf Steiner) ; de s'être « inféodée à une méthode de développement occulte dont la moralité est au moins facultative » et d'avoir « créé une lamentable équivoque entre le Christ vrai et une personnalité obscure ».

Je ne m'inquiéterai pas de savoir si M. Lévy a raison de prendre parti pour M. Rudolf Steiner, qu'il vénère et voudrait « placer haut entre tous », contre Mme Besant. Ce qu'il y a de certain, — et qu'on pouvait prévoir — c'est que ces deux personnalités ne pouvaient pas rester longtemps d'accord. Mme Besant — qui est très dogmatique, malgré qu'elle déclare le contraire, et en outre très orgueilleuse et très autoritaire — ne pouvait pas longtemps souffrir qu'il y eût dans la Société une autre autorité capable de contrebalancer la sienne. On s'explique donc aisément qu'elle ait conçu de l'ombrage à l'égard d'un homme de la valeur de Steiner, qui avait acquis une influence très grande dans la Société théosophique, et qu'elle ait tout fait pour l'en chasser.

La seconde accusation vise M. Leadbeater et par contre-coup Mme Besant qui le soutient et le couvre. On sait que M. Leadbeater avait été obligé en 1906 de donner sa démission de la Société théosophique, à cause de la réprobation qu'avaient soulevée ses enseignements, dont on suspectait la moralité. Sur les instances de Mme Besant il fut réintégré dans la Société. Il ne changea rien bien entendu à sa méthode. Deux jeunes hindous — dont on lui avait confié l'éducation — viennent de lui être retirés par la cour de Madras, qui déclare dans son jugement que M. Leadbeater est « certainement une personne immorale et tout à fait impropre à être chargé des jeunes gens » (*Times* du 8 mai).

J'ajoute que l'un de ces hindous, Alcyone-Krishnamurti, est appelé à incarner prochainement le Christ, dont Mme Besant annonce le retour.

Ce qu'il y a d'amusant en cette affaire, c'est que Mme Besant et M. Leadbeater s'encensent mutuellement. M. Leadbeater loue « l'*infaillible* sagesse » de Mme Besant et Mme Besant déclare que M. Lead

beater est « un homme sur le seuil de la divinité ». Rien que ça ! Les théosophes doivent être très heureux d'avoir des dieux en chair et en os à adorer.

Ce que je ne comprends pas, c'est que M. Lévy éprouve le besoin, après avoir renié ces deux Maîtres, d'en prendre un autre, M. R. Steiner. Il est vrai qu'il imite en cela M. Edouard Schuré. Est-ce que véritablement il y aurait, dans le monde, des hommes ou des femmes qui seraient réellement des Maîtres, c'est-à-dire des critériums de certitude ?

§

La Bibliothèque Chacornac réédite une œuvre posthume de Louis-Claude de Saint-Martin sur les **Nombres**. Une édition autographiée par les soins de Léon Chauvin avait déjà paru en 1843. Un autre admirateur du *Philosophe inconnu*, L. Schauer, en donna, en 1861 une seconde, imprimée, contenant un portrait de Saint-Martin, un avant-propos, plus une préface et deux lettres de Matter, extraites de la *Revue d'Alsace*, sur Saint-Martin, Mme de Bœcklin, les deux Salzmann et Gœthe, et y ajouta *l'Eclair sur l'Association humaine*. Ces deux éditions sont introuvables.

La présente reproduit celle de 1861, moins l'avant-propos de Schauer, la préface de Matter et l'opuscule de Saint-Martin, mais avec, en plus, une intéressante préface de Sédir.

Les *Nombres* de Saint-Martin constituent une œuvre inachevée, formée de fragments et de notes éparses. Elle contient des vues profondes et originales sur la philosophie des nombres et leur symbolisme. Quoiqu'elle soit assez obscure, par endroits, elle est à lire.

§

Les Parisiens ont pu voir l'hiver dernier, dans les salles de diverses sociétés et au théâtre Sarah-Bernhardt, un très bel oriental donner des auditions de musique hindoue. Cet oriental d'origine musulmane, c'est le professeur Inayat Khan, né en 1882 à Baroda, dans l'Inde anglaise. C'est, paraît-il, un très grand musicien et un initié aux doctrines soufistes.

Le mot Soufi « vient de *Sufa*, qui veut dire *pur*, pur d'ignorance, de superstition, de bigoterie, de dogmatisme, d'égoïsme, de fanatisme; les soufis ne connaissent point les distinctions de castes, de croyances, de races, de nations, de religions. Ils croient en Dieu comme étant l'Etre unique et ils croient absolue la manifestation de Sa nature ».

Dans le **Message soufi de la Liberté spirituelle** le professeur Inayat Khan traite de Dieu, de sa divine manifestation, de ses aspects masculin et féminin, de l'esprit et de la matière, du cœur et de l'âme, des rêves et de l'inspiration, de la loi de l'action, de la

concentration, de l'extase et de la musique parmi les Soufis. Il a exprimé beaucoup d'idées, souvent de très haute valeur, en un petit nombre de pages.

§

M. Joanny Bricaud publie sur **Huysmans occultiste et magicien**, une curieuse et artistique plaquette qui complète l'ouvrage qu'il fit paraître l'an dernier sur *J.-K. Huysmans et le Satanisme*. M. Bricaud y raconte les débuts du célèbre écrivain dans l'étude de l'occulte, ses relations avec le fameux abbé Boullan, qui le documenta sur le satanisme, son séjour à Lyon auprès de cet abbé, ses démêlés avec Guaita et ses rapports avec Mme Thibault, l'une des voyantes employées par Boullan et que Huysmans prit à son service après la mort de celui-ci.

C'est une bien curieuse figure que cette Mme Thibault. Elle était prêtresse du « Marisiaque du Carmel » et célébrait le Sacrifice « Provictimal » de Marie, institué par Eugène Vintras. Boullan l'appelait « une colonne de prières ».

Les renseignements que donne M. Bricaud lui ont été fournis par Mme Laure, autre voyante au service de Boullan.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue : le coton, objet d'agiotage, corrompt les femmes de la gentry britannique. — *La Grande Revue :* 3 sonnets de M. P. d'Hugues inspirés par des hommes de la Révolution. — *L'Effort libre :* sur Joaquin Miller, poète californien. — *La Revue Critique :* M. Pierre Champion, sur « l'art de Villon ». — *Revue bleue :* croquis cubains, par M. P. Maistre. — Memento.

Un collaborateur de **la Revue** (1er août) y signe : Claude, un article bien curieux sur « le Jeu et les joueurs en Angleterre ».

Voici un passage qui révèle un très intéressant état des mœurs dans la meilleure société de Londres, aujourd'hui :

Dans l'aristocratie et dans la bourgeoisie riche, une autre forme de jeu fait des ravages mystérieux et redoutables : le coton. Les spéculations sur le coton sont la perte de femmes très honorables qui ont cherché, souvent dans le plus louable motif, à augmenter ainsi leurs revenus.

Une Anglaise de la société ne compte pas seulement, au point de vue mondain pour son luxe, mais aussi et surtout souvent, elle doit son renom, son crédit, sa situation, aux nombreuses œuvres dont elle s'occupe, en leur consacrant une partie de sa fortune.

La charité privée, en Angleterre, représente une somme de travail consciencieux assez importante et un budget immense. Ajoutons aussi, d'ailleurs, que le luxe des hautes classes atteint une prodigalité et comporte des obligations ruineuses.

Tentées par des hommes d'affaires marrons, et averties des gains réali-

sés par telle ou telle de leurs amies dans des spéculations du coton, certaines dames de la bonne société se laissent aller à risquer des sommes considérables. Du coton bien entendu, elles n'en voient pas une balle : tout se passe en ordres d'achats et de vente, souvent par correspondance, ou par téléphone, et sans un contrôle satisfaisant des opérations réalisées.

Les courtiers véreux ont beau jeu. Lorsque ce n'est pas pour des charités, ou pour le train nécessité par son rang social que spécule l'imprudente femme, c'est pour ses toilettes, quelquefois c'est afin d'aider un fils officier ou voyageur. Hélas ! les conséquences sont désastreuses. Derrière la dame qui joue, le courtier joue pour elle, avec elle, ou contre elle. Son intérêt n'est cependant pas de ruiner sa cliente, mais le jeu aveugle les humains plus sûrement que l'amour.

Il se produit ceci : le courtier s'adresse à une femme riche qui joue, elle, parce qu'elle n'a pas assez d'argent, et, supposant toujours à sa cliente des ressources qui justement font défaut à celle-ci, il engage des opérations au-dessus de ses disponibilités. Si elle perd, la spéculatrice se trouvera en face d'un déficit qu'elle ne pourra pas combler et elle ne voudra pas avouer sa déconfiture. Elle cherchera simplement à se *rattraper*, et engagera d'autres opérations jusqu'au jour où, épouvantée, elle s'apercevra qu'elle est près de la faillite. C'est l'engrenage.

Le coton, qui jadis a fait la richesse de l'Angleterre, est en train aujourd'hui de faire le malheur de nombre de ses meilleures familles.

Comment une femme, et une femme du monde, arrive-t-elle à liquider sans scandale des pertes d'argent considérables ?... Elle a des moyens ultimes et humiliants, des moyens occultes et honteux. L'infortunée joueuse paie bien cher son audace d'avoir voulu tenter la fortune.

On se demande souvent comment, pourquoi, tel grossier parvenu est le commensal de lady X..., qui l'a introduit auprès de tous ses amis... Et l'on murmure tout bas que lady X... avait dans le coton une position périlleuse que cet ami nouveau a prise à sa charge.

La jolie Mrs Z... soudain se compromet avec un rustre. Elle avait un mari charmant épousé par amour, de jolis enfants, tout pour ne pas désirer l'aventure et surtout cette aventure-là. Mais la jolie Mrs Z... spéculait sur le coton, et elle ne voulait pas avouer à son mari les effroyables différences qu'elle avait faites ces derniers temps. Le rustre était au courant, il a tout réglé. La pauvre jeune femme est à sa merci.

Des séducteurs, des nouveaux riches désireux de se créer tout de suite de belles relations, des gens à l'affût d'une basse vengeance se font les banquiers bénévoles des courtiers des joueuses sur le coton. Ces intermédiaires, assez méprisables, sont toujours certains d'être payés. Ils ne courent aucun risque. Quelques-uns même, avant de proposer à leur cliente l'opération à réussir, connaissent d'avance le complaisant sans scrupule, le parvenu ou le misérable qui se chargera de les désintéresser.

La cour des divorces et le tribunal des banqueroutes sont souvent le théâtre où se dénoue la dernière scène des drames du jeu sur le coton.

Très instructif aussi, un chapitre qui a trait à la méthode que les aigrefins anglais nomment entre eux *To nurse a mug* (nourrir une

gueule) et que leurs semblables, en France, définissent par ces mots plus délicats : « faire mûrir une poire. »

M. Pierre d'Hugues donne à **la Grande Revue**, sous forme de sonnets bien orfévrés, une série de beaux médaillons inspirés par les grands ouvriers de la Révolution.

SAINT-JUST

Jeune homme, qui fus beau comme un héros d'Hellas,
Au regard virginal sous un front impassible,
Certes, elle portait, ton âme inaccessible,
De puériles espoirs et le sceau de Pallas.

Que ton rêve extatique est loin des faits, hélas!
Ce sont les Comités au lieu du champ paisible,
Salut public, Terreur, tout un drame indicible...
Tu n'as pas vingt-sept ans lorsque sonne ton glas.

Mais, proconsul, déjà, pour entrer dans l'histoire,
C'est assez que d'avoir contraint à la victoire
Les généraux postés aux frontières du Rhin,

Que d'avoir édicté des décrets de poète
Et que d'avoir suivi le tragique destin
De l'ami malheureux et du grave prophète.

L'INCORRUPTIBLE

Porteur d'épis, de fleurs, doux et sacerdotal,
La face énigmatique avec des yeux de flamme,
Le dictateur paraît, et la foule l'acclame
D'un cri de joie immense, adorant et brutal.

Sous le ciel lumineux et pur de Prairial,
L'espoir tranquille emplit et fertilise l'âme,
Tandis que, solennel, l'officiant proclame
Sa foi métaphysique en l'Ordre initial.

Les chants ont retenti, les harpes et les lyres
Ont célébré l'amour, la vertu, les sourires
De la grande nature éclose au soleil d'or.

Mais, grave dans la pompe et les chants liturgiques,
Robespierre pressent les dénouements tragiques
Et voit le Golgotha des jours de Thermidor.

LE RENIEMENT

Le Juste va périr et, pour la fois dernière,
Il dicte aux Jacobins son espoir social;
Puis, il rentrera, calme, au Tout primordial,
Car, au Sage, la vie est inhospitalière.

« Je boirai la ciguë avec toi, Robespierre ! »
Jure David, altier dans son émoi loyal...
— Hélas ! que Thermidor est loin de Prairial,
Et combien est humain le reniement de Pierre !

Inflexibles, voici Saint-Just, Couthon, Lebas,
Prêtres de l'Absolu... Ne paraîtrez-vous pas,
David ; sortirez-vous de la foule imbécile ?

Quand le Crime et la Peur égorgent la Vertu,
David, suivre le maître est un destin facile ;
David, on vous appelle ; artiste, où donc es-tu ?

§

Dans **l'Effort libre** (juin), M. Léon Bazalgette traduit un article de M. Elbert Hubbard sur le poète californien Joaquin Miller, mort en février dernier, à 72 ans :

Son domaine de plusieurs centaines d'arpents au sommet de la montagne, il l'avait acheté, il y a trente ans environ, avec les droits d'auteur qu'il avait touchés sur les *Danites*. L'endroit dominait la ville d'Oakland, San Francisco, la Baie, et offrait une vue panoramique de la Porte d'Or et de l'étendue bleue du Pacifique par delà. Il l'appelait « les Hauteurs »... C'était un amas chaotique de rochers, d'arbres, de plantes grimpantes, de fleurs sauvages, avec çà et là un sequoia géant. Ce terrain aurait conduit à la banqueroute tout propriétaire qui eût prétendu le cultiver ; Joaquin Miller l'acheta à des fins pittoresques et poétiques. Personne d'autre n'en voulait. Pour y parvenir, il vous fallait grimper par un chemin en lacet, pendant une lieue et demie à partir de la barrière, en bas, là où le tram s'arrêtait. La civilisation a quelque peu gagné de ce côté, si bien qu'aujourd'hui le terrain a une valeur certaine et, si on le vendait, paierait assurément les dettes du poète en laissant une coquette petite somme à ses héritiers...

De temps à autre, il recevait une centaine de francs pour un poème. Et tout l'argent qu'il gagnait, il le dépensait en bois de construction, que l'on hissait par une route pénible. Il bâtit une douzaine de maisonnettes à peu près grandes comme une caisse d'emballage ; il y en avait avec des coupoles, de curieuses petites vérandas, d'étranges observatoires. A quiconque venait lui rendre visite il offrait une de ces maisons comme logement, en lui disant de rester tant qu'il voudrait et de s'en aller quand il le désirerait. L'une des maisons servait de salle à manger unique, et un Chinois, à penchants littéraires, en costume d'une blancheur immaculée, faisait la cuisine pour tout le monde. Les repas étaient servis sur une longue table en plein air, si le temps le permettait. Sinon, on s'entassait dans la salle à manger, où chacun se servait; et, le repas fini, vous aidiez John à faire la vaisselle.

Tout ce qu'il possédait, il était prêt à le partager avec quiconque le désirait. Après 1890, il y eut tant de gens, chineurs, trimardeurs, malfaiteurs, poètes, prédicants, réformateurs, qui vinrent le voir, qu'ils mangèrent presque son avoir. Mais tant qu'il put les nourrir, il les accueillit

cordialement. Et lui-même parfois coucha dehors, enveloppé dans une couverture, afin que ses hôtes eussent sa bicoque, pour y dormir. C'était un utopiste, qui toujours dépeignait une société où l'amitié régnerait en souveraine et où tout appartiendrait à quiconque le désirerait ; une société où personne ne posséderait trop, mais où chacun aurait assez...

§

La Revue critique des Idées et des Livres (25 juillet) publie une savante étude sur « l'Art de François Villon » par M. Pierre Champion, qui possède la plus belle sensibilité d'un artiste.

Nous extrayons les lignes ci-après de la seconde partie du remarquable travail de M. Pierre Champion. Elles traitent des manuscrits poétiques « postérieurs de quelques années à Villon » :

Ces manuscrits nous offrent presque toujours deux collections distinctes et souvent même juxtaposées : on y entend deux voix bien différentes.

La tradition courtoise est exprimée par l'amant classique, le charmant, le dolent, le loyal amoureux. Il demeure fidèle au printemps, à la rosée, à la nature, aux oiseaux qui chantent, aux buissons fleuris, aux ruisseaux qui baignent les prés, aux fêtes de mai. Il est triste, malheureux, victime d'une dame sans merci qui le regarde de ses yeux froids et lui sourit de ses lèvres menteuses, et à qui, l'imprudent, il a donné en garde son cœur ! Il rit et il pleure tout ensemble ; il tombe en langueur et feint d'impossibles douleurs ; tour à tour las, mélancolique, il est le banni de Plaisance, de Tristesse, la victime de Fortune et de Danger. Il meurt à chaque soupir, fait le guet sous la fenêtre de la chambre de sa maîtresse et rend des dévotions étonnantes à la serrure de sa porte ; il va, il vient, trotte, déraisonne, met sa robe à l'envers ; il rit des yeux et pleure du cœur. Mais, de ses grands malheurs, il se console toujours par de petites chansons, à la façon de maître Alain Chartier ou de Charles d'Orléans.

Un monde nouveau fait entendre sa voix âpre et réelle par la bouche du pauvre homme orgueilleux et du clerc. Eux, ils vantent l'amour franc, la santé, la jeunesse, le bonheur d'avoir de l'argent, et raillent au surplus les bourgeois parvenus qui supplantent alors les nobles. Leur parole n'est que trop vraie, et même cynique. On aime, dans ce monde-là, les équivoques, les obscénités aussi ; on y caricature d'étonnantes filles de péché, des vieilles, des noires, des moricaudes. Et ces pièces sont bien dirigées contre l'idéal amoureux et chevaleresque, contre la loyauté : elles enseignent qu'avec de l'argent on arrive à tout, qu'en amour les réalités priment le sentiment.

Sur Villon même, M. Pierre Champion écrit :

François a la foi du peuple. Il n'ignore pas qu'il est un pécheur; mais d'un pauvre, comme lui, on ne peut exiger qu'il soit homme de bien. S'il est triste, si faible, abandonné, c'est qu'il manque d'un peu d'argent. Villon sait bien qu'il demeure le plus imparfait de tous, qu'il n'est pas maître en théologie : mais cela ne l'empêche pas de voir le Paradis ouvert devant lui, et de louer, comme il convient, le doux Jésus-Christ. Il a la foi de sa bonne femme de mère et le repentir sort de son cœur comme les lar-

mes jaillissent naturellement de ses yeux : Dieu absoudra tous les morts. Il y a un prince Jésus, qui est notre maître à tous, et peut sauver le pauvre frère humain suspendu à la potence :

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absoudre !

Mais qui aurait le cœur de se moquer ici ? C'est pourquoi Villon se confesse si librement à nous. Un homme de nos jours y eût mis, sans doute, de la forfanterie, de l'orgueil ; il serait intolérable. Le sentiment religieux seulement a fait des hommes égaux ; par lui le mauvais pouvait toujours ressusciter au bien : il n'était pas l'éternel failli.

Et Villon appartenait encore au peuple par la bonne langue qu'il parla une langue toute pleine de proverbes où l'expérience des simples s'était cristallisée.

. . . . . .

Villon enfin a été par excellence le peintre de la volupté, le poète de la mort. Certes, bien avant lui, on avait dit le « maintien rassis » convenable au type que l'on considérait comme l'idéal de la beauté. Que de fois les poètes avaient célébré, depuis nos vieux trouvères, le clair visage de leur dame, sa chevelure blonde, son front large, ses sourcils déliés, ses yeux verdelets, son nez joli, sa bouche riante et mignonne, son long cou, ses bras longs et ses doigts grêles, son maintien noble ! Peu à peu on avait déshabillé cette poupée gothique : la gorge plaisante était apparue, un corps souple et sinueux.

. . . . . .

Dans la description que Villon fera de la beauté, il se souviendra de la poupée archaïque célébrée par les vieux poètes, typequ'il a tout simplement transposé d'après le *Roman de la Rose*. Mais qu'on relise la description de ses charmes flétris, que fait la belle Heaulmière, vite on y verra ce qui est de convention, les mots vrais et sensuels qui appartiennent à Villon : qu'on se récite l'admirable début des Contredits du Franc Gontier, et l'on aura bientôt la même impression. A quoi sert alors d'accumuler tous les exemples antérieurs à Villon, où une dame est dite blanche ou tendre ! Quand on aura cité toutes les épaules menues, les sourcils « voultys », le « grand entre-œil », les « lèvres vermeilles » et les « longs bras » de tous les temps et de toutes les dames, tous les « mentons fourchus » et les « clairs visages », on n'aura pas rendu compte de la puissance qu'exerceront ces mots, ces banalités, là où les place le poète.

Blanche, tendre, polie et attintée...
Rire, jouer, mignonner et baisier...

Ce ne sont ni des répétitions, ni des épithètes accumulées au hasard. Car nul n'a parlé avec autant d'ardeur et de mélancolie du corps féminin que Villon, sans doute parce qu'il l'aimait en songeant à sa fragilité, à la déchéance de la vieillesse, à ce condiment qu'était pour lui l'idée perpétuelle de la mort.

§

M. P. Maistre donne de vifs et colorés « Croquis cubains » dont la **Revue bleue** (2 août) commence la publication.

Voici quelques traits de la ville cubaine :

Six heures du matin :

Dans les quartiers populeux, les plus intéressants, on voit déjà revenir des boutiques ou du marché des femmes blanches ou de couleur. Celles-ci ont souvent le cigare à la bouche ; elles tiennent dans leurs paumes jaunâtres, ou portent sur leur tête, leurs modestes provisions.

De vieilles négresses, coiffées de madras aux couleurs voyantes, causent toutes seules, suivant leur coutume, tout en déambulant lentement. Vous les verrez parfois s'arrêter brusquement, se livrer à forces gestes en accompagnant de grands cris leur mimique expressive : elles discutent avec un interlocuteur imaginaire. Ce genre de folie n'est pas le seul effet nocif de ce climat tropical : beaucoup d'Européens y sont frappés d'amnésie après quelques années de séjour.

. . . . . .

Alors, jusqu'à dix, onze heures du soir, la vie créole battra son plein.

Dans les artères centrales, asphaltées, les tramways électriques aux éblouissantes ampoules se succèdent, ronflants, rapides, remplis de promeneurs qui aspirent à l'air de la campagne ; et de nombreux enfants se livrent témérairement, avec une adresse peu ordinaire, au sport du patinage à roulettes : sautant par-dessus les rails, exécutant des virages et des voltes dignes de professionnels.

Tous les magasins grands ouverts, brillamment éclairés à l'électricité (1), regorgent de créoles, de mulâtresses, de négresses, en robes de mousseline aux couleurs fraîches. En cheveux, pomponnées, les bras demi nus, elles font face aux comptoirs derrière lesquels s'empressent les jeunes « calicots » en manches de chemise, — dont pas un de couleur, soit dit en passant — avec lesquels cette gracieuse clientèle féminine jacasse, rit, flirte plus ou moins ostensiblement, tout en minaudant, jouant de l'éventail, et en surveillant sans cesse le mouvement de la rue.

Ce *shopping* du soir c'est, avec le théâtre ou le cinéma et les concerts *al fresco*, une des rares distractions de la femme cubaine, qui ne sort guère le jour : on ne saurait donc la blâmer si elle en abuse un peu.

Dans le square principal (2), encadré par la vieille cathédrale qui fait vis-à-vis à l'Hôtel du Gouvernement et à l'*Ayuntamiento*, et les deux hôtels *Casa grande* et *La Vénus*, véritable petit parc avec ombrages et jets d'eau où les fleurs tropicales exhalent leurs lourds parfums dans une atmosphère chaude et humide, où la musique militaire joue deux ou trois soirs par semaine, les jeunes Cubaines, accompagnées de leurs *Novios*, se reposent sur les bancs de pierre, ou font infatigablement le tour de la place, blanche d'électricité, se livrant, sous l'œil vigilant et exercé de la mère ou de la duègne, à l'éternel manège de la chasse au mari.

Le jeudi est le jour de l'aristocratie blanche à Santiago ; mais, le diman-

(1) A Santiago les plus petites cahutes des noirs ont l'électricité.
(2) Plaza Cespedes.

che l'élément noir domine sans conteste, et l'observateur se rend bien vite compte que, questions de couleur à part, l'*éternel féminin* est toujours et partout le même !

§

Memento. — *Le Cahier des Poètes* (juillet), numéro spécial consacré à M. Paul Fort.

L'Action d'Art (25 juillet) demande par la plume de M. A. Colomer que l'on rende à la liberté Dieudonné qui fut condamné, lors du procès dit de la « bande tragique ».

La Revue de Paris (1er août). — « Ch. Price, voleur de la Banque d'Angleterre », par M. H. de Goutel. — M. Pierre Champion : « La Cité au temps de François Villon. » — « Les juifs en Pologne russe », par M. H. Vimard.

L'Ile sonnante (août). — MM. Michel Puy et Charles Callet rendent hommage à la mémoire de Léon Deubel. — Poèmes de MM. F. Eon, Albert-Jean, H. Féa et, notamment, « l'Impossible retour », de M. Roger Frêne.

La Vie (9 août). — « L'Empire intellectuel », par M. Ph. Lebesgue. — Poème inconnu de George Sand. — « Un prophète », par M. E. Artarit.

Le Feu (août). — « Chant civique », d'Emmanuel Signoret.

La Vie des Lettres (juillet).— Un bel article de M. Maurice Barrès sur le comte A. de Mun. — M. Paul Adam : « L'Esprit de Synthèse. » — M. J. Ernest-Charles : « L'extension de la Langue Française et le style scientifique. » — Poèmes de MM. Rudyard Kipling, V. E. Michelet, Nicolas Beauduin, etc. — « De la volonté chez Maurice Barrès », par M. W. Speth. — « La Volonté religieuse des lettres contemporaines », par M. Jean Muller. — « Sur les pages bleues », poèmes en prose d'A. Aumaître. — « Le Brésil littéraire », par M. X. Marquès.

Le Temps Présent (2 août). — « Molière et l'Espagne », par M. Emile Faguet. — Poèmes de M. Dominique-Combette.

Le Divan (juillet-août). — M. H. Martineau : « Eugène Montfort. » — « Le Miroir de la mer », par M. Joseph Conrad (trad. M. J. Mariel).

La Petite Revue du midi (juillet).— « Vers pour se souvenir d'un ancien été... » par M. Henri Hoppenot.

L'Occident (mai-dernier no paru). — « Enthousiasmes », par M. Maurice Vallis. — M. Jean Baffier : « La Belle rêveuse. » — M. de Noisay : « Sonnet sur la disparition de la Joconde. »

Le Correspondant (25 juillet) : — « Ferdinand Christin », par M.F. Barbey. — « Florence Nightingale », par Mme Dora Melegari.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Bovarysme (*la Dépêche de Toulouse*, 11 août). — Sur un mot d'Amiel (*le Journal des Débats*, 4 août). — Deux portraits du Louvre (*la Liberté*, 9 août).

Appliquant la théorie de Jules de Gaultier au cas de l'abbé Chassaing et d'Alice Crepy, le Dr Voivenel, dans **la Dépêche de Toulouse**, nous montre, dans ce mysticisme religieux et poétique un

modèle de *bovarysme* sentimental. Et, développant son idée, il nous donne une généralisation très curieuse du bovarysme intellectuel. Cette étude est suscitée par le dernier volume du philosophe du bovarysme : *le Génie de Flaubert.*

Une légende antique nous dit que l'audacieux qui levait le voile d'Isis mourait. La Vérité, mystérieuse comme la déesse égyptienne, ne se contemple pas non plus impunément. De n'avoir désormais aucune illusion, Emma Bovary succombe d'avoir perdu sa « regardelle ». Tartarin lui-même disparaît. Les hommes ont besoin d'un mirage pour marcher sur le sol de la Vie. Les amoureux surtout. Tout le monde sait, dit Ribot, que l'œuvre de l'amour consiste à créer un être imaginaire qui se substitue à l'objet aimé; puis, quand la passion s'est évanouie, l'amant désillusionné se trouve en face de la réalité.

L'abbé Chassaing était un beau mâle, musclé et souple à souhait. Soldat, il eût été le rêve des cuisinières. Prêtre, il conquit le cœur d'une presque reine de félibrige. Alice Crespy, petite et charnelle, avait du sang dans les veines — auraient-ils pu prosaïquement s'unir? Et la poésie de crépiter autour d'eux, les rimes d'éclater en feu d'artifice. Avec des mots on s'illumine des flammes de Loïe Fuller. On s'évade de son tempérament, on croit se libérer de ses hérédités bourgeoises et paysannes, et d'avoir dit :

> Je veux des baisers pour ma peine,
> Je veux un cœur pour mon cœur
> Je veux l'amour ou bien la haine,
> Je veux la vie ou le trépas...
> (*La Mort des Heures.*)

on se hausse au-dessus de l'humanité.

Cette impossibilité de se concevoir tel qu'on est fut appelée, par Jules de Gaultier, *le Bovarysme.* Dans une remarquable série d'ouvrages, ce philosophe original et délicat nous démontre la nécessité psychologique selon laquelle toute activité qui prend conscience de sa propre action la déforme par le geste même dont elle s'en empare dans la connaissance. Nul n'échappe au bovarysme. Il est, dit Palante, le père de l'illusion sur soi qui précède et accompagne l'illusion sur autrui et sur le monde.

Les amants d'Agen furent les victimes d'un *bovarysme sentimental*, celui de l'héroïne de Flaubert, celui du Frédéric Moreau de *l'Education Sentimentale*, celui du Jean Servien, d'Anatole France, celui enfin de Mathilde de la Môle dans *le Rouge et Noir* de Stendhal. Ces personnages, avant d'aimer, se forgent un idéal romantique de l'amour. Ils cherchent à l'atteindre et, suivant leur énergie native, sont comiques ou tragiques. Ils mettent au service de la fausse conception qu'ils se font d'eux-mêmes les forces qu'ils auraient employées à se développer normalement. Les moins volontaires s'en tiennent à une imitation qui n'exige pas les actes effectifs : les autres vont jusqu'au drame. Si Jules de Gaultier a choisi Emma Bovary comme marraine de sa philosophie, c'est que, chez elle, est typique ce pouvoir de se concevoir autre, « idéalisé jusqu'à constituer sa véritable personnalité et confondu avec la haine de toute réalité à ce point que ces deux éléments, cause et effet l'un de l'autre, inscrivent un cercle où tous ses actes aboutissent! ».

Le *Bovarysme moral* nous fait nous considérer comme plus moraux, plus vertueux, plus forts, plus héroïques que nous ne sommes. On le retrouve surtout dans les races où prédominent les types puritains et protestants. On en dégustera un bel exemple dans le livre curieux d'Edmund Gosse : *Père et Fils*. Dans *le Canard sauvage*, d'Ibsen, Hialmar, pitoyable, croit sauver les siens et vit à leurs crochets. Ouvrez les yeux autour de vous. Comptez toute la petite monnaie des nietzschéennes.

Le *Bovarysme intellectuel* est aussi d'une banalité décourageante. Le snob, le « philistin de la culture », dit Palante, se veulent artistes ou penseurs originaux. Et défilent les modes littéraires : les Précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, le naturisme des dévots de Rousseau, le pessimisme imité de Schopenhauer, le préraphaélisme, le symbolisme, le futurisme, l'intensivisme, la bizarre cohorte des poétaillons locaux. Ce bovarysme s'associe généralement au bovarysme sentimental et nous observons ce suggestif mélange chez la plupart de nos femmes de lettres contemporaines. Elles n'ont plus la délicatesse d'une Desbordes-Valmore, d'une Siefert, d'une Ackerman. Elles couvrent leurs instincts de théories déviées des ouvrages mal compris de Nietzsche. Comme les héros de d'Annunzio, elles veulent « vivre leur vie »,

Ivre d'amour, les narines ouvertes.
(Valentine de Saint-Point.)

et se considèrent comme des êtres privilégiés, à qui la douche serait fort utile.

Nous ne parlerons ni du *bovarysme sportif*, ni de la série, très riche, des divers types bovaryques individuels.

Disons, pour terminer, qu'il existe encore le *Bovarysme des collectivités*. Les groupes n'échappent pas, en effet, au danger de se concevoir différents d'eux-mêmes. Pour la collectivité, de quelque nature qu'elle soit, nous apprend J. de Gaultier, ce fait de Bovarysme se réalise aussitôt qu'un certain nombre d'individus qui la composent subit la fascination d'une coutume étrangère au lieu de subir la suggestion de la coutume propre à son groupe. C'est, par exemple, pendant la Révolution, l'imitation folle de Rome et de la Grèce qui rendit des hommes — parfaitement héroïques de par ailleurs — si ridicules dans leurs cérémonies et leur phraséologie. Ce fut encore pendant la Renaissance elle-même, en France, la soumission si complète aux modèles italiens, qu'il fallut deux siècles pour permettre, avec Boucher, Greuze, Fragonard, au goût national de se révéler.

Ainsi le prêtre et la poétesse, en jetant de la poésie sur leurs instincts, ont obéi à une loi générale. D'Isis, l'amant leva le voile. Il en est mort.

Le bovarysme est la loi de la vie. Sans bovarysme religieux et sentimental, il n'y aurait pas de religion et pas d'amour, et sans bovarysme intellectuel, pas de littérature.

§

M. Lucien Pinvert consacre dans le **Journal des Débats** une intéressante étude à Amiel et au mot célèbre, qui n'est pas comme on le répète et comme on le répétera encore : « Un paysage est un état d'âme », mais «... est un état de l'âme ». Et pour nous faire en-

tendre la signification de ce mot, M. Lucien Pinvert nous donne ici une analyse de la philosophie d'Amiel :

C'est d'abord l'exercice, qui lui était cher, de la dépersonnalisation. Tous tant que nous sommes, nous avons une personnalité morale dans laquelle nous sommes garrottés et dont nous ne pouvons nous évader, comme nous sommes prisonniers de nos sens, qui nous traduisent le monde extérieur, mais dans leur langage, et sans que nous puissions mesurer le plus ou moins de fidélité de ces interprètes. Chacun de nous est tel homme, et pas autre. Amiel non pas. Plus heureux que Fantasio, c'est un jeu pour lui d'être, s'il veut, « ce monsieur qui passe ». Il n'est pas enfermé dans une personnalité fixée et figée. Il se sent « caméléon, kaléïdoscope, protée, muable et polarisable de toutes les façons ». Il écrit très sérieusement : « J'ai été mathématicien, musicien, érudit, moine, enfant, mère... J'ai été animal et plante. » Fantaisie de poète ? pas le moins du monde. Fantaisie de rêveur éveillé ? Il se peut, mais aussi, chez un homme parfaitement sincère, trait de complexion intellectuelle, et l'on comprend avec quelle liberté un esprit aussi fluide pouvait se mouvoir dans les plus hautes sphères de la métaphysique. Il y portait la passion, l'obsession de l'idée d'infini et l'absolu (je dirais la notion de l'absolu, si une telle expression avait un sens), en tout cas une aptitude à le méditer et à l'embrasser poussée, je crois, aussi loin qu'il est philosophiquement possible. On trouve chez lui je ne sais quelles visions d'un monde suprasensible, aperçu par moments, par éclairs, d'une hauteur de pensée qui appartient à la plus noble spéculation. Les idées pures sont son domaine, et il y est entièrement à l'aise. Là, il n'est plus *dépersonnalisé*, mais *impersonnalisé*. Il n'a pas changé de personnalité, il n'a plus de personnalité du tout ; il a réduit la sienne au *punctum emergens*, à l'être de raison qui n'est plus qu'une virtualité. Il a des pages d'une originalité bien curieuse sur la régression à la monade, à la cellule morale, et sur la *réimplication* psychologique : le mot est de lui, car, pour rendre compte d'idées si neuves, il fallait une terminologie nouvelle. C'est ce moi, aussi nu et dépouillé que possible, qui seul existe. Que savons-nous des choses, de ce réel que nous ne pouvons appréhender que par la pensée, qui sans cesse se modifie et se colore sous les variations de la pensée, et qui, par conséquent, différant de moi à mon voisin, se réduit pour chacun de nous à une série d'états de conscience ? Le phénomène n'est qu'une objectivation du noumène, donc projection du moi, fantasmagorie, relativité et illusion. Et « l'idéal est plus vrai que le réel », mot admirable, s'il est bien compris, et formule à la fois de l'agnosticisme le plus décourageant et de l'idéalisme le plus consolateur.

Mais voici le mot célèbre. Amiel écrit :

« Tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir m'apparaissaient charmants et saisissants. Je tenais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. »

C'est tout. Amiel, en écrivant cela, ne visait guère à la profondeur ; il n'avait pas la prétention d'avoir fait une découverte philosophique, et on l'aurait bien étonné en lui prédisant le succès de son « mot ». Quelques pages plus loin, il parle encore de « l'homme s'enveloppant d'une nature qui est l'objectivation de sa nature spirituelle ». Ce commentaire, rapproché de ce que nous avons dit plus haut de son idéalisme, nous fait apparaître toute sa pensée.

Ainsi la nature n'est ni gaie, ni triste, elle est impassible. Ce sont les hommes qui lui prêtent leurs sentiments, elle est le vaste miroir qui les reflète, le splendide écran sur lequel ils sont projetés, en sorte que, contrairement à ce que croit le vulgaire, ce n'est pas notre entendement qui reçoit les impressions du monde extérieur, c'est au contraire le monde extérieur qui enregistre les modalités de notre entendement.

Amiel a encore écrit, et on peut adapter à cette formule la même explication : « La religion est un état de l'âme. » La religion n'est pas dans les choses : elle est en nous. En somme, c'est la théorie de l'idéalisme.

Mais M. Pinvert termine son article, et nous ne pouvons que nous associer à son vœu, en demandant qu'on nous donne enfin une édition complète du *Journal intime*, et une étude définitive (ce mot est un peu décourageant) sur cet écrivain plus célèbre que connu.

Combien il serait à souhaiter qu'à Genève, où le culte des Lettres nationales est plus que jamais en honneur, quelque compatriote d'Amiel nous donnât sur lui une étude définitive ! Car il reste mal connu, après tout ce qu'on a dit de lui. Du *Journal intime*, nous ne possédons que des fragments. La notice que Schérer a placée en tête de ces fragments, très belle à certains égards, a je ne sais quoi de retenu, comme si Schérer était gêné d'avoir connu Amiel, ou peut-être, l'ayant connu, de ne l'avoir pas suffisamment compris ou deviné. Je ne parle que pour mémoire de la biographie que lui a consacrée une amitié féminine, ouvrage insignifiant pour l'étude des idées, hommage d'une dévotion indiscrète. Les autres jugements, de Caro, Renan, Bourget, Brunetière, seraient tous à reviser. Pour moi, je ne voudrais pas avoir eu l'air de parler avec légèreté d'un penseur dont la légèreté n'était pas le défaut dominant. Il faut approcher avec respect ces nobles esprits qui ont poussé le cri désespéré du poète : « Je ne puis, malgré moi, l'infini me tourmente... », qui ont eu la soif, la maladie de l'absolu, qui ont voulu le contempler face à face et se mesurer avec lui, et qui sont restés frémissants de leur extase et meurtris de leur effort, comme Jacob après sa lutte avec l'ange. Et il faut honorer Amiel d'avoir touché non sans éloquence à ces choses de l'âme qui, malgré tout, demeureront toujours ineffables, parce que le langage parlé ne possède pas de sons pour les rendre et qu'elles ne trouvent peut-être leur seule traduction possible que dans les effusions d'un Beethoven.

§

Il y a au Louvre, au sommet de l'escalier Daru, auprès de la Victoire de Samothrace, deux fresques de Botticelli aux couleurs un

peu effacées. Mais on n'oublie jamais l'expression grave et triste de ces figures, quand on les a une fois regardées. Qui sont ces personnages ? Quelle fut leur vie, joyeuse ou tragique ? M. Robert de la Sizeranne nous l'apprend dans un des chapitres de son livre : *les Masques et les Visages à Florence et au Louvre*, et M. Etienne Charles a résumé dans **La Liberté**, en un article intitulé *Deux Portraits du Louvre*, ce qui concerne cette question. Après nous avoir rappelé que ces fresques, peintes sur les murs de la villa Tornabuoni, près de Florence, pour célébrer le mariage de Giovanna Albizzi avec Lorenzo Tornabuoni, en 1486, furent détachées en 1882 et transportées au Louvre, l'auteur fait une description de ces peintures et nous donne sur les deux personnages ces précisions.

La fresque de gauche représente Giovanna Albizzi :

Giovanna Albizzi — la « Bella » Vanna, comme on l'appelait — appartenait à l'une des meilleures familles de la Toscane, unie aux Médicis par des liens d'amitié, elle était l'une des onze filles de Maso degli Albizzi, podestat de Prato, gonfalonnier de justice, ambassadeur à Rome, dont le palais s'élevait dans le plus aristocratique et le plus beau des quartiers de Florence. Elle avait grandi dans la société des humanistes et des peintres. Son fiancé, Lorenzo Tornabuoni, lui-même humaniste distingué, réputé pour son érudition et fort versé dans la connaissance des médailles antiques, était, dit M. Robert de la Sizeranne, « le plus beau jouvenceau, le plus riche et le plus élégant cavalier de Florence ».

Le mariage fut un grand événement. Laurent de Médicis, le Magnifique, voulut qu'il fût célébré à la cathédrale ; toute la noblesse de Toscane y assista et l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siège tint à être présent à la cérémonie. Cent jeunes filles des plus grandes familles et quinze chevaliers en armures de tournoi firent escorte à Giovanna Albizzi, et, le soir, Florence fut en fête. Botticelli et Ghirlandajo firent d'elle des portraits qui sont célèbres, et Niccolo Fiorentino modela son image jolie et dolente sur une médaille. Sur la fresque qui est au Louvre, Botticelli a représenté, au bas, à droite, un petit amour soutenant un écusson, symbole du premier-né qui perpétuera le nom et les armes des Tornabuoni. En 1488, la naissance d'un second enfant coûta la vie à la « Bella Vanna » ; elle avait vingt ans. Politien lui prête cette plainte tragique dans l'épitaphe qu'il composa pour elle : « Noblesse du sang, beauté, fils, richesse, amour conjugal, esprit, distinction des manières et de l'âme, toutes ces choses m'ont faite heureuse, mais toutes ces choses, les cruelles Destinées, pour me rendre la mort plus amère, me les ont montrées plutôt que données ! » De quel émouvant commentaire Politien, sans le vouloir peut-être, n'a-t-il pas ainsi souligné l'angoissant mystère de la fresque peinte par Boticelli !

Voici la fresque de droite, telle que la décrit M. de la Sizeranne :

En regardant bien, on finit par apercevoir le profil d'une sorte de séminariste, un jouvenceau en soutane, qu'une jeune femme, aux airs penchés, amène par le bout des doigts vers un aéropage de femmes assises en demi-cercle, dans quelque bois sacré... Il a l'air d'un jeune homme timide

qu'une protectrice présente à un comité de dames chargé de décerner quelque prix. Il se trouve que c'est justement cela, ces dames étant la Philosophie, la Musique, l'Astronomie, la Grammaire, la Rhétorique. Elles lui décerneront le prix des belles-lettres, le prix d'élégance, le prix de goût et de tact en belles médailles qu'il collectionne pour Laurent le Magnifique, enfin le prix de la jeunesse, qui est le plus enviable de tous.

Ce jeune homme timide, aux cheveux blonds qui s'échappent d'une toque rouge, qui est plutôt une calotte, vêtu d'une robe bleue à rayures rouges et d'un manteau rouge agrafé sur l'épaule droite, c'est Lorenzo Tornabuoni que les Florentins nommaient « le miroir de l'élégance ».

En 1497, onze ans après qu'il avait fait peindre cette fresque sur les murs de sa villa, neuf ans après qu'il eût perdu sa femme, il se trouva engagé dans une bien fâcheuse aventure. Entre temps, les Médicis, ses protecteurs, avaient été chassés, et Savonarole, qui n'était ni un humaniste ni un artiste, triomphait par la force populaire. Il fut accusé d'avoir, avec quatre autres gentilshommes, conspiré pour rouvrir aux Médicis, ses maîtres et ses amis, les portes de Florence. Il fut mis à la torture, condamné à mort, ainsi que ses quatre co-accusés, et, quoiqu'on sût « l'Italie tendrement émue pour cette noble tête, pour cette jeune tête de savant et d'humaniste, toute meublée des trésors de la Renaissance », décapité. Il périt victime de sa fidélité à son souverain et de la haine d'un démagogue chez qui l'amour de l'humanité — qui, à l'occasion, se traduisait par des sentences de mort — n'allait pas avec celui des humanités. Il avait vingt-neuf ans.

Après avoir lu ces lignes, nous retournerons, au Louvre, interroger le visage de ce couple tragique dont Botticelli a immortalisé l'éphémère aventure.

R. DE BURY.

THÉATRE

Théatre romain d'Orange (3 août) : *Sophonisbe*, tragédie de M. Alfred Poizat.— Théatre du Peuple de Bussang (10 avril): *Amys et Amyle*, légende dramatique en cinq actes, de M. Maurice Pottecher.

La Comédie-Française qui, il y a une vingtaine d'années, inaugura la résurrection du Théâtre antique d'Orange, y est revenue officiellement en directrice des spectacles. Elle n'a pas fait oublier les soirées de Mariéton, ni même celles de Raoul Gunsbourg. A côté des chefs-d'œuvre consacrés, à côté du merveilleux et douloureux *Polyphème* de Samain, à côté du *Passant*, qui n'était d'ailleurs pas à sa place devant le Mur, elle nous a donné *Rome vaincue*, d'Alexandre Parodi, et *Sophonisbe*, d'Alfred Poizat.

Rome vaincue est le type le plus représentatif de la pièce bien faite, du pastiche exact, du travail d'ouvrier le plus inutile, le plus trompe-l'œil qui soit. Ce n'est pas mauvais, ce n'est pas médiocre, ce n'est ni plat, ni vulgaire, c'est pire. C'est la fausse belle pièce

dans toute sa dangereuse séduction. Vraiment, on comprend le mot de Sainte-Beuve : Les vrais classiques sont les révolutionnaires de leur temps.

La **Sophonisbe** d'Alfred Poizat n'est pas la plus émouvante des œuvres du poète d'*Electre*. Le sujet offrait des difficultés sans nombre. Il fallait un poète doublé d'un homme de théâtre pour les vaincre. On sait que cette aventure d'une reine algérienne qui s'empoisonne pour n'avoir pas à choisir entre deux maris a tenté bien des auteurs et bien des peintres. En réalité, et on le comprendra à l'analyse, il est difficile de dessiner le caractère de cette Sophonisbe et de l'expliquer sans faire intervenir un certain fanatisme patriotique. Après les *Sophonisbe* de Saint-Gelais, de Mairet, et de Monchrétien, qui ne sont pas oubliées, M. Poizat a fait preuve de courage en affrontant un tel sujet. Il a fait preuve d'un talent vigoureux en le traitant de façon à le renouveler.

La scène se passe à Cirta, vers l'an 200 avant Jésus-Christ. Scipion vient de battre le roi de Mauritanie, Syphax ; le vainqueur cependant offre la paix. Le vaincu l'accepterait bien, mais sa femme Sophonisbe, fille d'Asdrubal, qui, pour des raisons d'Etat, a refusé la main du beau Massinissa, allié des Romains et qu'elle aimait, se refuse à la honte de la capitulation. Son époux jaloux va combattre l'allié des Romains.

On annonce bientôt qu'il a péri et Sophonisbe se désole d'avoir envoyé son mari à la mort. En présence de Massinissa victorieux, la reine sent renaître son ancienne flamme d'autant que Massinissa garde pour elle la même passion. Il n'a fait pacte avec Scipion que par désespoir d'amour. Si Sophonisbe l'aime, il reviendra au parti d'Asdrubal. Sophonisbe l'épouse. Hélas ! Syphax n'est pas mort. Prise entre la pitié et l'amour, entre l'amour et le devoir, Sophonisbe dénoue ses incertitudes en se donnant la mort.

Les vers ont du relief : la Sophonisbe de M. Poizat rappelle assez les héroïnes raciniennes. Inquiète, tendre, amoureuse, balancée par des sentiments contradictoires, elle n'a pas cette unité de caractère qui convient seule au plein air :

> Je ne vous aime point, ai-je dit ? Suis-je sûre
> En vous parlant ainsi de ne point me tromper ?
> Et l'obscure habitude a pu développer
> En moi plus d'une forte et profonde racine ;
> Et comme un lierre enlaçant une tour en ruine
> Les sentiments nés d'elle ont pu couvrir l'amour.
> Le fils que j'ai de vous, de ses bras chaque jour
> Réunit un peu plus notre malheureux couple
> Et tend entre nous deux leur attache si souple
> Et si forte à la fois que mon cœur attendri
> Ne sait plus distinguer le père du mari,

Et trouvant en mon fils plus d'un trait de vous-même
Ne peut haïr en vous tout ce qu'ailleurs il aime.

. . . . . .

Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme
Par le sort égarée au milieu d'une cour.
Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd.
Aimante, toujours triste, impuissante à la haine ;
Tu vois si je suis peu faite pour être reine.

Malgré ces indécisions de peinture, au Théâtre Français, cette tragédie doit obtenir un vif succès, car M. Poizat a évité l'excès d'éloquence et a fort resserré l'action.

Mme Bartet, dont l'impeccable articulation porte jusqu'aux plus lointains gradins, a trouvé là un des plus beaux triomphes, l'un des plus complets de sa carrière. Elle a été vivante, noble, émouvante et pure. Quant à M. Mounet-Sully, il fut un prestigieux Syphax et M. Albert Lambert justifiait de bien des façons les préférences de la reine de Mauritanie. Il a été à la fois délicat et violent.

Maintenant que va devenir le Théâtre antique d'Orange ? Nous espérons tous que, sous la direction de Mme Segond-Weber, qui y joua cette *Victoire* de Louis Payen qui est une des œuvres les plus parfaites de notre récent théâtre en vers, nous connaîtrons à nouveau les beaux soirs d'enthousiasme d'il y a cinq ou six ans. Il faut qu'Orange redevienne le centre d'une activité créatrice. Si Mme Segond-Weber préside à ses destinées, nous n'avons aucune crainte ; nous connaissons le goût, l'intelligence et le dévouement de la grande tragédienne à la poésie et aux poètes. Il y aura place chaque année pour une ou deux œuvres nouvelles entre les chefs-d'œuvre consacrés qui sont de règle. Et je ne sais rien de plus honorable pour un poète que de faire de tels débuts dans ce cadre unique, sous de tels parrainages, devant un mur qui a vu les premières d'*Alkestis* et des *Phéniciennes*, ces deux chefs-d'œuvre de G. Rivollet.

Dans *le Temps*, M. Formentin parle de la création d'un prix annuel de 5.000 fr. en faveur d'un jeune dramaturge dont l'œuvre serait jouée devant le Mur. L'idée est excellente et, malgré le dédain de quelques cénacles, je pense que les plus nobles écrivains l'eussent approuvée. Après tout, les chefs-d'œuvre classiques sont ou des pièces de circonstance ou des pièces de concours ou des pièces sur commande d'après un sujet donné. (*Bérénice* de Racine et *Athalie* ne sont pas plus mauvaises pour avoir été écrites dans ces conditions.)

Je pense toutefois qu'une tragédie ou un drame en vers méritent mieux qu'un roman réaliste et que le Mur d'Orange doit être plus généreux que le cabinet particulier qui entend les discussions du prix Goncourt. Puisque notre République veut être athénienne, qu'elle le soit tout à fait et ne lésine plus. Dix mille francs ne sont pas trop

pour honorer un poète. Et, si la pièce est bonne, c'est encore le poète qui nous fera beaucoup d'honneur en acceptant le prix.

Quant au jury, c'est le public qui le constituerait et je suis certain que, sous le ciel étoilé d'Orange, — et tous ceux qui savent avec quelle attention religieuse sont écoutées les pièces nouvelles m'approuveront — les scènes violentes qui marquèrent le concours de poésie de l'Odéon ne se produiraient pas.

Ou bien encore, le jury existe déjà : on peut désigner comme juges les poètes dont les œuvres ont été antérieurement jouées devant le Mur !

En tous cas, j'estime — et je n'ai pas de tragédie dans mes cartons ! — que la création d'un prix renouerait une tradition et je pense que les poètes d'aujourd'hui peuvent bien souhaiter une couronne alors que les plus grands jadis l'ont désirée et ceinte.

§

Le Théâtre du Peuple de Bussang a représenté **Amys et Amyle**, légende dramatique de M. Maurice Pottecher.

C'est la glorification d'une amitié que l'Eglise a canonisée (SS. Amicus et Amillus) et qu'on trouve célébrée en maint roman de chevalerie.

Amys et Amyle se retrouvent après une longue séparation.

Amys est chargé avec sire Hardré d'accompagner jusqu'à Compiègne la princesse Belizant et la reine de France. Le convoi est attaqué. Amyle sauve les voyageurs, ce qui lui vaut l'amour de Belizant, mais Amys l'aimerait aussi. Amyle devient jaloux. Amys se sacrifie. Belizant est devenue la maîtresse d'Amyle. Sire Hardré révèle ce déshonneur au roi. Amyle jure que le seigneur a menti et l'appelle au jugement de Dieu. Profitant de sa ressemblance avec son ami, Amys survient, et, pour éviter un parjure à Amyle, se bat à sa place. Vainqueur, ayant pris à sa charge la faute de l'autre, il s'exile après avoir uni Belizant et Amyle.

Et voici la moralité de la pièce:

AMYS, les regardant avec un sourire.

Voici le couple que va joindre désormais
Un long amour, sans épouvante et sans mensonge...
Soir rayonnant, couronne-le de ta splendeur
Et baigne de ta paix le voyageur qui passe !
— O mes amis, je vais partir.

AMYLE

Tu vas partir ?

Sans moi !

BÉLIZANT

Nous vous devons notre bonheur, ô frère !
A nos côtés, ne pouvons-nous vous voir heureux ?

AMYS

Bientôt le Roi va venir vous chercher lui-même :
Je dois partir, avant qu'il ne me trouve ici.
Au pays d'où je viens, il faut que je retourne.
J'espère, amis, que nous nous reverrons un jour ;
Mais que vos cœurs, comme un trésor inaliénable,
Gardent leur joie, lorsque je serai loin de vous.

AMYLE

Non, non ! pourrais-je y consentir ? C'est trop injuste !
Toi qui fus tout pour moi, pour toi qu'aurai-je été ?
Tu n'as de moi reçu qu'outrages et qu'injures.
Je t'ai blessé, calomnié ; je t'ai ravi...
Et c'est moi seul qui garderais toute la joie ?
— Ne secoue pas ainsi la tête... Si tu pars,
Que ferai-je sans toi ? N'es-tu pas ma pensée ?

AMYS

A cette heure tu n'es plus seul. Avec ce cœur,
Le mien te laisse la plus douce des sciences.

AMYLE

Mais moi que te laissé-je en échange ?

AMYS

Le prix
De ton bonheur. Chacun cueille ici-bas sa joie,
Pure, s'il a les lèvres pures. Aimez-vous,
Et dites-vous qu'ainsi toutes choses sont bonnes.
Pour moi, j'apprends à connaître un plus haut amour.

Il commence à s'éloigner au fond.

AMYLE

Adieu, très noble, unique ami ! Oh ! que je puisse
Te rendre un jour ce que te doit mon amitié !

BÉLIZANT

Adieu, très bon et très doux être, âme vaillante,
Que mon amour n'a pu choisir, mais qu'il bénit...

Composée en vers sans rimes, cette légende a tout le charme simple qui convient au théâtre du Peuple. L'excellente troupe anonyme que M. Pottecher a disciplinée y a trouvé l'emploi de ses qualités diverses ; un professionnel, M. André Berley, a montré, dans le rôle du vieux Roi, qu'il faudra un jour compter avec lui.

§

On ne peut dire ici, comme il conviendrait, avec tous les développements utiles, le dévouement à la beauté, le souci d'art dont témoi-

gnent la plupart des théâtres de verdure. Il est regrettable que tant de premières n'aient pas de lendemain et que le public lettré les accueille avec une telle indifférence. Il y avait là pour le théâtre français une source féconde. Les sottes vanités l'ont tarie. Tant pis pour les poètes!

ERNEST GAUBERT.

ART

M. Marcel Reymond : *De Michel-Ange à Tiepolo*, Hachette, 3, 50. — John Belcher : *Les Principes de l'architecture*, Laurens. — Albert Besnard : *L'Homme en rose* (Fasquelle). — Première exposition de la Société *les Arts de l'Yveline*. Montfort-l'Amaury.

Dans une importante série d'études intitulée **de Michel-Ange à Tiepolo**, M. Marcel Reymond étudie les périodes d'art italien consécutives à la Renaissance et notamment le développement de l'art architectural romain. Il y caractérise ce qu'il appelle l'art de la Contre-Réforme, formule d'art religieux opposée à la ligne païenne de la Renaissance et tente de redresser les opinions qui taxèrent d'époque de décadence des temps d'évolution intéressante et consciente. Il dira : « En résumé, le Baroque fut l'art d'utiliser les formes antiques en les transformant pour les rendre aptes à l'expression d'idées nouvelles ; c'est un style moins classique, moins pur que celui de la Renaissance, mais plus novateur, plus moderne, plus fécond : l'art de la Renaissance, par des tendances à une imitation trop servile, liait les mains des architectes : le Baroque les affranchit : l'art de la Renaissance ne pouvait se prêter qu'à des effets limités ; avec le Baroque, dont Michel-Ange fut le véritable initiateur, on va pouvoir tout dire ; c'est vraiment le point de départ de l'art moderne.

« La grande critique, la seule que l'on adresse aux maîtres de l'art baroque est celle-ci ; vous avez été affolé de changement, vous avez cru que, pour faire œuvre de beauté, il fallait faire œuvre de nouveauté et vous n'avez pas eu la sagesse de vous en tenir à ce que les grands artistes du passé avaient créé, aux règles que leur expérience avait tracées.

« C'est là le point essentiel du désaccord. Les classiques sont les défenseurs du principe d'autorité, de la tradition, du maintien des formules, le Baroque c'est la liberté. De tous les mots qu'il a dits, beauté, joie, tendresse, familiarité et ceux de santé robuste, de force et de majesté, le mot qui nous reste le plus cher est celui de liberté. »

Une étude sur l'art romain du XVIIe siècle donne à l'auteur l'occasion d'étudier le Bernin, Borromini, Carlo Rainaldi, Pierre de Cortone et le père Guarini ; l'art du Bernin est bien caractérisé dans sa volonté d'accumuler le luxe, les matières précieuses, la beauté déco-

rative, de faire jaillir la vie au détriment de l'austérité. Si l'art de la Contre-Réforme voulut faire simple et austère, les papes du XVIIe siècle voulurent un art plus orné, et comme beaucoup d'églises n'étaient point terminées, ils les continuèrent en les modifiant. « C'est ainsi que leurs premiers désirs furent de décorer la basilique de Saint-Pierre, qui, au XVIIe siècle, n'était qu'une immense masse de pierre, telle que les maçons l'avaient faite et sans qu'aucun artiste eût été encore appelé pour l'embellir. La plus grande partie de la vie du Bernin a été consacrée à ce prodigieux effort. » Sur le Bernin comme sur l'Algarde, ce livre est très renseignant. Un livre est d'ailleurs toujours très intéressant, quel que soit son principe, qui analyse des périodes, que, sans raison autre qu'un certain souci de sobriété un peu pauvre, affublé du nom de classicisme, on a voulu considérer comme de second plan et taxer de mauvais goût. Les arguments de Théophile Gautier et de Baudelaire sur les époques dites de décadence sont toujours justes. Les époques où l'on suit monotonément les traditions, les canons de simplicité, les époques où l'on se borne à refaire ingénieusement les vieux modèles sont toujours inférieures, quel que soit l'assentiment général qui classicise leurs productions. Il n'est de belles et séduisantes productions qu'aux époques qui se cherchent, aux périodes où des artistes épris de nouveauté font le procès de la tradition, l'épurent, la compliquent et l'enrichissent.

On peut lire avec intérêt les **Principes de l'architecture** de M. John Belcher, traduits de l'anglais par M. François Monod. Encore que la plupart des références soient prises dans les productions de l'art anglais, ce qui n'en simplifie point la lecture, on y rencontre, sous forme brève, de bons renseignements. Le ton en est très large et un peu prophétique, revêtant quelquefois des théories trop incontestables. « Ce n'est pas assez qu'un édifice soit bâti avec de bons matériaux, que tous les membres de support et d'étai soient mathématiquement calculés et prévus, que la disposition des portes et des fenêtres soit commode, qu'elles donnent accès à une quantité suffisante de lumière et d'air, que le plan intérieur soit bien combiné et adapté à la destination de l'édifice, que les arrangements hygiéniques ne laissent rien désirer, etc... L'architecture doit pourvoir à toutes ces nécessités et mener le tout à bien par des moyens tels que l'édifice, dans son ensemble, comme dans le détail de ses caractères et de ses diverses parties, puisse être l'image vraie de la vie et de sa beauté et contribuer à élever l'esprit et à toucher le cœur de tous ceux qui le regarderont... Toute architecture digne de ce nom s'adresse à la sensibilité autant qu'à l'intelligence. Elle est un moyen d'éducation de la plus haute valeur et fait appel à ce qu'il y a de meilleur et de plus noble en l'homme. »

Il est certain que jamais plus qu'aujourd'hui, ou au moins dans

les tout derniers temps, pareille concurrence ne fut faite aux prédicateurs et aux moralistes que par les architectes. Petits traités pour nous expliquer la portée morale des revêtements de briques de couleurs, petits évangiles pour expliquer comment on doit établir, à l'étage des maisons à bon marché une sorte d'atelier ou de salle de recueillement, les architectes ne nous ont rien ménagé. Il y a eu deux écoles : ceux qui donnaient la raison métaphysique des dallages de couleur et, sous un manteau philosophique, faisaient de la besogne fanatique et utilitaire, et ceux qui, sans trop prêcher, lavent à l'aquarelle des projets d'architecture féerique inexécutables. Il est vrai de dire que, l'instruction technique actuelle des architectes étant assez bonne, prophètes, réalistes, idéalistes, lyriques, reprennent devant la commande leur moyenne de connaissances et leur valeur de conception et se tirent assez bien de leur affaire pour l'utile et la pratique. C'est sans splendeur, mais ce n'est pas mal fait.

§

La critique d'art doit-elle s'appliquer au carnet de notes que M. Albert Besnard a rapporté de l'Inde, sous ce titre **l'Homme en rose** (**l'Inde couleur de sang**) ? Il vaut mieux le lire et s'y plaire, sans discuter, noter au passage quelques heureux points de rapport entre les latitudes diverses, que les écrivains d'origine purement littéraire, presque toujours emphatiques dans la description, ne donnent pas. Ainsi M. Besnard, à Pondichéry, pense à la rue Barbet-de-Jouy par une belle matinée d'été. « Même calme, même silence, mêmes grands arbres s'inclinant jusque sur les trottoirs par-dessus les balcons aux balustres trapus ». Calcutta vu dans du brouillard avec seuls visibles dans l'ouate de l'air des aigles noirs, puis la lumière lentement s'élargissant au ciel en lac bleu sur les pierres blanches, et la largeur de son fleuve, tout cela est vu vite et bien peint et décrit d'un joli ton de conversation pittoresque d'un homme qui sait peindre et très vite et très bien.

§

Les expositions régionales offrent-elles un intérêt général ? Je le croirais volontiers. Elles peuvent susciter dans des milieux peu préparés une curiosité d'art. On ne saurait dire qu'il y ait eu sur ce point des résultats acquis, mais il ne peut être inutile que des groupes d'artistes réunis dans des coins pittoresques et assez loin de Paris réunissent quelques œuvres pour intéresser les gens des petites villes et se signalent en groupes sympathiques, réunis parfois par de vagues affinités et en tous cas par un goût décidé pour le même paysage et le même coin de terre. Une jolie exposition de ce genre s'est ouverte à **Montfort l'Amaury**. Les peintres et les sculpteurs se

rallient sur le nom de l'Yveline, une coquette petite rivière qui met tout son soin à se cacher. On y voit des artistes qui habitent Montfort ou Gros-Rouvre, dont les gloires égaleront peut-être un jour celles de Barbizon, ou bien Neauphle-le-Château. Il y avait là de belles esquisses de M. Bernard Naudin, des excellents bois de M. Pierre-Eugène Vibert, de pittoresques tableaux de M. Louis Tinayre, des sculptures sur bois généreuses et fortes de M. Cornu, bon interprète de la vie rurale, des bois bien descriptifs de M. Julien Tinayre, un bon paysage de M. Jean Danguy, des dessins de l'érudit graveur Gusman, des paysages de Gros-Rouvre émus et de joli ton de l'abbé Pascal, de bonnes toiles de M. Sanielvici, de jolies impressions de M. Oulès, des sculptures de M. Derré, des émaux de M. Garnier, des bibelots jolis de Mme Déchet-Moye, des dessins et tableaux de M. Delville, de bonnes eaux-fortes de M. Bourgeat, des animaux alertement fixés par M. Thévenin, un éventail très élégant de Mlle Skopetz, en somme l'affirmation d'une vie d'art très intense aux mois d'été dans ce joli pays ; le peintre Pierre Prins, un de ceux qui le découvrirent picturalement et qui est mort assez récemment, était représenté par nombre de pages un peu frileuses et contenues, mais de bel accent. Fontainebleau est un peu épuisé. Rambouillet commence.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : un nouveau Signorelli et un nouveau van der Weyden ; un dessin de Rembrandt. — A Versailles : réouverture de la Galerie du Grand Trianon ; un nouveau portrait de Marie-Antoinette. — Memento bibliographique.

Le Conseil des Musées nationaux, cette fois, mérite tous nos remerciements, et les plus chaleureux. Ses votes viennent de doter le **Louvre** de deux œuvres importantes — dont l'une est un merveilleux chef-d'œuvre — de deux maîtres jusqu'ici mal représentés dans nos galeries : Luca Signorelli, et Rogier van der Weyden. Du premier le musée ne possédait qu'une peinture vraiment authentique : la petite prédelle de la *Naissance de saint Jean-Baptiste* (1) (n° 1525) ; mais c'était bien peu pour donner une idée de l'art robuste de l'auteur des célèbres fresques d'Orvieto. Le *Saint Jérôme pénitent* qui vient d'être acquis — à très bon compte — d'une collection particulière est infiniment plus caractéristique de cet âpre génie. Nu et maigre, se détachant à mi-corps au-devant d'un lointain paysage rocheux, le saint, dans un audacieux raccourci que montrent identique plusieurs figures de la fresque des *Elus* à Orvieto, lève ses regards au ciel (où une main postérieure et peu habile a

(1) Pourquoi s'obstine-t-on à laisser sur le cartouche du tableau le titre : *Naissance de la Vierge*, qu'on sait bien, au Louvre, être erroné ?

malheureusement ajouté un petit Christ en croix planant obliquement au-dessus de la tête dressée), et ses yeux brillent d'une sombre ferveur, tandis qu'il se frappe la poitrine d'une énorme pierre. Le dessin serré, aigu, de ce visage aux modelés saillants, de ce torse décharné, de ces mains osseuses, la tonalité sourde de cette peau tannée par les intempéries, donnent à cette apparition un accent sévère et puissant merveilleusement en harmonie avec le sujet et singulièrement émouvant dans sa fruste grandeur, surtout si l'on fait abstraction par la pensée (les restaurateurs du Louvre, plus scrupuleux que ceux des musées allemands — rappelez-vous l'aventure de l'autel Baumgartner de Munich — ne veulent pas se résoudre à cette suppression qui entraînerait la réfection du ciel) du malencontreux crucifix, pour ne voir que cette sombre et ardente figure, ravagée par la pénitence et par le feu intérieur qui couve sous cette enveloppe charnelle aux tons de cendre.

Le van der Weyden est plus admirable encore. C'est le célèbre triptyque qui depuis 1845 appartenait à la famille des ducs de Westminster, après avoir passé (1) dans la collection du peintre anglais Evans, et auparavant entre les mains d'un prêtre du nord de l'Angleterre, lequel l'avait acheté à une vente publique où le tableau avait été apporté des Flandres. De forme étroite et allongée (39 centimètres en hauteur sur 69 en largeur), et offrant cinq figures à mi-corps, ce triptyque, suivant Waagen (2), était destiné à une sépulture, et les sujets, en effet, accusent cette destination funéraire : c'est, au centre, le Christ juge du Monde, bénissant, avec les paroles de vie : *Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi*, entre la Vierge qui l'implore et le disciple bien-aimé, accompagnés tous deux d'autres versets sacrés ; sur les volets, d'un côté le Précurseur montrant « l'Agneau qui efface les péchés du Monde » ; de l'autre, la Madeleine repentante et portant le vase à parfums ; au revers des volets, enfin, accompagnant les armoiries des donateurs Jean Braque et Catherine de Brabant, sa femme, les funèbres réalités de la tombe : une tête de mort avec ces mots : « *Mires vous ci, orgueilleux et avers — mon corps fu beaux, or est viande à [vers]*, et une croix portant une longue inscription empruntée à l'Ecclésiaste : *O mors, quam amara est memoria tua homini*, etc. (3). On ne sait qu'admirer le plus : du Sauveur vêtu de brun verdâtre, au visage sévère et majestueux ; de la Vierge au doux regard implorant, en manteau bleu et voile blanc, sœur

(1) Renseignements donnés dans un article de la revue brugeoise, *le Beffroi*, t. I, 1863, p. 61.

(2) *Manuel d'histoire de la peinture*, trad. Hymans et Pécit, t. I, p. 131.

(3) Des documents qui viennent d'être découverts à Tournai, résidence des donateurs, par M. Adolphe Hocquet, conservateur des archives de cette ville, ont permis d'identifier ces personnages et de déterminer en même temps la date d'extension du triptyque, qui fut peint entre 1450 et 1452.

jumelle de la Madone du retable de Beaune (peint d'ailleurs peu auparavant, vers 1450) ; du saint Jean l'Evangéliste, expressif comme un Dürer avec son visage imberbe au dessin incisif, à la physionomie pensive, et le coloris profond, vert et rouge, de ses vêtements ; du saint Jean-Baptiste, mâle et rustique figure, la taille serrée, sous son manteau rouge, par une ceinture de ronces entrelacées sur la tunique de poil ; de la Madeleine, enfin, dont aucun mot ne saurait rendre le charme : avec ses tendres yeux en pleurs dans son doux visage, sa chevelure blonde s'échappant du large turban blanc, son riche costume formé d'un manteau bleu largement ouvert sur un justaucorps violacé, aux manches de damas rouge et or, c'est une des plus délicieuses créations que l'art des Primitifs ait produites, comparable aux fleurs les plus fraîches qui se soient épanouies aux feuillets des livres d'Heures. (Le British Museum possède de cette séduisante figure une étude dessinée à la pointe d'argent, à mi-grandeur d'exécution). Et comment exprimer aussi la séduction du radieux paysage qui, d'un bout à l'autre des trois panneaux, déroule son panorama de montagnes, de fleuves, de bouquets de bois, de prairies, de rochers, de villes et de châteaux forts se mirant dans les eaux des lacs, décor qu'animent de place en place de petits personnages ou des épisodes tels que, en arrière du Précurseur, le Baptême du Christ ? La lumière la plus limpide baigne cette nature d'Eden parée des plus fraîches couleurs ; voici, réalisées plus de quatre cents ans avant nos impressionnistes, les conquêtes dont nous sommes si fiers : cimes bleuâtres des montagnes, lueurs délicates de l'aube derrière les glaciers, fluidité de l'atmosphère, qu'y a-t-il ici qui ne puisse rivaliser avec les plus subtiles créations de nos peintres modernes ?... Après ces qualités de grâce et de suave poésie, revenons aux qualités de force — majesté et réalisme puissant des personnages, vigueur et profondeur du coloris — qui font de Rogier van der Weyden l'héritier de van Eyck et un des plus grands artistes de l'école flamande. Il ne faudra pas placer cette virile peinture du maître trop près des douces images de son élève Memling, qui risqueraient de sembler un peu fades ; par contre, elle soutiendra sans faiblir le voisinage de la *Vierge du chancelier Rolin*, et, de l'une à l'autre, qu'il s'agisse des figures ou du paysage, on pourra instituer d'éloquents parallèles. Ah ! que Huysmans, qui, dans *la Cathédrale*, consacrait des pages si enthousiastes à ce Rogier de la Pasture « écrasé entre le renom de van Eyck et de Memling » et qu'il proclamait le premier de tous les Primitifs flamands, eût été heureux de voir un pareil chef œuvre, digne d'être mis en balance avec la *Nativité* de Berlin, l'*Adoration des Mages* de Munich, la *Descente de croix* de Madrid, les *Sept Sacrements* d'Anvers, entrer dans nos collections ! Etant donné surtout que le Louvre ne possédait aucune création authen-

tique de van der Weyden — auquel on ne saurait donner sûrement la *Descente de croix* du legs Misbach, — une telle œuvre valait la peine, même au prix des 800.000 francs déboursés par le Louvre, d'être acquise par notre pays. — Nous nous faisons en France un malin plaisir de médire amplement du Louvre, et surtout depuis le vol de la *Joconde* (dont on sait pourtant qu'il faut rendre avant tout responsable l'administration de la rue de Valois), on ne s'en est pas fait faute. Ne soyons pas aussi injustes : un musée qui, en l'espace de deux ans, a su s'enrichir de pièces hors ligne comme le *Saint Sébastien* de Mantegna, l'*Inspiration du poète* de Poussin, le *Sauveur bénissant* de Giovanni Bellini, et le triptyque que voici, peut considérer avec tranquillité ses rivaux, et il n'y a qu'à lui souhaiter de persévérer dans cette voie.

Enfin, on trouvera encore exposée sur les portants qui reçoivent les nouvelles acquisitions un grand et superbe dessin de Rembrandt acheté (pour la somme de 27.500 francs) à la vente que fit, au mois de mai dernier, à Amsterdam, de sa riche collection d'œuvres du maître, un collectionneur anglais réputé, M. J.-P. Heseltine. Il y avait là trente-deux dessins de Rembrandt, que se disputèrent avidement les musées et les amateurs. Celui que le Louvre a acquis est une magistrale étude au lavis d'une femme nue, où un historien de Rembrandt, M. Valentiner, a reconnu la bonne du jeune Titus, fils de Rembrandt : Geertge Dircx. Elle est assise sur un banc, le torse infléchi vers la droite, et, s'accoudant sur un coussin, elle appuie en riant sa tête sur sa main droite. La largeur et la sûreté de l'exécution, la vérité de l'observation et du rendu de ce corps dont on sent la molle souplesse font de ce dessin une des plus belles et des plus puissantes études de nu qui existent dans l'œuvre du maître, et même dans toute l'école hollandaise.

§

La galerie du **Grand Trianon**, où depuis longtemps on ne pénétrait plus, a été récemment rouverte au public, après avoir été restituée autant qu'il était possible dans son état primitif, grâce à la munificence de la Société des Amis de Versailles. Si elle n'a plus les dorures qui l'ornaient quand Louis XIV y offrait des collations aux dames de la Cour ou quand Marie-Antoinette y jouait la comédie, elle a conservé ses belles boiseries, ses deux fontaines de marbre rouge et les charmants groupes d'enfants sculptés par l'Espingola dans le tympan des arcs ; et l'on y a replacé les vingt-quatre peintures de Cotelle, de Martin et d'Allegrain qui la décoraient sous Louis XIV et que Louis-Philippe avait dispersées dans diverses salles du château. Le grand intérêt de ces tableaux, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, est surtout historique : ils représentent, en effet, tous les

anciens bosquets de Versailles, dont plusieurs ont disparu, dont d'autres ont été plus ou moins modifiés, et nous restituent ainsi l'état des jardins à la date de 1690, du vivant du Grand Roi. C'est dans ce décor, bien plus riche et compliqué qu'il n'est maintenant, qu'il faut se représenter les promenades et les fêtes de la Cour, et l'évocation est des plus intéressantes.

Un nouveau tableau, accroché depuis quelques semaines dans les appartements du Dauphin, au **Château de Versailles**, nous apporte, à son tour, une autre vision d'autrefois : c'est un curieux portrait de Marie-Antoinette à cheval, par un élève de Nattier, Louis-Auguste Brun, récemment remis en honneur par M. Fournier-Sarlovèze (1). Peinte en 1784, cette petite toile, donnée au musée par un descendant du peintre, M. Armand Brun, nous montre la jeune reine dans tout l'éclat de sa beauté, fièrement campée sur un cheval qui se cabre, la cravache en main et la tête coiffée d'un feutre empanaché, tandis qu'à ses pieds gambadent un épagneul et un lévrier, et qu'au second plan un nègre et d'autres petits personnages caracolent.

Memento. — Le livre de M. Fritz R. Vanderpyl, *Six promenades au Louvre : De Giotto à Puvis de Chavannes* (avec une préface par Ad. van Bever; Paris, G. Crès et Cie; in-18, 150 p., avec 11 planches ; 3 fr. 50) ne prétend pas à être un guide, même rapide, à travers les galeries du Louvre. C'est une suite de six essais critiques sur quelques « moments » de l'histoire de la peinture et quelques œuvres choisies dont l'auteur se forme comme un musée idéal : les Primitifs italiens, flamands, français ou espagnols qu'il propose, à bon droit, d'appeler plutôt « les maîtres catholiques; le *Concert* de Caravage ; le *Portrait d'une inconnue*, par Philippe de Champaigne; le *Départ* de Claude Lorrain ; les tableaux de Chardin, et, au temps du romantisme, quelques œuvres de Georges Michel, de Corot et de Puvis de Chavannes (non encore au Louvre, il est vrai, mais qui, espérons-le, n'attendra plus longtemps). L'idée directrice du livre est la glorification de la personnalité fidèle à la tradition nationale, et, par contre, la répudiation de ce qui, comme la Renaissance et l'académisme, est venu détourner les artistes de cette tradition. Sur les œuvres élues par lui (et auxquelles on eût souhaité qu'il adjoignît quelque œuvre de Watteau) M. Vanderpyl émet maintes réflexions justes, qui témoignent d'un sentiment délicat, et nous souscrivons presque à tous ses jugements; qu'il nous permette pourtant de réclamer en faveur de Chassériau, dont les œuvres décoratives, d'une si grande allure, d'un sentiment si passionné, méritent vraiment mieux que le qualificatif d' « honnêtes essais » et ne furent pas, quoi qu'il en pense, sans influencer Puvis de Chavannes (2).

(1) *L.-A. Brun, peintre de Marie-Antoinette* (*1758-1815*), Paris, Manzi, Joyant et Cie, 1911 ; in-4, ill. Le tableau dont nous parlons est reproduit en couleurs à la page 54 de cet ouvrage.

(2) Signalons-lui également, en cas d'une seconde édition, quelques erreurs d'impression par trop choquantes : Humbert van Eyck, Haerlem (pour Haarlem), souscription (pour suscription, p. 48), Préraphaélistes, Aubudon (pour Audubon, p. 127), etc.

Le Musée national de Stockholm, fondé par Gustave III, renferme une assez belle collection d'antiques. M. Harald Brising s'est donné pour tâche de les publier avec un texte descriptif et critique (malheureusement pour nous rédigé en suédois) : *Antik Konst i Nationalmuseum* (*l'Art antique au Musée national de Stockholm*) (Stockholm, Cederquist, 1911, in-4, 140 pages, avec 60 planches ; 60 couronnes). Ces phototypies excellentes, qui seront de précieux éléments d'étude pour les archéologues, nous font connaître nombre de belles pièces, parmi lesquelles un *Génie* assyrien en bas-relief, un admirable buste d'*Aménophis III*, un *Apollon* archaïque en bronze, une tête d'*Athlète*, des portraits peints du Fayoum, de beaux bustes d'empereurs, etc.

Le Danemark, à son tour, nous envoie un ouvrage — qui sera non moins utile aux travailleurs — consacré par M. Mario Krohn aux tableaux italiens conservés dans les musées ou collections particulières de ce pays : *Italienske Billeder i Danmark. Avec un résumé en français : Les Tableaux des écoles d'Italie en Danemark* (Copenhague et Christiania, Gyldendal ; in-8, 246 pages, avec 88 figures). En dépit de son titre, ce livre renferme aussi quelques sculptures de Giovanni Pisano et de Luca della Robbia. Les plus belles peintures sont, parmi les Primitifs, des œuvres de Spinello Aretino, Taddeo di Bartolo, Fiorenzo di Lorenzo, Filippino Lippi, Cima da Conegliano, puis un Mantegna, des Luini, des Bassano, un Tintoret, un Greco, des Titien, des Caravage, un Salvator Rosa, un Piazzetta, un *Embarquement de Cléopâtre* par Tiepolo, réplique de la fresque du palais Labia à Venise, etc.

AUGUSTE MARGUILLIER

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Eugène Barnavol : *Le Cosmos* (Edit. Société Nouvelle, Mons). — Anthologie des Ecrivains belges : *Hubert Krains*. — Pages choisies d'écrivains belges. — Léon Hennebicq : *Genèse de l'Impérialisme anglais*. — L. Maeterlinck : *Nabur Martins*. — Un article de la *Société Nouvelle*. — Les lettres d'Elisée Reclus. — Le Théâtre Belge. — Mort de Léon Tricot. — Accusé de réception.

J'ignore si **le Cosmos**, la pièce d'Eugène Barnavol, sera jamais représentée, mais ce que je sais, c'est qu'il n'y en a guère de plus scénique et qu'à la simple lecture il s'en dégage une telle impression d'humanité et de vie, surtout de la vie et de l'âme des foules, que l'on se sent emporté soi-même dans le torrent et le tourbillon de ses péripéties.

C'est éminemment aussi du théâtre populaire, frémissant, tumultueux, impulsif, orageux comme les forces collectives mêmes dont Barnavol nous montre les mobiles, les rouages et les ressorts, les fermentations sourdes et latentes, les ardeurs qui couvent en attendant de lever leurs flammes et de se résoudre en explosions.

« Le peuple, me confiait l'auteur, fait toute l'action du *Cosmos* et c'est pour lui que j'ai écrit ma pièce. Je pense que le théâtre de nos jours, confiné dans la vie bourgeoise, n'évolue plus. Il m'a paru

qu'il ne peut gagner qu'à prendre contact avec le peuple, avec la vie des foules où commencent à souffler des passions que j'ai tout lieu de croire irréductibles. » S'il était une œuvre à rapprocher du *Cosmos*, ce serait *les Tisserands*, de Gérard Hauptmann. Pas d'intrigue, rupture complète avec le caractère schématique et unilatéral que nous devons à nos habitudes classiques. Comme dans *les Tisserands*, comme aussi en certaines scènes de *la Puissance des Ténèbres* de Tolstoï ou des *Bas Fonds* de Gorki, les milieux et les groupes sociaux sont évoqués avec une vérité, une couleur, un geste et un rythme intenses, sans préjudice du caractère et de la psychologie des éléments individuels et très marqués qui grouillent et bouillonnent, agissent ou réagissent dans ces masses de peinards, de déclassés et d'anarchistes.

Au premier acte : *les Soutiens de l'Ordre*, le personnage de Dureau fils, brillant officier que les infamies de la politique financière coloniale rejettent du côté des révolutionnaires, s'apparente à l'honnête docteur Stockmann, de *l'Ennemi du Peuple*, d'Ibsen. Tout cet acte est d'une belle et crâne allure satirique et corrosive, sans l'ombre de déclamation et — tant pis, hélas ! pour notre époque de lucre et de cupidité féroces — sans le moindre soupçon de parodie ou de polémique sectaire. Evocation atroce de notre monde financier, mais exacte et fidèle ! Dans cet acte aussi apparaît le faible et touchant Lantimoche, nature droite comme celle de Dureau fils, et qui ira aussi aux foules insurgées, mais sans participer de leur énergie, sans se mêler à leur action, refréné encore par des scrupules et des doutes d'idéologue et de révolutionnaire en chambre. Les trois tableaux du 2e acte : *la Révolte*, surtout le premier, produiraient certes, au théâtre, un effet irrésistible par leur entrain, leur verve plébéienne, leur gaieté féroce, leur pittoresque de bas-fonds, leur canaillerie truculente qui rappelle certaines planches de Callot et de Goya. Dans cette cave de maison en construction où se réfugient les purotins et les claque-dents, au fond de cet asile des désespérés et des apaches, nous voyons surgir d'inoubliables figures, des types d'une autorité, d'un prestige redoutables en qui se concentre comme autant de synthèses de psychologies sociales. C'est notamment Moselleerg, peut-être la création la plus impérieuse et la plus logique de notre dramatiste.

La langue de cette « action sociale » s'adapte on ne peut mieux au sujet. Elle a toute la familiarité, le débraillé, le fumet, mais aussi l'acide, le vitriol ou parfois la sensualité féline des argots les plus suggestifs, par exemple de celui employé par Jehan Rictus pour ses chansons et monologues, ou encore par Tailhade pour ses merveilleuses traductions de Pétrone ou de Plaute.

Dans l'Anthologie des écrivains belges vient de paraître un choix

de pages d'**Hubert Krains**, préfacé par Hubert Stiernet, un autre de nos bons conteurs. Les lecteurs de votre revue et de vos éditions connaissent l'admirable auteur du *Pain Noir*, et tous souscriront à ce que M. Stiernet en dit dans son introduction : « Hubert Krains a élevé à la hauteur des troublantes tragédies antiques les jeux de l'âme fruste des paysans de Hesbaye. Il a démontré la supériorité des œuvres qui tirent directement leur sève du sol natal, et la vanité du terme *régionalisme* inventé par des théoriciens de la littérature, moins soucieux de rechercher la vérité et la vie que de dissimuler leur indigence artistique sous de présomptueux lambeaux d'idées tellement « générales » que, oubliant leur évident et multiple plagiat, on ne songe plus qu'à leur reprocher leur plus évidente banalité. »

L'Association des Ecrivains belges (de langue française) fête en ce moment son dixième anniversaire. A cette occasion, elle décida de publier en un volume une couple des **meilleures pages** de chacun de ses membres. De ces meilleures pages beaucoup sont connues et même archi-connues. Parmi celles que l'on rencontre moins souvent dans les anthologies et que nous avons relues avec le plus de plaisir, je citerai le *Kakenechke*, une adorable figurine bruxelloise de George Garnir, et *la Mort de la Guêpe*, une des meilleures proses de Sander Pierron.

Un bon livre encore est **l'Impérialisme occidental**, sommaire d'un cours très intéressant que M. Léon Hennebicq donna à l'Université Nouvelle. Aux amateurs de peinture ancienne je signalerai aussi une brochure de M. L. Maeterlinck, consacrée à **Nabur Martins**, qui serait, comme le prouve l'éminent critique et archéologue, le fameux « Maître de Flémalle », que les savants identifièrent tour à tour avec Jacques Daret, le condisciple de Roger de la Pasture, et avec leur maître commun, Robert Campin.

En marge de plusieurs enquêtes sur la jeunesse : tel est le titre d'un article extrêmement intéressant et des plus opportuns, paru sous la signature de M. René Maran dans *la Société Nouvelle* de juin. Dans le numéro de juillet de la même revue, à lire aussi un excellent article de M. B. P. Van der Voo sur la **Correspondance d'Elisée Reclus**. Rien de plus édifiant et de plus sympathique que ces lettres de l'éminent géographe. Il exerça tous les métiers manuels et avec le plus de prédilection ceux censés les plus vils. Tour à tour porteur, portefaix marchand de morue, cordonnier, il ne renonça au plus pénible de tous que parce qu'il n'avait pas la force nécessaire. « Avoir été portefaix est un des souvenirs les plus agréables de ma vie », écrit-il à sa mère.

L'Œuvre du Théâtre belge à laquelle le Roi, le gouvernement, les autorités provinciales et communales continuent à accorder leurs subsides, fera représenter quantité de pièces inédites dans le

courant de cet hiver. Le comité de l'Œuvre s'est aussi préoccupé d'assurer la reprise de pièces ayant eu de précédents succès, notamment celle de deux œuvres nécessitant un grand déploiement de mise en scène : *Perkin Warbeck*, de Georges Eekhoud, et *Savonarole*, d'Iwan Gilkin.

Les journaux m'apprennent la mort de M. Léon Tricot, l'auteur de *la Peau du Lion*, une des pièces les plus réussies de celles représentées l'hiver dernier sous le patronage du théâtre belge. M. Léon Tricot meurt à peine âgé d'une trentaine d'années. Journaliste de talent, chroniqueur plein de verve, il était allé s'établir à Paris, d'où il envoyait d'étincelants et spirituels articles à nos principales revues et gazettes.

La maladie et un peu la nostalgie venaient de le rappeler au pays natal. A la fin de la dernière chronique qu'il a donnée à *la Belgique Artistique et Littéraire* (15 août), il parle de notre Belgique avec une émotion et une tendresse dans lesquelles perce comme le pressentiment d'un suprême adieu. Après s'être moqué avec une verve cinglante des Belges honteux qui sévissent à Paris, il conclut : « Ces ridicules de nos transfuges rendent plus chère la terre natale quand on la retrouve, belge comme devant, avec son tabac odorant, ses allumettes qui s'enflamment, le confort de ses logis, la blancheur gaie de leur façade, la paix de ses soirs, son arome si exquisément provincial et que Bruxelles même embaume, la fraîcheur saine de ses femmes grasses et blondes, la musique de ses carillons, le pittoresque de son double langage, ses vins rares, ses liqueurs fines, sa bonhomie cordiale, sa sincérité, qui se rit des apaches et des monte-en-l'air— tout ce qui la fait supérieure, fût-ce en ses moindres recoins (ô soirs de Heide... ô matin de Genval !), à Paris trop chanté, trop exalté, trop vu à travers le prisme des vers et de la prose... et qui n'est plus d'ailleurs ce qu'il fut. Pourvu maintenant que cette déclaration n'aille point tomber sous les yeux de quelqu'un de ces Belges honteux dont j'esquissais tout à l'heure l'authentique portrait !.. Je veux très bien égratigner le pauvre homme... mais le faire mourir, jamais !... Laissez-moi me garder une... poire pour la... joie ! »

Accusé de réception : *le Mirage*, par M. Eugène Herdies ; *Pères et filles*, par M. Jacques Gael ; *la Maison Blanche*, par M. José Perrée ; *le Mirage d'or*, par MM. Maurice Georges et Jean Redan.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

J. Dresch : *Le Roman social en Allemagne ;* Paris, Félix Alcan, fr. 7,50. — *Frauenbriefe an Casanova* (*Erinnerungen*, vol. XIV) ; Munich, Georg Müller, 8 M. 50.— Memento.

Le Roman social en Allemagne.— Que faut-il entendre

au juste par roman social ? M. J. Dresch, professeur à l'Université de Bordeaux, écrit dans son ouvrage : « Le roman social est avant tout la peinture des contemporains dans leur vie en société. » Mais l'auteur admet parfaitement que l'on puisse donner au terme une signification plus restreinte. Il cite l'opinion de M. Cazamian qui entend par roman social « le roman à thèse sociale, celui qui veut agir directement sur l'ensemble ou une partie des relations entre les hommes. » Pour Brunetière, par contre, le véritable roman social est celui où la « thèse » se trouve réduite au minimum ; ce n'est pas George Sand qui peut offrir le modèle du genre, ce n'est pas Zola non plus ; c'est bien plutôt Balzac, car Balzac donne réellement un tableau véridique de la société, tandis que George Sand et Zola ont fait du roman à thèse.

En Allemagne, même imprécision. S'il faut en croire le critique Adolphe Bartels, le roman social vraiment digne de ce nom serait celui de Gustave Freytag, parce qu'il n'aurait pas de tendances trop accentuées, au lieu que les romans de Gutskow et de Spielhagen seraient des livres à thèses. Le célèbre roman de Gœthe, *Wilhelm Meister*, est tantôt appelé roman social, parce qu'il est un tableau de mœurs, et tantôt roman individualiste et tendancieux, parce qu'il est une œuvre d'éducation et de pédagogie, ce que les Allemands appellent *Entwickelungsroman*.

L'auteur, cependant, tient à maintenir à l'expression sa signification générale, et, après en avoir indiqué les raisons, il explique pourquoi quatre écrivains ont en particulier retenu son attention :

Quelles que soient la variété et la portée des problèmes abordés par ces romanciers, écrit M. Dresch, ce n'est pas une histoire de la civilisation allemande, vue au travers du roman social, que je présente dans ce livre ; l'entreprise serait singulièrement compliquée et le résultat bien incomplet. Je veux seulement vivre une époque importante avec quatre esprits éclairés, chercher comment ils ont compris et traduit leur temps ; quel rôle ils ont pu jouer. Les études que j'apporte sur chacun d'entre eux ne sont pas toutefois artificiellement réunies ; elles se tiennent et se complètent. L'une projette sa lumière sur l'autre. Après avoir considéré comment Gutzkow juge l'époque de 1848 et le nouvel Empire de 1871, il est intéressant de connaître sur les mêmes sujets l'opinion de son adversaire, Freytag ; Spielhagen condamnant l'aristocratie féodale et réactionnaire, Fontane, la défendant, doivent être entendus l'un et l'autre.

Quoi qu'il en soit et quelque arbitraire que puisse paraître le groupement choisi par M. J. Dresch, l'auteur n'en est pas moins parvenu, en analysant l'œuvre de quatre écrivains, à donner une idée de l'état des esprits en Allemagne pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. Car il ne s'est pas contenté de présenter ses auteurs au public français ; il les a situés dans leur milieu, en dégageant les influences politiques et littéraires qu'ils ont subies, nous présentant

ainsi un tableau attachant de l'histoire morale de l'Allemagne. Aucun pays ne s'est aussi profondément transformé au cours d'une période relativement courte, évoluant en cinquante années plus que durant les cinq siècles précédents. Les quatre romanciers auxquels ce livre est consacré ont tous été les témoins de cette évolution et ils ont vécu assez longtemps pour assister au triomphe de la Prusse, à sa mainmise sur l'Allemagne et pour juger la malaise qui en est résulté. Gutzkow, né à Berlin en 1811, est mort en 1878; Freytag, de cinq ans plus jeune, vécut jusqu'en 1895; Spielhagen, né en 1829, à Magdebourg, ne mourut qu'il y a deux ans à Charlottenbourg; Fontane, plus vieux que Spielhagen de dix années, est mort en 1898.

L'œuvre de chacun d'eux est considérable. Celle de Gutzkow est encyclopédique et M. Dresch avait déjà consacré aux rapports de cet écrivain avec la « jeune Allemagne » une thèse de doctorat, nourrie de faits et d'idées. Spielhagen n'a pas écrit moins de vingt-deux grands romans. Freytag a laissé cette série de romans historiques, *les Ancêtres*, qui pour l'étranger reste un des meilleurs documents sur la mentalité allemande. Quant à Fontane, il a ceci de caractéristique qu'il n'a guère composé qu'après sa soixantième année les romans qui l'ont rendu célèbre.

De ces quatre écrivains, M. Dresch a dessiné des silhouettes précises, il a analysé leur œuvre en une langue très vivante, en donnant sur les milieux où ils ont vécu et l'influence qu'ils y ont exercée des renseignements des plus précieux. Les historiens qui nous ont parlé de l'Allemagne ignorent généralement sa littérature et les critiques qui prétendent s'attacher à nous faire goûter les œuvres littéraires se perdent dans des théories d'art, sans être capables de rattacher les auteurs à l'atmosphère sociale et politique qui domine leurs créations. Le mérite de M. Dresch est d'avoir su faire à la fois une étude d'histoire politique et un ouvrage de critique littéraire.

Au démocrate imbu des idées humanitaires de 1848, que fut Gutzkow, M. Dresch oppose le germanisme de Freytag, cet idéalisme qui ne trouve point à se satisfaire dans l'œuvre brutale réalisée par Bismarck. Spielhagen, « maître classique du roman épique en Allemagne », esprit théoricien et doctrinaire, tend à se rattacher à la grande tradition gœthienne; ses *Natures problématiques* caractérisent la bourgeoisie éclairée de l'Allemagne, avant l'unification, sa culture propre, son libéralisme, mais aussi son inquiétude. Spielhagen fut l'adversaire du mouvement moderne tel qu'il se manifesta vers 1885, alors que Fontane, infiniment plus conservateur de tempérament, approuva les efforts des « jeunes » de toute sa lucide compréhension.

Les chapitres que M. Dresch a consacrés à ce dernier écrivain nous paraissent à la fois les plus complets et les plus définitifs. C'est la

première fois que Fontane est sérieusement analysé en France et les 120 pages d'exposition et de critique qui terminent ce volume aideront certainement à faire connaître enfin chez nous l'un des derniers Allemands qui aient une importance européenne. Les romans du vieux Fontane sont d'un abord difficile. Tout leur charme réside dans le détail et dans l'anecdote. M. Dresch, après nous avoir montré Fontane poète, journaliste et historien des marches prussiennes, aborde résolument l'examen de ces copieux ouvrages d'imagination qui renferment des trésors d'humour et de souriante philosophie.

Pour conclure, l'auteur dresse une sorte de bilan des déceptions éprouvées pendant leur longue existence par les quatre écrivains allemands. « Tous quatre, ils ont désiré la grandeur et l'unité allemandes, de façons bien différentes certes, mais avec toute leur âme. » La réalité n'a pas répondu à leur rêve et résolument ils condamnent le matérialisme brutal de la nouvelle Allemagne.

Ce qui est frappant, écrit M. Dresch, c'est que ces quatre romanciers, si différents dans leurs tendances et leurs aspirations, s'accordent à rendre Bismarck responsable de l'état social qu'ils condamnent. Ils furent unis dans le sentiment que l'œuvre de Bismarck était oppressante et démoralisatrice. Assurément ils ne croyaient pas que Bismarck eût à lui seul déchaîné les appétits du capitalisme, mais ils avaient l'impression qu'il s'en était par trop servi. Et cette Allemagne qui, pour défendre les résultats obtenus, devait rester sous les armes n'était pas celle qu'ils avaient rêvée. Ils pensaient que l'Allemagne aurait pu être faite grande et forte par d'autres moyens.

Leurs craintes, leurs avertissements, qui traduisent le malaise sourdement ressenti par la nation, prouvent que l'Allemagne de la fin du XIX^e^ siècle n'était pas sans regretter les vertus de son passé : l'idéalisme humanitaire que représentent Gutzkow, Spielhagen, et même Fontane, la simplicité des mœurs dont Freytag s'est fait l'apologiste.

Il semble bien pourtant que l'Allemagne du XX^e^ siècle se soit accommodée de renoncer aux rêves qu'avait caressés l'Allemagne du XIX^e^ siècle. Les quatre romanciers dont nous parle avec une si pénétrante intelligence M. J. Dresch n'apparaissent-ils pas un peu comme une survivance du passé, dans une Allemagne avide de jouissances matérielles, avide de conquérir de nouvelles richesses pour profiter mieux encore des bienfaits de la force ?

§

Frauenbriefe an Casanova. — Ce volume, analysé déjà ici même à propos d'une édition française qui en a été publiée, mérite cependant qu'on s'y arrête encore un moment. On sait que c'est M. Aldo Rava qui, le premier, fit paraître à Milan, l'an passé, les *Lettere di donne a Giacomo Casanova*. Elles étaient en italien et en français. M. Gustave Gugitz en a donné une version allemande,

pour les incorporer, en les augmentant de nombreux documents nouveaux, à la grande édition des *Mémoires*, entreprise par l'éditeur Georg Muller, de Munich, et dont elles forment le quatorzième volume.

Casanova avait toujours pensé que les nombreuses correspondances, conservées aux Archives ducales de Dux, serviraient un jour de pièces justificatives aux assertions formulées dans l'Histoire de sa vie :

Ecosa urta, écrivait-il, *che dopo il mio passaggio agli eterni riposi, qualcuno prenderà i miei rimasti cenci e che tutti i miei scartafacci saranno dal avventzio erede esaminati, et fra questi principalmente le lettere che avrò conservate... oggi io vivente posso senza vana gloria consolarmi che mi verrà almeno dopo la morte fatta dai miei contemporanei quella giustizia che non mi fecero mai.*

De fait, l'image du célèbre aventurier nous apparaît quelque peu différente de celle que nous laisse le récit de ses aventures, si nous la reconstituons d'après les épîtres retrouvées dans ses papiers. Le galant en quête de bonnes fortunes, le roué aux succès faciles, passant d'une intrigue à l'autre, sans transition, sans chagrins intimes, le pilier de maisons de jeu et de maisons de plaisir, fait ici, le plus souvent, figure de confident et de protecteur, de bon oncle arrangeur d'affaires, plutôt bon homme qu'homme dangereux.

Ceux donc qui s'imagineront retrouver dans ces lettres une sorte de complément des *Mémoires* seront profondément désillusionnés. On y chercherait même vainement les lettres que Casanova a cru devoir reproduire dans le récit de ses aventures. A plusieurs endroits, il cite des textes. Il ajoute même généralement : « Au moment où j'écris, j'ai sous les yeux... » Que sont devenues les épîtres enflammées que l'auteur des *Mémoires* dit lui avoir été adressées ? Les a-t-il brûlées ou bien, pour le besoin de son œuvre, avait-il inventé des textes qui n'ont jamais existé? A part les lettres de Manon Balletti, qui constituent un charmant petit roman et qui nous révèlent en effet Casanova sous un aspect nouveau, toutes ces correspondances apparaissent comme le fatras le plus insipide. A passer en revue les noms des héroïnes, une nouvelle désillusion nous attendait, du reste. M. Arthur Symons avait cru voir à Dux, parmi les manuscrits qu'il a consultés, les lettres d'Henriette (voir *North American Review*, septembre 1902). Or, il s'agit d'une autre Henriette que celle des *Mémoires*, de Henriette de Schnuckmann, qui ne rencontra Casanova qu'en 1786.

M. Rava a cependant fait une trouvaille, une seule, il a identifié Caton M., dont il est question au chapitre III des *Mémoires* et dont il publie des lettres datées de Vienne en 1789. On conviendra que c'est assez maigre. Mais les *casanovistes* seront néanmoins enchantés de

trouver dans ce volume une série de portraits des correspondantes de Casanova d'après des documents du temps, ainsi qu'une curieuse silhouette de femme inconnue, retrouvée à Dux; et sous laquelle il n'a pas été possible de mettre de nom.

§

Memento. — Dans la *Deutsche Rundschau* (août), le baron d'Egloffstein poursuit son étude sur le grand-duc de Saxe-Weimar pendant la guerre de 1813. Membre de la Confédération du Rhin, Charles-Auguste était tenu de mettre le contingent de ses Etats au service de Napoléon et de contribuer par des réquisitions de toute sorte à l'entretien des armées françaises, mais, parent du tsar, ses sympathies allaient aux efforts des alliés. Cette situation difficile provoqua de nombreux incidents, que l'auteur relate par le menu.

Die Güldenkammer (août) publie un article de M. Oscar A. H. Schmitz qui s'intitule : « La France qui devient » et qui donne surtout une analyse des ouvrages de Gaston Riou, *Aux écoutes de la France qui vient*, et d'Etienne Rey, *la Renaissance de l'Orgueil français*. Avec une rare impartialité, M. Schmitz reconnaît que l'évolution qui s'est accomplie en France depuis quelques années est surtout la conséquence de la politique agressive de l'Allemagne et en particulier du « coup » d'Agadir, mais il insiste sur le fait que c'est la première fois que, dans l'universel chaos, une volonté se manifeste de nouveau. « Personne ne sait si nous mourons ou si nous allons renaître, mais il est assez singulier que cette nouvelle aspiration, qui se manifeste partout avec plus ou moins d'intensité a trouvé, pour la première fois de nouveau en France, une expression qui, bien qu'elle n'ait pas un sens proprement populaire, résonne cependant au loin. Personne ne saurait dire si ce mouvement est intense et viable et si de hautes destinées l'attendent. Il s'agissait seulement de rendre attentif ici à la naissance de ce nouvel idéalisme français. Il n'est pas agressif. Mais aussitôt qu'une individualité supérieure et guerrière se présentera, un homme qui à l'heure qu'il est conduit peut-être encore sa charrue sur un champ de France, une génération sera toute prête, sans poursuivre une aventure frivole, à lui faire cortège, pour la gloire de la France. Qu'avons-nous à opposer à cette poussée idéaliste de la France ? Certainement la supériorité matérielle du nombre : mais que cette supériorité ne suffit pas, rien ne le démontre avec plus de clarté que l'histoire des victoires de la Prusse. »

L'œuvre de Grazzia Deledda est analysée par M. Herbert Stegemann dans le *Literarisches Echo* (1er août). M. E. W. Fischer, qui est en Allemagne un des spécialistes pour l'étude de Flaubert, présente les origines de *Madame Bovary*. Le roman de mœurs en Turquie est étudié par M. Tony Kellen.

Maerz (9 août) contient une série d'articles politiques et sociologiques. M. Otto Harnack s'inspire des événements d'Orient pour conclure à la dissolution du panslavisme. L'ancien pasteur Taub rend compte des travaux du récent Congrès du progrès religieux qui s'est tenu à Paris. M. Hermann Hesse analyse une série de « beaux livres » publiés récemment dans la librairie allemande.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Francis Grierson : *The Invincible Alliance and other essays*, 3 s. 6 d., John Lane. — Richard Edgcumbe : *The Diary of Frances, Lady Shelley*, 10 s. 6 d., John Murray. — Violette M. Montagu : *The Abbé Edgeworth and his Friends*, 12 s. 6 d., Herbert Jenkins. — Alice Drayton Greenwood : *Horace Walpole's World*, 12 s. 6. d., G. Bell. — Memento.

L'homme doué de quelques facultés et possédant une certaine culture éprouve parfois de bien curieux étonnements lorsqu'il lit des livres pour s'en faire une opinion et exprimer cette opinion dans une chronique comme celle-ci. Il lit avec toute son attention en éveil, avec cette disposition spéciale qu'on appelle l'esprit critique : c'est la lecture professionnelle qui donne, certes, bien moins de contentement que la lecture par plaisir, encore que celle-là n'exclue pas celle-ci. Par exemple, on a beaucoup de plaisir à lire le livre de Mr Grierson : **The Invincible Alliance** ; le style en est élégant et soigné, avec un juste souci de la valeur des mots, de l'équilibre et de l'harmonie des phrases ; et l'auteur y exprime des idées et des opinions, il y formule des jugements sur des sujets et des problèmes dont il peut traiter avec autorité à cause de son incomparable connaissance du monde. Mr Francis Grierson a, depuis quarante ans, beaucoup voyagé : l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Russie, l'Amérique, l'Australie l'ont vu à maintes reprises et il connaît intimement la France et les Français, dont il parle et écrit remarquablement la langue. Aussi comprend-on qu'un homme qui ait vu tant de choses ait tant de choses à dire et qu'il les dise si bien. Mais on s'étonne de le voir se contredire ; par exemple, il énonce, page 13, qu'un temps viendra où il n'y aura plus de problème russe, où l'Allemagne possédera toute la Russie occidentale, du moins la partie nord, et que Constantinople appartiendra à l'Autriche, et, page 137, il annonce que nous sommes au début d'un état de choses qui provoquera un pandémonium de fureur impitoyable, où les nations prétendues chrétiennes, devenues foncièrement matérialistes et lasses de leur rôle d'hypocrisie, jetteront le masque et s'engageront dans un Armageddon de massacre où ce qu'on appelle le sentiment humain n'aura aucune part, et où la destruction totale des rivaux commerciaux sera le seul stimulant et l'unique but ; et les guerriers qui, selon toute probabilité, l'emporteront finalement, sont les Russes en Europe, les Turcs en Orient et les races jaunes en Extrême-Orient. Le Péril jaune, Mr Grierson y revient fréquemment, et il prétend qu'il ne sera conjuré que par l' « Alliance Invincible » de l'Amérique et de l'Angleterre. Dans d'autres essais, G. B. Shaw, Disraeli, Savonarole, l'Italie, Versailles, des impressions d'Italie, la France d'hier et d'aujourd'hui, Mr Grierson fait preuve de jugement perspicace et se montre artiste averti et délicat.

Nous avons dit, lorsqu'il parut, tout l'intérêt qu'offrait le premier volume de **The Diary of Frances, lady Shelley**, que publie son petit-fils, Mr Richard Edgcumbe. Ce second volume est aussi abondant en anecdotes et en incidents amusants. Lady Shelley s'y retrouve avec toute sa vivacité, son bon cœur, sa franchise, ses jugements parfois un peu tranchants ; la maternité à présent lui inspire des inquiétudes pour sa progéniture ; sa turbulence s'est quelque peu assagie, et elle apparaît sous un jour vraiment séduisant, avec un caractère qui lui permet de vivre sans l'ombre de querelle avec son mari. Comme dans le premier volume, le personnage de premier plan est le duc de Wellington, qu'accompagne l'intéressante figure de la prudente et silencieuse Mrs Arbuthnot. En 1819, elle est chez Walter Scott à Abbotsford et elle lui parle d'un « jeune parent de son mari, Percy Shelley, qui semble disposé à devenir poète ». Scott lui répond qu'il « semble posséder un grand talent », et elle ajoute : « Je n'ai aucun moyen d'en juger, car je n'ai vu aucune de ses productions. » Suit alors une longue lettre de Walter Scott à Shelley, pleine de conseils aimables et d'appréciations perspicaces. Tout au début du volume, on peut lire trois pages en français qui prouvent que lady Shelley connaissait fort bien notre langue. Le 2 avril 1818, elle raconte que, pendant le voyage qu'elle vient de faire sur le continent, elle a été fêtée au delà de ses mérites, admirée et recherchée

... pour les qualités qu'on n'apprécie pas chez les femmes dans ce pays, celles de l'esprit. Tandis qu'il forme le lien d'une société délicieuse à Vienne, on trouve rarement en Italie quelqu'un que l'on désire plus particulièrement revoir. On ne rencontre pas dans ce pays une personne dont la conversation soit un vrai plaisir, et dont le souvenir soit ineffaçable. Si en Italie même vous faisiez les louanges d'une telle personne, vous contribueriez à la mettre en valeur, tandis que si vous faisiez de même à Vienne cela prouverait simplement que vous avez assez de finesse pour apprécier le vrai esprit. Voilà le brillant souvenir qui me reste de mon court séjour en Italie. On n'eut pas le temps de s'apercevoir combien le mérite que je pense avoir quelquefois dépend de la société où je me trouve. Combien, avec la vanité qu'on pourrait me reprocher de sentir — ayant été aimée et admirée — je vaille peu, si je ne suis pas encouragée. Un plus faible ton dans la conversation me prive du désir, de la possibilité de faire valoir le peu d'agrément que je possède ; tandis qu'avec ceux que j'aime cette même sensibilité, qui fait mon malheur dans une société qui ne m'intéresse pas me donne un attrait qui devrait me dédommager de bien du chagrin... Je sais qu'en Angleterre il ne faut pas s'attendre à cultiver son esprit ; qu'il faut, pour être contente à Londres, se résoudre à se plaire avec la médiocrité ; à entendre tous les jours répéter les mêmes banalités et à s'abaisser autant qu'on le peut au niveau des femmelettes avec lesquelles l'on vit, et qui, pour plaire, affectent plus de frivolité qu'elles n'ont réellement.

Le plaisir de causer nous est défendu. Les hommes ne s'amusent pas — ou, pour se servir de leur langage, « ne perdent pas leur temps » à dire aux femmes ces aimables riens qu'on paye par un sourire sur le continent. Il faut ici tout ou rien; eh bien, on ne me donne pas le choix. J'accepte. Je ne serai rien pour le monde, moi, pour mon intérieur je serai toujours le lien qui réunit tous les suffrages. Je serai l'amie dont on suit les conseils, la femme qu'on respecte, et je ferai le bien parmi mes pauvres, avec tout le zèle de mon caractère ardent. N'est-ce pas que cette vie utile vaut bien les suffrages de l'univers? Et ce sera dans un autre monde que je chercherai ce qui pour moi serait le bonheur suprême, le perfectionnement des moyens que je sens que je possède d'approfondir les sciences, les idées. C'est un sacrifice que je fais à mon Dieu et à mon devoir comme Anglaise.

Elle continue à exposer ainsi ses intimes désirs et à exprimer, avec un joli courage, une résignation qu'on sent difficile, et la charmante femme n'en est que plus délicieuse.

§

Lorsque Louis XVI monta à l'échafaud, il était accompagné d'un prêtre d'origine irlandaise, l'abbé Edgeworth de Firmont. Ce prêtre, fils d'un clergyman converti, était venu en France à l'âge de trois ans, et il y vécut jusqu'en août 1796, où, âgé de 51 ans, il rejoignit le Comte d'Artois à Edimbourg, s'attacha au comte de Provence (Louis XVIII) et il mourut en 1807 à Mittau. Malgré son origine, l'abbé Edgeworth appartient plus à l'histoire française qu'à toute autre et il est à souhaiter qu'un érudit français se charge de lui consacrer le volume qu'il mérite. L'ouvrage de Miss Violette M. Montagu : **The Abbé Edgeworth and his friends**, rassemble un bon nombre de documents et sera une précieuse ressource pour l'historien que l'on espère; il abonde en choses intéressantes, mais il contient aussi beaucoup de digressions, et l'on n'y sent ni la connaissance approfondie des événements et des hommes, ni le jugement sûr, ni la méthode de travail indispensables pour un ouvrage de ce genre. Tel qu'il est, cependant, il présente un agrément réel à la lecture et esquisse joliment une des nobles figures de l'histoire de la Révolution.

§

Parmi les figures du XVIII^e siècle, l'une des plus captivantes est assurément celle d'Horace Walpole. Tout ce qui touche à cet homme remarquable ne manque jamais d'intéresser, et, par ses relations avec Madame du Deffant, il attire singulièrement à lui l'attention des lecteurs français. Ceux d'entre ceux-ci qui lisent l'anglais seront reconnaissants à Miss Alice Drayton Greenwood d'avoir, dans son livre : **Horace Walpole's World**, tenté ce qu'elle appelle *a Sketch of Whig Society under George III*, c'est-à-dire qu'elle a essayé de placer Walpole dans le cadre de son époque, dans les mi-

lieux qu'il a fréquentés, de relater ses rapports avec les gens de son temps. C'est un essai fort digne d'éloges, car il permet de passer quelques charmants moments avec beaucoup d'hommes et de femmes d'esprit.

Memento. — Le *Times Literary Supplement* contient, dans son numéro du 7 août, une intéressante étude sur Dostoiewski.

La Tauchnitz Edition absorbe décidément toute la production courante du roman en Angleterre, et, ce qui n'est pas moins agréable pour le lecteur, elle englobe aussi rétroactivement des quantités d'œuvres qui, pour des raisons diverses, n'avaient pas pris place dans son innombrable catalogue: c'est une excellente idée de compléter ainsi cette précieuse *Collection of British Authors*. Du reste, on aurait tort de croire qu'elle se borne à publier les romans du jour que lui signale un succès de bon ou de mauvais aloi. On peut dire que tout s'y trouve de ce qui a été écrit soit en Angleterre même, soit en Amérique. Parmi ses 4430 volumes on peut choisir les œuvres dramatiques de Shakespeare et celles d'Oscar Wilde, de Sheridan et de Galsworthy, les œuvres poétiques de John Milton, de Burns, d'Ossian, de Byron, de Shelley, de Wordsworth, de Coleridge, de Longfellow, d'Edgar Poe, de Rossetti, de Tennyson, de Swinburne, de W. B. Yeats, d'Oscar Wilde; on y trouve le Nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ en anglais avec le *Pilgrim's Progress*, de John Bunyan; la liste des ouvrages historiques renferme ceux de Macaulay, de Carlyle, de Freeman, de Froude, de Kinglake, de Seeley, de Gladstone; puis ce sont les essais, les ouvrages de critique et de philosophie de Matthew Arnold, de Chesterton, d'Emerson, de Lafcadio Hearn, d'O. W. Holmes, de Charles Lamb, de Ruskin; enfin des biographies, des mémoires, des correspondances et jusqu'au *Manual of American Literature*, de Mr Theodore Stanton. Quant au roman, tout y est : *Clarissa Harlowe* de Richardson; *Tom Jones*, de Fielding; le *Vicar of Wakefield*, de Goldsmith; le *Tristram Shandy* et *le Voyage sentimental*, de Laurence Sterne; les œuvres de Walter Scott, de Quincey, des Bronte, de Washington Irving, de Hawthorne, de Bret Harte, de W. D. Howells, de Mark Twain, de Disraeli, de Bulwer-Lytton, de George Eliot, de Trollope, de Thackeray, de Dickens, de Thomas Hardy, de George Meredith, de George Moore, de Henry James, de Kipling, de Robert Hichens, de Maurice Hewlett, de W. B. Maxwell, de Wells, de Jack London, de Joseph Conrad, de John Galsworthy, d'Arnold Bennett et de tant d'autres.

The English Review donne, après des poèmes de Victoria Sackville-West, T. P. Cameron Wilson, Richard Buxton et Henry Savage, des pages éloquentes d'Anatole France : *Pour la Paix*, en français; le texte de la pièce de Joseph Conrad, qui fut jouée à Paris il y a quelques années; de curieux souvenirs de Tourguenieff, traduits pour la première fois en anglais, une pénétrante étude de Mr Austin Harrison sur les œuvres de Francis Thompson, et des articles divers de R. B. Cuningham Graham, Edward Storer, sir Hugh Clifford, G. S. Street, et la réplique, by a father, sur *Men and Morals*, à l'article, par une mère, dans le numéro précédent.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES AMÉRICAINES

Ferdinand Earle : *The Lyric Year*, New-York, Kennerley, 2 dollars. — Lane Cooper : *A Wordsworth Concordance*, New-York, Dutton, 12 dollars 50 cents. — Thomas Hutchinson : *Wordsworth's Poetical Works*, London, Humphrey Milford, 6 shillings. — W. P. Trent et John Erskine : *Palgrave's Golden Treasury*, Boston, Ginn, 50 cents. — Burton Egbert Stevenson : *The Home Book of Verse*, New-York, Holt, 3 dollars 75 cents. — Thomas R. Lounsbury : *Yale Book of American Verse*, New-Haven, Yale University Press, 2 dollars 25 cents. — Brander Matthews : *American Familiar Verse*, New-York, Longmans, 1 dollar 40 cents. — Francis F. Browne : *Golden Poems*, Chicago, McClurg, 3 dollars. — Walter C. Bronson : *American Poems*, Chicago, Chicago University Press, 1 dollar 68 cents. — Sir Arthur Quiller-Couch : *The Oxford Book of Victorian Verse*, 6 s., et *The Oxford Book of English Verse*, Oxford, Clarendon Press, 7 s. 6 d. — M. Hervey White. — M. Robert J. Shores. — Memento.

Vers le début de l'année courante, M. Stanley Braithwaite, de Boston, a fait paraître sa critique annuelle sur les vers donnés par les magazines américains en 1912. Son enquête l'amène à la conclusion qu'il y a tous les ans en Amérique un grand progrès dans le goût pour les vers et surtout dans la valeur des poètes et de leurs œuvres. Quelques autres exemples feront remarquer le mouvement ascendant que poursuit la poésie de l'autre côté de l'Atlantique.

En premier lieu, voici la revue mensuelle *Poetry*, fondée il y a quelques mois à Chicago, et réservée spécialement aux jeunes poètes audacieux et avancés. La directrice, Miss Harriet Monroe, poète elle-même, m'écrit : « J'ai senti que quelqu'un, quelque part, devrait faire quelque chose pour les poètes et la poésie. Notre petite publication est un effort fait par nous, par amour pour le bien public, afin de réunir les amateurs si dispersés de la poésie et de tâcher de remédier un peu à l'apathie intolérable envers cette Cendrillon de l'art. » Je dois ajouter que Miss Monroe a été très critiquée à cause de la protection accordée par elle à certains poètes et à certaines théories poétiques. Son œuvre en ceci rappelle le rôle du *Mercure de France*. Cette querelle sur des noms et des méthodes est une des meilleures preuves de l'intérêt qu'excite la poésie dans le Nouveau Monde.

La publication du **The Lyric Year** confirme encore ceci. C'est un volume composé d'une centaine de pièces de vers classées par M. Ferdinand Earle et intitulé par lui *Salon annuel de la poésie américaine*. L'ouvrage contient des vers produits dans une année par cent poètes différents. Dix mille poèmes par près de 2.000 écrivains furent lus pour former ce petit recueil. Ce fait seul nous prouve l'activité poétique qui règne en Amérique aujourd'hui.

Mais un exemple vraiment frappant de l'enthousiasme que suscite la poésie au Etats-Unis nous est donné dans la publication du magnifique **Wordsworth Concordance**, rédigé par les soins et sous la haute direction du professeur Lane Cooper, de l'université de

Cornell. C'est l'œuvre la plus remarquable de ce genre dans la littérature anglaise; elle est publiée sous les auspices de la Concordance Society des Etats-Unis, qui a déjà édité une concordance pour Gray, par le professeur Cook, de Yale. Le professeur Osgood, de Princeton, vient de terminer une concordance de Spencer, et les élèves de M. Cooper en préparent à l'heure actuelle une de Keats. Le texte suivi par M. Cooper pour sa concordance est celui de l'édition d'Oxford de **Wordsworth's Poetical Works**, par Thomas Hutchinson, un volume d'un millier de pages sur double colonne qui se vend à un prix très modeste. C'est dans la même ville — Ithaca, New-York — où se trouve située l'université de Cornell, qui nous a valu cette concordance, que se trouve aussi la collection, peut-être une des plus complètes, des œuvres, portraits et autographes de Wordsworth, réunie par Mme Cynthia Morgan St. John, qui se prépare à produire une bibliographie du poète, basée sur toutes ces données précieuses. Ce ne sera du reste pas le premier volume consacré par Mme St. John au grand lakiste.

Les Américains aussi se distinguent comme anthologistes. Ainsi, les professeurs Trent et Erskine, de l'université de Columbia, à New-York, ont fait paraître dans un petit volume des mieux imprimés le fameux **Golden Treasury de Palgrave**, un choix des meilleurs chansons et poèmes lyriques de la poésie anglaise.

Mais Palgrave n'a pas compris dans son anthologie les écrivains vivants ou autres qui n'ont pas été de nationalité anglaise. Cette lacune est comblée par **The Home Book of Verse**, de M. Egbert Stevenson, environ 4.000 pages d'un papier si mince que ce gros ouvrage n'est pas plus épais qu'un volume ordinaire. Cette excellente anthologie réunit les poètes anglais et américains depuis 1580 jusqu'à 1912. De nombreux poètes de la jeune génération, surtout parmi les Américains, se trouvent représentés dans cette collection. L'ouvrage est encore très utile à cause de ses index tout à fait remarquables, — 200 pages en deux colonnes, pleines d'indications des plus variées.

The Yale Book of Verse, par le professeur Thomas R. Lounsbury, de l'université de Yale, est un recueil exclusivement américain et de poètes déjà morts. La partie la plus caractéristique peut-être de ce volume est la préface, intitulée : « Un mot sur les anthologies. » Le professeur Lounsbury est un excellent essayiste, bien connu du grand public par ses nombreuses contributions aux pages du *Harper's Magazine ;* et cet essai-ci ne fait point exception à la règle ; il est aussi intéressant que les vers qu'il précède.

L'anthologie du professeur Lounsbury est largement complétée par celle du professeur Brander Matthews sur **American Familiar Verse**, « vers de société » — ces trois mots sont en français —

étant le sous-titre du volume. M. Matthews commence aussi avec une bonne préface dans laquelle il nous donne l'histoire des vers de société depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans cette revue, il est très élogieux pour les lettres françaises et il déclare en outre que « Carcassone », de Nadaud, est « un exemple parfait » de ce que devrait être ce genre de poésie, et que « le Grenier », de Béranger, est, « plus que toutes les autres poésies de ce chansonnier épicurien, la définition la plus élégante des vers de société ». Il cite encore feu Herman Knickerbocker Viele, qui faisait des vers pleins de verve à New-York, tandis que son frère Francis Vielé-Griffin se distinguait comme poète en France.

Une autre anthologie admirable, **Golden Poems**, réunie par feu Francis F. Browne, mérite une notice aussi bien en raison de la personnalité de l'auteur que pour la qualité de l'ouvrage. Le but proposé fut de présenter de beaux poèmes non seulement de la plume des grands écrivains, mais encore de ceux des poètes de moindre envergure qui ont produit des vers dont le monde se passerait difficilement.

Il est assez curieux de constater que Chicago, la ville commerciale par excellence, occupe le second rang, après Boston peut-être, pour tout ce qui concerne la poésie aux Etats-Unis. L'université de Chicago en est un exemple. Elle vient d'ajouter un cinquième volume à la série de « English Poems » — livres de classe de premier ordre — dédiée à la poésie et publiée sur la direction du professeur Walter C. Bronson. **American Poems** est en réalité une anthologie de tout ce qui a paru en vers aux Etats-Unis de 1625 jusqu'à la fin du siècle dernier. M. Bronson occupe la chaire de littérature anglaise à l'université Brown, dans le Rhode Island, dont les bibliothèques contiennent les éditions les plus rares de la poésie américaine.

Il est toujours intéressant de connaître l'opinion portée par un autre pays sur la poésie de sa propre patrie. Pour les Etats-Unis, l'opinion de l'Angleterre est la meilleure à cause de la similitude des langues. Cette opinion nous est donnée du moins en ce qui regarde l'abondance de la bonne poésie américaine, par Sir Arthur Quiller-Couch, professeur de poésie à l'université de Cambridge, dans deux beaux volumes, **The Oxford book of verse** et **The Oxford book of victorian verse**. Les critiques américains de ces deux anthologies ont témoigné assez de surprise au sujet des omissions et des admissions de l'auteur, car il y a en effet lieu d'en être un peu étonné. Dans le premier de ces ouvrages, sept ou huit Américains seulement y trouvent place et une vingtaine de pages à peine leur sont consacrées dans un volume qui en a plus de mille ; et bien que leur nombre ait un peu augmenté dans le second volume — il y en a une quinzaine — ceux qui s'y trouvent, et surtout ceux qui en sont ex-

clus, forment un sujet d'étonnement bien justifié. Par exemple, Stedman, Stoddard, Drake, Bayard Taylor, Joaquin Miller, et plusieurs autres poètes qui occupent une certaine position aux Etats-Unis, ne se trouvent mentionnés dans aucun de ces deux volumes. S'il faut juger de la valeur du poète par la quantité des poèmes cités, Sir Arthur place Emerson en tête des bardes américains. Nous devons toutefois être assez satisfaits de constater que tant de pièces américaines sont placées, sans dénigrement quelconque, au même niveau que les vers anglais. Ce n'est pas ainsi que la littérature américaine a été toujours traitée par les critiques anglais. Sir Arthur trouve, en un mot, de la bonne poésie en anglais en dehors des Iles Britanniques et, à part quelques rares exceptions, tous ces chants étrangers viennent des Etats-Unis.

Je voudrais attirer l'attention sur un de ces écrivains qui préfèrent se retirer du monde et plus spécialement du monde trop actif des Etats-Unis, pour se dévouer en paix au culte des Muses. M. Hervey White est de ce nombre ; et la présence de ces fervents nous prouve que la littérature est en bonne voie de prendre racine dans le nouveau monde. M. White est un homme d'âge moyen et a produit une assez grande quantité d'œuvres originales en prose et en vers, plus particulièrement en vers. Il possède un grand avantage sur l'homme de lettres ordinaire, — il est le propriétaire de son imprimerie, The Maverick Press, de Woodstock, dans l'état de New-York ; ce qui lui évite des discussions avec ses éditeurs ; il est son propre éditeur. Il est également le propriétaire du *The Wild Hawk*, petite revue mensuelle, qui en est à sa seconde année. Cette publication est très gracieuse par ses pensées, ses caractères, ses dessins, la teinte pâle de sa couverture et le cordon de soie jaune qui relie ensemble les feuilles. M. White n'a pas non plus de discussion avec des collaborateurs hargneux, car il écrit tous ses articles lui-même. Ses livres de vers, comme sa revue, sont tous soigneusement imprimés et, ce qui est encore plus intéressant, le contenu, comme idées et comme style, en est anssi remarquable que l'extérieur en fait de couleur, papier et impression. Il est certain que l'originalité de ce poète ne consiste pas uniquement dans le fait qu'il est son propre maître intellectuellement, spirituellement et matériellement.

Voici un autre Américain relativement jeune, avec un grand don pour la versification, qui nous rappelle M. White sous plusieurs rapports. Je veux parler de M. Robert J. Shores, de New-York. Il possédait également une petite revue, *The Idler*, déjà mentionnée dans ces chroniques, et qui était aussi composée entièrement de ses œuvres, aussi bien en prose qu'en vers. J'emploie le verbe au passé, car, à notre grand regret, M. Shores ne continue plus son périodique. Il est à espérer que les vers excellents qui virent le jour tout

d'abord dans *The Idler* seront réunis en un volume. Ils le méritent.

Memento. — Quelques mots au sujet d'une demi-douzaine de petits livres de poésie que l'on peut considérer comme de bons exemples de la versification contemporaine aux Etats-Unis. *Poems for Christmas*, par le professeur George E. Woodberry, trois délicieux poèmes, jolis spécimens de l'art très fin de ce poète et bon exemple de l'excellente impression de l'imprimerie de Merrymount, une des plus artistiques des Etats-Unis. *The Passing Show*, par Miss Harriet Monroe, cinq pièces de théâtre modernes en vers. *The Youth Replies*, par Louis How, vers délicats et pleins de sentiment, qui, suivant un critique américain, font penser à Jules Laforgue. *In Sun or Shade*, par Louise Morgan Sill, qui se prépare à publier un nouveau recueil de vers où se trouvera un poème d'une grande puissance, « The Hell-God », qui a paru en premier lieu dans l'*Athenæum*, de Londres, voici quelques semaines.

Le professeur Lane Cooper vient de faire paraître, avec notes, annotations, critiques et préface, la *Poétique* d'Aristote (Boston, Ginn), à l'usage des étudiants.

Walt Whitman's Anomaly, par W. C. Rivers (Londres, Allen), est la contribution la plus récente au débat qui se poursuit dans le *Mercure de France* depuis quelques mois sur la morale du « good gray poet ». Ce petit livre se prononce franchement en faveur de l'homo-sexualité de Whitman.

Dans ma chronique de novembre dernier, j'annonçais qu'un « Rhodes Scholar », M. William Chase Greene, du Massachusetts, avait remporté, à l'université d'Oxford, le prix Newdigate pour la poésie anglaise. Ce même jeune homme talentueux vient de gagner le prix Oldham, qui est accordé tous les ans au meilleur essai traitant d'un sujet de littérature grecque ou latine. Son essai est intitulé « The Sea in the Greek Poets ». La principale conclusion à en déduire se trouve résumée dans ce vers de Swinburne :

The whole world's life is a chant to the sea tide's chorus.

Articles de revue et de magazine à noter :

Nation, 17 juillet, *Influence of Hartley on Wordsworth*, par le professeur Arthur Beatty, de l'université de Wisconsin. — *Open Court*, de Chicago, juillet, notice sur Rabindranath Tagore, « le plus grand poète d'aujourd'hui aux Indes », par Basanta Koomar Roy. — *Yale Review*, juillet, une demi-douzaine de petits poèmes par un nombre correspondant de jeunes poètes américains, et un article du professeur Charlton M. Lewis sur feu William Vaughan Moody, « le plus grand symboliste de son pays ». Notons, en passant, que la Houghton Mifflin Co, de Boston, a récemment publié une édition complète des vers de Moody. — *Scribner's*, septembre, « Daybreak in the Grand Canyon », par Henry van Dyke, le nouveau ministre américain à la Haye, qui fut « l'exchange professor » à la Sorbonne il y a quelques années. — *Bookman*, avril, *Lyres and Laureates*, par William A. Bradley, un bon résumé de la récente production poétique aux Etats-Unis. « Si les argumentations sur la poésie et les poètes doivent être prises comme une indication d'un vif intérêt dans l'art, il nous faudra admettre que l'Amérique d'aujourd'hui est plus proche d'une grande renaissance artistique qu'elle ne l'a été depuis les souvenirs les plus lointains de la présente génération. » — *Dial*, long article de Miss M. A. Scott sur le

fameux prix de poésie Newdigate, d'Oxford, dont il est question plus haut, dans lequel elle nous dit que cet honneur a été remporté une fois par une femme, Miss Rachel Burton, surnommée « Jack », fille du chanoine de Christ Church. Bien que cela ait eu lieu longtemps avant la fondation à Oxford des collèges de femmes, la poésie de « Jack », envoyée dans le seul but de s'amuser, obtint le prix et le conserva jusqu'au jour où les juges découvrirent le sexe auquel appartenait l'auteur. — *Atlantic Monthly*, juin, *The Cage*, par Arturo M. Giovannitti, jeune Italien, émigré aux Etats-Unis. Dans ce poème curieux, l'auteur chante les louanges du syndicalisme dans un style rappelant celui de Walt Whitman. Il fut composé durant le temps que le poète passa en prison pour avoir participé à une bagarre socialiste dans le Massachusetts.

THEODORE STANTON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Ruben Dario : *Todo al Vuelo*, Madrid, Société éditoriale « Renacimiento ». — Carlos Baires : *Teoria del Amor*, Buenos Aires, Maison d'édition Juan A. Alsina. — A. Borquez Solar : *Dilectos decires*, Paris, Paul Ollendorff. — Eduardo Acevedo Diaz (fils) : *La Compraventa del trabajo*, Buenos Aires, Librairie Martin Garcia. — Armando Donoso ; *Menendez Pelago y su obra*, Santiago, Imprimerie universitaire. — Memento.

Quand la production littéraire des peuples arrive à un certain degré de développement et d'excellence, la critique apparaît spontanément ; si celle-là est la fleur de l'effort intellectuel, celle-ci est l'effluve de cette fleur. La littérature hispano-américaine, qui est parvenue à un certain degré d'épanouissement, compte aujourd'hui un bon nombre d'écrivains qui cultivent la critique en ses diverses manifestations : littérature, arts, sciences. Beaucoup d'entre eux sont, en même temps, des romanciers ou des poètes connus, mais il y en a d'autres aussi qui ne sont que critiques.

M. R. Dario, le poète réputé, qui est également un prosateur distingué, a été, peut-être, le premier d'entre nous qui ait cultivé la critique à la moderne, c'est-à-dire la critique compréhensive et artiste, plus de sentiment que de raison, qui s'attache moins à relever les défauts qu'à exposer les beautés et qui stimule ainsi, au lieu de la ralentir, la production intellectuelle.

Le second de ses livres fameux, *Los Raros*, est une œuvre de ce genre. Il s'y occupe des écrivains modernes étrangers, surtout des français, les plus grands, les plus personnels, ou les plus étranges, comme Leconte de Lisle, Verlaine, Ibsen, Poe, Moréas, Rachilde, avec une pénétration et un goût d'autant plus extraordinaires que beaucoup de ces écrivains n'étaient alors rien moins que connus chez eux. Et dans son enthousiasme pour les artistes sélects et rares, il s'occupe encore d'autres écrivains qui jusque-là ne sont pas arrivés à sortir de l'intimité du cercle ou de la barrière du cénacle, comme Edouard Dubus, Théodore Hammon et le pseudo-vicomte de Lautréa-

mont. Ce sont des silhouettes fines et savantes, en un style ciselé, poli, parfumé, où il nous fait voir les personnalités comme les créations d'un conte bleu et nous parle des œuvres lyriquement comme un chant subtil et lointain. Ainsi, peut-être, il ne fait pas connaître tout à fait les auteurs qu'il étudie: il éveille la curiosité de les connaître. Il a pu dire avec juste raison « qu'il est le moins pédagogue des hommes ». Il n'est pas un critique de la poésie, mais un poète de la critique. Ses jugements, parfois, ne sont pas exacts, mais toujours ils ont la finesse et le charme. En des livres postérieurs, M. Dario a continué son travail de critique de lettres et aussi d'art, dans une manière plus large, s'occupant des personnalités plus accessibles et se mouvant dans une sphère moins restreinte de sélection raffinée. Dans *Peregrinaciones* et dans *Opiniones*, il a étudié divers artistes distingués ou tout à fait grands comme Zola, Gourmont, Wilde, Henry de Groux. Dans *Tierras Solares* et *Letras*, il s'est occupé de nombreux écrivains castillans de la nouvelle génération : Juan R. Jimenez, L. Bonafoux, Blanco Fombona, M. S. Pichardo, etc. Pourtant, ces études n'atteignent pas l'excellence de celles qui forment *los Raros;* ce sont, en général, des silhouettes bien faites, mais brèves ; belles, mais légères.

Dans son dernier volume, **Todo al Vuelo**, M. Dario nous donne encore quelques belles pages critiques, dans lesquelles il parle d'un certain nombre de jeunes écrivains de notre langue : de R. del Valle Inclan, le délicieux fantaisiste espagnol ; de Amado Nervo, le délicat poète mexicain ; du Costaricien Aquileo Echeverria, du Colombien C. Mallarino, et de certain poète chilien. Ce sont également des portraits légers ou fragmentaires, mais non pas, pour cela, sans importance : la parole de M. Dario a, pour nous autres jeunes écrivains, la signification de la consécration, ou peu s'en faut.

L'Argentin M. Carlos Baires nous présente, dans sa **Teoria del Amor**, un livre de psychologie qui est en même temps une œuvre de critique scientifique. M. Baires est l'auteur de quelques essais et articles publiés dans les journaux ou revues. Il acquit par là une juste renommée et fut amené à occuper pendant plusieurs années le poste de Président du Cercle de la Presse de Buenos Aires. Son livre est un travail étendu et solide, bien étudié et bien pensé, une contribution considérable aux investigations de la psychologie sexuelle.

La plupart des psychologues ont traité cette intéressante question en considérant l'amour comme un sentiment unique, bien que complexe ; quelques-uns le réduisent à l'instinct de procréation, d'autres l'agrandissent jusqu'au « platonisme » ; presque tous le débarrassent de ce qu'ils considèrent comme indigne de sa fin élevée, la luxure et aussi le sensualisme. M. Baires voit dans l'amour plusieurs phénomènes variés ; il distingue divers sentiments parfaitement différenciés :

l'amour conjugal, soit le sentiment créé par l'instinct de procréation et le désir de la paternité ; le sensualisme, c'est-à-dire le sentiment provoqué par l'amour physique, le plaisir et aussi la luxure; l'affection, c'est-à-dire le sentiment dérivé de la sensibilité affectivo-morale, la sympathie, la tendresse; l'amour proprement tel, soit le sentiment créé par la séduction esthético-sexuelle, l'obsession, la passion... Les hommes qui, en général, possèdent une riche affectivité sexuelle, nourrissent communément, en même temps, plusieurs de ces sentiments, comme l'amour conjugal et le sensualisme, ou soit aussi l'amour proprement tel. En revanche, les femmes, qui, pour l'ordinaire, sont froides et souvent insensibles, n'éprouvent généralement qu'un seul de ces sentiments : presque toujours l'amour conjugal ou l'affection, rarement le sensualisme et presque jamais l'amour-passion. De là vient que l'homme est fréquemment polygame, c'est-à-dire qu'il recherche en plusieurs femmes ce qu'une femme ne peut lui donner tout ensemble. De là vient aussi que la femme se contente en général d'un homme, puisqu'il peut satisfaire abondamment l'affectivité dont elle est capable.

Ainsi cette nouvelle *Théorie* rehausse l'amour, car elle le sentimentalise ou bien élève à la catégorie du sentiment ses états les plus divers ; mais elle détruit les beaux préjugés de l'harmonie conjugale et de la félicité du couple amoureux. Précieuse pour le savant qui cherche uniquement l'explication des phénomènes, elle est désespérante pour le poète qui a incarné dans la femme l'idéal sentimental le plus tendre et le plus doux. Si l'on pouvait, dans une œuvre d'une telle importance, blâmer quelque chose, ce serait la forme par trop technique qui restreint le nombre des lecteurs à un cercle de spécialistes, et aussi le castillan par trop « argentinisé » dans lequel elle est écrite, ce qui est d'autant plus regrettable que l'auteur est un véritable écrivain.

D. Antonio Borquez Solar publie dans son livre, **Dilectos decires**, une œuvre de critique littéraire et sociale. Mais M. Borquez est, avant tout, un poète. Il y a plusieurs années, quand nos lettres secouaient leur condition de littérature coloniale d'Espagne, dans un bel élan de liberté, de rénovation, de personnalité, M. Borquez fut, dans son pays l'un des plus braves paladins des nouvelles idées. De là son inquiétude et sa soif du nouveau qui l'ont fait se ressentir de toutes les influences ; de là aussi son désir d'être personnel, qui l'a fait se chercher avec constance et succès. Ainsi dans son premier livre, *Campo lirico*, il montre souvent une bizarrerie et un raffinement empruntés aux maîtres et aussi aux confrères. Mais dans le volume suivant, *la Floresta de los leones*, et dans ses derniers poèmes, c'est la vigueur et la vibration d'une âme tourmentée, reflets de sa terre hérissée de coteaux et de montagnes.

Dans *Dilectos decires*, il nous donne, à côté de petits essais plus ou moins intéressants, mais qui n'arrivent pas à cacher tout à fait leur origine journalistique, deux larges essais de critique littéraire : *la Epopeya de Chile*, *Del Dolor del Quijote*. Le premier, plus qu'un travail critique, est un éloge vibrant et enthousiaste de Don Alonzo de Ercilla y Zúniga, le poète paladin de la conquête d'Arauco, et de son œuvre fameuse, *la Araucana*, épopée où ne se chante « amour ni gentillesse », mais héroïsme et batailles, en endécasyllabes « rudes et sobres », et en strophes « serrées et massives ». Dans son enthousiasme, l'auteur disculpe le poète des reproches que la critique a l'habitude de lui faire ; il explique son mutisme devant la beauté de la nature vierge par l'impression grandiose, absorbante du spectacle guerrier et par ce fait qu'il écrit dans l'instabilité du campement ; les digressions d'épisodes déplacés, il les attribue à la légitime aspiration de rappeler « les gloires de la patrie lointaine et du chevaleresque caractère espagnol ». Pour lui, *la Araucana* est une de ces œuvres qui, même « sans s'ajuster aux règles classiques, incarnent l'esprit d'une race et sont comme l'étui de toutes ses excellences guerrières et pacifiques » ; en définitive, « un réel et vrai poème épique, fruit spontané et naturel d'une époque neuve, d'une race neuve et d'une manière neuve ». Aussi ne peut-il moins faire que de féliciter le pays dont l'apparition dans l'histoire « se marque par ce monument et par cette pyramide de granit » du génie humain. Le second essai est, tout de même, un éloge, un éloge de l'immortel chevalier du fameux livre de Cervantes. Malheureusement, l'écrivain ne fait autre chose que répéter la conception de la critique allemande qui croit voir le plus douloureux drame humain dans l'œuvre que son auteur assure n'être pas plus qu'une satire de la littérature chevaleresque. *Don Quichotte* est un de ces livres universels, glorieux, indiscutables. Il n'est donc pas possible de s'en occuper, sinon d'une manière neuve, personnelle. Aussi comprenons-nous que M. Dario chante au Triste Chevalier un rosaire de *Litanies* amères et un tantinet ironiques, mais nous ne comprenons pas que M. Borquez Solar répète, à la louange de celui-ci, un éloge dont il a déjà été l'objet, et dans un style d'un archaïsme affecté, à la manière abominable de tous les Cervantophiles espagnols du temps passé. Nous estimons profondément M. Borquez : nous avons été son ami et son compagnon dès le début de sa carrière littéraire. Nous nous permettons donc de lui donner le conseil de laisser de vaines attitudes et de continuer à être ce qu'il est uniquement : un poète fort et délicat.

L'Argentin Eduardo Acevedo Diaz, fils de l'écrivain connu uruguayen du même nom, vient de publier une œuvre, pour ainsi dire de critique sociale : **la Compraventa del trabajo**. Il y disserte et traite du travail au point de vue physiologique, au point de

vue sociologique et au point de vue juridique, d'une façon étendue, consciencieuse, avec un jugement sagace et serein.

Dans son volume précédent, *los Nuestros*, M. Acevedo avait montré de véritables qualités de critique littéraire. C'est un recueil d'études critiques sur certains écrivains ou sociologues argentins : MM. José M. Ramos Mejia, Rodolfo Rivarola, Leopoldo Lugones, Ricardo Rojas, Enrique Banchs ; études écrites à l'occasion de l'apparition de quelqu'une de leurs œuvres. Elles sont méthodiques, réfléchies, plus scientifiques que littéraires, conçues dans un esprit psychologique et sociologique. L'auteur est un convaincu de « l'utilité que confère l'application des méthodes scientifiques à l'art littéraire ». « Toute production intellectuelle, dit-il dans sa préface, a pour objet l'homme et les actes de l'homme. Pour connaître l'esprit de celui-ci, il est nécessaire de recourir à la psychologie, et il n'y a que les sciences sociales qui peuvent nous procurer le moyen d'étudier ses actes, c'est-à-dire son œuvre. » Pourtant, malgré la sévérité de cette méthode, le critique commet parfois des erreurs et des omissions lamentables. Quand, par exemple, il parle de l'évolution de l'idéal littéraire, il affirme « qu'en même temps que tombait la tête d'André Chénier la légende grecque s'évanouissait pour toujours » ; et il oublie par là même le brillant mouvement mené à bien par le Parnasse contemporain français. On peut blâmer aussi en cet écrivain un vice commun aux gens de son pays : l'emploi d'une langue barbare, intolérable dans l'œuvre d'un artiste de la parole.

M. Acevedo Diaz est donc un critique plus scientifique que littéraire. Le Chilien M. Armando Donoso est, en revanche, un critique uniquement et exclusivement littéraire. Tout jeune encore, il joint à l'enthousiasme de son âge un grand amour de l'étude qui le fait s'intéresser aux manifestations les plus diverses de l'art et de la science. Aussi a-t-il réalisé, en très peu de temps, dans les journaux ou revues, un travail considérable de critique littéraire nationale et étrangère. Il en est sorti un volume sur notre jeune littérature, volume actuellement sous presse en Espagne ; il y fait connaître nos écrivains nouveaux. Il a fait aussi une étude sur le grand polygraphe espagnol Marcelino Menendez Pelayo, qu'il a lue à l'occasion de la mort de celui-ci à l'Athénée de Santiago. A coup sûr, ses travaux ne sont pas définitifs, ses jugements ne sont pas sans appel ; la fougue tumultueuse lui fait, parfois, négliger le style, et sa véhémence juvénile le pousse de même à formuler des jugements trop passionnés pour être exacts.

Sa conférence sur **Menendez Pelayo et son œuvre**, qui vient de paraître en volume, est un travail estimable qui révèle chez le jeune critique une ferveur et une force peu communes. Pour lui, le fameux polygraphe est un homme dont « le cerveau fut toujours

ouvert à tous les vents de l'esprit » et un critique dont la curiosité « n'eut pas de limites » : « Son existence féconde est le symbole de l'intelligence en marche, d'un nouveau Protée, qui recherche à travers les siècles le miracle du savoir et de la beauté. » Toutefois, pour un critique moins enthousiaste, Menendez Pelayo a probablement une portée plus limitée. Ce fut en réalité un humaniste à l'antique, docte et dogmatique, et, par là, un homme de préjugés plus que de jugement. Son principal mérite est d'avoir été un chercheur intelligent et d'avoir pu appeler l'attention sur les coins et travaux nombreux, à peu près perdus, de la culture espagnole. M. Donoso voit bien aussi quelque chose de cela. Quand il traite de *la Science espagnole*, il modère son enthousiasme jusqu'à se séparer d'opinion du fameux critique, et quand il parle de *Los romances viejos*, il note que c'est un travail profondément caractéristique dans l'œuvre du grand polygraphe. En somme, *Menendez Pelayo y su obra* est un travail sérieux, consciencieux, qui présage à son auteur le plus bel avenir littéraire. Nous nous plaisons à le dire.

Memento. — Revues. La *Revista de Historia y Geografia*, que publie trimestriellement à Santiago la société littéraire de ce nom du Chili, en tomes de 300 à 500 pages, est, sans aucun doute, en son genre, la première publication de l'Amérique. Son directeur est le bibliographe et folkloriste bien connu, M. Ramon Laval, et ses rédacteurs et collaborateurs, les écrivains du pays les plus distingués en ces matières. Dans ses derniers volumes, elle publie de nombreux travaux, aussi importants qu'intéressants : dans celui qui correspond au premier trimestre de 1912, c'est une savante étude du remarquable historien Frai Crecente Errazuriz sur *la Vida en Chile à los doce ó catorze anos de la fundacion de Santiago ;* dans le numéro correspondant au deuxième trimestre de la même année, un curieux travail de M. Walter Knoche sur les *Pinturas primitivas, el folklore y el tatuage en la isla de Pascua ;* dans celui du troisième trimestre, une bonne étude de *Geografia Sismica de Chile*, par M. de Ballore ; et dans celui du dernier trimestre de l'année, un curieux tableau de la *Vida y costumbres de los Indios araucanos*, du professsur L. Matus Zapata.

La belle revue *Nosotros*, de Buenos Aires, publiée par une société d'écrivains, est le véritable organe des nouveaux intellectuels argentins : y écrivent ou collaborent les jeunes prosateurs et poètes nationaux les plus connus. Dans les numéros de l'année courante, nous trouvons une provision de lectures intéressantes et variées, dans celui du mois de janvier, une bonne étude sur J. Enrique Rodo par l'intelligent critique dominicain Pedro Henriquez Urenà, et une revue, ou plutôt un bilan de la littérature, du théâtre, de la musique et de la politique argentine durant l'année écoulée, en quatre articles signés respectivement par MM. Lafinur, M. Lugones, Calon et Giusti ; dans celui de mars, un remarquable travail sur Jean Montalvo, de l'éminent essayiste uruguayen J. Enrique Rodo, une belle *Ballade* de M. Ruben Dario, à la louange du poète Diaz Romero, et une bonne étude sur la *Philosophie d'Héraclite*, de M. Jorge Cabral.

Le magazine littéraire, qui sous le titre de *Mundial* paraît à Paris sous la direction de M. Ruben Dario, est évidemment une des plus belles publications castillanes qui aient vu le jour en Europe. Dans ses derniers numéros, elle garde le prestige artistique qu'elle a su conquérir dès son apparition. Dans celui de janvier, elle offre un précieux *Cuento de Reyes*, du poète mexicain Amado Nervo, et une délicieuse vision de Constantinople, de M. Gomez Carrillo ; dans celui de février, un curieux poème inédit du rare et infortuné poète uruguayen J. Herrera y Reissig ; dans celui de mars, une impression bien sentie de semaine sainte, *Mi domingo de Ramos*, de M. Dario.

Sous le titre *Cuba contemporanea*, a commencé à paraître à La Havane une intéressante revue littéraire et scientifique, sous la direction du distingué publiciste Carlos de Velasco, et avec le concours d'intelligents rédacteurs et collaborateurs. Dans les numéros parus, signalons : en janvier, un solide essai critique sur Rudyard Kipling, de Jésus Castellanos; en février, un bon travail sur le *Problema negro* cubain, de M. Velasco, et dans celui de mars, une étude consciencieuse sur les *Especialidades en las Ciencias*, du docteur J. F. Fernandez.

FRANCISCO CONTRERAS.

VARIÉTÉS

La Candidature d'Alfred de Vigny à l'Académie Française en 1842. — Vigny fut élu en 1846 à l'Académie française; sa réception par Molé fit scandale ; un des amis du poète, « Antoni Deschamps, indigné, reprit, dit M. Dupuy, son fouet de satirique et il en effleura quelque peu l'effigie du *Grand Juge* ».

La reconnaissance d'Antoni Deschamps, d'ailleurs depuis longtemps ami de Vigny, avait surtout pour raison d'être l'article que celui-ci lui avait consacré en 1831 dans *l'Avenir*, et les encouragements qu'il n'avait cessé de lui prodiguer; elle n'avait pas cependant attendu si longtemps pour chercher à se manifester publiquement, et il n'avait sans doute pas tenu à lui qu'il n'agît plus tôt en sa faveur. Dès 1842, en effet, s'associant aux protestations des amis intimes de Vigny, comme Laprade s'échauffant contre les élections de Pasquier et de Patin, il avait voulu entamer une campagne pour assurer le succès du poète.

Il n'agit pas seul. La *Revue des Deux Mondes*, à deux reprises, signala la candidature d'un de ses collaborateurs les plus brillants. Le 15 janvier 1842, une note disait : « Nous n'avons pas besoin de dire que toutes nos sympathies sont acquises d'avance à M. de Vigny. L'esprit délicat et profond qui nous a raconté les douleurs de *Stello*, le chantre éminent de *Moïse* et de *Dolorida*, a sa place marquée à l'Académie Française. » La revue parlait ensuite de la candidature de Duval au deuxième fauteuil vacant, prévoyait l'élection de Ballanche, enfin désirait l'élection prochaine de Sainte-Beuve et Musset.

Le 15 février, avant-veille de l'élection, en annonçant une édition des œuvres complètes de Vigny, on rappelait qu'il avait été souvent apprécié dans la Revue, pour « l'élévation soutenue de la pensée et la sévère pureté de son style ». « On s'étonnerait à bon droit qu'une des deux successions ne fût point offerte par l'Académie Française à l'auteur de *Cinq-Mars* et de *Stello*. » A son tour, *le Journal des Débats*, le 17 février 1842, sous le titre : *Revue critique et littéraire. De la prochaine élection académique*, donnait un long article signé : C. F., qui contenait des attaques contre les hommes politiques qui encombrent l'Académie, un développement pour rappeler la vraie destination de cette compagnie, et un vif éloge d'Alfred de Vigny.

Deschamps, lui, écrivit un *factum* dont les idées sont très analogues. Fut-il publié ? C'est fort douteux. Il ne put paraître aux *Débats*, où il aurait fait double emploi. On n'en trouve point trace ailleurs, et nul ne l'a signalé. Il dut être envoyé presque à la dernière minute à quelque journal, et, n'ayant pas été composé à temps, il perdit toute son opportunité. En effet, en tête de la minute originale, se lit cette note à l'encre, signée en abrégé d'un nom fort peu lisible (Chal?) disant avec quelque véhémence : « M. Levasseur n'a donc pas fait encore composer ceci, cela était pourtant bien pressé. Je n'en ai pas encore épreuve. » En outre, au crayon, on a indiqué sans doute la rubrique sous laquelle il fallait insérer le morceau : *Philophie* (*sic*) et la façon de le composer : *simples interlignes*.

La *lettre publique* de Deschamps resta donc secrète ; mais si l'on se place au poin de vue des relations entre les deux écrivains, il suffit qu'elle ait été écrite et connue alors de quelques personnes entre les mains de qui elle passa, pour garder une valeur et attester l'ardeur des sentiments d'Antoni.

Cette lettre se trouve dans les papiers du poète nîmois Jules Canonge, déposés aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Nîmes (ms. 492). Canonge, uni d'amitié à Reboul, à Louise Collet, recherchait aussi les témoignages d'écrivains illustres. Il leur envoyait ses ouvrages et recevait en retour des lettres de félicitation qu'il collectionnait avec soin et qu'il a publiées en partie lui-même, dans plusieurs de ses recueils et surtout dans un petit volume : *Lettres choisies dans une correspondance de poète, communiquées à ses lecteurs par celui qui les a reçues, Jules Canonge* (1831-1865). Paris, Tardieu, 1867.

Canonge se trouvait à Paris au début de 1842. Les lettres qui le prouvent sont précisément restées inédites. C'est d'abord une lettre de Lamartine, du 30 décembre (1841), qui ne contient que de bonnes paroles :

Mille remerciements, bien vrais, Monsieur, pour tout ce que votre lettre

renferme d'aimable et de bienveillant pour moi. Je reçois vos nouvelles œuvres avec reconnaissance et je les lirai avec un vif intérêt dans mes premières heures de repos. Selon votre désir, je les ai remises à Mme de Lamartine qui me charge de vous en exprimer toute sa gratitude. J'y joins l'expression de la mienne et suis heureux d'avoir cette occasion de vous renouveler l'assurance de mes sentiments dévoués et de ma considération distinguée. — LAMARTINE.

Deux autres lettres, également inédites, mais plus « affectueuses », de Berryer et de Michelet, sont de février 1842.

9 février (1842). Vous me pardonnerez, Monsieur, de n'avoir pas répondu à votre lettre aussitôt qu'elle m'a été remise, j'ai voulu lire le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous dois mille remerciemens de ne m'avoir point oublié et mille complimens de ce nouveau travail. Vos légendes en prose et en vers sont empreintes d'un caractère si pur et votre style est à la fois si noble et si simple, que votre ouvrage apparaît comme une exception au milieu des productions de la littérature moderne.

Au milieu des fatigues d'une vie si agitée et si occupée, il est doux de pouvoir reposer son esprit et son cœur à la lecture d'œuvres comme les vôtres.

Je suis bien sincèrement, Monsieur, votre dévoué serviteur.

BERRYER.

Votre lettre, Monsieur, m'arrive comme un doux témoignage de sympathie dans un moment vraiment *funèbre*. Je ne puis aller vous témoigner la mienne. Mais, si vous aviez l'occasion de venir un soir sur ma montagne, je serais charmé de vous dire les sentimens tout affectueux que j'ai pour vous depuis longtemps.

MICHELET
Rue des Postes, 12.

[Timbre de la poste de février 1842.]

Bien que Canonge se trouvât à Paris lors de l'échec de Vigny à l'Académie, rien n'indique qu'il ait cherché alors à le voir. Mais il avait sans doute été reçu par lui près de six ans auparavant, d'après ce billet adressé par Vigny à un ami qui le remit à Canonge, soigneux de le garder :

Voulez-vous bien me venir voir samedi, Monsieur, à midi ou une heure? Il me semble que, pour monsieur Canonge, s'il veut vous accompagner, ce sera mieux que le mercredi, trop nombreux souvent. J'aurai le temps de me faire entendre de lui, et son aimable lettre, ses vers, ce que vous m'écrivez, tout me donne le désir de lui être agréable. Je vous remercie encore une fois de m'avoir voulu faire connaître les *Préludes*, puisque je vous dois aussi l'assurance d'en connaître l'auteur.

Mille compliments affectueux.

ALFRED DE VIGNY.

18 octobre 1836.

Si Canonge, à notre connaissance, n'eut pas de relations avec Vigny en 1842, il en eut avec Antoni Deschamps (Lettre du 9 décembre 1841). Il devait être avec lui dans des termes assez familiers pour lui deman-

der des autographes pour sa collection. C'est ainsi que dans le portefeuille de Canonge peut s'expliquer la présence d'une pièce de vers à l'amiral du Petit-Thouars et, sur la même feuille au verso, des vers à Spontini. Ce sont deux impromptus fort médiocres, et d'une écriture déplorable : seul Emile Deschamps pourrait ici rendre des points à son frère. La faiblesse de ces deux pièces est telle qu'il vaut mieux les laisser dans leur oubli. C'est ainsi enfin que Canonge entra en possession de la lettre inutilisée sur la candidature de Vigny.

Après ces explications nécessaires, nous arrivons à ce morceau de bravoure d'Antoni. Les attaques contre M. Pasquier y sont enveloppées dans une théorie générale sur le recrutement de l'Académie Française qui les atténue en leur donnant pourtant plus de portée. On sent à lire cette lettre bien composée, soigneusement écrite (je parle du style), non sans rhétorique même, que ceci remonte à un temps où le journalisme avait le respect de soi et du lecteur. Les souvenirs d'Horace et de Cicéron, les allusions directes à Chateaubriand et à Lamartine donnent une saveur de plus à cette page que le cœur a dictée :

Monsieur,

Je suis homme de lettres et rien qu'homme de lettres, et je vous prie de vouloir bien insérer dans votre journal ces lignes consacrées à la défense des intérêts littéraires.

Dans les tems primitifs, lorsque la même tête renfermait toutes les connaissances humaines d'une époque, on pouvait couronner cette tête de tous les lauriers ; mais aujourd'hui, les grands poètes ne sont plus les grands théologiens et les astronomes ne sont plus les grands poètes, la civilisation a fait à chaque intelligence une part plus petite, mais aussi plus déterminée. Nous sommes au temps des spécialités, n'en déplaise à quelques esprits encyclopédiques, et jamais le proverbe *qui trop embrasse mal étreint* n'a été plus applicable. On doit donc mettre dans la distribution des récompenses la même division qui existe dans la répartition des facultés intellectuelles.

Ces réflexions me sont suggérées par les candidatures de MM. Pasquier, de Vigny et Ballanche. Pour nous, MM. de Vigny et Ballanche ont seuls des droits à cette nomination. Car ce sont de grands et consciencieux écrivains pour lesquels la littérature n'a jamais été un moyen, mais un but honorable. Quant aux titres littéraires de M. Pasquier, nous ne les connaissons pas. Peut-être nous objectera-t-on que de tems immémorial l'Académie française a ouvert ses portes aux grands seigneurs; mais M. Pasquier n'est pas très grand seigneur, et quant à ses travaux politiques, ils nous paraissent dignement récompensés par la dignité de Pair et par la chancellerie de France. Il serait bien tems de mettre un peu d'ordre dans cette confusion. Que le savant aspire à l'Académie des sciences, l'érudit à l'Académie des inscriptions, et le grand militaire à la charge de Maréchal de France ; autrement, si vous donnez le fauteuil académique à Villars, donnez le bâton de maréchal à Racine.

L'Académie française a été instituée pour récompenser les travaux de l'esprit et de l'imagination littéraire. L'art d'écrire est l'une des conditions les plus indispensables pour entrer dans son sein. Or, un savant, un théologien, un homme politique ne sont pas académiciens français par ce qu'ils savent, mais pour ce qu'ils expriment ; ici la forme est de rigueur. La Chambre des pairs, les honneurs gouvernementaux, les décorations, les sinécures devraient suffire à contenter l'ambition de ceux qui malgré tout leur mérite n'ont jamais écrit une ligne.

Mais tandis que les hommes politiques convoitent les honneurs littéraires, les hommes de lettres aspirent à leur tour aux dignités politiques et dédaignent les lettres qui ont fait leur gloire, et leurs frères d'autrefois pour courir après des hommes nouveaux qui les dédaignent à leur tour ; imprudents qui bâtissent sur le sable après avoir bâti sur l'airain, heureux s'ils reviennent un jour aux objets de leur première et naïve adoration.

Ont-ils donc oublié, ces ingrats, que nous ne voyons plus que la palette et les pinceaux de Rubens et que la toison d'or qui couvrait sa poitrine a disparu de nos yeux ?

Oui, la gloire du Poète et de l'Artiste est la première des gloires. Le Poète Romain avait dit : *aussi longtemps que le Pontife accompagné de la vestale silencieuse montera les degrés du Capitole, je volerai par la bouche des hommes.* Le tems a emporté dans un pan de son manteau, consuls, édiles et préteurs, et le petit monument d'Horace est resté debout. Les Dieux chantés par Homère sont morts et Homère est vivant. Les lois de Solon, de Lycurgue, de Numa sont abrogées, et Eschyle, Lucrèce, Thucydide sont pleins de vie et d'immortalité. C'est qu'il n'est pas un système philosophique humanitaire ou politique qui n'ait eu ses jours de sang et de souillure ; les lettres, les arts et les sciences n'ont donné aux hommes que d'innocentes et nobles consolations.

Après avoir fait le charme des premières années, elles sont encore le soutien de la vieillesse ; car jamais ces filles immortelles n'abandonnent ceux qui les ont aimées.

Oui, nous en appelons aujourd'hui à l'illustre auteur des Martyrs, auquel la Muse donne encore chaque matin le baiser connu et discret ; nous en appellerons plus tard à M. de Lamartine, lorsque, fatigué de l'océan politique, il se sera réfugié dans le sein des lettres comme dans un port sauveur ; en ce jour solennel ce sera encore la Muse qui viendra l'accueillir sur le rivage et essuiera son front mouillé du flot amer, en lui disant d'une voix douce : Viens, mon enfant chéri, viens, mon poète, n'as-tu pas assez des embûches des mers ? N'es-tu pas las des discussions des hommes et de la vanité des choses ? Regarde-moi, c'est moi qui t'ai nourri, c'est moi qui suis ta mère. Viens dans mes bras, je t'ai conservé ta lyre détendue, il y reste encore une corde, celle de tes premiers chants ; fais-la résonner encore une fois et abîme-toi dans l'amour de Dieu et de la nature, les seuls qui ne trompent jamais ici-bas (1).

Pour nous résumer, l'Académie Française doit en revenir à son principe,

(1) Ce passage sur Lamartine est presque prophétique ; après les déboires de la politique, si, vieilli et ruiné, il ne devait faire résonner que par exception la lyre de ses premiers chants ; c'est pourtant aux lettres qu'il devait demander consolation et secours.

à son institution et doit nommer un homme de lettres, ou M. de Vigny ou M. Ballanche.

ANTONI DESCHAMPS.

NOTE. M. de Vigny est sur les rangs seul pour le fauteuil de M. l'évêque d'Hermopolis.

Les résultats sont connus: Vigny n'avait que huit voix; Ballanche et Pasquier étaient élus.

MARCEL HERVIER.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

*** *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, tome XXII ; Aubert (Versailles). » »

Ethnographie, Folklore

Paul Cornu : *Les Parlers du Nivernais*, d'après les travaux de l'abbé J. M. Meunier ; Les Cahiers du Centre. 1 50

Cl. Huart : *Histoire des Arabes*, tome II. avec une carte ; Geuthner. » »

Histoire

Sayed Kamel : *La Conférence de Constantinople et la question égyptienne en 1882 ;* Alcan. 5 »

Heinrich Roos : *Souvenirs d'un médecin de la Grande Armée, 1812*. Trad de l'allemand d'après l'édit. orig. de 1832, par Mad. Lamotte. Préface de T. de Wyzewa ; Perrin. 3 50

Littérature

Claude Couturier : *Chez François Coppée*. Avec des illust. et portraits ; Stock. 3 50

Sacha Guitry : *Jusqu'à nouvel ordre...* : Brunoff. 3 50

Poésie

Francis Carco : *Au vent crispé du matin...* ; Nouvelle édition nouvelle » »

René Chopin : *Le Cœur en exil ;* Crès 3 50

Publications d'art

Léon Deshairs et Jean Laran : *Gustave Moreau*. Avec 48 pl. h. t. ; Libr. Cent. des Beaux-Arts. » »

Questions coloniales

René Millet : *La Conquête du Maroc ;* Perrin. 3 50

Roman

Honoré de Balzac : *Une ténébreuse affaire*. Illust. de Géo Dupuis ; Lafitte. 0 95

Léon Bloy : *Le Désespéré ;* Crès 7 50

Marguerite de Chorivit : *Impérieux instinct ;* Sansot. 3 50

Lucia Decharme : *Eliane ;* Messein 3 50

André Joussain : *La Légende du Chevalier noir*, précédée de *L'Expérience sentimentale ;* Soc. franc. d'Imp. et de Libr. 3 50

Marcel Lafaye : *Le Plaisir tendre ;* Vie Parisienne. 3 50

Jeanne Landre : *Le Doigt dans l'œil ;* Michaud. 3 50

Comtesse de Pesquidoux : *Le Menhir ;* Sansot. 3 50

Théo Richeviel : *L'Emprise inévitable ;* Figuière. 3 50

Louis Texier : *Amour stérile ;* Messein. 3 50

Sciences

L. Marchis : *Le Froid industriel*. Avec 104 fig. ; Alcan. 3 50

Sociologie

Louis Weber : *Le Rythme du Progrès ;* Alcan. 5 »

Théâtre

Maurice Pottecher : *Amys et Amyle*, légende dramatique ; Stock. 2 50
Gaston Strarbach : *La Revanche de Pierrot*, comédie en un acte, en vers ; Figuière. 1 »
Edgar Tant : *Le Christ chez nous*, miracle en 2 tableaux ; S. n. n. d. » »

Voyages

Victor Tissot : *Voyage au Pays des Milliards ;* Rouff. 0 20

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Léon Bazalgette à propos de Walt Whitman. — Une école d'art théâtral. — La liberté des grèves lacustres. — L'Almanach de Gotha. — La patrie du Dr Faust. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Léon Bazalgette à propos de Walt Whitman.

16 août 1913.

Mon cher Vallette,

Veuillez m'excuser de n'avoir lu qu'au retour d'un voyage les six pages où M. Eduard Bertz prodigue son érudition et son zèle de « scientiste » à la défense du déjà célèbre bien qu'anonyme « témoin » à qui nous devons, grâce à M. Apollinaire, de connaître enfin la vérité sur les funérailles de Walt Whitman. Mais M. Eduard Bertz, qui me met en cause dans un débat assez ridicule, me pardonnera-t-il de ne pas discuter les arguments qu'il y apporte ? Je craindrais trop, en effet, qu'il ne revînt, flanqué du Prof. Dr. O. E. Lessing d'Urbana et de M. Walter Schœne, pour nous accabler de ses preuves « irréfutables », en faisant derechef, avec une candeur touchante, l'éloge de ses propres ouvrages, déclarés, par « les premières autorités scientifiques et critiques », supérieurs à tous les produits similaires

Je voudrais simplement prouver à M. Eduard Bertz l'intérêt que j'ai pris à lire sa communication, en proposant un texte à ses méditations futures. Le distingué « scientiste » nous avoue qu'il a passé plus de dix ans à étudier « l'homosexualité » de Walt Whitman. Qu'il en passe dix autres, ou, s'il le faut, le reste de ses jours, à approfondir le sens anagogique de ce verset où le poète s'adresse *à un certain bourgeois :*

Que signifie pour un homme comme vous un poète tel que moi ? Donc laissez là mes œuvres...

... Jamais vous ne me comprendrez.

Après avoir retourné ces mots bien des fois, peut-être M. Eduard Bertz parviendra-t-il à découvrir que l'intelligence des poètes — dans leur vie comme dans leur œuvre — n'appartient pas spécialement aux « savant distingués ». L'auteur des *Feuilles d'Herbe*, qui n'était pas tendre pour ceux-ci, déclarait qu'il serait plutôt compris par « *les voyous et les petits enfants* ».

En attendant que M. Eduard Bertz, oubliant son érudition, comprenne à son tour, qu'il nous permette de ne pas trop nous émouvoir de son assurance imperturbable, en « cette affaire Whitman », car le spectacle qu'il nous offre, en invoquant « l'intérêt public », en faisant appel à la « science internationale » et à « la France, qui a toujours aimé la Vérité », prête

plutôt à la gaîté qu'à l'indignation. Le *good grey* était le premier à rire de ces monomanes, rencontrés sur son chemin, qui déclaraient posséder « la clef unique et certaine » pour la compréhension d'une œuvre d'art, et ses *Feuilles* en solliciteront bien d'autres encore à travers le monde. Constatons avec bonne humeur que celles-ci et sa mémoire ne s'en portent pas plus mal.

Croyez-moi, mon cher Vallette, bien cordialement à vous.

LÉON BAZALGETTE.

§

Une école d'Art Théâtral. — On connaît les ouvrages dans lesquels M. Gordon Craig a exposé ses idées sur le théâtre, qui furent beaucoup commentées et discutées. Grâce à la générosité de Lord Howard de Walden, qui fournit les fonds nécessaires, une école est fondée où M. Craig enseignera ses théories.

Comme il eût été trop coûteux d'obtenir une salle de spectacle à Londres, on a cherché ailleurs et on s'est définitivement arrêté aux Arènes Goldoni, situées à Florence. Ces arènes sont un des plus beaux théâtres en plein air et peuvent contenir quinze cents spectateurs : là, les élèves de Mr Gordon Craig pourront travailler sur une scène de dimensions plus vastes qu'aucun théâtre anglais n'en offrait.

L'école est formée de deux classes différentes : l'une se compose de professeurs et d'artisans qui s'assimilent les méthodes de M. Craig et travaillent sous sa direction ; il y a là des musiciens, des électriciens, des sculpteurs sur bois, des modeleurs, des dessinateurs, des photographes, des décorateurs, des menuisiers, qui ont charge chacun d'enseigner à d'autres son métier particulier. L'autre classe, qui n'était pas comprise dans le projet original, se compose d'étudiants payants qui apprennent les divers métiers qu'enseignent les membres de la classe ci-dessus. Ces étudiants doivent, avant d'être acceptés, satisfaire une sorte d'examen prouvant qu'ils ont une culture générale suffisante. C'est parmi ceux-là qu'on compte recruter des professeurs pour les sections de la division d'enseignement. Les sujets d'étude sont des plus variés : la gymnastique, la musique, le chant, le dessin et la peinture des décors, le dessin de costumes, l'escrime, la danse, le mimo-drame, l'improvisation (?), l'éclairage, l'histoire du théâtre, l'architecture théâtrale, bref tout ce qui touche de loin ou de près à l'art dramatique.

On ne dit pas quelle sorte de diplôme sera décerné à l'achèvement des études, ni quels débouchés s'ouvriront pour l'élève qui aura suivi tous ces cours. Le théâtre en plein air, même à Florence, permettra-t-il de créer des spécialistes dont le savoir s'appliquera aux salles de spectacle fermé de Londres ou de Paris ? Et en quelle langue se fera l'enseignement ? D'après ce projet, l'art dramatique, dans ce qu'il a de pratique, nous promet de curieuses modifications.

§

La liberté des grèves lacustres. — Voici encore une question qui intéresse la protection des paysages. Doit-on permettre aux particuliers d'accaparer les rives des lacs, en étendant leurs propriétés jusqu'au bord

des eaux et en faisant obstacle par des clôtures à la libre circulation le long de la côte ?

La question n'a pas encore été posée en France. Cependant, en maints endroits, notamment au lac du Bourget, les touristes et les promeneurs se plaignent que les propriétés privées empêchent de jouir du panorama des rives sur de longues distances.

En Suisse, la solution a été trouvée, tout au moins en ce qui concerne le lac de Genève, par une loi vaudoise stipulant que, sur le bord immédiat du Léman, une bande de terrain de 90 cm. de largeur au minimum doit rester librement accessible au public. Depuis quelque temps, il y avait eu des tolérances et des abus : aussi une vive campagne est-elle menée en ce moment, dans la Suisse romande, en faveur de la « liberté des grèves » et du respect strict de la loi.

De plus en plus, les paysages sont considérés comme un patrimoine collectif auquel on ne doit pas laisser porter atteinte. En l'espèce, les artistes, touristes et promeneurs ne sont pas seuls en jeu : on entend défendre également le droit au bain et le droit à la pêche à la ligne sur toute la rive suisse du lac.

§

L'Almanach de Gotha a son prix pour les bibliophiles aussi. La collection qu'en possédait M. Edouard Clément, magistrat à Magdebourg, connue comme la plus complète qui ait jamais été réunie, a donné lieu à de belles enchères, à Berlin, récemment.

Il est vrai qu'elle comprenait, en surplus des premières éditions de l'almanach, quelques exemplaires des calendriers qui l'avaient immédiatement précédé : le *Calendrier généalogique de Gotha* de 1749 et les années 1750, 1752, 1754 et suivantes du *Schreibkalender*. Car l'*almanac* (sic) ne parut qu'en 1764, en français d'abord et un an plus tard seulement en français et en allemand. Ce qui le faisait apprécier des lecteurs du temps, c'était, plus encore que les renseignements généalogiques, ses articles de vulgarisation : études scientifiques sur les bêtes et les plantes les plus extraordinaires, chroniques sur l'art et l'industrie, variétés sur l'histoire de la perruque ou sur la « déclaration d'amour » chez les peuples divers, etc. En 1768 il se pare d'illustrations, auxquelles on vit collaborer Boucher et Fragonard aussi bien que Meil, Eisen ou Freudenberg. Les années 1770 à 1799 sont particulièrement recherchées pour leurs gravures du berlinois Daniel Chodowiesky.

La première édition, de 1764, a tout naturellement atteint le plus haut prix : 1810 mark. Mais celle de 1796 a encore trouvé preneur à 510 et celle de 1767 à 305 mark ; et les séries ininterrompues sont montées, celle de 1765 à 1892 à 3000 mark ; celle de 1766 à 1912 jusqu'à 6800 mark.

§

La patrie du Dr Faust. — Grâce à la découverte, dans la Bibliothèque royale de Munich, du *Journal météorologique* du prieur Kilian Leib, de Rebdorf, en Bavière, le conservateur Dr Karl Schottenloher, qui l'a publié dans le mémorial récemment offert au Conseiller Dr von Riezler, est arrivé à déterminer le lieu d'origine du fameux devin et prophète, prototype du héros de Gœthe.

Le prieur écrit : « Georges Faust de Helmstadt dit, le 5 juin 1528, que lorsque le soleil et Jupiter se trouvent dans le même signe, il naît des prophètes (comme lui). Il se donne pour commandeur de l'ordre de Saint-Jean, de la commanderie de Heilenstein, à la frontière de Carinthie. »

On savait par d'autres témoignages contemporains les noms de Faust et qu'il paradait de son savoir et qu'il aimait à s'affubler de titres qu'il portait sans doute avec autant de grandiloquence que l'on a pu porter de nos jours celui de Sâr. Mais on ignorait son lieu de naissance. Le nom de la ville de Helmstadt vient donner la clef d'un grimoire sur lequel les savants s'étaient jusqu'ici cassé la tête en vain. En effet Konrad-Mutianus, un autre contemporain notoire, nomme Faust « Helmitheus Hedelbergensis » ; mais on n'a de son texte qu'une mauvaise copie ; il est facile de voir que Helmitheus doit se lire : Helmstetensis plus ou moins abrégé. Or Helmstadt est, dans le département de Sinsheim, à peu de distance de Heidelberg et à la désignation « Faustus Helmitheus Hedelbergensis il ne manque vraisemblablement qu'un dernier mot, « magister » ou « baccalaureus ». Et M. Schottenloher a eu la bonne fortune de retrouver, dans les registres matricules de l'Université de Heidelberg, l'inscription, à la date du 9 janvier 1483 d'un Georges de Helmstadt, du diocèse de Worms, lequel obtenait, le 1er mars 1487 le premier grade académique de *Baccalaureus*.

Cet étudiant a toutes chances d'être le Dr Faust en personne qui aurait donc été Badois d'origine, ce que semble aussi prouver le protocole qui rapporte son bannissement d'Ingolstadt ; or, c'est encore en Bade que le célèbre sorcier a fini par mourir.

§

Le Sottisier universel.

Nous recevons du *Patriote des Pyrénées* la lettre suivante :

« *L'Argus* nous communique la fiche ci-incluse (« La représentation sera honorée de la présence des vétérans de l'armée des Indes qui combattirent et moururent pendant la grande révolte »). Je vous serai obligé de vouloir bien dire qu'il y a erreur, car notre journal — je viens de m'en rendre compte — n'a publié ni le 1er juillet ni les autres jours la phrase que vous lui attribuez et qui n'est pas faite, vous voudrez bien le reconnaître, pour nous être agréable, d'abord, et nous faire passer pour un journal bien fait ensuite. »

Le Marquis écrivit. Mais la colère de devoir céder était insupportable, et les paroles ne sortaient pas de sa plume. — MATHILDE SERAO : *Au Pays de Cocagne.*

C'est une femme qui ne gouverne pas son cœur et ses sens — Les vers sont toujours des bassesses de cœur. — Il y a toujours des abblutions (*sic*) amoureuses. — Déposition de M. Auguste Dorchain dans l'affaire Crespy. *L'Indépendant de Lot-et-Garonne,* 8 août.

Seule la durée du repos variait : il allait de trois semaines au minimum à huit jours au maximum. — *L'Express,* 20 décembre.

Au même instant, une balle lui traversa les reins entre les deux épaules. — *Histoire de Gustave-Adolphe,* par le professeur D. M***, Amsterdam (17-64), t. IV, p. 414.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

LES KEEPSAKES

La vie d'une nation est tissée de fils multiples qui tour à tour apparaissent et se cachent. Mais ils sont tous, à tout moment, présents dans sa trame. Après l'admiration solennelle pour la force du coup de poing et le flegme méthodique des Anglo-Saxons et Américains noirs ou blancs, voici qu'apparaît timidement un des côtés les plus charmants de notre sensibilité, qui florit naguère dans les *Keepsakes*. Sentiment anglais et sentiment français se rencontrent dans cette opposition violente : la boxe et le keepsake.

Ce sont là des formes anglaises à un dualisme qui nous est très naturel. Si l'anglomanie est périodique ici, la gallomanie est constante en Angleterre. L'entente cordiale est réalisée depuis la Conquête.

Mais voici revenir l'âge des keepsakes, ou plutôt du sentiment que réalisent si justement les keepsakes français. Et cela redonne de l'intérêt à ces curieux recueils à gravures de la période romantique.

C'est vers la fin du romantisme qu'ils parurent aux vitrines, sous leurs cartonnages mosaïqués.

Les mœurs, en effet, conservent un certain temps le mouvement qu'elles ont reçu des idées. Nous voyons encore chaque jour le naturalisme se manifester autour de nous. De 1840 à 1867 le Romantisme triomphait orgueilleusement dans les keepsakes.

Le dénombrement le plus scrupuleux n'a pas démontré l'existence de plus de deux cents de ces recueils publiés en France.

Asselineau s'est attaché à en faire l'histoire et M. Gausseron y a apporté des lumières nouvelles, mais il reste encore, à présent, de nombreuses lacunes dans le relevé et la description de l'un des produits les plus remarquables de la librairie au XIXe siècle.

Un amateur d'un goût très sûr, M. Paul Gavault, vient de vendre sa belle collection de livres romantiques illustrés. Et sa série unique de keepsakes s'est vu disperser aux enchères. Elle était presque complète, puisqu'elle comptait 185 numéros.

Des albums d'abord : l'*Album britannique ; l'Album littéraire ; l'Album lyrique ; l'Album des modes*, avec des lithographies de Tony Johannot et de Dévéria.

L'Album littéraire se vend 110 francs et l'Album des Modes 120 francs.

Puis toute une série de recueils aux noms poétiques : *L'Amaranthe ; l'Amulette ; l'Anémone ; le Camée ; le Camélia ; les Bleuets ; les Beautés*.

L'Eglantine, illustrée de quinze gravures anglaises, qui n'atteint que 125 francs ; *la Fauvette*, Paris, veuve Louis Jouet, qui est vendue au prix de 130 francs.

Et ce sont les keepsakes de voyages : *L'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse*, vendu 180 francs ; *En pleine mer ; l'Espagne ; Paris-Londres*, vendu 185 francs.

Enfin les recueils de lectures « pour les Dames » : *Choix de lecture pour les Dames*, vendu 165 francs ; *les Femmes*, keepsake des keepsakes, *le Livre de Beauté ; le Livre couleur de Rose ; Paris-Silhouettes*, vendu 80 francs ; *La Perle ou les Femmes littéraires*, qui trouve acquéreur à 135 francs. Et tant d'autres plus intéressants les uns que les autres.

Je n'ai donné que les enchères les plus fortes, et voyez cependant combien elles sont peu élevées. Dans peu de temps, ces livres romantiques, genre keepsakes, seront aussi recherchés que les livres à gravures du XVIIIe siècle.

La publicité commerciale est reçue par M. P.-C. COURTOIS
25, rue Servandoni, PARIS — Tél. 810-22.

Ce n'est pas faire là jeu de prophétie : ce qui est beau, finit toujours par être justement apprécié.

La fortune aime les gens de goût.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signes, espaces compris. Minimum 2 lignes. Les insertions sont payables d'avance. Mandat-poste au nom du Mercure de France, *26, rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

Pétrus Borel le Lycanthrope : Madam Putiphar, 1877.
Champfleury : Les vignettes romantiques.
C. Mendès : Rapport sur la Poésie.
Stirner : L'Unique (Revue Blanche).

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.

Les Grands Palais de France: Fontainebleau. Paris, Librairie centrale Eggimann (2 tomes, état de neuf).

G. Béranger, 40, rue de Vaugirard, Paris.

Péchon de Ruby : Vie généreuse des matois, gueux, bohémiens, cagoux, contenant leurs façons de vivre, subtilités et gergons, Paris, 1622, in-8.
Ch. Butler : Principes de musique ; 1636.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, V^e.

Henri Cordier : Stendhal et ses amis.
Rich : Dictionnaire des Antiquités.
M^me de Surville : Balzac, sa vie, ses œuvres (1858).
Longus : Daphnis et Chloé, 8°, Paris, 1718.
Carlyle : Sartor Resartus, 1834.
D^r Mardrus : Les Mille Nuits et une Nuit, 16 volumes, Revue Blanche.
Les Mille et une nuits, en anglais, par Richard Burton.
Profilet : François Villon, thèse de doctorat. Châlons, 1856, in-8.
Duchesne : Voyage d'un iconophile. Paris, 1834.

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisses, Liège.

DELTEUIL. Manuel de l'amateur d'Estampes ; Paris.

COURS philosophie p. corresp. Méth. spéc. Hélie, 17, r. Val-de-Grâce, Paris.

Demandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour **relier soi-même**

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

Chronique Automobile

LA CIRCULATION PARISIENNE

Les chauffeurs de Paris et du département de la Seine n'ont vraiment pas de chance ! On leur a changé leur Préfet de Police et le nouveau Préfet, qui a l'air d'être pris d'une rage subite de nouveaux décrets et nouveaux règlements, est ni plus ni moins qu'autophobe.

Oui, autophobe. Le mot est gros, mais, malheureusement, il est exact.

Depuis quelques mois, les interdictions de ceci et de cela pour les chauffeurs se succèdent avec une rapidité foudroyante.

Quant aux autres véhicules, ils peuvent continuer à embarrasser les rues, à ne rien respecter, cela n'a aucune importance. Ils ont tous les droits, sans avoir aucun devoir.

Les taxis autos peuvent continuer, eux aussi, à marcher la nuit à cinquante à l'heure, à croiser les rues à toute vitesse. Mais les particuliers sont surtout visés, ainsi que les constructeurs et les négociants.

Ainsi, des milliers de chauffeurs ont fait placer, depuis des années, sur leurs voitures, des trompes à plusieurs sons, des klaxons ou avertisseurs divers. Eh bien, M. Hennion décide, en une minute, que l'usage de tous ces instruments est rigoureusement interdit. Et cela, sans aucun délai, même pas de vingt-quatre heures.

C'est-à-dire que les personnes qui ont de ces instruments sur leurs voitures n'ont plus qu'à les enlever. Et les fabricants et les négociants qui en ont dans leurs magasins n'ont plus qu'à les jeter aux ordures. Quant à ce que cela leur a coûté, l'argent perdu, M. le Préfet s'en moque.

Il y a quelques années, lorsque le Préfet de Police prenait des décisions concernant la circulation au sujet de certaines voitures, il décidait que l'application aurait lieu à partir de telle date, avec un délai de plusieurs mois.

Je me rappelle même que M. Lépine avait décidé de supprimer les haquets, ces longues voitures qui servent au transport des tonneaux. Il y avait un délai d'environ un an pour l'application de cette décision. Il est vrai que dans l'intervalle, cette décision fut rapportée.

Mais c'était M. Lépine. Le régime est changé, et si cela continue pour le chauffeur parisien, on pourra même dire que c'est le régime de la Terreur.

Les agents prennent leur service avec des ordres terribles. « Il faut des contraventions, tant que vous pourrez. »

Aussi l'agent qui verbalise vous dit-il, avec le sourire, avec un petit air bien moqueur : « Oh ne vous inquiétez pas, si cela peut vous consoler, vous n'êtes pas tout seul, nous avons fait plus de six cents contraventions hier. » C'est tout à fait charmant.

Pour les fabricants d'automobiles et les négociants qui sont leurs agents, c'est encore beaucoup mieux, le Préfet a trouvé une ordonnance qui bat tous les records.

Ces maisons possèdent des numéros suivis de la lettre W, numéros qui doivent leur servir pour les essais de voitures.

Or, la nouvelle ordonnance est appliquée de telle façon que ces essais ne doivent se faire qu'avant sept heures du matin. De sorte que, par exemple, une lectrice du *Mercure de France* qui veut se rendre compte de la marche d'une limousine sur le parcours Paris-Versailles, doit prier son constructeur de vouloir bien envoyer sa voiture d'essai la prendre chez elle vers cinq heures du matin.

Cette lectrice, étant forcément élégante, devra donc, en mettant deux heures à sa toilette, se lever à deux heures du matin en vue de l'essai de ladite voiture.

Je crois qu'après ces explications, j'aime mieux ne pas ajouter de quali-

ficatif à la manière de voir de M. Hennion.

Quant à convoquer les intéressés, M. le Préfet n'en a également nul souci, bien que les Chambres Syndicales lui en aient fait la demande.

Mais en quoi peut bien être intéressante une industrie qui fait vivre des centaines de mille d'ouvriers et qui paie à l'Etat un chiffre énorme de redevances, douanes, impôts, etc. ?

Est-ce que les contribuables, et surtout les commerçants, ont jamais mérité la moindre considération ?

Ils sont bons pour payer, ce qui est un devoir. Quant à posséder un droit, ils n'en ont aucun.

G. CERNAY.

B... à M... — Prenez une petite voiturette de grande marque. C'est tout ce qu'il vous faut.

C... à M... — **E... B... à F...** — Vous écris directement.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES D'EXCURSIONS

AUX PLAGES DE LA BRETAGNE

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2e classes aux plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : **30** JOURS

Prix des Billets (aller et retour) : 1re classe, **45** fr.
2e classe, **36** fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.

Il est délivré, au départ de toute station du réseau d'Orléans, pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement, des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 0/0, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, *viâ* Tours : 1re classe, **55** fr. **50**. — 2e classe, **37** fr. **40**.

Chemins de Fer
de Paris-Lyon-Méditerranée

La Compagnie organise, au départ de Paris, avec le concours de l'Agence Lubin, le 29 août et le 12 septembre, les excursions suivantes (chemin de fer et cars automobiles) :

1° Dauphiné, Savoie, Italie et Suisse

Durée : huit jours.

Prix. — 1re classe : 420 fr. — 2e classe : 390 fr.

2° Dauphiné

Durée ; quatre jours.

Prix. — 1re classe : 220 fr. — 2e classe : 190 fr.

3° Dauphiné et Savoie

Durée : huit jours.

Prix. — 1re classe : 395 fr. — 2e classe : 350 fr.

Les prix comprennent le chemin de fer, suivant la classe choisie, toutes les excursions en auto-cars, la nourriture (vin compris) et le logement dans de très bons hôtels, sous la responsabilité de l'Agence Lubin.

Pour les programmes détaillés et les demandes de souscriptions, s'adresser à l'Agence, 36, boulevard Haussmann, à Paris.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces
sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

Etude de Me VACHEROT, notaire à Rouen, quai de la Bourse, n° 17. — Adjudication en l'étude, le 5 septembre 1913, à deux heures, de :

Jolie propriété à MOULINEAUX (Seine-Inférieure) ayant tout le confort moderne. Vue splendide sur la vallée de la Seine. **Mise à prix : 40.000 fr.**

Demandez
Le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

BULLETIN FINANCIER

Le ciel d'Orient s'est enfin éclairci. Le traité de Bucarest rétablit la paix entre les Etats balkaniques. Quelques nuages flottent bien encore du côté d'Andrinople, d'où les Turcs ne veulent plus sortir ; mais ils s'évanouiront sans doute bientôt. Les choses finiront par s'arranger aux dépens de la malheureuse Bulgarie, qui connaît aujourd'hui toutes les amertumes après avoir entrevu tous les espoirs. Elle paie sa brutalité et sa barbarie. Cette guerre d'Orient est d'ailleurs une fameuse « tape » pour la doctrine en vogue qui attend de l'humanité qu'elle devienne, par le progrès et la civilisation, douce, pacifique, juste et bonne. On a en effet attribué aux Bulgares les pires violences, les exactions les plus révoltantes. Mais il paraît que les Serbes et les Grecs ne sont pas à l'abri de tout reproche.

Quoi qu'il en soit, une ère calme et tranquille semble commencer. Souhaitons qu'elle s'affirme et qu'elle dure longtemps. En tous cas, les circonstances sont plus rassurantes. Aussi, les marchés financiers en profitent pour reprendre un peu d'essor. Il y a une hausse sensible sur tous les cours pendant cette dernière quinzaine.

La rente française se montre de mieux en mieux disposée. Elle passe de 87,70 à 88,65 ; l'Espagne Extérieure s'avance à 90,20, le Turc Unifié à 87. Comme il est naturel, les fonds des Etats balkaniques marquent une vive animation : le Serbe s'inscrit à 84,40, l'Hellénique 1881 à 317, le Roumain à 89, le Bulgare 5 o/o 1902 saute de 485 à 502.

Les fonds russes sont fermes. Nous trouvons le Consolidé 4 o/o à 93,15, le 4 o/o 1901 à 92,30, le 4 1/2 o/o 1909 à 99,90, le 5 o/o 1905 à 104,75 et le 3 o/o 1894 à 76.50.

Les chemins de fer français sont recherchés en ce moment : l'Est s'échange à 910, le Lyon à 1305, l'Orléans à 1341,50, le Nord à 1710, le Midi, à 112, l'Ouest à 900.

Quant aux Sociétés de Crédit, elles manifestent de l'entrain ; le Crédit Foncier monte à 903, le Crédit Lyonnais à 1.690, le Crédit Mobilier à 660, le Crédit Français à 498, la Banque de Paris à 1.765, le Comptoir d'Escompte à 1.060, la Société Générale à 823.

Dès que la question d'Andrinople sera résolue, nous assisterons certainement à une reprise des affaires qui promet d'être intéressante.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80** fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.